

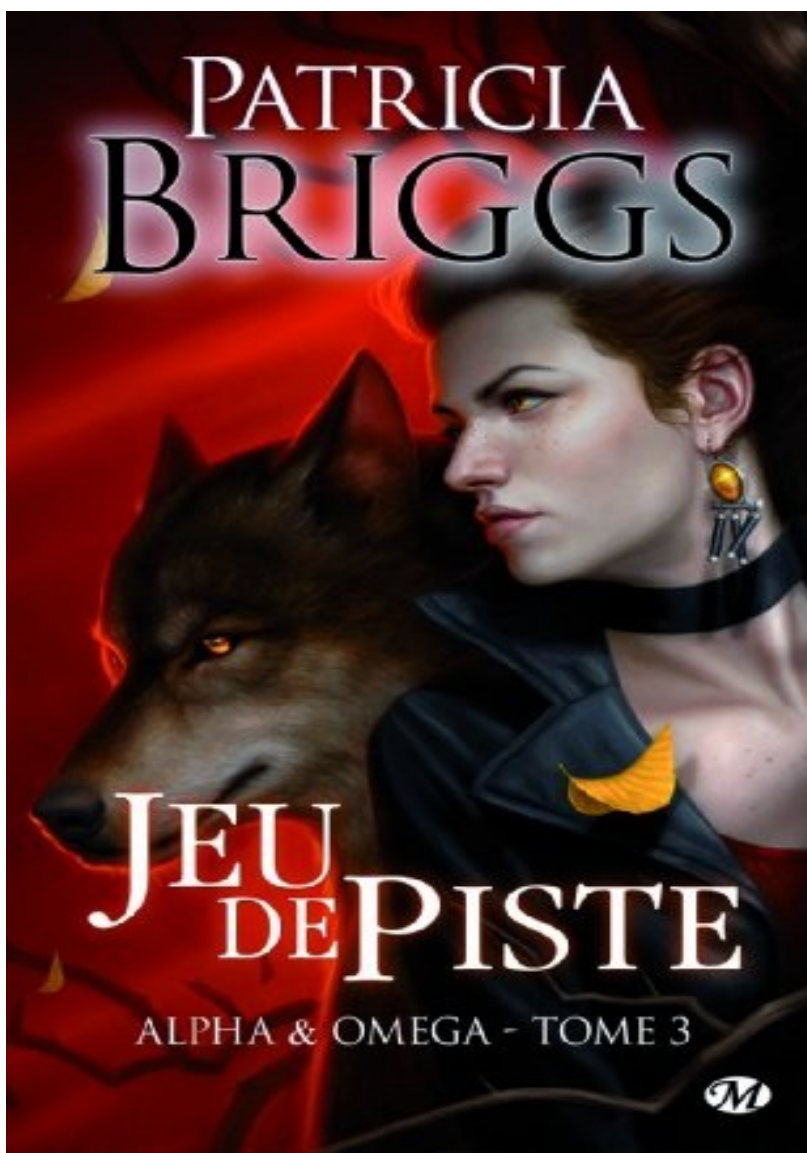


PATRICIA
BRIGGS

JEU
DE PISTE

ALPHA & OMEGA - TOME 3





PATRICIA BRIGGS

JEU DE PISTE

ALPHA & OMEGA - 3

Depuis que les loups ont révélé leur existence, c'est sur Charles, l'exécuteur du Marrok, que repose la responsabilité de discipliner les meutes des États-Unis. Bien qu'il endosse ce rôle avec stoïcisme, sa compagne, Anna, devine la violence qui le ronge de l'intérieur. Détourné provisoirement de sa fonction de bourreau, Charles devient un héros malgré lui pour aider le FBI à traquer un dangereux tueur en série. Un tortionnaire qui considère les loups-garous comme des proies de premier choix...

Du même auteur aux éditions Bragelonne, en grand format :

Mercy Thompson : 6. *La Marque du fleuve*

Chez Milady, en poche :

Mercy Thompson :

L'Appel de la Lune

Les Liens du sang

Le Baiser du fer

La Croix d'ossements

Le Grimoire d'Argent

La Marque du fleuve

Alpha & Oméga :

Alpha & Oméga: L'Origine

1. *Le Cri du loup*

2. *Terrain de chasse*

3. *Jeu de piste*

Corbeau — L'Intégrale

Masques

L'Epreuve du loup

Le Voleur de dragon

L'Empreinte du démon

Chez Milady Graphics :

Mercy Thompson : Retour aux sources

www.milady.fr

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Eleonore Kempler

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Fair Game* Copyright © 2012 by Hurog, Inc.

© Bragelonne 2012, pour la présente traduction

Illustration de couverture : © Daniel Dos Santos

Carte : © Michael Enzweiler

ISBN: 978-2-8112-0834-9

Bragelonne - Milady 60-62, rue d'Hauteville - 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr Site Internet: www.milady.fr

A tous ceux qui vivent dans l'ombre et affrontent les monstres pour nous protéger.

REMERCIEMENTS

Aucune histoire ne s'écrit en solo. J'aimerais remercier les suspects habituels, ainsi que l'agent spécial Randy Jarvis, l'agent de liaison Katherine Gulotta et l'agent spécial Greg Comcowich du FBI de Boston pour le temps et les efforts qu'ils ont consacrés à me faire comprendre correctement les choses. Merci également aux aimables personnes de la visite « Spectres et Sépultures » de Boston. Vous déchirez. Même si je dois avouer que si j'entends un jour les mots « Molassacre de Boston », il sera encore trop tôt. Brenda Wahler m'a envoyé des informations vitales pile au bon moment. Merci.

Comme toujours, si vous appréciez ce livre, c'est leur faute — toutes les erreurs sont de moi.

PROLOGUE

UN CONTE DE FÉES

Il était une fois une petite fille appelée Leslie. L'année de ses huit ans, il se passa deux choses : sa mère les abandonna, son père et elle, pour s'installer en Californie avec un agent de change ; et, au beau milieu d'un procès pour meurtre retentissant, les faes des contes et des chansons révélèrent leur existence. Leslie n'entendit plus jamais parler de sa mère mais, pour les fées, ce fut une autre histoire.

Quand elle eut neuf ans, son père trouva un travail dans une ville étrange, leur faisant quitter la maison où elle avait grandi pour un appartement à Boston, où ils étaient les seules personnes noires dans un quartier uniquement habité par des blancs. Leur appartement comprenait l'étage supérieur d'une maison étroite qui appartenait à leur voisine du dessous, Mme Cullinan. Mme Cullinan gardait un œil sur Leslie quand son père était au travail et, par son approbation silencieuse, facilita l'entrée de Leslie dans le groupe des gamins du voisinage qui passaient prendre des cookies et de la limonade. Entre les mains de Mme Cullinan, Leslie apprit le crochet, le tricot, la couture et la cuisine, tandis que son père maintenait la maison et la pelouse de la vieille dame en parfait état.

Même devenue adulte, Leslie ne savait toujours pas avec certitude si son père payait la vieille femme ou si celle-ci avait simplement pris l'initiative sans le consulter. C'était le genre de chose que Mme Cullinan aurait fait.

Quand Leslie était en CE2, l'un des garçons du jardin d'enfants disparut. Puis, en CM1, ce fut l'une de ses camarades de classe, une fille du nom de Mandy. Pendant cette même période, beaucoup d'animaux domestiques furent portés disparus - essentiellement des chatons et des chiots. Rien qui aurait attiré son attention, mais c'était compter sans Mme Cullinan. Au cours de leurs promenades quotidiennes - Mme Cullinan les appelait des « flâneries curieuses », pour voir ce que fabriquaient les voisins —, la vieille dame commença à s'arrêter devant les avis de disparition d'animaux scotchés aux vitrines des magasins et à sortir un petit carnet pour y noter toutes les informations.

— Est-ce que nous cherchons des animaux perdus ? finit par demander Leslie.

Elle apprenait essentiellement en observant plutôt qu'en posant des questions car, d'après son expérience, les gens mentaient mieux avec leurs lèvres qu'avec leurs actes. Mais elle n'avait pas trouvé de bonne explication pour cette liste d'animaux disparus et fut au bout du compte forcée d'avoir recours aux mots.

—Il vaut toujours mieux ouvrir l'œil.

Ce n'était pas tout à fait une réponse, mais Mme Cullinan paraissait troublée, aussi Leslie ne reposa-t-elle pas la question.

Quand le chiot que Leslie venait de recevoir pour son anniversaire - un bâtard aux yeux bruns et aux grandes pattes - avait disparu, Mme Cullinan avait serré les lèvres et déclaré :

—Il est temps de mettre un terme à ceci.

Leslie était presque certaine que la vieille dame ignorait que quelqu'un l'écoutait.

Leslie, son père et Mme Cullinan étaient en train de dîner quelques jours après la disparition du chiot quand une limousine luxueuse s'arrêta devant la maison de Mlle Nellie Michaelson. Des profondeurs sombres du véhicule rutilant émergèrent deux hommes en costume et une femme vêtue d'une robe blanche à motifs floraux, qui paraissait trop estivale et diaphane pour aller avec les tenues de son escorte. Ils étaient habillés pour un enterrement, et elle pour un pique-nique dans le parc voisin.

Espionnant sans vergogne, le père de Leslie et Mme Cullinan quittèrent la table pour regarder par la fenêtre les trois personnes entrer dans la maison de Mlle Nellie sans frapper.

—Qu'est-ce qu'ils... ?

L'expression sur le visage du père de Leslie passa de curieuse - personne ne rendait jamais visite à Mlle Nellie - à sombre en un clin d'œil, et il s'empara de son arme de service et de sa plaque. Mme Cullinan le rattrapa sur le porche devant la maison.

—Non, Wes, s'exclama-t'elle d'une voix étrange et ardente. Non. Ce sont des faes et ils sont venus régler des affaires faes. Laissez-les faire ce qu'il faut.

Leslie, regardant derrière les adultes, aperçut enfin ce qui avait mis tout le monde en émoi. Les deux hommes emportaient Nellie hors de sa maison. Nellie se débattait, la bouche grande ouverte comme si elle criait, mais aucun son ne sortait.

Leslie avait toujours trouvé que Nellie ressemblait à un mannequin ou à une star de cinéma, avec ses yeux bleus et tristes et sa moue boudeuse. Mais elle ne semblait pas aussi jolie à ce moment-là. Elle n'avait pas l'air effrayée mais enragée. Son beau visage était déformé, enlaidi et, en même temps, effrayant à en couper le souffle, si bien qu'il hanterait les rêves de Leslie, même une fois adulte.

La femme, celle avec la robe diaphane de fée, qui accompagnait les deux hommes, sortit de la maison presque au moment même où ils achevaient de forcer Nellie à s'asseoir sur la banquette arrière de la voiture. Elle verrouilla la porte de la maison derrière elle, et quand elle eut fini, leva les yeux et aperçut les trois spectateurs. Après un temps d'arrêt, elle traversa la rue et remonta le trottoir jusqu'à eux. La femme ne semblait pas marcher rapidement, mais, elle ouvrit la porte du jardin presque avant que Leslie comprenne qu'elle se dirigeait vers eux.

—Et à quoi croyez-vous avoir affaire ? demanda-t-elle avec douceur, d'une voix qui poussa le père de Leslie à défaire la sécurité qui retenait son arme dans le holster.

Mme Cullinan avança d'un pas, le menton levé comme ce jour où elle avait tenu tête à deux jeunes voyous qui avaient décidé qu'une vieille dame était une proie légitime.

—À la justice, répondit-elle de la même voix légèrement menaçante qui avait envoyé les garçons

chasser une proie plus facile. Et ne soyez pas arrogante avec moi. Je sais ce que vous êtes et je n'ai pas peur de vous.

L'étrange femme baissa la tête d'une manière agressive et contracta les épaules. Leslie recula derrière son père. Mais la réponse de Mme Cullinan avait attiré l'attention des hommes dans la limousine.

— Eve, dit doucement l'un des hommes, la main posée sur la portière de la voiture.

Sa voix était mélodieuse et riche, aussi lourdement teintée d'accent irlandais que celle de Mme Cullinan, et porta à l'autre bout de la rue comme si aucun des bruits de la ville ne l'étouffait.

— Viens à la voiture et tiens compagnie à Gordie, veux-tu ?

Même Leslie savait qu'il ne s'agissait pas d'une requête.

La femme se raidit et étrécit les yeux, mais elle se retourna et s'éloigna d'eux. Quand elle eut pris place dans la voiture, l'homme s'approcha.

—Vous devez être Mme Cullinan, dit-il dès qu'il fut de leur côté de la rue et assez près pour tenir une conversation tranquille.

Il avait un de ces visages plutôt agréables qu'on ne remarquait pas dans la foule, à l'exception de ses yeux. Peu importe ses efforts, Leslie ne se souviendrait jamais de leur couleur, uniquement du fait qu'ils étaient bizarres, étranges et beaux.

—Vous savez qui je suis, dit Mme Cullinan d'une voix tendue.

— Nous vous sommes reconnaissants de nous avoir appelés à ce sujet et j'aimerais vous laisser une récompense. (Il lui tendit une carte de visite.) Une faveur quand vous en aurez le plus besoin.

— Si les enfants peuvent jouer en toute sécurité dans leurs jardins, ce sera une récompense suffisante.

Elle s'essuya les mains sur ses hanches et ne fit pas le moindre geste pour prendre la carte. Il sourit sans baisser la main.

— Je ne partirai pas en étant votre débiteur, Mme Cullinan.

— Et je sais bien qu'il ne faut pas accepter de cadeau des fées, rétorqua-t-elle.

—Une unique récompense, dit-il. Une petite chose. Je promets qu'aucun mal ne vous sera fait de façon intentionnelle, ni à vous ni à vos proches, tant que je serai en vie.

Puis, d'une voix flatteuse, il ajouta :

—Allons. Je ne peux pas mentir. Nous vivons dans une époque différente où votre peuple et le mien doivent apprendre à vivre ensemble. Vous auriez pu appeler la police avec vos soupçons... qui étaient fondés. Si vous l'aviez fait, elle aurait disparu en tuant beaucoup plus que les enfants qu'elle a déjà emportés. (Il poussa un soupir et jeta un coup d'oeil à la vitre fumée de la voiture derrière lui.) Il

est difficile de changer quand on est aussi vieux, et elle a toujours eu l'habitude de manger de petites choses, notre Nellie.

—Ce qui est la raison de mon appel, s'acharna Mme Cullinan. J'ignorais qui emportait les petits avant d'apercevoir Nellie près de notre jardin il y a deux nuits et d'apprendre la disparition du chiot de cette petite le matin suivant.

Le fae regarda Leslie pour la première fois, mais celle-ci était trop bouleversée pour déchiffrer son expression. « Manger les petites choses », avait dit l'homme. Les chiots étaient de petites choses.

—Ah, s'exclama-t-il au bout d'un long moment. Mon enfant, tu pourras tirer un peu de réconfort à savoir que la mort de ton chiot signifie que plus personne ne mourra par la faute de celle-là. Ce n'est pas vraiment une juste récompense, je sais, mais c'est toujours quelque chose.

—Donnez-la-lui, dit brusquement Mme Cullinan. Son chiot est mort. Donnez-lui la récompense. Je suis une vieille femme atteinte d'un cancer ; je ne passerai pas l'année. Donnez-la-lui.

L'homme fae regarda Mme Cullinan, puis mit un genou en terre devant Leslie, qui serrait très fort la main de son père. Elle ignorait si elle pleurait pour le chiot, pour la vieille femme qui était plus une mère que sa propre mère ou pour elle-même.

—Un don pour une perte, dit-il. Prends ceci et fais-en usage quand tu en auras le plus besoin.

Leslie mit sa main libre dans son dos. Il tentait de compenser la mort de son chiot avec un cadeau, exactement comme les gens avaient tenté de le faire après le départ de sa mère. Les cadeaux n'arrangeaient rien. C'était plutôt l'inverse, d'après son expérience. L'énorme nounours que sa mère lui avait donné le soir où elle était partie était enfoui au fin fond du placard. Même si Leslie ne supportait pas l'idée de s'en débarrasser, elle n'arrivait pourtant pas à le regarder sans se sentir mal.

—Avec ça, tu pourrais avoir une voiture ou une maison, dit l'homme. De l'argent pour des études.

Il sourit, assez gentiment, et cela lui donna une apparence totalement différente, plus réelle en quelque sorte, quand il ajouta :

— Ou sauver un autre chiot des monstres. Tu n'as qu'à souhaiter très fort et déchirer la carte.

— N'importe quel vœu ? demanda Leslie d'un ton méfiant en prenant la carte, plus parce qu'elle ne voulait pas être plus longuement l'objet de l'attention de cet homme que parce qu'elle désirait cette carte. Je veux récupérer mon chiot.

—Je ne peux ramener rien ni personne à la vie, lui dit-il tristement. Je le ferais si je le pouvais. Mais en dehors de cela, presque tout.

Elle regarda fixement la carte dans sa main. Un mot était écrit dessus : « Don ».

Il se releva. Puis il sourit. Une expression plus joyeuse et légère que tout ce qu'elle avait vu.

—Eh, Mlle Leslie, ajouta-t-il alors qu'il n'aurait jamais dû connaître son prénom. On ne souhaite pas davantage de vœux. Ce n'est pas ainsi que ça marche.

Elle était justement en train de se demander...

L'homme étrange se retourna vers Mme Cullinan, lui prit la main et l'embrassa.

—Vous êtes une dame d'une rare beauté, à l'esprit vif et au cœur généreux.

—Je suis une vieille femme curieuse qui se mêle de ce qui ne la regarde pas, répondit-elle, mais Leslie s'aperçut que cela lui faisait plaisir.

Une fois adulte, Leslie conserva la carte que lui avait donnée l'homme fée derrière son permis de conduire. Elle était aussi propre et neuve que le jour où elle avait accepté de la prendre. À la grande surprise des médecins, le cancer de Mme Cullinan disparut mystérieusement et elle mourut dans son lit vingt ans plus tard à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Elle manquait encore à Leslie.

Leslie apprit deux choses précieuses au sujet des faes ce jour-là. Ils étaient puissants et charmants... et ils mangeaient les enfants et les chiots.

CHAPITRE PREMIER

Aspen Creek, Montana.

—Rentre chez toi, gronda Bran à l'encontre d'Anna. Celui qui le voyait ainsi ne pourrait jamais oublier ce qui se dissimulait derrière l'expression douce du Marrok. Mais seule une personne idiote - ou désespérée - risquerait de provoquer sa colère au point de révéler le monstre tapi derrière le masque d'affabilité. Anna était désespérée.

—Quand vous m'aurez promis de cesser de faire appel à mon mari pour tuer les gens, répondit-elle avec obstination.

Elle ne hurlait pas, elle ne criait pas, mais elle n'allait pas abandonner facilement.

Visiblement, elle avait fini par le faire sortir de ses gonds, de tout ce qu'il lui restait de comportement civilisé. Il ferma les yeux, détourna la tête et dit d'une voix très douce :

—Anna. Rentre chez toi et calme-toi.

Il voulait plutôt qu'elle rentre chez elle jusqu'à ce qu'il soit calmé. Bran était le beau-père d'Anna, son Alpha, mais également le Marrok qui dirigeait toutes les meutes de loups-garous de cette partie du monde par la seule force de sa volonté.

—Bran...

Son pouvoir se déchaîna en même temps que sa fureur, et les cinq autres loups, hormis Anna, qui se trouvaient dans son salon se jetèrent à terre, y compris sa compagne, Leah. Ils baissèrent la tête et l'inclinèrent légèrement sur le côté pour exposer leur gorge.

Même s'il n'avait pas esquissé le moindre geste, la rapidité de leur reddition attestait de la colère de Bran et de sa dominance. Seule Anna, surprise de sa propre témérité, demeura debout. Quand elle était arrivée à Aspen Creek, battue et molestée comme elle l'avait été, si quelqu'un lui avait hurlé dessus, elle se serait terrée dans un coin sans sortir pendant une semaine.

Elle croisa le regard de Bran et lui montra les dents tandis que la vague de son pouvoir l'effleurait comme une brise de printemps. Non qu'elle ne soit pas complètement terrifiée, mais pas à cause de Bran. Bran, elle le savait, ne lui ferait pas vraiment de mal s'il pouvait s'en empêcher, malgré tout ce que son cerveau tentait de lui faire croire.

Elle était terrifiée pour son compagnon.

— Vous avez tort, lui dit Anna. Tort, tort, tort. Et vous êtes résolu à ne pas le voir avant qu'il soit brisé sans espoir de guérir.

— Grandis, petite fille, grogna Bran.

A présent ses yeux - l'or brillant s'insinuant dans leur habituelle couleur noisette - étaient braqués sur elle et non plus sur la cheminée contre le mur.

—La vie n'est pas une sinécure et les gens ont parfois un travail difficile à accomplir. Tu savais ce qu'était Charles quand tu l'as épousé et quand tu l'as pris pour compagnon.

Il essayait de reporter le problème sur elle, car ainsi il n'aurait pas à l'écouter. Il n'était pas aveugle à ce point, seulement trop entêté. Aussi, sa tentative de transformer la dispute - quand il n'aurait pas dû y en avoir du tout - fit enrager Anna.

—Quelqu'un ici se comporte comme un enfant, et ce n'est pas moi, lui rétorqua-t-elle en grondant.

Bran lui répondit par un grognement muet.

—Anna, ferme-la, murmura Tag d'un ton pressant, son large corps affalé sur le sol, où ses dreadlocks orange juraient avec le bordeaux du tapis persan.

Il était son ami et elle faisait confiance au jugement du berserk la plupart du temps. Dans d'autres circonstances, elle l'aurait écouté, mais à cet instant précis, elle avait mis Bran tellement en colère qu'il était incapable de parler : elle pouvait donc faire rentrer quelques mots dans son esprit entêté et inflexible.

—Je connais mon compagnon, dit-elle à son beau-père. Mieux que vous. Il craquera avant de vous décevoir ou de faillir à son devoir. Vous devez arrêter cela parce qu'il ne peut pas le faire lui-même.

Quand Bran parla, sa voix n'était qu'un murmure atone.

—Mon fils ne pliera ni ne craquera. Il a fait ce travail pendant un siècle avant même ta naissance, et il le fera pour le siècle à venir.

—Son travail était d'exécuter la justice ! Même si cela signifiait tuer des gens, il pouvait le faire. À présent, il est simplement un assassin. Ses proies se traînent à ses pieds, repentantes et prêtes à se racheter. Elles pleurent et réclament une grâce qu'il ne peut accorder. Cela le détruit, dit-elle franchement. Et je suis la seule à le voir.

Bran flancha. Et pour la première fois, elle comprit que Charles n'était pas le seul à souffrir de ces nouvelles règles plus dures auxquelles les loups-garous devaient se plier.

—L'époque est désespérée, dit-il sombrement, et Anna eut l'espoir d'avoir avancé.

Mais il se débarrassa de sa douceur momentanée et ajouta :

— Charles est plus fort que tu ne le penses. Tu es une petite fille stupide qui n'en sait pas autant qu'elle veut bien le croire. Rentre chez toi avant que je fasse quelque chose que je regretterai plus tard. S'il te plaît.

Ce fut ce bref silence qui lui apprit que ceci était inutile. Il le savait. Il le comprenait et il espérait malgré tout que Charles pourrait tenir le coup. La colère quitta Anna, laissant place... au désespoir.

Elle soutint longuement le regard de son Alpha avant de reconnaître son échec.

Anna sut exactement quand Charles arriva, tout juste rentré du Minnesota pour régler un problème que le chef de la meute locale n'affrontait pas. Si elle avait été sourde au bruit de la voiture ou de la porte d'entrée, elle aurait su que Charles était à la maison grâce à la magie qui liait la louve à son compagnon. Mais leur lien ne lui apprit rien de plus sur le coup ; Charles ne laissait pas filtrer ses émotions et cela en révélait bien plus à Anna sur son état d'esprit qu'il n'en avait sans doute l'intention.

Un autre mauvais voyage, trop de morts, probablement des gens que Charles n'avait pas voulu tuer.

Ces derniers temps, il n'y avait que de mauvais voyages.

Au début, elle avait été en mesure de l'aider mais, quand les règles avaient changé, quand les loups-garous avaient révélé leur existence au monde, ils s'étaient retrouvés au centre de l'attention, ce qui signifiait qu'on n'offrait de seconde chance aux loups qui avaient enfreint les lois de Bran que dans des circonstances extraordinaires. Elle avait continué à faire les voyages avec lui parce qu'elle refusait de laisser Charles souffrir seul. Mais quand Anna avait commencé à faire des cauchemars au sujet de l'homme qui était tombé à genoux devant elle en une supplication muette, Charles l'avait empêchée de venir.

Elle était obstinée et elle aimait se croire résistante. Elle aurait pu le faire changer d'avis ou le suivre quand même. Mais Anna n'avait pas lutté contre cette décision, parce qu'elle avait compris qu'elle ne faisait que lui rendre son travail plus difficile à supporter. Il se percevait comme un monstre et n'arrivait pas à croire qu'elle ne pense pas de même quand elle le voyait apporter la mort.

Charles partait donc en chasse tout seul, ainsi qu'il l'avait fait pendant plus d'un siècle, comme son père l'avait rappelé. Sa traque était toujours couronnée de succès... et dans le même temps, c'était un échec. Il était dominant; il ressentait un besoin incoercible de protéger les faibles, y compris, paradoxalement, les loups qu'il était venu tuer. Quand les loups qu'il exécutait mouraient, une partie de lui-même mourait également.

Avant que Bran ne les révèle au public, les nouveaux loups, ceux qui étaient Changés depuis moins de dix ans, se voyaient offrir plusieurs chances si leur transgression était liée à une perte de contrôle. Pour d'autres, on prenait en compte les circonstances qui auraient permis d'atténuer leur sanction. Mais le monde connaissait désormais leur existence, et ils ne pouvaient laisser personne savoir à quel point les loups-garous étaient véritablement dangereux.

C'était à l'Alpha de la meute d'exercer la justice. Autrefois, Charles n'avait à s'occuper que des problèmes les plus importants ou inhabituels, ce qui ne se produisait que quelques fois par an. Mais de nombreux Alphas étaient mécontents de la nouvelle rigueur des lois et, ainsi, l'exécution revenait de plus en plus à Bran et, par conséquent, à Charles. Il partait deux à trois fois par mois et cela le rongait.

Elle le sentait immobile à l'intérieur de la maison, aussi mit-elle un peu plus de passion dans sa musique, l'appelant avec le violoncelle au son doux qu'il lui avait offert lors de leur premier Noël.

Si elle montait, il la saluerait d'un air grave, lui dirait qu'il devait aller parler à son père et partirait. Il reviendrait d'ici à une journée après avoir couru dans les montagnes sous sa forme de loup. Mais Charles ne redevenait plus totalement lui-même.

Cela faisait un mois qu'il ne l'avait pas touchée. Six semaines et quatre jours qu'il ne lui avait pas fait l'amour, depuis qu'ils étaient rentrés de ce dernier voyage où elle l'avait accompagné. Elle l'aurait dit à Bran si celui-ci n'avait pas sorti son « Grandis, petite fille ». Elle aurait probablement dû le lui dire quand même, mais elle avait cessé de vouloir lui faire entendre raison.

Elle avait décidé d'essayer autre chose.

Elle demeura dans la salle de musique que Charles avait construite au sous-sol tandis qu'il se trouvait à l'étage. Plutôt que d'utiliser des mots, elle laissa son violoncelle parler pour elle. Riches et justes, les notes glissaient de son archet et remontaient l'escalier. Au bout d'un moment, elle entendit les marches grincer sous le poids de ses pieds, et laissa échapper un soupir de soulagement. Ils avaient la musique en commun.

De ses doigts, elle chantait pour lui, l'attirant à elle par la ruse, mais il s'arrêta sur le seuil. Elle sentait son regard sur elle, mais il ne dit rien.

Anna savait que, quand elle jouait du violoncelle, son visage était paisible et distant ; résultat des nombreux cours particuliers d'un de ses premiers professeurs qui lui avait expliqué que se mordre les lèvres ou grimacer révélait à n'importe quel juge qu'elle rencontrait des difficultés. Elle n'avait pas des traits assez réguliers pour être véritablement belle, mais elle n'était pas non plus laide, et aujourd'hui elle avait utilisé quelques astuces de maquillage pour atténuer ses taches de rousseur et mettre l'accent sur ses yeux.

Elle lui jeta un rapide coup d'œil. Son héritage Salish lui donnait une belle peau sombre et des traits exotiques - pour elle -, le sang gallois de son père n'apparaissant que de façon subtile : la forme de sa bouche, l'angle de son menton. C'était son travail, et non sa lignée, qui figeait ses traits en un masque dépourvu d'émotions et rendait son regard froid et dur. Ses devoirs l'avaient dévoré jusqu'à ce qu'il ne soit que muscles, os et tension.

Anna agita les doigts sur les cordes, atténuant le chant du violoncelle par un vibrato sur les notes les plus longues. Elle avait commencé avec une partie du *Canon en ré majeur* de Pachelbel, qu'elle utilisait généralement pour s'échauffer ou quand elle ne savait pas très bien quoi jouer. Elle envisagea de choisir quelque chose de plus difficile, mais elle était trop distraite par Charles. En outre, elle n'essayait pas de l'impressionner, mais de le séduire pour qu'il la laisse l'aider. Anna avait donc besoin d'un morceau qu'elle pourrait jouer tout en pensant à Charles.

Si elle ne pouvait pas convaincre Bran de cesser d'envoyer son compagnon tuer des loups, peut-être pouvait-elle convaincre Charles de la laisser l'aider pour en affronter les conséquences. Cela lui accorderait peut-être un peu de temps jusqu'à ce qu'elle trouve la bonne batte de base-ball - ou le bon rouleau à pâtisserie - pour faire entrer à grands coups des idées claires dans la tête de son beau-père.

Elle abandonna Pachelbel pour une transition impromptue qui changea la clé du *ré* au *sol*, puis laissa sa musique déferler dans la *Suite pour violoncelle n° 1* de Bach. Ce n'était pas une musique facile, mais celle qu'elle interprétait en concert à l'époque du lycée, aussi pouvait-elle presque la jouer

dans son sommeil.

Les doigts courant sur le manche, elle ne s'autorisa pas à le regarder une nouvelle fois, quelle que soit son envie de le voir. Elle avait les yeux rivés à une peinture à l'huile représentant un lynx endormi tandis que Charles demeurait sur le seuil et l'observait. Si elle pouvait le convaincre de se rapprocher d'elle, de cesser d'essayer de la protéger de son travail...

Ce fut alors qu'elle fit foirer les choses.

Elle était un loup oméga. Cela signifiait qu'elle était non seulement la seule personne sur le continent dont la louve lui permettait de tenir tête au Marrok quand il était enragé, mais également qu'elle avait un talent magique pour apaiser les humeurs des loups, qu'ils veuillent ou non être calmés. Elle avait mauvaise conscience d'imposer sa volonté aux autres et elle tentait de ne pas le faire à moins que la situation soit désespérée. Au cours des deux dernières années, elle avait appris quand et comment se servir de son don au mieux. Mais son besoin de voir Charles heureux se glissa malgré elle par-dessus la maîtrise qu'elle avait eu tant de mal à acquérir.

Un instant, elle jouait pour lui de toute son âme, uniquement concentrée sur lui, celui d'après, sa louve s'approchait et calmait le loup de Charles, l'envoyant dormir et ne laissant que sa partie humaine... Charles se détourna et s'éloigna résolument d'elle sans un mot. Lui, qui ne fuyait rien ni personne, sortit de leur maison par la porte de derrière.

Anna posa son archet et replaça son violoncelle sur son support. Il ne reviendrait pas avant plusieurs heures désormais, peut-être même avant plusieurs jours. La musique n'avait pas fait effet si la seule chose qui maintenait Charles sous son charme était son loup.

Elle quitta la maison, elle aussi. Le besoin de faire quelque chose était si fort qu'il la fit se déplacer sans véritable but. C'était cela ou pleurer, et elle refusait de pleurer. Peut-être devrait-elle retourner voir Bran une fois de plus. Mais quand elle atteignit l'embranchement en direction de sa maison, elle le dépassa.

Charles allait sûrement chez son père pour lui expliquer ce qu'il avait fait pour les loups du monde et ce serait... gênant de le suivre, comme si elle le pourchassait. En outre, elle avait déjà parlé à Bran. Il savait ce qui arrivait à son fils ; elle savait qu'il le savait. Mais, tout comme Charles, il mettait en balance les vies de tous les leurs face à la possibilité que Charles craque sous la pression du devoir, et estimait que c'était acceptable.

Anna traversa donc la ville, arrivant devant une large serre dans les bois. Elle s'arrêta, se gara à côté d'une Jeep défoncée et entra pour chercher de l'aide.

De nombreux loups l'appelaient le Maure; ce qu'il n'aimait pas, disant que c'était un truc de vampire de prendre une partie d'une personne et de la réduire à une ou deux initiales. Ses traits et sa peau rappelaient l'Arabie et l'Afrique du Nord, mais Anna était d'accord pour dire que cela ne le définissait pas entièrement. Il était très beau, très âgé et extrêmement dangereux... et en ce moment même, il repotait des géraniums.

—Asil, commença-t'elle.

— Chut, dit-il. Ne dérange pas mes plantes avec tes ennuis avant qu'elles soient à l'abri dans leurs nouvelles demeures. Rends-toi utile et enlève les fleurs fanées des rosiers contre le mur.

Elle saisit un panier et se mit à cueillir les fleurs mortes des rosiers d'Asil. Ils ne parleraient pas tant qu'il n'aurait pas accompli ce qu'il avait l'intention de faire, que ce soit pour la calmer avant leur discussion, pour avoir de l'aide gratuite, ou plus simplement pour garder le silence pendant qu'il s'occupait de ses plantes. Connaissant Asil, ce pouvait être pour ces trois raisons à la fois.

Elle travailla une dizaine de minutes avant de s'impatienter et tendit la main vers un bouton de rose, sachant qu'il gardait toujours un œil sur quiconque s'occupait de ses précieuses fleurs.

—Tu te souviens de l'histoire de la Belle et la Bête ? fit remarquer gentiment Asil. Continue. Cueille cette petite fleur. Vois ce qui se passe.

—*La Belle et la Bête* est un conte de fées français et tu es espagnol, lui répondit Anna en ôtant toutefois les doigts du bouton.

— Il en avait grandement coûté au père de Belle d'avoir volé une fleur.

—Et tu n'es en aucun cas un prince ensorcelé.

Il s'essuya les mains et se tourna vers elle, souriant légèrement.

—En fait, si. Selon ce qu'on entend par «prince».

—Ah, répondit Anna. La pauvre Belle se retrouverait à embrasser ton beau visage et alors « pouf » une grenouille apparaîtrait.

—Je crois que tu mélanges les contes de fées, lui dit Asil. Mais même sous forme de grenouille, je ne serais pas décevant. Tu es venue parler contes de fées, *querida* ?

—Non.

Elle poussa un soupir, sautant pour s'asseoir sur une table pliante à côté de petits pots contenant chacun une seule feuille minuscule.

—Je suis ici pour un conseil sur les bêtes. Plus spécifiquement, des informations sur la bête qui nous gouverne tous. Naturellement, je suis venue te chercher. Bran doit cesser d'envoyer Charles tuer. Cela le détruit.

Il s'assit sur la table face à elle et la regarda de l'autre côté de l'étroite allée qui les séparait.

— Tu as conscience que Charles a vécu près de deux siècles sans que tu sois là pour t'occuper de lui, hein ? Il n'est pas un bouton de rose fragile qui a besoin de tes tendres soins pour survivre.

— Il n'est pas non plus un tueur, rétorqua Anna.

— Permits-moi de ne pas être d'accord. (Asil tendit les mains en signe d'apaisement quand elle lui grogna dessus.) Les résultats parlent d'eux-mêmes. Je doute qu'il existe un autre loup ayant autant d'assassinats de garous à son actif en dehors des personnes présentes ici.

Il se désigna d'un air modeste qui témoignait de ses talents d'acteur, attendu qu'il n'avait pas une once de modestie. Anna secoua la tête, serrant les poings de frustration.

— Ce n'est pas un tueur. Tuer lui fait du mal. Mais il l'estime nécessaire...

— Ce qui est le cas, murmura Asil, visiblement condescendant.

— Très bien, reconnut-elle brusquement, entendant le grondement dans sa voix mais incapable de le calmer.

Échouer de façon aussi spectaculaire avec Bran lui avait appris qu'elle devait surveiller son propre tempérament si elle voulait convaincre les vieux loups dominants de quelque chose.

— Je sais que c'est nécessaire. Bien sûr que c'est nécessaire. Charles ne tuerait personne s'il n'estimait pas que c'était nécessaire. Et Charles est le seul à être assez dominant pour le faire sans être Alpha, puisque ça poserait des problèmes avec les Alphas sur les territoires desquels il doit pénétrer. Très bien. Cela ne veut pas dire qu'il doit continuer ainsi. Que ce soit « nécessaire » ne veut pas dire que c'est « possible ».

Asil soupira.

— Les femmes. (Il soupira de nouveau d'un air théâtral.) Silence, mon enfant. Je comprends. Tu es un Oméga et les Omegas sont pires que des Alphas quand il s'agit de protéger leurs compagnons. Mais ton compagnon est très résistant.

Il fit la grimace à ces mots, comme s'il avait quelque chose d'amer dans la bouche. Anna savait qu'il ne s'entendait pas toujours bien avec Charles, mais les loups dominants avaient souvent ce problème entre eux.

— Tu dois avoir un peu foi en lui.

Anna croisa son regard et le soutint.

— Il ne m'emmène plus avec lui quand il s'en va. Quand il est rentré cet après-midi, je me suis servie de ma magie pour endormir son loup et, dès que le loup s'est tu, il est parti sans un mot.

— Tu croyais que vivre avec un loup-garou serait facile ? (Asil la regarda d'un air désapprobateur.) Tu ne peux pas réparer tout le monde. Je te l'ai dit. Être un Oméga ne fait pas de toi Allah.

La compagne d'Asil, depuis longtemps disparue, avait été un Oméga. Asil avait appris à Anna tout ce qu'elle savait à ce sujet, ce qui le poussait apparemment à croire que cela l'autorisait à lui tenir lieu de parent. Ou peut-être était-ce seulement qu'il se montrait condescendant avec tout le monde.

— Oméga ne signifie pas pouvoir sans limite. Charles est un tueur de sang-froid... demande-lui toi-même. Et tu le savais quand tu l'as épousé. Tu devrais cesser de t'inquiéter pour lui et t'inquiéter de la façon dont tu vas accepter la situation dans laquelle tu t'es fourrée.

Anna le dévisagea. Elle savait que lui et Charles n'étaient pas les meilleurs amis du monde. Elle

n'avait pas compris qu'il ne connaissait pas du tout Charles, qu'Asil ne voyait que la façade que celui-ci présentait à tous.

Asil avait été son dernier, son malheureux espoir. Anna descendit de la table. Elle lui tourna le dos et se dirigea vers la porte à grandes enjambées, sentant le lourd poids du découragement sur ses épaules. Elle ignorait comment lui montrer, comment montrer à Bran à quel point les choses allaient mal. Bran était celui qui comptait. Lui seul pouvait garder Charles à la maison. Elle avait échoué à convaincre son beau-père. Elle avait espéré qu'Asil pourrait l'aider.

Il faisait encore jour et ce serait le cas pendant quelques heures, mais l'air était déjà agité par le poids de la lune croissante. Elle maintint la porte ouverte et se retourna vers Asil.

—Vous vous trompez à son sujet. Toi, Bran et tous les autres. Il est résistant, mais pas à ce point. Il n'a pas joué d'un instrument, il n'a pas chanté une note depuis des mois.

Asil releva la tête et la dévisagea un moment, prouvant qu'il connaissait un peu son mari, finalement.

—Peut-être, dit-il lentement, en fronçant les sourcils. Peut-être que tu as raison. Son père et moi devrions parler.

Asil se glissa dans la maison du Marrok sans frapper. Bran n'avait jamais soulevé la moindre objection, et un autre loup aurait pu penser qu'il n'avait jamais rien remarqué. Asil savait que Bran remarquait tout et avait choisi d'autoriser le défi subtil pour ses propres raisons. Et cela suffisait presque à convaincre Asil de frapper à la porte et d'attendre qu'on l'invite à entrer. Presque.

Leah était sur le canapé du salon, regardant quelque chose sur la grande télé. Elle leva les yeux quand il passa mais ne prit pas la peine de sourire, tandis qu'une femme poussait un hurlement perçant dans les haut-parleurs qui entouraient l'écran. Quand Asil était arrivé dans le Montana, Leah avait flirté avec lui ; la compagne de son Alpha, qui devait savoir à quoi s'attendre. Il l'avait laissée faire la première fois, mais la seconde, il lui avait appris à ne pas jouer à son petit jeu avec lui.

Assise sur le canapé, elle lui jeta donc un bref coup d'œil, comme s'il l'ennuyait. Mais ils savaient tous deux qu'il lui faisait peur. Asil avait un peu honte de la situation, mais seulement parce que sa compagne, morte mais toujours bien-aimée, aurait été déçue de son comportement. Apprendre à Leah à avoir peur de lui avait été plus facile et plus satisfaisant que de lui faire simplement savoir que ses tentatives de flirt n'étaient pas les bienvenues et ne lui apporteraient pas ce qu'elle souhaitait.

S'il ne s'était pas attendu à ce que le Marrok l'exécute rapidement - raison pour laquelle il était venu rejoindre la meute du Montana -, il n'aurait peut-être pas fait les choses aussi minutieusement. Mais il n'était pas mécontent que Leah l'ignore autant que possible... et pas moins mécontent que le Marrok ne le tue pas comme il l'avait supposé. Asil avait découvert que la vie avait encore le pouvoir de le surprendre, il avait donc décidé de rester dans les parages un peu plus longtemps.

Il suivit le bruit des voix étouffées jusqu'au bureau du Marrok, s'arrêtant dans le couloir pour attendre quand il découvrit que l'homme qui s'entretenait avec le Marrok était Charles. S'il s'était agi

de quelqu'un d'autre, il les aurait interrompus, s'attendant à ce que le loup inférieur - et ils lui étaient tous inférieurs - lui cède la place.

Asil fronça les sourcils, tentant de décider si ce qu'il avait à dire passerait mieux en présence ou en l'absence de Charles. La stratégie serait importante. On ne pouvait rien imposer à un loup dominant, tel que lui ou Bran, seulement obtenir par la persuasion.

Au bout du compte, il choisit une conversation privée et poursuivit son chemin jusqu'à la bibliothèque, où il découvrit un exemplaire *d'Ivanhoé* et relut les premiers chapitres.

— C'est du bla bla romantique, dit Bran depuis le seuil. Sans le moindre doute, il avait senti sa présence dès qu'Asil était passé à côté du bureau.

— Et en plus, c'est plein d'erreurs historiques.

— Il y a quelque chose de mal à cela ? demanda Asil. Le romantisme fait du bien à l'âme : devoirs héroïques, sacrifice et espoir. (Il se tut un instant.) Le besoin, pour deux personnes différentes, de ne faire qu'un. Walter Scott ne recherchait pas l'exactitude historique.

— Tant mieux, grommela Bran, s'asseyant dans le fauteuil face au petit canapé occupé par Asil. Parce qu'il n'y est pas parvenu.

Asil reprit sa lecture. C'était une technique d'interrogatoire qu'il avait souvent vu Bran utiliser, et il supposa que le vieux loup la reconnaîtrait.

Bran renifla d'un air amusé et abandonna, lançant la conversation.

— Alors, qu'est-ce qui t'a fait venir ici cet après-midi ? Je suppose que ce n'est pas le brusque désir de lire la superbe prose de Sir Walter.

Asil referma son livre et regarda son Alpha par en dessous.

— Non, mais c'est une question de romance, de sacrifice et d'espoir.

Bran rejeta la tête en arrière et grogna.

— Tu as parlé à Anna. Si j'avais su à quel point c'était emmerdant d'avoir un Oméga qui ne cède pas dans ma meute, je l'aurais...

— Battue pour qu'elle se soumette ? murmura Asil d'un air entendu. Affamée, maltraitée et traitée comme de la merde pour qu'elle ne comprenne jamais ce qu'elle est ?

Le silence se fit lourd.

Asil sourit malicieusement à Bran.

— Je sais bien que non. Tu lui aurais demandé de venir deux fois plus vite. C'est une bonne chose pour toi d'avoir quelqu'un qui ne cède pas dans ton entourage. Ah, la joie frustrante d'être à proximité d'un Oméga. Je m'en souviens bien.

Il sourit plus largement quand il découvrit qu'il avait autrefois cru ne plus jamais sourire au souvenir de sa compagne.

—C'est diablement irritant, mais c'est une bonne chose pour toi. C'est une bonne chose pour Charles, également. Le visage de Bran se durcit.

—Anna est venue me voir, reprit Asil, observant attentivement Bran. Je lui ai dit qu'elle devait grandir. Elle a signé pour l'adversité autant que pour le bonheur. Elle doit comprendre que le travail de Charles est difficile et que, parfois, il aura besoin de temps pour s'en accommoder.

Ce n'était pas exactement ce qu'il avait dit, mais il aurait parié que c'était ce que Bran lui avait dit. Le visage inexpressif de son Alpha lui apprit qu'il avait touché juste.

—Je lui ai dit qu'elle voyait les choses par le petit bout de la lorgnette, poursuivit Asil d'un air faussement sérieux. Charles est le seul à pouvoir accomplir son travail... et que cela n'a jamais été aussi nécessaire qu'aujourd'hui, alors que le monde a les yeux rivés sur nous. Ce n'est pas facile de dissimuler les morts avec des histoires de chiens sauvages ou de charognards qui mangent le corps d'une personne qui serait morte d'autre chose, plus maintenant. La police recherche des indices montrant que leurs assassins sont peut-être des loups-garous, et nous ne pouvons pas nous le permettre. Je lui ai dit qu'elle devait grandir et affronter la réalité.

Le muscle de la mâchoire de Bran se contracta, car Asil avait toujours eu un talent d'imitation ; il estimait qu'il avait saisi la voix de Bran à la perfection sur les dernières phrases.

—Alors, elle a abandonné, dit Asil, reprenant sa propre voix. Elle partait tandis que j'étais fier de savoir qu'elle n'était qu'une faible femme, plus inquiète pour son compagnon que pour le bien de tous. Ce qui est typiquement féminin, après tout. Ce n'est vraiment pas juste de notre part de leur en faire le reproche quand cela nous ennuie.

Bran le regarda froidement, et Asil sut qu'il avait heurté un point sensible avec cette dernière remarque.

Asil sourit tristement et regarda le livre qu'il tenait.

— Puis elle m'a dit que cela faisait des mois qu'il n'avait pas fait de musique, *viejito*. A quand remonte l'époque où il a passé plus d'une journée sans fredonner ni jouer de sa guitare ?

Les yeux de Bran arboraient une expression choquée. Il l'ignorait. Il se mit debout et commença à faire les cent pas.

—C'est une nécessité, finit-il par dire. Si je ne l'envoie pas le faire, alors qui ? Est-ce que tu te portes volontaire ?

— Ce serait impossible ; ils le savaient tous les deux. Un assassinat, ou peut-être jusqu'à trois ou quatre, et il perdrait le contrôle. Asil était trop vieux, trop âgé, pour qu'on l'envoie traquer des loups-garous. Il y prendrait bien trop de plaisir. Il sentait l'esprit sauvage de son loup bondir à l'idée d'une telle chasse, l'occasion d'un vrai combat et du sang d'un adversaire résistant entre ses crocs.

Bran pestait toujours.

—Je ne peux pas envoyer un Alpha sur le territoire d'une autre meute sans que cela devienne un défi qui engendrera encore plus d'effusion de sang. Je ne peux pas t'envoyer. Je ne peux pas envoyer Samuel, parce que mon fils aîné court encore plus de risques que toi. Je ne peux pas y aller parce que je devrai tuer chaque Alpha... et je n'ai aucun désir de prendre tous les loups-garous dans ma propre meute. Si je n'envoie pas Charles, alors qui ?

Asil inclina la tête face à la colère de Bran.

—C'est pour cela que tu es un Alpha et que je ferai n'importe quoi pour ne pas en redevenir un.

Il se leva, la tête toujours baissée. Il caressa la reliure en tissu du livre et le reposa sur la table.

—Je ne crois pas avoir besoin de relire ce livre. J'ai toujours pensé qu'Ivanhoé aurait dû épouser Rebecca, qui était intelligente et forte, au lieu de choisir Rowena et ce qu'il estimait être juste et correct.

Asil laissa alors Bran seul avec ses pensées, parce que s'il restait, Bran se disputerait avec lui. De cette manière, Bran n'aurait personne avec qui argumenter mis à part lui-même. Et Asil avait toujours reconnu à Bran ses capacités de persuasion.

Bran regardait fixement *Ivanhoé*. Sa reliure était d'un gris-bleu terne, la trame du tissu indiquant clairement son âge. Il passa les doigts sur les creux qui formaient le titre et les contours d'un chevalier vêtu d'une armure du xvi^e siècle. Autrefois, le livre avait une couverture en papier avec une image encore moins appropriée. Il savait qu'à l'intérieur, sur la page de garde, se trouvait une dédicace, mais il n'ouvrit pas le livre pour la retrouver. Il était quasiment certain qu'Asil était là depuis assez longtemps pour avoir fouillé toute la bibliothèque et découvrir ce livre. Charles le lui avait offert, peut-être soixante-dix ans plus tôt.

«Joyeux Noël, était-il écrit. Tu as probablement lu ce livre une dizaine de fois. Je l'ai lu pour la première fois il y a quelques mois et j'ai pensé que tu trouverais peut-être du réconfort dans ce récit où deux personnes différentes ont la possibilité d'apprendre à vivre ensemble. Une bonne histoire mérite qu'on la relise. »

C'était une bonne histoire, même si elle était historiquement incorrecte et romantique.

Bran prit le livre et le reposa doucement sur l'étagère avant de céder à l'impulsion de le réduire en morceaux, car alors il ne s'arrêterait pas avant qu'il ne reste plus rien à détruire et personne ne pourrait le gérer si cela arrivait. Il avait besoin que Charles soit ce qu'il n'était pas, et son fils se tuerait en essayant d'être ce dont son père avait besoin.

Depuis combien de temps se mentait-il à lui-même en se répétant que Charles irait bien ? Depuis combien de temps savait-il qu'Anna avait raison de protester ? Il y avait beaucoup de raisons, de bonnes raisons sensées, pour que Bran ne soit pas celui qui inflige la mort. Il en avait donné une à Asil. Mais sa vraie raison, sa véritable raison, ressemblait plus à celle d'Asil, alors que ce dernier était plus honnête à ce sujet. Combien de temps faudrait-il avant que Bran se mette à apprécier les supplications et la souffrance avant la mise à mort ? Il ne se souvenait pas beaucoup des moments où

il avait laissé son loup prendre les rênes, même si le monde en gardait la mémoire et que cela était arrivé plus de dix siècles auparavant. Mais certains des souvenirs qu'il conservait étaient ceux de ses victimes terrifiées et de la satisfaction que leurs cris lui avaient apportée.

Charles ne ferait jamais cela, ne s'enorgueillirait jamais de la peur que les autres ressentent à son égard. Il ne ferait jamais plus que le nécessaire. Mais c'était paradoxal. Bran avait besoin que Charles reste tel qu'il était... Et Charles avait besoin d'être un monstre pour survivre à ce que son père exigeait de lui.

Le téléphone sonna, sauvant Bran de ses réflexions. Avec un peu de chance, il s'agirait d'un problème différent sur lequel il pourrait se concentrer. Quelque chose avec une solution.

—Je ne le ferai pas, dit Adam Hauptman quand Bran décrocha. Bran se tut.

Il avait été infiniment surpris quand Adam, parmi tous ses Alphas, s'était révélé le mieux à même d'affronter les fédéraux. Adam avait un tempérament abominable et ne le tenait pas autant en laisse que l'ordonnait la prudence. Pour cette raison, Bran l'avait tenu à l'écart, loin des projecteurs, en dépit de son apparence et de son charisme. Mais son expérience dans l'armée et ses contacts, de même que sa compréhension étonnamment bonne de la politique et du chantage, avaient fait de lui la pièce maîtresse de l'échiquier politique de Bran.

Cela ne lui ressemblait pas de refuser.

Ce n'est pas une mission difficile, murmura Bran au téléphone, retenant le loup qui réclamait une obéissance immédiate. Juste un échange d'informations. Nous avons perdu trois personnes à Boston, et le FBI pense que cela a un lien avec une affaire plus importante et veut un loup-garou comme consultant. L'Alpha local n'est pas qualifié... et il est trop jeune pour se préoccuper de diplomatie alors que les siens meurent.

S'ils veulent venir jusqu'ici, ce sera parfait, répondit Adam. Mais les jambes de Mercy ne sont pas encore guéries et elle ne peut pas se déplacer seule en fauteuil roulant parce qu'elle a eu les mains brûlées.

—Ta meute ne veut pas l'aider ?

Une rage glaciale gela sa voix. Mercy avait beau être unie à Adam, aux yeux de son loup, elle appartiendrait toujours à Bran. Elle serait toujours son petit coyote, dure à cuire et rebelle, élevée par un de ses bons amis parce que Bran ne pouvait pas confier à sa compagne quelqu'un auquel il tenait et qui serait plus fragile que ses deux fils adultes.

Adam éclata d'un rire qui apaisa la colère de Bran.

—Ce n'est pas ça. Elle est grognon et gênée d'être inutile. J'ai dû partir la semaine dernière pour affaires. Quand je suis rentré, le vampire était venu s'occuper d'elle parce qu'elle avait renvoyé tous les autres. Je n'ai pas à l'écouter quand elle me dit de la laisser seule, mais les autres si.

Réjoui à l'idée de Mercy donnant des ordres à un groupe de loups-garous, Bran se réinstalla dans

son fauteuil.

—Bran ? Est-ce que ça va ? que Bran ne soit pas celui qui inflige la mort. Il en avait donné une à Asil. Mais sa vraie raison, sa véritable raison, ressemblait plus à celle d'Asil, alors que ce dernier était plus honnête à ce sujet. Combien de temps faudrait-il avant que Bran se mette à apprécier les supplications et la souffrance avant la mise à mort ? Il ne se souvenait pas beaucoup des moments où il avait laissé son loup prendre les rênes, même si le monde en gardait la mémoire et que cela était arrivé plus de dix siècles auparavant. Mais certains des souvenirs qu'il conservait étaient ceux de ses victimes terrifiées et de la satisfaction que leurs cris lui avaient apportée.

Charles ne ferait jamais cela, ne s'enorgueillirait jamais de la peur que les autres ressentent à son égard. Il ne ferait jamais plus que le nécessaire. Mais c'était paradoxal. Bran avait besoin que Charles reste tel qu'il était... Et Charles avait besoin d'être un monstre pour survivre à ce que son père exigeait de lui.

Le téléphone sonna, sauvant Bran de ses réflexions. Avec un peu de chance, il s'agirait d'un problème différent sur lequel il pourrait se concentrer. Quelque chose avec une solution.

—Je ne le ferai pas, dit Adam Hauptman quand Bran décrocha. Bran se tut.

Il avait été infiniment surpris quand Adam, parmi tous ses Alphas, s'était révélé le mieux à même d'affronter les fédéraux. Adam avait un tempérament abominable et ne le tenait pas autant en laisse que l'ordonnait la prudence. Pour cette raison, Bran l'avait tenu à l'écart, loin des projecteurs, en dépit de son apparence et de son charisme. Mais son expérience dans l'armée et ses contacts, de même que sa compréhension étonnamment bonne de la politique et du chantage, avaient fait de lui la pièce maîtresse de l'échiquier politique de Bran.

—Ne t'inquiète pas, répondit Bran. Je vais demander à David Christiansen de le faire. Le FBI devra juste attendre une petite semaine qu'il rentre de Birmanie.

—Ce n'était pas la question que je posais. « Changeant » n'est pas un terme que j'utiliserais pour te définir en temps normal... mais tu n'es pas toi-même aujourd'hui. Est-ce que ça va ?

Bran se pinça le nez. Il ferait mieux de garder cela pour lui. Mais Adam... Il ne pouvait pas en parler avec Samuel ; cela aurait pour seul effet de faire naître de la culpabilité chez son fils aîné.

Adam connaissait tous les protagonistes et il était un Alpha ; il comprendrait sans que Bran ait besoin de tout expliquer.

Adam écouta sans faire le moindre commentaire, hormis un reniflement quand il apprit avec quelle efficacité Asil avait retourné les armes de Bran contre lui.

— Il faut que tu gardes Asil près de toi, dit-il. Les autres sont trop intimidés pour jouer avec toi et tu en as besoin de temps à autre pour rester aux aguets.

—Oui, répondit Bran. Et le reste ?

—Tu dois faire marche arrière sur les peines de mort, dit Adam avec certitude. J'ai entendu parler du Minnesota. Trois loups ont pris un pédophile qui suivait un élève de CE2 une corde à la main et un pistolet électrique dans la poche.

Bran grogna.

—Je n'aurais pas élevé la moindre objection, sauf qu'ils se sont laissés emporter avant d'abandonner son corps à demi dévoré que l'on a retrouvé le jour suivant avant qu'ils aient appris à leur Alpha ce qui s'était passé. S'ils s'étaient contentés de lui briser le cou, j'aurais pu laisser couler. (Il se pinça de nouveau le nez.) En l'occurrence, le légiste parle de ses spéculations partout dans les journaux.

—Si tu faisais marche arrière, Charles ne serait pas obligé d'aller tuer aussi souvent, parce que tu n'aurais pas autant d'Alphas qui refuseraient de prendre en charge la discipline.

—Je ne peux pas, dit Bran d'une voix fatiguée. Est-ce que tu as vu les nouvelles publicités sponsorisées par Futur Radieux ? Les auditions de la commission des espèces en voie de disparition commencent le mois prochain. S'ils nous classent dans la catégorie « animaux », nous n'aurons pas seulement à affronter le problème des loups traqués.

—Nous sommes ce que nous sommes, Bran. Nous ne sommes ni civilisés ni apprivoisés, et si tu nous y forces, Charles ne sera pas le seul à péter les plombs.

Adam poussa un soupir et reprit d'une voix moins passionnée :

—Dans tous les cas, peut-être qu'accorder une pause à Charles sur les autres fronts lui procurera plus de paix.

—Je l'ai entièrement libéré de ses obligations financières, dit Bran. Cela n'a pas marché. Il y eut un silence.

— Comment ça ? demanda Adam avec précaution. Les affaires financières ? Tu as chargé quelqu'un d'autre des finances de la meute ?

Il s'était déjà déchargé de la plupart des tâches quotidiennes de gestion de la société, il les a mises entre les mains de cinq ou six personnes, dont une seule sait qu'elle est la propriété de la famille de Charles. Il fait cela tous les vingt ans environ, pour que les gens ne se rendent pas compte qu'il ne vieillit pas. J'ai fait venir une société financière pour prendre en main les autres possessions de la meute et, ce qu'ils ne traitent pas, c'est Leah qui le fait.

—Donc Charles ne fait rien d'autre hormis aller tuer ? Rien pour le distraire, rien pour diluer l'impact. Je sais que je viens de dire qu'il avait besoin d'une pause, mais c'est quasiment le contraire. Crois-tu vraiment que ce soit une bonne idée ? Il aime gagner de l'argent, c'est comme un jeu d'échecs infiniment complexe à ses yeux. Il m'a dit une fois que c'était encore meilleur que la chasse car personne ne meurt.

Il l'avait également dit à Bran. Il aurait peut-être dû l'écouter plus attentivement.

—Je ne peux pas lui rendre les finances, dit Bran. Il n'est pas... Je ne peux pas lui rendre les

finances.

Pas avant que Charles soit en meilleur état, parce que l'argent que possédait la meute était un symbole de pouvoir. La réticence à faire confiance à Charles qui l'avait gagné Ion, a Bran à admettre, au moins pour lui-même, qu'il avait remarqué depuis un moment que son fils avait des problèmes.

—J'ai une idée, dit lentement Adam. Au sujet de cette tâche que tu voulais me confier...

—Je ne vais pas lui faire affronter le FBI, répondit Bran, horrifié. Même avant... cette situation, Charles n'aurait pas été la bonne personne à envoyer.

—Il n'est pas très doué avec les gens, reconnut Adam, l'air amusé. J'imagine que l'année écoulée n'a pas du tout aidé. Non. Envoie Anna. Ces agents du FBI ne sauront pas ce qu'ils auront rencontré ; et avec Anna pour faire écran, Charles pourrait très bien leur être utile. Envoie-les à la rescousse, mais aussi comme consultants. L'un des nôtres peut dire beaucoup de choses sur une scène de crime que la police scientifique ne détecte pas. Donne à Charles quelque chose à faire où il sera le gentil et pas le bourreau.

« Laisse-le être un héros », se dit Bran, le regard posé sur l'exemplaire d'*Ivanhoé* dans son étagère alors qu'il raccrochait. Asil avait eu raison de souligner qu'il n'y avait rien de mal à adoucir les dures réalités de la vie avec un peu de romantisme. Adam venait peut-être de lui donner le pansement dont il avait besoin pour aider son plus jeune fils. Il l'espérait ardemment.

CHAPITRE 2

L'agent spécial Leslie Fisher regarda par la fenêtre qui donnait sur le centre-ville. Depuis son perchoir, elle avait une jolie vue de Boston en train de s'éveiller. La circulation était encore rare et, même si elle allait se densifier à mesure que les gens partaient travailler, elle était bien moins importante qu'à Los Angeles, sa précédente affectation, vu le manque de places de stationnement. Au FBI, elle devait déménager au bout de quelques années, qu'elle le veuille ou non, mais elle avait toujours pensé à Boston comme à son foyer.

L'hôtel était ancien et d'une élégance luxueuse. Du papier peint velouté à rayures et de bon goût tapissait les murs de la salle de réunion et lui donnait un style authentiquement victorien. La petite pièce était dominée par la grande table en acajou et ses sièges rembourrés qui semblaient plus dignes d'une salle à manger que d'une salle de conférence. Mais on était dans un hôtel, et il manquait cette touche de personnalisation qui transparissait même dans la tristesse gouvernementale de son box, au bureau.

Elle était là pour rencontrer un consultant. Même s'il s'agissait parfois d'un geek ou d'un comptable parfaitement innocent, autant qu'elle puisse en dire, les consultants étaient souvent des méchants qui passaient des accords pour que les gentils puissent attraper des types encore plus méchants : on récompensait le moindre mal pour arrêter les grands monstres.

Cinq morts en un mois : une vieille femme, deux touristes, un homme d'affaires et un garçon de huit ans. Un tueur en série était en chasse. Elle avait vu le cadavre du garçon et, pour arrêter le tueur, elle aurait rencontré Satan en personne.

Au cours de sa carrière au FBI, elle avait affronté d'anciens dealers de drogue, un assassin qui purgeait déjà une peine de prison à vie, et un certain nombre de politiciens... dont certains auraient dû purger une peine de prison à vie. En une occasion, elle avait même consulté une sorcière autoproclamée. Rétrospectivement, Leslie avait été loin d'avoir aussi peur de la sorcière qu'elle aurait dû.

Aujourd'hui, elle allait parler à des loups-garous. A sa connaissance, elle n'avait jamais rencontré de loup-garou, ce devrait donc être intéressant.

Elle étudia la table autour de laquelle ils allaient tous s'asseoir. Les bureaux du FBI ou un commissariat de police auraient donné aux siens l'avantage de recevoir; les siens étant ceux qui luttait pour la loi et l'ordre. Rencontrer des gens sur leur territoire, au bureau ou chez eux, lui faisait perdre cet avantage, mais elle s'en était parfois servie pour obtenir des informations qu'elle n'aurait pas eues si les gens qu'elle interrogeait ne s'étaient pas sentis à l'aise et en sécurité. Étrangement, les prisons donnaient l'avantage au prisonnier, surtout si elle venait avec un bleu nerveux.

Les hôtels étaient un territoire neutre ; ce qui était la raison pour laquelle la réunion avait lieu là et non dans son bureau.

—Pourquoi moi ? avait-elle demandé à son chef la veille quand il lui avait annoncé qu'elle irait seule. Je croyais que toute l'équipe allait parler à ce type.

Nick Salvador avait grimacé et étiré son grand corps d'un air gêné derrière son bureau ; un espace où il passait le moins de temps possible. Il préférait être sur le terrain.

—Emmerdes maximum en vue, répondit-il, ce qui était son code pour « politique ».

Quand Leslie était arrivée à Boston, la personne qui l'avait précédée à son bureau avait scotché une liste de « vocabulaire de Nick » au fond de son tiroir, accompagnée d'un message indiquant qu'elle l'avait reçue par fax de Denver, la précédente affectation de Nick. Il y avait une page entière de jurons et « Emmerdes maximum en vue » était en haut de la liste. Non que Nick ne sache pas évoluer gracieusement avec les puissances en place si nécessaire ; mais il n'aimait pas cela.

—J'ai demandé et obtenu que nous parlions à Adam Hauptman. Il a fait beaucoup de missions de consulting : il a été invité à parler à Quantico à plusieurs reprises. J'ai cru qu'on pourrait obtenir des informations pour nous aider sur cette affaire et en apprendre un peu plus sur eux au passage.

Il fit tourner son fauteuil et son genou heurta le côté de l'un de ses sacs de secours en toile. Il en avait tout un tas stocké dans son bureau. Leslie elle-même en avait trois ; chacun avec des affaires pour des missions différentes. Elle avait utilisé un code couleur pour les siens ; ceux de Nick étaient numérotés. Ce qui avait un sens : il y avait plus de chiffres que de couleurs masculines - les sacs de Nick étaient kaki, kaki et encore kaki - et il avait besoin de plus de sacs qu'elle parce que son grade impliquait qu'il accomplisse des missions plus variées. Par exemple, elle n'avait pas besoin de conserver un tailleur à portée de main, parce qu'il était peu probable qu'on l'appelle pour des interviews télévisées ou des auditions au Congrès.

— Hauptman présente bien, répondit Leslie. J'ai un ami qui a assisté à l'une de ses conférences, il dit que c'était instructif et plutôt divertissant. Alors qu'est-il arrivé à ce plan ?

—J'ai reçu un appel hier matin. Hauptman n'est pas disponible. Tu te rappelles de ce monstre dans le fleuve Columbia le mois dernier ? Apparemment, c'est Hauptman et sa femme qui l'ont tué, surtout sa femme. Mais c'est seulement à titre confidentiel.

Une information non classifiée, mais qu'il ne fallait pas non plus rendre publique.

—Il semblerait qu'elle ait été salement amochée et il ne peut pas venir. Hauptman nous a trouvé un remplaçant, quelqu'un de plus haut dans la hiérarchie. Mais seules cinq personnes peuvent assister à la réunion et nous devons l'organiser en terrain neutre. Pas de nom, pas d'information officielle supplémentaire.

Il esquissa une moue désapprobatrice.

Nick Salvador pouvait jouer au poker avec les meilleurs mais, avec les gens en qui il avait confiance, chacune de ses pensées s'épanouissait sur son visage. Leslie appréciait cela, elle aimait travailler avec lui parce qu'il était intelligent et parce qu'il ne la traitait jamais, au grand jamais,

comme la femme noire de service.

— Ce ne sont pas des emmerdes, dit-elle.

— L'emmerde, c'est d'apprendre que ce consultant loup-garou est « plus haut dans la hiérarchie » : ça rend les choses très intéressantes pour beaucoup de personnes en dehors du FBI, répondit-il.

— Hauptman est l'Alpha d'une meute dans l'État de Washington, non ? (Leslie pinça les lèvres.) J'ignorais qu'il existait une position plus élevée qu'un Alpha.

— Comme tout le monde, admit Nick. Je ne connais pas les détails de l'arrangement, mais on m'a informé que deux touristes allaient se joindre à la fête.

Les « touristes », en langage de Nick, étaient des agents du CNTRP. L'acronyme signifiait « Comité sur les Non-humains et les Transhumains en vue de Relations Pacifiées », la nouvelle agence spécialement formée pour s'occuper des divers surnaturels. On le prononçait « Cantrip » et Nick les appelait des touristes, parce que, chaque fois qu'ils s'impliquaient dans une de ses enquêtes, ils semblaient s'y balader.

Ils voulaient aussi envoyer deux agents de la Sécurité du territoire, mais j'ai mis le holà. (Nick lança un regard mauvais au téléphone, comme si celui-ci était à blâmer pour ses ennuis.) L'agent spécial Craig Goldstein, qui était sur trois affaires plus anciennes de ce même tueur, a bouclé ses affaires les plus urgentes et est détaché du Tennessee pour nous aider. (Elle n'avait jamais rencontré Goldstein, mais elle savait que Nick si, et qu'il l'appréciait ; ce qui était une recommandation suffisante à ses yeux.) Je veux qu'il parle à notre loup-garou. Je voulais deux de mes agents là-bas avec lui mais j'ai été battu. Deux touristes, un agent de la Sécurité du territoire... (sa voix devint froide) qui n'a absolument rien à voir dans cette affaire. Et Craig et toi.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle. Len pourrait y aller. Ainsi, tu pourrais inclure la police. (Len était l'agent de la police de Boston qui faisait partie de leur unité.) Ou Christine : elle a participé à un peu plus d'affaires de meurtres en série que moi.

Nick se rassit et s'immobilisa, concentrant toute son énergie ainsi qu'il le faisait quand ils tenaient une bonne piste sur quelqu'un qu'ils cherchaient.

—Un ami m'a appelé et m'a donné quelques indications. Il connaît Hauptman... et surtout, Hauptman sait que c'est un ami à moi. Hauptman l'a appelé pour qu'il me donne des détails sur le contexte.

Leslie leva les sourcils.

—Intéressant.

—N'est-ce pas ? (Nick sourit.) Hauptman a dit que j'aurais intérêt à faire attention à qui je choisissais d'envoyer. Quelqu'un de discret, doué en langage corporel et surtout pas agressif.

Il la regarda et elle hocha la tête.

—Ni Len, ni Christine.

Len était intelligent, mais pas vraiment discret, et Christine avait un esprit de compétition surdéveloppé. Leslie ne se laissait pas marcher sur les pieds, mais elle n'avait pas besoin d'humilier les gens.

—Ça me décline également, reconnut Nick. Angel et toi êtes sans doute les plus adaptés, et Angel est encore un peu trop jeune pour qu'on l'envoie seul affronter les criminels.

Angel sortait tout juste de Quantico.

—Je prendrai des notes, promit-elle.

—Ça marche, répondit Nick.

Il remuait impatiemment les doigts comme il en avait l'habitude quand il réfléchissait en présence d'amis, comme s'il dirigeait un orchestre invisible.

Leslie attendit, mais il ne dit rien.

—Alors pourquoi fais-tu ces efforts supplémentaires pour bien t'entendre avec les loups-garous ? demanda-t-elle. Nick sourit.

—Mon ami a ajouté que, d'après Hauptman, il serait peut-être possible de convaincre les gens que nous allons rencontrer de nous donner quelques informations supplémentaires s'ils sentent que la personne que nous envoyons est digne de confiance.

—Les gens ? (Leslie se pencha.) Il y en a plus d'un ?

— Hauptman a dit « les gens ». Je ne l'ai pas appris par le canal officiel, alors je n'ai pas vu de raison de diffuser cette information.

Nick était très doué pour coopérer. La coopération résolvait les crimes, envoyait les criminels derrière les barreaux. La coopération était leur nouveau slogan... et ça marchait. En revanche, si l'on mettait Nick au pied du mur, la coopération pouvait devenir... un peu moins coopérative. Il avait beau décrier les touristes en privé, cela ne le freinait en rien sur le terrain. D'un autre côté, la Sécurité du territoire aimait bien le mettre au pied du mur assez vigoureusement en oubliant volontiers que toute activité terroriste commise sur le sol américain dépendait du FBI. Nick le leur rappelait quand c'était nécessaire et avec beaucoup de plaisir.

—J'apprécierais énormément que nous puissions faire appel à ce ou ces consultants sur le terrain, ajouta Nick.

—Ce serait intéressant de voir ce que peut faire un loup-garou sur une scène de crime, répondit Leslie, étudiant la question.

Du peu qu'elle en savait sur les loups-garous, ce serait comme avoir un limier capable de parler : des résultats d'expertise immédiats.

Nick dévoila ses dents blanches et alignées en un rictus sincère.

—Je ne veux plus jamais voir le cadavre d'un enfant imbibé d'eau avec une étiquette à bestiaux à

l'oreille. Si un loup-garou peut faire pencher la balance, alors implique-les.

— Compris.

Leslie posa les mains à plat sur la table de conférence de l'hôtel. Elle avait les ongles courts, manucures et laqués d'un vernis transparent assorti à la patine du bois sous ses mains. Revendiquer des droits territoriaux était important. Elle avait un diplôme en psychologie et un autre en anthropologie, mais elle avait compris cela depuis que Mlle Nellie Michaelson était allée chasser le chiot dans le jardin de Mme Cullinan.

Elle était venue tôt parce que c'était un moyen de s'approprier un territoire neutre. C'était l'une des choses qui faisaient d'elle un bon agent: elle prêtait attention aux détails. Par exemple avoir l'avantage du terrain quand elle affrontait les monstres... surtout ceux avec de grandes dents pointues.

Elle avait étudié une foule de choses depuis que Nick lui avait balancé cela la veille.

Les loups-garous étaient censés être de pauvres individus victimes d'une maladie, des gens qui se servaient des aptitudes données par leur infortune pour aider les autres. David Christiansen, la première personne à reconnaître qu'il était un loup-garou, était spécialisé dans l'évacuation des otages de terroristes. Elle était certaine que le fait qu'il soit incroyablement photogénique n'était pas un accident. La fille aînée de Leslie avait collé sur la porte de sa chambre un poster de cette célèbre photo où David tenait l'enfant qu'il venait de sauver. Les autres loups-garous ayant rendu publique leur nature étaient généralement pompiers, policiers, militaires : des gentils, tous autant qu'ils étaient.

Elle aurait senti les bobards à des kilomètres. Des bobards n'étaient pas des mensonges à proprement parler. Le petit groupe de mercenaires de David Christiansen avait très bonne réputation auprès des gens avec lesquels Leslie avait parlé. Ils faisaient leur boulot avec le minimum de pertes de chaque côté et ils étaient doués. Ils n'acceptaient pas de travail venant de mauvaises personnes. En vertu de cela, Leslie demeurait ouverte d'esprit. Mais parce qu'elle était naturellement prudente, elle gardait également quelques balles en argent - achetées en toute hâte - dans le chargeur de son arme.

La porte s'ouvrit dans son dos et elle se retourna pour voir entrer une jeune femme qui ressemblait à une lycéenne. Leslie avait trop souvent cette impression quand elle croisait des nouvelles recrues tout juste sorties de Quantico. Les cheveux brun-roux de la jeune fille étaient tressés de façon sévère pour tenter de lui donner l'air plus âgé, mais cet effet ne suffisait pas à compenser les taches de rousseur qui parsemaient ses joues ou ses yeux innocents brun doré.

—Oh, bonjour, dit joyeusement la jeune fille, d'une voix où perçait une pointe d'accent de Chicago. Je pensais être la première ici. Il est un peu tôt.

—J'aime prendre possession des lieux, dit Leslie, et la jeune femme se mit à rire.

—Oh, je comprends, dit-elle en souriant. Charles est comme ça aussi.

Charles devait être son partenaire, se dit Leslie. Ils devaient être du Cantrip. Cette jeune fille n'était pas un loup-garou : il était censé exister quelques louves-garous, Leslie le savait grâce à son cours de rattrapage sur Internet, mais ils les protégeaient. Ils n'auraient jamais envoyé celle-ci au beau milieu

des fédéraux. En y repensant, elle n'aurait pas laissé cette fille toute seule non plus.

—Alors pourquoi votre Charles n'est-il pas là ?

Il l'avait livrée aux loups. Cela lui donnait envie de lui faire la peau... et elle ne l'avait pas encore rencontré. Et si c'avait été le loup-garou, plutôt que l'agent du FBI, qui avait attendu là ?

Leslie obtint en réponse un lent sourire indiquant que la jeune femme reconnaissait sa critique et la trouvait amusante.

—Il a perdu un pari et a dû apporter du café pour tout le monde. Il n'en est pas ravi, lui non plus. Je ne devrais pas y prendre autant de plaisir, mais parfois j'apprécie beaucoup d'éloigner un homme de mauvaise humeur, pas vous ?

Leslie se mit à rire sous le coup de la surprise.

—Et comment, reconnut-elle avant de prendre une Inspiration méfiante.

Cette fille l'influençait: elle ne riait jamais pendant le travail. Elle réévalua l'autre femme. Elle ressemblait à une adolescente vêtue d'un tailleur-robe gris à fines rayures fait sur mesure, qui apparaissait plutôt comme un costume que comme un véritable vêtement.

Décidant de tester une hypothèse, elle dit :

—Je parie que des hommes dangereux se bousculent pour vous empêcher de trébucher.

Elle sut qu'elle avait raison quand, au lieu d'avoir l'air nerveux, la femme se contenta de sourire malicieusement.

—Et je m'assure qu'ils s'excusent quand ils se bousculent ce faisant.

—Ah, s'exclama Leslie d'un ton triomphant. Il me semblait bien que même le Cantrip avait assez de bon sens pour ne pas jeter un tendron aux loups. Je suis l'agent spécial Leslie Fisher, du Département des crimes violents du FBI.

—Aujourd'hui, je suis Anna Smith. (La jeune fille lui fit un sourire contrit.) Pas Cantrip. L'un des loups, je le crains. Et pire encore, Smith n'est pas mon vrai nom. Je leur ai dit que c'était un nom stupide, mais Charles a dit qu'il valait mieux que ce soit évident, sinon vous ou la Sécurité du territoire allez trouver des pauvres Charles et Anna Washington, Adams ou Jefferson à harceler.

L'agent du FBI ne ressemblait pas tout à fait à ce qu'Anna s'attendait à voir, mais elle n'était pas différente non plus. Intelligente, bien habillée, confiante : cela, les séries télévisées l'avaient bien rendu. Anna était devenue très douée pour juger les gens depuis son Changement. Le langage corporel, l'odeur ne mentaient pas. Elle avait surpris l'agent avec sa révélation, mais ne lui avait pas fait peur, ce qui augurait bien de leurs chances de travailler ensemble.

Les fines rides autour de ses yeux chocolat se creusèrent et, l'espace d'un instant, l'agent spécial Leslie Fisher eut l'air aussi dominant qu'elle l'était en réalité. Elle devait avoir dans les quarante-cinq

ans, mais sous sa veste bien coupée on devinait des muscles vigoureux.

Son regard indiquait qu'elle était coriace. Coriace comme un chien de garde... et pas seulement d'un point de vue physique. Si elle avait été un loup - et un loup mâle -, elle aurait eu un grade de lieutenant, estima Anna. Pas un Alpha, elle n'avait pas cette territorialité agressive et sous-tendue qui poussait les dominants à la tête de la meute, mais pas loin. Combien de personnes cet agent du FBI avait-elle trompées avec cette apparence calme ?

L'expression sévère dans le regard de l'agent spécial Fisher se propagea jusqu'à sa bouche quand elle dit :

—Nous tenons cette réunion ici, avec le moins de gens possible, parce que l'homme qui l'a organisée a indiqué qu'il serait intelligent de ne pas mettre en colère le loup-garou. (Elle arqua un sourcil bien dessiné.) Vous n'avez pas l'air de vous mettre facilement en colère.

Débusquée. Anna lutta pour ne pas sourire de satisfaction. Bien. Comment lui annoncer ce qu'elle avait à dire sans lui faire peur ?

—Ils ne craignent pas de me mettre en colère moi. Le loup-garou qui pose problème est mon mari.

L'autre femme fronça les sourcils.

—Donc il y a vraiment un autre loup-garou qui va venir ici. Votre mari ?

Elle paraissait vaguement incrédule. Qu'Anna soit mariée ? Que son conjoint soit un loup-garou ? Qu'ils soient tous deux des loups-garous ? Si Fisher avait bien connu les loups-garous, elle aurait surtout été étonnée que Charles l'ait laissée seule.

Anna en était elle-même un peu incrédule, et cela lui donnait un tout petit peu l'espoir que Bran soit sur la bonne voie avec cette histoire. Elle n'avait pas été aussi certaine que lui et Asil qu'il serait bon pour Charles de traquer un tueur en série plutôt que des loups dissipés, mais Charles avait accepté et il en avait été ainsi.

—Oui, acquiesça Anna. Je suis une louve-garou. Je suis mariée. Et mon mari est également un loup-garou.

L'expression de Fisher se fit plus dure.

—La rumeur veut que celui que nous sommes censés rencontrer soit plus haut dans la hiérarchie que Hauptman, qui est Alpha d'une meute.

— Est-ce ce que veut la rumeur ? murmura Anna, tout en se demandant qui avait laissé échapper cette rumeur et si Bran était au courant... ou s'il l'avait orchestrée.

Si elle continuait de se demander à quel point Bran orchestrait sa vie, elle finirait à l'asile, à tricoter des bonnets pour des canards.

—Vous êtes à peine assez âgée pour sortir toute seule et votre mari est plus élevé dans la structure de pouvoir des loups-garous que Hauptman, dit l'agent Fisher. Qu'ont'ils fait ? Ils vous ont forcée à

l'épouser quand vous aviez douze ans ?

Anna la regarda en clignant des yeux. Dans son petit monde créé par les séries télé et les films qu'elle regardait religieusement, un agent du FBI n'aurait jamais dit quelque chose d'aussi personnel à quelqu'un qu'il venait juste de rencontrer. Il y serait arrivé graduellement ou aurait insinué quelque chose avec précaution. À en juger par l'expression soudain horrifiée de l'agent Fisher, il en allait de même dans son propre petit monde.

Un Oméga rend tout le monde un peu plus protecteur, lui avait dit Asil autrefois. Anna n'avait pas vraiment pensé à ce que ça impliquait dans le monde humain.

Anna sourit et dissimula son sentiment d'affinité avec l'agent du FBI.

—Non. Ils n'ont pas attaché ma pauvre petite personne faible et innocente pour me forcer à l'épouser. (Elle étudia la question.) Il n'est ni faible ni innocent, mais si j'y avais été obligée, je l'aurais peut-être attaché pour le forcer à m'épouser. Heureusement, cela n'a pas été nécessaire.

L'autre femme reprit ses esprits.

—Vous dites qu'il est la raison pour laquelle nous n'avons pas pu faire venir plus de monde ?

—Voilà, répondit Anna. Mais si vous attendez un instant, je préférerais n'expliquer qu'une seule fois et je crois que...

Elle laissa sa phrase en suspens tandis qu'elle évaluait la fréquence des bruits de pas - qui n'étaient pas ceux de Charles - qu'elle entendait hors de la salle de conférence. Il aurait pu s'agir d'un client de l'hôtel errant dans les couloirs, mais il y avait deux hommes qui marchaient avec détermination à une vitesse un rien trop rapide pour être agréable, révélant une certaine rivalité.

La porte s'ouvrit. Leslie, qui écoutait, reporta son attention sur les visiteurs. Elle fit quelques pas en avant jusqu'à se retrouver entre Anna et les nouveaux arrivants, mettant celle-ci dans son dos. Ce qui faisait d'elles une équipe face à ces deux personnes du Cantrip ; tout du moins était-ce ce qu'Anna supposait puisqu'ils étaient deux. Deux agents du Cantrip, deux du FBI et un de la Sécurité du territoire, c'était ce que Charles lui avait dit. Elle trouva plus qu'intéressant que l'agent du FBI les considère comme des adversaires... et elle-même comme une alliée.

—Jim. Alors comme ça, ils te laissent sortir avec les grands, maintenant ?

Le ton de Leslie était sec. Anna pensa que les deux hommes qui entraient le prenaient comme un commentaire amical, l'une de ces piques qu'on se lance entre amis. Mais en observant attentivement le langage corporel de la femme, Anna apprit que Leslie était sur ses gardes, bien plus qu'elle ne l'était après quelques minutes en sa compagnie.

—Leslie ! s'exclama le plus jeune avec un sourire non feint.

Son langage corporel indiquait qu'il appréciait l'agent du FBI, quoi qu'elle pense de lui.

—Agent spécial Fisher, se corrigea-t-il. Ravi de te voir. Je fais partie des grands, et depuis un moment. Voici le Docteur Steve Singh.

Leslie serra les mains qu'on lui présentait.

— Pourquoi la Sécurité du territoire se mêle-t-elle d'une affaire de tueur en série ? C'est le travail des flics. Les fédéraux ne s'en occupent que parce que le tueur franchit les frontières d'État depuis des années.

La Sécurité du territoire. Il ne devait y avoir qu'une seule personne de la Sécurité du territoire. Anna fronça les sourcils. Charles n'allait pas être content. Il n'aimait pas les surprises. Il avait probablement un dossier sur chaque personne participant à ce ramdam.

Singh ne dit rien, se contenta d'observer le visage de l'agent du FBI avant d'étudier celui d'Anna. Elle soutint son regard, juste pour voir ce qu'il allait faire. Il fronça les sourcils et tenta de la forcer à détourner les yeux, mais même Bran yen était incapable si elle ne l'y autorisait pas, et il était très loin d'être aussi dominant que Bran ou même que l'agent Fisher, d'ailleurs. Mais Anna baissa quand même les yeux. Il n'y avait aucune raison d'entamer une bagarre tant que ce n'était pas important.

— Nous avons entendu dire qu'il y aurait quelqu'un de plus haut dans la hiérarchie qui parlerait pour les loups-garous dans cette affaire, déclara Jim Sans-nom-de-famille, n'ayant visiblement pas conscience que son partenaire affrontait Anna du regard. Nous avons décidé que ce serait une bonne idée de savoir qui il est et ce qu'il a à dire.

Une tension subtile dans le dos de l'agent du FBI apprit à Anna que l'arrogance inconsciente dans la voix de l'homme l'avait agacée.

— Et pourquoi êtes-vous deux ? demanda Fisher. La requête indiquait pas plus de cinq personnes. Deux d'entre nous, deux du Cantrip et l'un d'entre vous.

L'agent du FBI savait pourquoi la Sécurité du territoire s'intéressait aux loups-garous, se dit Anna. Elle n'avait pas été surprise qu'ils soient deux mais s'efforçait de feindre pour la louve-garou. En ne la présentant pas tout de suite, elle leur faisait croire que celle-ci était l'autre agent du FBI et les forçait à cracher leur programme devant l'ennemi.

— Nous avons un peu fait pression sur le Cantrip, dit Jim. Ils nous étaient redevables.

Le fait que l'agent Fisher ait joué ce petit « nous contre eux » n'aurait pas dû être important. Ils avaient tous le même but, au bout du compte : attraper le méchant. Cela aurait pu être aussi simple qu'une rivalité entre services : le FBI contre la Sécurité du territoire. Anna étrécit les yeux et étudia la question. Il y avait peut-être un peu de cela... et Fisher n'appréciait vraiment pas Jim. Mais elle estimait qu'il s'agissait d'une démonstration à son intention. Anna était patiente; elle verrait plus tard ce que l'agent du FBI voulait d'elle. En attendant, elle devait s'occuper des autres personnes de la pièce.

Jim avait une sorte de fraîcheur qui lui donnait du charme. Anna ne manqua pas de remarquer l'intelligence derrière son apparence séduisante. Le Docteur Singh, le plus âgé, était réservé d'une façon qui lui rappelait certains des loups alphas qu'elle avait croisés au cours des dernières années.

Il faisait partie de ceux qui s'asseyaient au fond de la pièce et observaient leur meute, laissant les choses se régler toutes seules jusqu'à ce qu'elles s'écartent trop de la direction qu'ils souhaitaient. Puis il bondissait avec une efficacité brutale qui signifiait qu'il n'aurait plus besoin de bouger pendant un

moment. Il avait remarqué le manège de Fisher, mais l'absence de tension dans ses épaules apprit à Anna qu'il n'avait pas encore compris qui et ce qu'elle était.

La porte s'ouvrit brusquement et un autre homme entra. Anna sursauta légèrement. Elle n'était pas aussi douée pour faire plusieurs choses à la fois qu'elle aurait pu l'être. Si elle avait fait attention, elle l'aurait entendu approcher, mais elle avait été absorbée par sa lutte de pouvoir avec Singh et n'avait pas entendu le bruit de ses pas.

Petit et d'apparence presque frêle, le nouveau venu les regarda tous de ses yeux gris. Son costume venait d'une boutique de prêt-à-porter et paraissait un peu froissé, mais le bleu-gris s'accordait à ses yeux et complétait la frange de cheveux noirs coupés à ras qui encadrait étroitement sa tête.

Son regard semblait plus vieux que son corps, et s'il faisait plus d'un mètre cinquante, ce n'était pas de beaucoup. La pâleur de sa peau en rajoutait, mais il se déplaçait aisément, comme un coureur.

Il fronça les sourcils en voyant les deux hommes.

—Le territoire, dit-il d'un ton neutre avant de regarder Leslie. Vous devez être l'agent spécial Fisher. Je suis l'agent spécial Craig Goldstein. Faites les présentations, s'il vous plaît.

Elle obtempéra, en commençant par l'équipe de la Sécurité du territoire. Anna découvrit que Jim Sans-nom-de-famille s'appelait Jim Pierce.

—Et voici Anna Smith, notre consultante louve-garou, annonça Fisher avec juste une touche de malice. Anna, voici l'agent spécial Craig Goldstein, il est notre expert sur cette affaire.

Goldstein avait l'air... abasourdi, ce qui, elle en était presque certaine, était inhabituel. Le duo de la Sécurité du territoire semblait presque aussi surpris. Singh, le premier à reprendre ses esprits, lança un regard sévère à Fisher.

Anna sourit chaleureusement et serra la main que Goldstein avait automatiquement tendue au début des présentations.

—Bonjour, agent spécial Goldstein, dit-elle franchement. Je sais que je ne suis pas ce que vous aviez prévu, mais je ferai de mon mieux. Nous attendons encore les gens du Cantrip et mon mari, qui est allé chercher du café.

Charles serait bientôt là. Elle avait espéré attendre jusqu'à l'arrivée des personnes du Cantrip, mais elle devrait faire avec ce qu'elle avait. Si Charles débarquait avant qu'elle ait expliqué les règles, la rencontre risquait de rapidement virer au désastre.

Anna les regarda tous et prit une inspiration.

—Écoutez, nous n'avons pas beaucoup de temps. Nous allons vous aider. Mais il y a des choses que vous devez savoir. Il faut que nous soyons tous assis quand mon mari arrivera. Ne le regardez pas dans les yeux. Si vous le faites, je vous en prie, battez des paupières ou détournez le regard s'il croise le vôtre. Ne me touchez pas, même par accident. Je m'assiérai avec une chaise vide de chaque côté.

Bran l'avait mise en garde avant leur départ. A Aspen Creek, dans la meute, Charles avait la

certitude qu'elle était en sécurité. Cela risquait de changer en un instant hors de son territoire. Anna était presque sûre que cela se passerait bien. Ce n'était pas Frère Loup qui avait des soucis ; c'était Charles. Mais elle avait promis à Bran de faire ce qui était en son pouvoir pour éviter les ennuis.

Le visage de Goldstein se crispa, mais ce fut Singh qui demanda :

—Est-il dangereux ? Anna renifla.

—Bien sûr que oui. Je suis dangereuse et je suis prête à parier que vous l'êtes également. Il ne s'agit pas de savoir qui est le plus dangereux; il s'agit d'être intelligent et de veiller à ce que chacun reste discret.

—Est-ce que vous jouez à gentil-flic mauvais-flic avec nous ? demanda Jim Pierce.

—Les loups-garous dominants ne se mêlent pas bien aux autres, leur dit Anna. Si vous jouez selon mes règles, nous y serons tous gagnants. (Elle lança un regard grave à Singh, qui paraissait le plus contrarié.) Si vous rencontriez un ministre chinois, est-ce que vous n'écouteriez pas quelqu'un qui vous donnerait quelques indications sur les manières chinoises ? Voyez les choses sous cet angle.

CHAPITRE 3

Charles tenait deux de ces porte-gobelets malcommodes tout en traversant le hall d'entrée bondé de l'hôtel. Dans sa hâte, il ne se rendit pas compte qu'il y avait quelque chose de singulier dans le fait que son chemin se dégageait ou que l'ascenseur qui l'emmenait au deuxième étage, où devait se dérouler la réunion avec les fédéraux, était vide. Ce ne fut pas avant que l'homme qui attendait l'ascenseur au deuxième étage recule de trois pas et, gardant un œil méfiant sur lui, se précipite vers l'escalier, que Charles remarqua les réactions quelque peu inhabituelles des gens.

Il était grand et il était indien. Il avait été indien pendant plus d'un siècle et ne se considérait comme amérindien que de façon occasionnelle. S'il y avait vraiment fait attention, il se serait peut-être défini comme métis Salish ou Tête-Plate. L'association entre sa taille et son ethnie poussait généralement les gens à l'éviter, surtout dans les endroits où les Indiens n'étaient pas très présents. Ce n'était pas leur faute ; il était dans la nature de l'homme de trouver l'inconnu intimidant, en particulier sous la forme d'un grand prédateur. Son père rejetait cette idée, mais Charles était persuadé que, quelque part au fond d'eux, la plupart des gens reconnaissaient un prédateur quand ils en voyaient un.

Son frère soutenait que ce qui faisait reculer les gens n'était ni sa taille ni sa lignée maternelle, mais seulement l'expression de son visage. Pour mettre à l'épreuve la théorie de Samuel, Charles avait tenté de sourire puis il avait solennellement annoncé à Samuel qu'il s'était trompé. Quand Charles souriait, avait-il dit à son frère, les gens ne faisaient que courir plus vite.

La seule personne qui appréciait son sens de l'humour était Anna.

Les gens ne reculaient pas devant lui quand Anna était à son côté. Mais même sans la présence de la jeune femme, faire reculer quelqu'un qu'il ne regardait même pas comme s'il tenait un pistolet chargé au lieu d'une cargaison d'expressos et de lattes dans deux porte-gobelets en carton peu solide était un peu excessif. Il sortit de l'ascenseur et se déplaça lentement pour que l'homme ne croie pas qu'il lui donnait la chasse.

Frère Loup trouvait que ce pourrait être amusant et lui envoya une image de l'homme terrifié courant dans le hall d'entrée tandis que Charles marchait à grands pas derrière lui tout en transportant ces boissons ridicules. Parce que Anna avait dit « des boissons pour tout le monde » et qu'il ne manquait jamais d'honorer un pari.

Il avança donc le long du couloir avec une lenteur délibérée au lieu de pourchasser, au lieu de déchirer et de déchiqueter de la viande agréable, métallique et gorgée de sang entre ses dents, tout comme il avait pris l'ascenseur plutôt que l'escalier où quelqu'un aurait pu lui rentrer dedans et renverser les boissons.

Père avait été fou de l'envoyer sur une telle mission quand il était si près de perdre les pédales que même un humain non averti voyait que quelque chose clochait chez lui. Charles avait compris qu'un truc se tramait quand il était arrivé pour le déjeuner comme prévu et que seul son père l'attendait, préparant des sandwiches au bacon dans la cuisine de la grande maison.

Père avait mangé son déjeuner et attendu que Charles finisse le sien avant de les mener dans son bureau. Il avait fermé la porte, s'était assis derrière le bureau et avait pincé les lèvres, jetant à Charles son regard qui disait: «J'ai une mission pour toi et tu ne vas pas l'apprécier. » Ce genre d'expression revenait souvent au cours de leurs repas. Quand Père voulait lui parler seul à seul, c'était rarement pour une conversation plaisante.

Charles attendit, debout, d'entendre ce que son père avait à dire. Son loup était agité, mécontent ; et cela signifiait qu'il ne pouvait pas s'asseoir et entraver sa liberté de mouvement.

—Asil m'enquiquine à ton sujet, dit Père.

—Asil ?

Asil ne l'appréciait pas particulièrement et Charles ne l'avait même pas croisé depuis plusieurs semaines. Ce qui, en y repensant, était un peu étrange dans une ville si petite qu'on aurait pu la traverser de bout en bout le temps d'éternuer deux fois.

— Ça vient d'Anna, cela va sans dire, poursuivit Père.

Charles se tendit. Elle savait pourquoi quelqu'un devait maintenir l'ordre ; elle savait pourquoi ce devait être lui ; elle croyait juste qu'il était plus important. Anna avait tort mais cela lui faisait chaud au cœur qu'elle pense ainsi. Cependant si son opinion avait poussé son père à envoyer quelqu'un d'autre, alors il fallait s'en occuper. Charles, en tant que fils du Marrok et médiateur de longue date, était la seule option pour maintenir la violence à un niveau de discrétion suffisant. Sa réputation - et l'identité de son père - empêchait les meutes de partir en guerre pour protéger les leurs quand quelqu'un devait mourir.

—Je sais ce qu'elle a dû dire. Mais Anna a tort. Frère Loup n'est pas près de craquer.

—Non, reconnut son père d'une voix douce. Mais ton grand-père te dirait qu'il faut te nettoyer de tous ces fantômes que tu traînes avec toi.

Charles tiqua. Il aurait dû savoir que son père comprendrait ce qui lui arrivait. Père n'était pas un homme spirituel, même si Charles n'aurait de toute façon pas su le remarquer. Il était presque certain que son père ne voyait pas les fantômes de la même manière que son grand-père. Mais son père avait une manière de comprendre le cœur des choses quand il le désirait.

—J'ai essayé, dit Charles, ayant l'impression d'avoir treize ans. Le jeûne et la tente de sudation n'ont pas fonctionné. Ni la course, ni la nage.

—Tu t'accroches à eux parce que tu n'as pas l'impression que leurs morts étaient justes.

Charles détourna légèrement la tête et baissa les yeux, mais pas assez pour ne plus voir son père.

—Ce n'est pas à moi de décider de la loi, seulement de l'appliquer.

Père fronça les sourcils, pas comme s'il était mécontent, seulement pensif.

—J'ai eu une discussion avec Adam Hauptman.

Charles leva les sourcils et dit d'un ton sec :

—Adam s'inquiète également à mon sujet ?

—Adam s'inquiète au sujet de sa compagne, qui est blessée, grincheuse et récalcitrante, répondit son père. Il n'est donc pas disponible pour prendre en charge une situation assez épineuse.

Charles ne voyait pas dans quelle direction partait cette conversation, aussi opta-t-il pour un silence stratégique. Père aimait s'écouter parler, après tout.

Le vieux *lobo* poussa un soupir, s'étira et posa les pieds sur le bureau : un signe qui montrait que Charles parlait à son père et non plus seulement au Marrok.

—Je me suis creusé la cervelle - sans parler de celle d'Asil - pour trouver un moyen de te faciliter la tâche.

Il parlait comme si la situation d'Adam avait un rapport avec celle de Charles, même s'il ne voyait pas en quoi.

—C'est vrai.

Son père fronça les sourcils.

—Non. Il devient douloureusement évident que rien de ce que j'ai fait ne t'a aidé.

Bran ne dit pas de quoi il s'agissait pendant quelques instants, et se contenta d'étudier le visage de Charles comme si ce n'était pas celui qu'il montrait tous les jours depuis qu'il était devenu adulte, presque deux siècles auparavant.

—Je ne peux envoyer personne d'autre faire respecter les règles mais, à partir de maintenant, j'assouplis les peines pour beaucoup de transgressions dans l'espoir que cela permettra aux loups alphas d'avoir besoin de moins... d'aide pour les faire respecter. (Il leva une main et Charles ravala ses protestations.) Tu es le seul que je puisse envoyer, oui. Mais si tu t'effondres, il ne restera que moi... et je ne me fais pas confiance. Il est donc primordial que tu ne craques pas. Quiconque a subi le Changement au cours des cinq dernières années aura droit à un avertissement. Asil est aussi terrifiant que toi et il n'est pas non plus un Alpha pour l'instant. Il s'est porté volontaire pour aller flanquer la trouille aux jeunes idiots qui enfreignent les règles pour la première fois.

Charles savait que ce n'était pas une bonne chose. Son père avait pris la mesure des besoins essentiels à la survie des loups et avait effectué les changements nécessaires dans les lois des meutes. Mais ce ne fut pas de honte, mais plutôt de soulagement, qu'il baissa les yeux.

—J'ai manqué à mes engagements envers toi.

—Non, mon fils, répondit Père. C'est moi qui ai failli manquer aux miens. Tu es, ainsi qu'Asil me l'a rappelé, l'un des membres de ma meute et je suis responsable de ton bien-être.

Sa voix se fit narquoise.

—Asil s'est autoproclamé mon tuteur ? demanda doucement Charles.

Asil allait trop loin.

—Il s'ennuyait, m'a-t-il dit, répondit son père. (Il fit un petit sourire à Charles.) Je lui ai donné une occupation pour que ce ne soit plus le cas.

Père se renfonça dans son fauteuil et observa un instant le plafond comme s'il était digne d'intérêt, avant de reporter son regard jaune sur Charles.

—Le fait qu'Asil fiche la frousse à nos jeunes loups ne suffira pas. Je... nous avons toujours besoin de toi pour tuer. Néanmoins, Adam pense que te faire faire également d'autres choses pourrait peut-être... diluer l'effet. Peut-être que si chaque voyage que tu accomplis ne sert pas à aller tuer d'autres vieux amis et connaissances... (Charles cacha une grimace, ou du moins essaya.) Peut-être que cela t'aidera. Donc. J'ai reçu un appel d'un de mes contacts dans l'administration m'indiquant qu'ils ont besoin de consulter l'un d'entre nous au sujet d'un éventuel tueur en série.

Son père vit son expression et sourit sans humour.

— Pas l'un des nôtres. L'un des tueurs qu'ils traquent depuis un moment semble avoir changé de victimes. Il a assassiné au moins trois loups-garous à Boston.

—Trois ? Et nous l'ignorions ?

—Je savais qu'il y avait trois morts, répondit Père. Issus de trois meutes différentes, mais quelqu'un n'a pas jugé bon de me faire savoir qu'elles étaient probablement liées. Je m'occupe de cet aspect-là.

Des têtes allaient tomber... sans doute pas au sens propre.

—Il n'y a qu'une seule meute à Boston.

Ce n'était pas tout à fait une interrogation, mais Père aurait commencé à poser des questions si trois loups d'une même meute étaient morts dans un bref laps de temps.

—Un touriste de la meute du Vermont et un autre de Seattle. Un seul issu de la meute de Boston. Le FBI s'intéresse à tout ce que nous pourrions apporter à l'enquête.

—Et tu m'envoies ?

Les gens avaient instinctivement envie de plaire à Adam. Charles était meilleur pour détruire et soumettre, pas franchement doué pour persuader et charmer.

— Non, répondit son père. Ce serait idiot. J'envoie Anna. Tu y vas en tant que garde du corps. J'ai envoyé les détails de ce que je sais sur ton mail et le sien.

Et c'est ainsi que Charles se retrouvait à errer dans un hôtel, suivant deux agents fédéraux à la trace tout en tenant un porte-gobelet en carton dans chaque main, au lieu d'aller tuer des loups-garous qui se conduisaient mal. Il savait qu'il s'agissait d'agents fédéraux car seuls des hommes qui étaient partenaires se déplaçaient aussi près l'un de l'autre. Leur langage corporel indiquait qu'ils n'étaient pas en couple, donc cela voulait dire qu'ils étaient militaires, agents fédéraux ou flics. Et puisqu'ils avançaient dans la même direction que lui, Charles supposait qu'il était tombé sur deux des fédéraux qu'ils étaient censés rencontrer.

Il lui vint brusquement à l'esprit qu'il s'amusait à suivre des fédéraux dans les couloirs de ce vieil hôtel élégant, surtout parce qu'ils ne se doutaient absolument pas qu'il était en train de le faire. Cela le réjouissait.

S'il n'avait pas perdu ce pari contre Anna, il n'en aurait pas eu l'occasion. Qui aurait cru que les agents de sécurité de l'aéroport de Seattle auraient tellement peur de lui qu'ils ne remarqueraient pas qu'Anna faisait passer clandestinement une bouteille d'eau lors du contrôle? Il aurait dû gagner le pari facilement. Tout ce qu'Anna risquait c'était qu'ils jettent sa bouteille d'eau.

C'était sa faute s'il avait perdu.

Samuel avait peut-être mis le doigt sur quelque chose en disant à Charles que son expression décourageait les gens, parce que l'un des employés de l'hôtel qui le regardait d'un air inquiet se détendit brusquement et lui fit un sourire joyeux.

Il aurait pu battre Anna. Il n'avait pas eu besoin de laisser échapper un grognement presque inaudible pour distraire tout le monde pile au moment où Anna avait lancé la bouteille d'eau par-dessus les portiques de sécurité dans le sac de quelqu'un d'autre, de l'autre côté des machines. Personne ne l'avait entendu, pas vraiment, mais les gens avaient senti les poils de leurs nuques se dresser alors que Frère Loup riait de l'audace de leur compagne.

Anna était non seulement passée sans encombre ; mais elle l'avait distrait lui tandis qu'on la palpait et qu'on lui faisait passer les portiques. Ce qui avait probablement été son intention première. Une femme intelligente, sa chère Anna. Mais elle ne l'avait pas laissé perdre le pari sans payer.

Quand la sécurité avait fini par le laisser franchir le point de contrôle - parce que son aspect effrayant n'était pas suffisant pour l'empêcher de prendre l'avion -, Anna l'attendait, confortablement roulée en boule sur l'un des petits bancs sur lesquels les gens s'asseyaient pour remettre leurs chaussures. Elle avait levé son eau colorée en bleu d'un air triomphant et l'avait bue jusqu'à la dernière goutte. Cela avait été l'idée d'Anna, non la sienne, de teinter l'eau pour s'assurer qu'elle ne ferait pas de tour de passe-passe ; elle n'aurait jamais triché en pariant avec lui.

Regarder sa gorge tandis qu'elle avalait le liquide était une chose étonnamment érotique. Érotique et magique, qui ne pouvait exister dans le même univers que les morts qui le hantaient. Aussi les fantômes avaient-ils reculé, pas de façon permanente, mais c'était plus de liberté qu'il n'en avait eu depuis un moment, et c'était agréable.

Charles se fichait de perdre contre sa compagne, même si laisser Anna affronter les fédéraux toute

seule pendant qu'il allait chercher quelque chose pour elle ne rendait pas son loup heureux. Mais il savait qu'Anna était capable de charmer les oiseaux sur les arbres, et quelques fédéraux qui avaient besoin de son aide n'allaient pas lui poser le moindre souci. Personne n'allait tenter de lui faire du mal. Pas maintenant, pas avant qu'ils s'impliquent dans la traque du FBI.

Père estimait qu'il serait bon que Charles pourchasse autre chose qu'un loup-garou, quelque chose de vraiment mauvais. Il espérait que son père avait raison. L'expérience renforçait plutôt cet espoir, vu que son père avait rarement tort.

Charles suivait donc les deux fédéraux dans le couloir jusqu'à la pièce où ils devaient retrouver sa compagne et les autres. Il parvint à la conclusion qu'il ne s'agissait pas d'agents de terrain du FBI parce que aucun des deux ne l'avait remarqué, même s'il ne faisait pas particulièrement d'efforts pour éviter d'être repéré. La Sécurité du territoire et le Cantrip avaient tendance à accueillir plus de gratte-papiers que le FBI. Ils parlaient tellement bas que seule l'ouïe d'un loup-garou permettait de les entendre. Il écouta sans gêne.

—Tu es certain que c'est sans danger ? demanda le blond avec nervosité. (Il avait l'air de sortir de l'université, pas plus de vingt-cinq ans.) Enfin, quoi, des loups-garous, Pat. Au pluriel.

—Ils coopèrent avec nous, répondit Pat, le plus âgé des deux.

Charles identifia son accent comme venant de Nouvelle-Angleterre mais adouci par des inflexions du Sud des États-Unis. Il avait une quarantaine d'années et marchait comme quelqu'un qui s'était souvent trouvé dans ce genre de situation.

—Ils se tiendront à carreau parce qu'ils le doivent.

—Tu ne penses pas qu'ils seront en colère parce que je t'ai collé aux basques ? Ce devait être seulement toi. Cinq personnes. Deux du FBI, deux de la Sécurité du territoire, et l'un d'entre nous.

Ils devaient appartenir au Cantrip dans ce cas, se dit Charles. D'après Père, ils auraient dû être deux et un seul représentant de la Sécurité du territoire. Quelqu'un avait joué des muscles. Plusieurs « quelqu'un ». Frère Loup leur aurait bien donné une petite leçon pour qu'ils apprennent à surveiller leurs manières, mais il trouvait Charles trop détendu pour ça.

Il est plus facile de s'excuser que de demander la permission, dit Pat en ouvrant la porte de la pièce où la réunion avait lieu. N'est-ce pas Leslie ?

L'un de vous deux peut partir, dit froidement une voix féminine. Ce n'est pas parce que tu ne fais plus partie du FBI, Pat, que tu ne sais plus compter. Cinq. C'est facile. Tu as le droit de tricher et de compter sur tes doigts s'il le faut.

—Ah ah, répondit Pat, tirant la porte derrière lui pour la refermer.

Charles s'arrêta pour écouter avant d'entrer.

—Je suis prêt à parier que tout le monde s'en fiche. Quand est-ce que le loup-garou va se pointer ? Je croyais que la note de service indiquait 8 heures pétantes.

—Six personnes, c'est bon, dit Anna. (Frère Loup se détendit un peu plus en entendant l'amusement dans la voix de sa compagne.) Cinq, c'était seulement pour rester en petit comité.

Il savait qu'elle était en sécurité. Elle était une louve-garou, et il l'avait entraînée lui-même. Si ça ne suffisait pas pour qu'elle soit en sécurité dans une pièce remplie d'humains, c'est qu'il avait mal fait les choses. Mais Frère Loup était néanmoins plus heureux d'entendre les inflexions détendues de sa voix.

Charles regarda la porte et découvrit qu'il serait difficile de l'ouvrir avec les deux mains occupées. Il aurait pu s'en sortir, mais il existait un autre moyen.

Il devait bien le savoir, il savait que les fantômes n'avaient pas disparu. Mais la tentation était trop grande. Cela faisait si longtemps qu'il ne l'avait pas touchée, et Frère Loup était affamé. Presque aussi affamé que lui.

Il rétablit donc les liens qui unissaient le loup à sa compagne et dit, aussi doucement qu'il y parvint :

—Ouvre la porte, s'il te plaît. Et quelqu'un va devoir boire du café de l'hôtel vu que je n'en ai apporté que pour cinq agents fédéraux.

La porte s'ouvrit d'un coup et elle le regarda, le visage parfaitement sérieux et les yeux brillants de larmes.

—Tu m'as parlé.

Mais elle lui faisait parvenir plus que des mots ; elle partageait toujours généreusement ses sentiments avec lui. Elle lui envoya une vague de soulagement qui dissimula presque la profonde tristesse et la douleur de se sentir abandonnée. Il lui avait infligé cela; il savait qu'il le faisait et que cela valait pourtant mieux. Il devait la protéger de ce qui lui arrivait. Savoir qu'il avait raison ne signifiait pas qu'il n'était pas déchiré, qu'il ne regrettait pas de la faire souffrir.

—Le café de l'hôtel ne me dérange pas, dit-elle à voix haute, un peu confuse.

Il craignait de lui faire bien plus de mal quand tout cela serait fini.

Charles baissa la tête et frotta son nez contre le sien, fermant les yeux pour éviter de voir ce qu'il lui avait infligé... et pour la sentir, peau contre peau, une nouvelle fois. Frère Loup voulait la traîner hors de cette pièce pleine d'étrangers et trouver la première chambre vide pour s'enrouler autour d'elle et ne jamais la laisser partir. Charles avait envie de dire «Je suis désolé de t'avoir blessée», mais cela signifiait qu'il ferait les choses différemment s'il devait recommencer. Il ne laisserait jamais la laideur de sa propre vie la souiller, pas s'il pouvait l'éviter.

Alors il dit quelque chose d'idiot à la place.

—Ma femme boira le chocolat chaud.

Il regarda la pièce derrière elle. Hormis les deux hommes qu'il avait suivis, tout le monde était installé autour de la table. Ce devait être une suggestion d'Anna, parce qu'ils avaient tous l'air tendus et mal à l'aise. Être assis quand quelqu'un d'autre est debout peut être une position de pouvoir, une

manière de dire «Je suis tellement certain de pouvoir te battre que je ne prendrai pas la peine de me lever». Mais quand un monstre entre dans une pièce, tout le monde veut être sur pied. Charles était un grand monstre.

Mais l'irritation qu'il ressentait à l'encontre des deux hommes qui se tenaient toujours derrière elle prouvait qu'Anna avait eu raison de les mettre en garde.

Il croisa le regard du plus jeune des deux agents du Cantrip. Celui-ci baissa les yeux et recula de façon involontaire, ce qui plut à Frère Loup. Charles sourit de toutes ses dents à l'agent.

—Vous vous êtes invité là où on ne vous avait pas convié. Vous pouvez boire le café de l'hôtel.

Et à présent ils allaient croire qu'il était vraiment stupide, parce que la plupart des humains ne comprendraient pas qu'il avait besoin de montrer qui était le chef, afin que Frère Loup sache qu'Anna était en sécurité. Donner un ordre auquel ils obéiraient avait établi la hiérarchie. Ce n'était pas grave qu'ils le croient stupide, se dit-il. Lui et Anna pouvaient se livrer à un petit numéro de flic-intelligent flic-crétin en cas de besoin. Et jouer avec les agents fédéraux était bien plus facile que d'essayer de gérer ce qu'il infligeait à Anna.

Elle aurait dû en choisir un autre. Asil. N'importe qui. Mais la seule pensée d'Anna avec quelqu'un d'autre plongeait Frère Loup dans un accès de rage jalouse.

—*Il n'y a personne pour moi en dehors de toi.*

La réponse immédiate d'Anna lui rappela qu'il avait choisi de maintenir le lien entre eux ouvert. Il ne savait pas jusqu'à quel point elle saisissait ses sentiments, mais il était plus que temps de reprendre le contrôle.

Charles dépassa Anna et déposa les porte-gobelets sur la table. Retirant le seul qui ne contenait pas de café pour Anna, il le lui tendit tout en observant tout le monde, à l'exception des agents du Cantrip, assis parfaitement immobiles et les yeux baissés : Anna les avait prévenus.

Elle s'assit à table, prenant place entre deux chaises vides. Les agents du Cantrip s'installèrent sur des sièges de l'autre côté, après qu'il eut mis le plus jeune en garde de rester loin de sa femme en arquant un sourcil. Charles demeura debout derrière Anna.

—Voici mon mari, Charles, leur dit-elle, les mains croisées. Il serait peut-être bon de nous présenter une nouvelle fois, à présent que nous sommes tous là. Je suis Anna.

—Agent spécial Leslie Fisher, dit l'autre femme de la pièce, une femme noire au regard intelligent et à la voix assurée. Département des crimes violents, FBI.

—Agent spécial Craig Goldstein, dit un homme mince dans la cinquantaine. On m'a affecté au Département des crimes violents de Boston parce que j'ai une certaine expérience de ce tueur en série.

Charles hocha la tête en direction des agents du FBI. Il connaissait les origines de Fisher, parce qu'il avait fait des vérifications sur tous les agents du DCV de Boston. Quant à Goldstein, il trouverait des informations.

—Jim Pierce, annonça le seul homme de la pièce qui souriait. (Et son sourire était destiné à Charles.) Sécurité du territoire. On m'a envoyé collecter des renseignements.

Il savait bien qui la Sécurité du territoire allait envoyer, car seules huit personnes étaient spécialistes des surnaturels, et il avait des dossiers sur chacune d'entre elles.

—*Un arriviste politique*, dit-il silencieusement à Anna tout en rendant son sourire à Pierce. (Le visage de celui-ci se fit beaucoup moins réjoui et il recula sa chaise de plusieurs centimètres.) *Il vise des fonctions officielles. Tu crois que je devrais travailler mon expression ?*

Anna jeta un coup d'œil derrière elle et fronça les sourcils.

—*Tiens-toi bien*, dit sa compagne, d'un ton plutôt sérieux. Mais il lut l'amusement dans le mouvement de ses lèvres.

—Docteur Steve Singh, annonça le second agent de la Sécurité du territoire.

—*Un patriote à l'ancienne*, précisa Charles à Anna, après avoir échangé un signe de tête digne d'un art martial avec le docteur. *Il est connu pour sa tendance à considérer, officieusement, les faes et les loups-garous comme des « terroristes de l'intérieur ».* (Charles était généralement d'accord avec lui.) *Aucun n'est là parce qu'il souhaite nous aider à attraper un tueur en série. Pierce n'aura rien à ajouter. Singh est assez intelligent pour se montrer utile, même s'il se fiche du crime.*

Les agents du Cantrip étaient plus intéressants. Il n'en savait pas autant sur cette organisation, vu qu'il s'agissait d'une agence plus récente que la Sécurité du territoire, car créée quand les loups-garous avaient révélé leur existence. Même s'ils étaient financés et autorisés par le gouvernement, leur rôle était de « recueillir et partager des informations sur les groupes et individus non-humains et transhumains », ce qui leur laissait beaucoup de marge. Ils avaient deux bureaux, un sur la Côte Est, un sur la Côte Ouest, et semblaient se déplacer partout dans le pays pour s'occuper essentiellement d'affaires criminelles impliquant des faes, des loups-garous, ou tout ce qui leur paraissait bizarre.

Son père estimait que la plupart des agents du Cantrip étaient inoffensifs, vu qu'ils n'avaient aucune autorité pour arrêter ou placer quelqu'un en détention. Charles était moins optimiste, car c'était l'une des agences gouvernementales dont les membres avaient l'obligation d'être armés à tout moment, et leurs pistolets étaient chargés de balles en argent. Charles avait des dossiers sur beaucoup des leurs, mais avait décidé de voir qui serait envoyé avant de se rafraîchir la mémoire.

Le plus âgé tenta - et échoua - de croiser son regard, puis se mit à dévisager Anna de façon assez intense, ce qui hérissa Charles... et Frère Loup ne l'aimait pas beaucoup non plus.

—Patrick Morris, dit-il. Cantrip, agent spécial.

—Anciennement du FBI, ajouta Mme Fisher d'un ton froidement désapprobateur qui indiquait que quiconque choisissait de quitter le FBI était un idiot.

— Les Heuter, annonça le plus jeune, qui devint brusquement beaucoup plus intéressant.

C'est une tête d'affiche du Cantrip, dit Charles à Anna. *Son père est sénateur du Texas. Si quelqu'un du Cantrip doit être interviewé par la presse, trois fois sur quatre, ce sera lui.*

Ce qui était l'une des raisons, se dit-il, pour laquelle les gens ne prenaient pas le Cantrip plus au sérieux.

Il aurait dû reconnaître Heuter immédiatement, mais il avait l'air différent en personne, pas aussi vaillant, impressionnant ou mignon qu'en photo, mais plus franc et aimable. Il sentait l'enthousiasme, comme un chien de chasse attendant sa piste. Charles se demanda si l'afflux d'adrénaline du jeune homme était provoqué par les loups-garous ou par le tueur en série.

Mais il arrivait bien à garder un visage impassible. Le loup-garou doutait fort que les humains dans la pièce remarqueraient à quel point Les Heuter était excité d'être là. Charles n'avait jamais été humain, mais il supposait que ce devait être comme se promener avec des bouchons dans les oreilles et les narines en permanence.

Goldstein embrassa la salle du regard.

—Eh bien, ouvrons le bal. (Il regarda Charles.) L'homme qui a organisé cette réunion m'a dit qu'il était fort peu probable que les meurtres de trois loups-garous soient une coïncidence. D'après lui, vous n'êtes pas très nombreux. Il a supposé que ça signifiait que notre tueur ciblait des loups-garous et a suggéré que nous fassions un exposé sur toutes les victimes depuis le début pour vous, monsieur Smith, afin de voir ce que vous en pensez avant que je commence à poser des questions. Dans cette optique, je vous dirai ce que nous savons à son sujet, et vous serez reconnaissant de tous les renseignements que vous pourrez nous donner.

Charles croisa les bras et s'appuya au mur, son attention entièrement portée sur Anna, indiquant aussi clairement que possible avec son langage corporel que c'était elle qui dirigeait les opérations.

C'était le travail de sa femme : si Charles devait s'occuper d'eux, ils s'enfuiraient probablement, effrayés, et se mettraient eux aussi à descendre des loups-garous.

— Qui a organisé ça ? demanda brusquement Heuter.

Goldstein se retourna pour regarder le jeune homme et dit d'un ton affable :

—Je n'en ai pas la moindre idée. L'homme qui m'a appelé ne s'est pas identifié outre mesure, il a seulement suggéré que je prenne des notes et tienne compte de ses remarques.

Vu qu'il s'agissait essentiellement de bon sens, c'est ce que j'ai fait.

—*Bran*, pensa Anna.

—*Probablement*, reconnut Charles. *Ou Adam Hauptman.*

Anna croisa le regard de Heuter et haussa les épaules.

—Je sais qui l'a organisée de notre côté. Je n'ai pas la moindre idée de qui l'a fait du vôtre.

Goldstein avait sorti son ordinateur portable et le raccorda au système vidéo de la salle. Il se racla la gorge.

—Agent Fisher, pourriez-vous sécuriser la porte, s'il vous plaît ? Certaines de ces images sont

crues et je préférerais ne pas effrayer une pauvre femme de chambre.

La porte fut verrouillée puis, tandis que l'agent Fisher éteignait les lumières, Goldstein ôta ses lunettes et les nettoya. En les remettant, il endossa en même temps le manteau de l'autorité ; la légère apparence de faiblesse, d'âge et d'innocuité avait disparu. L'espace d'un instant, l'agent Goldstein devint un homme qui en chassait d'autres, puis l'aura de faiblesse revint, comme s'il avait renfilé un vieux tee shirt confortable.

—Nous appelons notre suspect... (Il s'arrêta.) C'est un terme du FBI pour « sujet inconnu », ce qui paraît un peu plus professionnel et moins hystérique que « tueur » et plus adulte que « méchant ». Ce suspect est connu sous le nom de Chasseur de gros gibier, parce que pendant les deux premières décennies, tous les meurtres ont eu lieu pendant la saison de chasse. Le premier meurtre dont nous avons connaissance date de 1975, même si, étant donné la sophistication de son mode opératoire, il est probable qu'il a tué avant.

Il regarda Anna, qui avait dû changer d'expression et dit :

—Oui. Nous sommes absolument certains que ce tueur est un homme.

Il appuya sur un bouton et deux clichés apparurent sur le grand écran de la télévision, côte à côte. La première était une photo de lycée d'une adolescente asiatique ; chinoise, d'après Charles. Elle souriait courageusement au photographe et portait un bandeau orange vif dans les cheveux. La seconde avait beaucoup de grain et montrait un corps nu, la tête dans l'ombre et les hanches couvertes d'un drap blanc ou d'une couverture.

— Karen Yun-Hao avait quatorze ans. Elle a été enlevée dans sa chambre le...

Charles laissa s'estomper la voix ; il se rappellerait les paroles de l'agent Goldstein plus tard s'il en avait besoin. Pour l'instant, il se concentrait sur les visages, cherchant des preuves, des gens qu'il avait connus, des victimes appartenant à la meute.

La première année, le tueur avait enlevé quatre filles, chacune à une semaine d'intervalle. Asiatiques et jeunes, aucune de plus de seize ans ou de moins de douze ans. Il les séquestrait, les violait et les torturait jusqu'à ce qu'il soit prêt à enlever une nouvelle victime. Le FBI supposait qu'il en tuait une juste avant d'enlever la suivante, même s'il était possible que les périodes se chevauchent. Dès que la saison de chasse était terminée, il s'arrêtait. La première année dans le Vermont, la seconde dans le Maine, où il était resté cinq ans, puis le Michigan, le Texas et l'Oklahoma.

Organisé, pensa Frère Loup, que la chasse démangeait. Un bon chasseur ne prenait que ce dont il avait besoin quand il en avait besoin, et leur proie était un bon chasseur. Les victimes du tueur changeaient graduellement au cours des années, des jeunes filles et des femmes asiatiques puis, au Texas, un adolescent, également d'origine asiatique. Le garçon était aussi la première victime à avoir été sodomisée, mais après lui elles le furent toutes, les hommes comme les femmes. L'année qui suivit, il enleva en nombre égal des femmes et des garçons. Puis uniquement des garçons. Après quoi, il ajouta une adolescente noire.

— On dirait qu'il recherche le repas parfait, dit doucement Anna, ce qui lui valut un regard horrifié du Docteur Singh, qu'elle ne remarqua pas ; son attention était entièrement tournée vers

l'écran. Il a commencé en 1975. C'était peut-être un vétéran du Vietnam ?

— Pour les victimes asiatiques, oui, répondit l'agent du FBI qui avait l'air encore plus fragile qu'auparavant. Elles n'étaient pas toutes vietnamiennes, pas même la majorité. Mais certaines personnes ne voient pas la différence ou s'en fichent. La police avait déjà formulé cette hypothèse avant que le FBI ne soit appelé pour la première fois au milieu des années 1980. Le suspect n'aurait pas été le premier à sortir de cet enfer avec des envies de meurtre.

« Voici le temps où les âmes sont éprouvées », cita Anna d'une voix douce, et Charles sut qu'elle se rappelait un autre vétéran.

— Il a fallu plus de cinq ans pour que le FBI soit appelé ? demanda Heuter.

Goldstein regarda l'agent du Cantrip d'un air patient :

—Plutôt dix. Tout d'abord, il a fallu un moment pour que la police comprenne qu'elle avait affaire à un tueur en série, vu ce qu'était la communication à l'époque. Ensuite, le FBI n'est pas responsable des affaires de tueurs en série. Nous sommes là en soutien, nous ne sommes pas l'enquêteur principal. Il appuya sur un bouton et une nouvelle photo apparut.

—Voici le moment où nous, le FBI, avons rejoint l'enquête ; c'était avant que j'arrive. J'ai commencé à travailler sur cette affaire quand je n'étais qu'un bleu, en 2000. En 1984, le Chasseur de gros gibier est revenu dans le Maine. Voici la première victime cette année-là, Melissa Snow, âgée de dix-huit ans.

Charles la reconnut, et elle n'avait pas dix-huit ans. La victime suivante était un garçon noir, un étranger. Il ne connaissait pas la troisième victime, une autre asiatique. Celle-ci avait dix ans.

Frère Loup décida, en voyant ce visage joyeux et délicat, qu'ils trouveraient le tueur et le détruiraient. Il fallait protéger les enfants. Charles était d'accord, et les fantômes des personnes injustement exécutées qui le hantaient reculèrent une fois de plus.

—Ce sont les trois seules victimes que nous ayons découvertes cette année-là, et à partir de là, le nombre de victimes retrouvées chaque année s'est mis à varier. En 1986 et 1987, nous avons découvert trois corps. En 1989, deux. En 1990, de nouveau trois corps, et ainsi de suite jusqu'en 2000, quand plusieurs choses ont changé, mais j'y reviendrai dans une minute. Nous ne pensons pas qu'il a changé sa façon de tuer. Cet intervalle d'une semaine entre la première victime et la suivante semble bien établi. Nous pensons donc qu'il a commencé à se débarrasser des corps dans des endroits moins accessibles.

Dans le groupe de victimes de l'année suivante, Charles en reconnut deux sur trois. Il remarqua également que la qualité des photos des scènes de crime s'améliorait, signe que le FBI avait fait venir un meilleur photographe, ou le simple résultat des avancées technologiques et de la façon dont le temps dégradait les pellicules couleur.

Goldstein commenta :

—En 1984, deux des victimes correspondaient aux précédents choix de notre suspect. À partir de 1985, il n'y a plus de profil type des victimes. Des hommes et des femmes, jeunes et vieux. Il continue

de les kidnapper, de les violer et de les torturer pendant une semaine avant d'enlever la victime suivante.

Il prenait son temps, montrant le visage de chaque victime. Charles remarqua que Goldstein n'avait jamais besoin de consulter ses notes pour retrouver les noms et que, quand il fouillait ses notes, c'était généralement pour confirmer ce qu'il venait de dire.

—L'année suivante, il a commencé en septembre.

Charles connaissait trois des victimes découvertes en 1985 et tous les corps retrouvés en 1986.

—*Arrête-le*, dit-il à Anna, convaincu que la victimologie du tueur n'était pas une coïncidence. *C'est important. Retourne à cette première année, celle où le FBI a rejoint la traque.*

—Attendez, dit-elle en jetant un regard à ses notes, pourriez-vous revenir aux victimes de 1984 ?

—*Les faes se sont dévoilés à peu près à ce moment-là*, lui dit Charles. *Melissa Snow était une fae et aussi près d'avoir dix-huit ans que mon père. Elle n'avait pas révélé son identité à l'époque, je ne pense pas, mais elle était fae.*

—*Peut-être qu'il s'agissait d'un accident ?* pensa Anna alors que le visage de Melissa, radieux et heureux sur cette photo de famille, apparaissait sur l'écran à côté de son visage gris et sans vie. *Les faes ne sont pas vraiment partout, mais il est possible qu'il en ait choisi un par erreur.*

—*Elle n'était pas métisse*, lui dit-il. *Si quelqu'un l'avait choisie en croyant enlever une adolescente humaine, il n'aurait jamais été en mesure de la garder. Elle n'était pas puissante, mais elle pouvait se défendre mieux qu'un humain.*

—*Puis-je leur dire cela ?*

—*Tout à fait. Puis fais-les passer à l'année suivante. Certains faes ne laissent pas de cadavre derrière eux. Ce pourrait être la raison pour laquelle il n'y a pas de quatrième victime.*

Goldstein observa Anna de ses yeux perçants.

—S'agissait-il d'une louve-garou ?

—Non, répondit Anna. D'une fae.

Puis elle leur expliqua ce que Charles lui avait appris.

—Une fae. (Singh fronça les sourcils.) Comment le savez-vous ?

—Je fais partie des monstres, Docteur Singh. Nous avons tendance à nous reconnaître les uns les autres. (Ce n'était pas tout à fait un mensonge.) La question est : comment le... comment l'avez-vous appelé ? Le Chasseur de gros gibier ? Comment a-t-il su ce qu'elle était ? S'il l'avait attaquée en pensant qu'elle était humaine, elle se serait échappée.

—Je connaissais l'agent qui a travaillé sur cette affaire, dit Goldstein. Melissa avait des parents et deux frères et sœurs, âgés de sept et dix ans à l'époque. Il leur a parlé. Elle avait dix-huit ans.

—*Pas des parents, dit Charles à Anna. Ou peut-être qu'ils étaient faes eux aussi. Ou elle aurait pu prendre l'apparence d'une fille décédée. Difficile à dire. Mais je la connaissais... pas très bien, mais assez pour dire qu'elle n'avait pas dix-huit ans.*

—*Est-il possible que la victime ait été la vraie Melissa Snow et que la fae ait pris son identité après sa mort ?*

Anna ne faisait que passer en revue toutes les hypothèses, mais c'était une bonne question. Quand avait-il rencontré Melissa ? Les années avaient tendance à se mélanger...

—*Je l'ai rencontrée pendant la Prohibition, elle travaillait dans un bar clandestin dans le Michigan — à Détroit, il me semble —, bien avant les années 1980.*

— C'était une fae, dit Anna. Si elle avait des parents et des frères et sœurs, je soupçonne qu'ils l'étaient également. Ils savent comment s'intégrer dans la société, agent Goldstein. L'âge apparent a peu de chose à voir avec la réalité en matière de faes.

—Et les deux autres ? demanda Goldstein, même s'il ne paraissait pas convaincu.

—Je ne suis pas experte, répondit Anna. Je n'ai reconnu Melissa que par hasard. Mais il y a des faes parmi les victimes chaque année à partir de ce moment-là.

Goldstein demanda :

—Chaque année ?

—*Cela expliquerait les corps manquants, lui dit Charles. Certains faes disparaissent purement et simplement quand ils meurent. Si le fae a perdu son glamour, les autres se seront assurés que le corps ne fasse jamais surface.*

—De ce que j'ai vu.

Il y avait une tension grandissante dans les épaules de Goldstein, et un enthousiasme dans son odeur qui apprit à Frère loup que celui-ci réfléchissait, ajoutant cette information à tous les fragments qu'il possédait sur le tueur, tentant de voir comment cela changeait la vision d'ensemble.

Charles évalua les conséquences si un tueur en série traquait les faes. Les Seigneurs Gris avaient certainement remarqué que quelqu'un tuait leur peuple ? Mais ils n'étaient pas Bran, qui protégeait et aimait ses loups. Si un fae peu puissant et qui restait discret pour des raisons de sécurité venait à mourir, les Seigneurs Gris le remarqueraient-ils seulement ? Et s'ils s'en apercevaient, interviendraient-ils ?

—Est-ce que le tueur pourrait être un fae ? (La question était de Pat, l'agent du Cantrip.) S'il tue depuis 1975 et qu'il est humain, il devrait être en chaise roulante à l'heure actuelle.

L'agent Fisher fronça les sourcils.

—Je connais un homme de quatre-vingts ans qui pourrait te battre avec un bras attaché dans le dos, Pat. Et si ce type avait dix-huit ans à la fin de la guerre du Vietnam, il aurait bien moins de quatre-

vingts ans. Mais la plupart des tueurs en série ne tiennent pas aussi longtemps. Ils délèguent ou commencent à faire des erreurs.

—Gary Ridgway a tué pendant plus de vingt ans, contra Pat. Et quand ils ont fini par le trouver, c'était un homme marié avec deux enfants qui allait à l'église et avait un emploi stable depuis trente ans.

Goldstein n'écoutait pas ; il dévisageait Anna sans vraiment la regarder. Il réfléchissait.

—Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un fae, dit-il. Pas notre tueur originel. Sinon pourquoi aurait-il attendu que ceux-ci se dévoilent pour commencer à les tuer ?

Pas notre tueur originel, se répéta Charles.

—Je ne les connais pas tous personnellement, répondit sèchement Anna. Peut-être qu'ils étaient tous faes dès le départ.

Goldstein secoua la tête et Charles fut d'accord avec lui quand il dit :

—Non. C'est une escalade dans le type de proies que le tueur pourchasse.

—*Il est sur la piste*, dit Frère Loup, observant l'agent du FBI avec intérêt.

—Il pourchasse l'ennemi, dit Singh à l'improviste. Disons que c'est un vétéran du Vietnam. Il rentre chez lui et voit des Vietnamiens — ou des Asiatiques, ce qui se ressemble pour lui - sur son territoire. Alors il part en chasse, tout comme il l'a fait pendant la guerre. Il passe aux garçons. Peut-être parce qu'il préfère les garçons... mais disons que c'est parce qu'il les trouve plus difficiles à chasser, meilleurs. Alors il découvre les faes et décide que ce sont des adversaires plus dignes d'intérêt. Et, comme ses victimes originelles, à ses yeux, ce sont des envahisseurs.

—Il est doué et intelligent pour avoir tué autant de faes, dit Anna. Ils sont souvent plus difficiles à éliminer que les humains. Dommage qu'il n'ait pas choisi le mauvais ; nous n'aurions jamais retrouvé les morceaux de son corps. Je me demande comment il a réussi.

—Il a assassiné des loups-garous, dit subitement Heuter. Charles n'avait plus prêté attention au porte-parole du Cantrip jusque-là.

—Est-ce qu'ils ne sont pas plus difficiles à tuer que les faes ?

Anna haussa les épaules.

—Je ne me balade pas pour tuer des faes, pour ma part. Mais toute chose aussi âgée que certains d'entre eux doit avoir quelques tours dans sa poche.

—Métissa Snow est morte avant votre naissance, dit Pat. Comment savez-vous qu'elle était fae ?

Ce ne fut pas tant ce qu'il avait dit que l'agressivité dans sa voix qui fit remarquer à Frère Loup que le meneur de la réunion avait changé.

—Les photos de famille, rétorqua Anna avec une moue dédaigneuse. Ou peut-être suis-je plus âgée

que je n'en ai l'air. Est-ce que cela a de l'importance ?

—Vous avez vingt-cinq ans, dit Heuter. Je vous ai photographiée avec mon téléphone et j'ai envoyé le cliché à notre base. Ils ont trouvé il y a deux minutes. Anna Latham, de Chicago, mère décédée, père avocat de haut vol.

—Alors comment sait-il ? murmura Singh, ignorant l'attaque de l'agent du Cantrip à l'encontre d'Anna. Comment sait-il qu'ils ne sont pas humains ? S'ils avaient révélé leur nature, quelqu'un aurait remarqué qu'il tuait des faes. Un loup-garou sentait les faes, la plupart du temps.

—Il avait peut-être un moyen d'observer ses victimes potentielles quand elles touchaient du fer. Ma grand-mère écossaise jurait qu'il existait des baumes aux herbes dont on pouvait se frotter les paupières pour voir les fées, poursuivit Singh.

Il n'avait pas vraiment l'air d'avoir une grand-mère écossaise, même si Charles pouvait difficilement lui jeter la pierre, vu que lui-même n'avait pas l'air très gallois.

—Retourner ses vêtements ou porter du fer froid est également censé fonctionner, dit Fisher, qui était demeurée silencieuse jusque-là.

Charles estimait plutôt qu'elle s'assurait que les agents du Cantrip ne reprenaient pas le contrôle de la réunion, puisqu'elle avait parlé pile au moment où Heuter avait ouvert la bouche pour ajouter autre chose.

—Vous avez dit « tueur originel », dit Anna à Goldstein, et Charles dut lutter pour ne pas sourire.

Il avait cru qu'elle ne l'avait pas entendu, mais elle avait seulement attendu le bon moment pour les relancer.

—Vous pensez que nous n'affrontons plus le même homme ?

—En effet, reconnut Goldstein, ignorant parfaitement les agents du Cantrip et Singh pour se concentrer sur l'affaire. Nous avons relevé certaines différences à partir de 1995, qui semblaient indiquer qu'il avait trouvé un partenaire. Puis en 2000, les meurtres se sont échelonnés sur six semaines. Même si nous - 2000 est l'année où j'ai pris l'affaire - n'avons découvert que cinq corps, la chronologie indiquait qu'il pouvait y avoir six victimes. Étant donné qu'il y en a eu six l'année suivante, et que chaque année à partir de là sa période d'assassinat a été de six semaines au lieu de quatre, nous sommes presque certains qu'il y avait six victimes également en 2000.

—Si le mode opératoire ne correspond pas, comment savez-vous qu'il s'agissait toujours des victimes du Chasseur de gros gibier et pas d'un autre tueur ? demanda Singh.

Il était absorbé dans la traque de leur tueur, même si sa propre quête avait commencé avec une proie totalement différente : les loups-garous. Frère Loup était d'accord avec l'évaluation que Charles avait faite de cet homme : intelligent et facile à distraire si quelque chose de plus intéressant que sa proie du moment passait en courant devant lui.

Goldstein fouilla dans sa mallette et en sortit une étiquette jaune vif. Le genre que les fermiers accrochaient aux oreilles de leur bétail.

— Il étiquette ses meurtres. En 1975, il a utilisé des étiquettes de chasse pour les cerfs, volées dans un magasin de fournitures spécialisées. En 1982, il est passé à ceci. On peut en acheter sur Internet par sac de vingt-cinq pour un dollar.

Ses proies étaient des objets pour lui, pensa Charles. Du bétail.

Ou il tentait d'en faire des objets, dit Anna.

— Continuons à passer en revue les victimes et voyons si nous remarquons autre chose qui pourrait vous aider.

Goldstein poursuivit sa présentation. À mesure que les techniques scientifiques d'enquête s'étaient développées, les méthodes du tueur pour se débarrasser des corps avaient évolué. Au lieu de les abandonner pour qu'on les découvre dans un endroit isolé, il les mettait dans l'eau. Des fleuves, des lacs, des marais... et ici, à Boston, dans l'Atlantique, confiant à l'eau le soin de laver ses péchés, qui étaient nombreux.

— Il y a eu de nombreux changements, outre son choix et son nombre de victimes, dit Goldstein. Plusieurs en 1991. La torture est devenue plus ritualisée, et il a semblé y accorder plus d'importance. Les meurtres ont également commencé un mois plus tôt. De 1975 à 1990, tous les meurtres ont eu lieu en novembre. En 1991, il a commencé en octobre. Et après cela, chaque année, il a reculé d'un mois jusqu'en 1995, où il a commencé à tuer le 1^{er} juin... et il en est toujours là.

— Si vous me donnez une liste - avec les photos - des victimes, dit Anna quand l'agent eut fini, je ferai de mon mieux pour voir si nous pouvons identifier les faes. Je crois que les premières victimes loups-garous étaient ici à Boston, mais je serai en mesure de vous l'assurer quand j'aurai passé quelques coups de fil.

Charles était presque certain que les loups tués ici cette année étaient les seuls, mais cela ne ferait pas de mal d'en être sûr. En outre, il pourrait envoyer la liste des victimes à plusieurs faes de sa connaissance qui pourraient éventuellement apporter plus de renseignements sur les faes disparus, peut-être leur identité et même plus.

— Très bien, accepta Goldstein. Nous pouvons le faire.

Anna fronça les sourcils, se passant doucement la main sur le menton tout en regardant fixement le collage de photos des victimes de cette année; cinq jusqu'à présent. La dernière était une photo scolaire d'un petit garçon. Plus qu'une victime avant que le Chasseur de gros gibier disparaisse jusqu'à l'année suivante.

— Je ne suis pas experte en faes, dit-elle. Mais je connais les loups. Pour un homme normal, ou même deux, enlever un loup-garou, c'est assez ambitieux. Les prédateurs choisissent généralement des victimes qui ne risquent pas de les tuer. Heuter fronça les sourcils.

— Il n'a pas paru avoir beaucoup de soucis avec ceux-là. Trois loups, c'est ça ? Et personne n'a rien vu. Je ne pense pas que ce soit aussi difficile que vous le dites. Autrement, quelqu'un l'aurait remarqué.

Anna mit la tête en arrière, croisant le regard de Charles.

—*Nous sommes ici pour les conseiller. Pour leur donner des informations. Et si nous leur montrions ?*

Charles se déplaça jusqu'à l'extrémité de la lourde table de conférence, à l'endroit où personne n'était assis. Il jeta un coup d'œil en dessous pour s'assurer qu'elle n'était pas arrimée au sol, puis la souleva jusqu'à hauteur de poitrine tout en s'assurant qu'elle restait horizontale pour qu'aucun des appareils électroniques coûteux de Goldstein n'en tombe. Il la reposa.

—Le simple fait de nous tuer, c'est difficile, mais pas impossible, expliqua Anna. Mais maîtriser un loup-garou et le torturer...

—De la magie ? demanda Singh.

L'agent de la Sécurité du territoire avait complètement oublié que son intention première avait été d'en apprendre plus au sujet des loups-garous. Charles s'aperçut qu'il l'appréciait, et il ne s'y attendait pas.

Anna haussa les épaules.

—Ça, ou une excellente planification. Ce n'est pas seulement une question de force : nous avons un métabolisme très rapide. Il est extrêmement difficile de droguer ou d'immobiliser l'un d'entre nous pour une longue durée sans le tuer.

—De l'eau bénite, dit Pat, l'ancien agent du FBI devenu Cantrip.

Anna ne leva pas les yeux au ciel, mais laissa Charles ressentir son exaspération.

—Je pourrais en boire tous les jours pendant une semaine, et le faire tout en habitant dans la chapelle Sixtine.

—De l'argent ? Heuter, encore.

—Y a-t-il des marques noires à l'endroit où ils étaient attachés ? demanda-t-elle. L'argent nous brûle comme du feu ou de l'acide.

Ils ne répondirent pas à sa question. Charles avait remarqué qu'à partir des années 1990, les photos des victimes étaient prises sous le cou, et parfois il n'y avait pas la moindre photo de la scène de crime. Il était presque sûr que cette absence n'était pas un accident.

—Et comment, poursuivit-elle, savait-il qu'ils étaient des loups-garous ? Un seul d'entre eux, celui d'ici, avait révélé sa nature.

Il y eut encore des discussions, mais Charles laissa Frère Loup les assimiler tandis qu'il étudiait la pièce. L'agent Fisher regardait Anna avec la même expression qu'Asil quand il découvrait une rose qu'il voulait pour sa serre, un peu gourmande et satisfaite.

—*Nous n'aurons pas besoin de négociier pour venir les aider dans cette affaire, lui dit-il. L'agent Fisher nous veut pour elle.*

Frère Loup attira son attention vers le fond de la pièce, où l'autre agent de la Sécurité du territoire, Jim Pierce, parlait.

— Et si le tueur était un loup-garou ? Anna secoua la tête.

— Dans ce cas vous ne trouveriez pas de corps étiquetés, mais des morceaux de corps.

— Les loups-garous mangent les gens ? demanda Heuter, attentif comme un chien de chasse. Cette tuerie dans le Minnesota... c'étaient des loups-garous ?

Anna renifla et mentit comme un politicien.

— Écoutez. Devenir un loup-garou ne fait pas de vous un tueur en série, et cela ne fait pas non plus de vous un super-héros. Qui que vous soyez, c'est votre nature. Si un criminel est Changé, il restera un criminel. Néanmoins, nous surveillons les nôtres et nous sommes plutôt doués en la matière. Dans la plupart des cas, nous ne sommes que des gens ordinaires qui se transforment en loups à la pleine lune et partent chasser les lapins.

Le Changement transformait n'importe qui en tueur. Les loups-garous n'étaient pas des loups gris ou roux qui tuaient quand ils avaient faim. Les loups-garous étaient des tueurs, et ceux qui n'arrivaient pas à se contrôler emportaient parfois beaucoup de monde avec eux avant de mourir.

En regardant le visage franc couvert de taches de rousseur de sa compagne, personne n'aurait jamais entendu le mensonge... à moins d'être également un loup-garou. Son père serait fier.

CHAPITRE 4

Anna suivit son mari hors de l'hôtel, tentant de comprendre ce qui lui était arrivé et pourquoi, afin de décider comment procéder.

Il ouvrait la marche et tourna en direction de l'appartement où ils séjournèrent. Charles, la meute d'Aspen Creek et la société de la meute possédaient des résidences un peu partout. Celle de Boston appartenait à la société. Cela rendait les voyages plus discrets: pas de factures d'hôtel, pas d'étrangers qui entraient pour nettoyer tous les jours.

—Attends une minute, dit-elle. Charles se retourna. L'expression de son visage était exactement la même que celle qu'il arborait la veille quand ils avaient quitté la maison pour qu'il pilote jusqu'à l'aéroport de Seattle, où ils avaient pris un vol commercial. Mais la sensation était totalement différente.

Quand il avait choisi d'effrayer tous ces pauvres gens à l'aéroport pour qu'elle remporte le pari, elle avait cru détecter de l'espièglerie dans son regard. Mais cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas ri - ni taquiné Anna avec son sens de l'humour rusé - qu'elle avait eu peur d'espérer. Après tout, il s'était fait palper minutieusement, ce qui avait pu l'agacer suffisamment pour qu'il se mette à gronder, et ce n'était peut-être que pure coïncidence.

Et même la réunion... si les fédéraux devaient croire que c'était elle qui détenait les informations, il avait été nécessaire qu'il les lui transmette. Et le meilleur moyen de le faire était qu'il ouvre le lien entre eux. Bran ne voulait pas que les fédéraux aient peur des loups-garous, et Charles, surtout depuis quelques mois, était vraiment effrayant.

S'il l'avait fait uniquement pour des raisons professionnelles, il aurait refermé leur lien quand ils avaient quitté l'hôtel, mais ce n'était pas le cas. Et il l'avait touchée.

Bran, semblait-il, avait effectivement trouvé un remède - ou tout du moins un pansement - pour son fils.

—Quoi, demanda-t'il.

Visiblement, elle le dévisageait depuis trop longtemps. Il tendit la main et lui replaça une mèche de cheveux derrière l'oreille.

Elle avait envie de lui prendre la main et de la tenir contre elle, elle voulait se glisser entre ses bras et les sentir se refermer sur elle. Mais elle avait peur que, si elle attirait son attention, il l'exclue une nouvelle fois. Elle garda donc les bras le long du corps et, à la place, se mit sur la pointe des pieds à plusieurs reprises. Elle avait besoin de l'écartier de sa proie, de lui faire penser à d'autres choses, et elle avait précisément ce qu'il fallait pour cela.

—Partons en exploration.

Elle sortit de sa poche la carte de la ville qu'elle avait prise à l'accueil de l'hôtel le matin même et l'ouvrit.

—Je connais Boston, dit Charles, en jetant un regard légèrement peiné autour de lui pour voir si quelqu'un avait remarqué la carte.

Celle-ci était orange vif et il était fort improbable qu'elle échappe au regard le plus superficiel.

—Mais moi pas, lui répondit-elle, prenant plaisir à son expression.

Etre unie à un loup plus âgé qu'elle de deux siècles signifiait qu'elle le voyait rarement déconcerté.

—Et puisque moi, j'ai envie de partir en exploration... Il l'emmènerait dans des endroits intéressants, elle le savait. Demain, elle passerait une bonne journée, et sans le moindre doute, elle apprécierait cette visite plus que ce qu'elle pourrait découvrir par elle-même. Mais aujourd'hui elle avait envie d'être plus... spontanée.

—Si tu cours dans tous les sens avec cette carte orange vif à la main, lui dit-il, tout le monde te prendra pour une touriste.

—Quand as-tu joué les touristes pour la dernière fois ? lui demanda-t-elle malicieusement.

Il se contenta de la dévisager. Charles, elle devait le reconnaître, n'était pas du genre touriste.

—Très bien, déclara-t-elle. Haut les cœurs ! Ça pourrait peut-être même te plaire.

—Tu pourrais aussi bien avoir « pauvre victime » tatoué sur le front, marmonna-t-il.

Elle lui prit la main et lui fit traverser la rue en direction de King's Chapel et du plus vieux cimetière de Boston, d'après sa carte.

Deux heures plus tard, elle luttait pour acheter à manger dans le bâtiment Nord du marché de Faneuil Hall, contre ce qui semblait être une centaine de groupes de touristes tandis que Charles attendait à proximité, le dos appuyé au mur. Les quatre-vingt-dix centimètres d'espace vide autour de lui étaient probablement le seul espace ouvert de tout l'endroit, mais c'était ainsi ; les gens ne se tassaient pas contre lui. Les gens intelligents.

Vu que la plupart des touristes devant la baraque qu'elle avait choisie pour trouver à déjeuner lui arrivaient à la taille, Anna était presque certaine de ne pas être en danger, mais on ne l'aurait pas cru, à voir avec quelle attention son compagnon observait les enfants.

—*Si tu ne comprends pas que je regarde quelque chose sur toi qui se trouve précisément à hauteur de tête des petits...* (la voix de Charles dans sa tête était un ronronnement âpre) *alors tu as besoin de faire évaluer ta vue.*

Elle en resta bouche bée. Était-il en train de flirter avec elle ? Anna inclina la tête pour croiser son

regard, qui se posa immédiatement sur son postérieur. Elle se détourna brusquement avant qu'il aperçoive son sourire en coin... ou ses joues rouges. Il était vraiment en train d'observer la foule. Elle l'avait vu faire, l'avait vu observer longuement chacun des enfants.

Mais Charles n'était certainement pas en train de lui mentir non plus, donc tout le reste avait été automatique, et il l'avait délibérément contemplée. Elle sourit et sentit sa louve se détendre grâce à ce flirt normal avec son compagnon.

Elle eut largement le temps de laisser ses joues rafraîchir. Il lui fallut un bon moment avant de parvenir à commander à manger ; essentiellement parce qu'elle prit pitié d'une maîtresse d'école débordée qui semblait avoir la responsabilité d'un million d'enfants à elle toute seule. Anna s'échappa finalement avec deux sandwiches et des bouteilles d'eau et laissa Charles l'escorter hors du bâtiment pour trouver un endroit où s'asseoir et manger.

—Nous aurions pu aller dans un vrai restaurant, dit Charles en prenant la bouteille d'eau qu'elle lui tendait. Ou attendre que les hordes affamées se dispersent avant de rejoindre la bataille.

Il avait l'air sérieux, comme toujours, mais elle savait que ce n'était pas le cas. Elle le savait parce que leur lien lui transmettait son amusement.

— Ils avaient tous sept ans. J'avais la certitude de ne pas finir dans leur assiette alors qu'il y avait des hot-dogs et de la glace à portée de main.

— S'ils n'avaient pas été des prédateurs, tu n'aurais pas eu à les malmener, dit-il en se dirigeant vers des sièges vides.

Anna aperçut au moins une autre personne se rendre dans la même direction, remarquer Charles et faire demi-tour, mais au moins sans avoir l'air de paniquer.

—Ils n'arrivaient pas à voir la nourriture par-dessus le comptoir, lui dit-elle. Nous avons un accord. Ils ne me mordaient pas et je les soulevais pour qu'ils puissent faire leur choix.

Elle s'était attendue à ce qu'ils soient plus timides, mais ils avaient vraiment eu l'air de s'amuser. Ils étaient peut-être trop jeunes pour avoir peur des étrangers. La maîtresse avait été trop occupée à soulever l'autre moitié de sa classe pour s'inquiéter d'Anna. Apparemment, les mères qui étaient censées l'aider avaient disparu aux toilettes.

—Tous les enfants ?

—La moitié. Un par un. Ce n'est pas comme s'ils pesaient lourd. Et j'ai eu de l'aide.

—Hmmm. (Charles arqua un sourcil.) La lutte pour la première place était assez intense, si l'on considère que le prix consistait en hot-dogs et en sandwiches et pas en œuvres d'art inestimables. Je t'ai vue donner un coup de coude à cette femme.

—Elle est passée devant un petit garçon de sept ans, lui dit Anna d'un ton indigné. Qui fait une chose pareille ?

—Les dames qui portent quatre mille dollars de diamants, visiblement.

Il débarrassa la table des restes de quelqu'un d'autre et les jeta dans une poubelle à proximité.

—Je ne passe pas devant les enfants et je possède pour quatre mille dollars de diamants.

Elle se laissa tomber sur un banc étroit et posa son plateau sur la minuscule table, espérant qu'elle n'oscillerait pas et n'enverrait pas tout par terre.

—Vraiment ? demanda doucement Charles, s'asseyant de l'autre côté.

Les bancs conçus pour une personne, contrairement à la table, semblaient assez robustes et le sien ne craqua pas sous son poids, même si elle le vit se balancer un peu pour s'assurer qu'il tiendrait le coup.

—À l'exception de ta bague, tu ne les portes pas. Et la bague ne vaut pas quatre mille dollars.

—Mais le collier, si ? Le porter ne me ferait pas passer devant un pauvre gamin affamé.

Il jouait avec elle, vraiment, il la taquinait parce qu'elle avait peur de porter les bijoux que son père lui avait donnés quand ils s'étaient mariés. Sa louve avait envie de se trémousser de joie et d'aller chasser quelque chose pour fêter cela. Anna prit une bouchée de sandwich.

—Mais j'aurai peut-être besoin de mettre également le bracelet.

—Non, dit-il. Le bracelet seul fera l'affaire. Mais tu ne les portes pas.

Son collier était couvert d'au moins deux fois plus de diamants et de plusieurs pierres plus grosses. Elle digéra l'idée que le bracelet en lui-même valait plus de quatre mille dollars et fut doublement heureuse de ne pas les avoir mis. Elle avait tendance à jouer avec tout ce qu'elle avait autour du cou... et si elle cassait le collier ?

—Ces choses-là nécessitent le bon endroit et le bon moment.

Anna tenta de ne pas lui montrer à quel point elle était épouvantée par la valeur des bijoux. Elle préférait minimiser les changements matériels de sa vie depuis qu'elle avait rencontré Charles et s'était unie à lui. Il ne s'agissait pas de transformations importantes; même si à l'occasion, elle les trouvait plus difficiles à accepter que les véritables bouleversements de sa vie.

—Aller faire des courses n'est pas le bon moment pour porter des bijoux, surtout si c'est pour croire qu'on peut sans problème bousculer des petits enfants.

Il leva les sourcils.

—Oh ? Quand avais-tu l'intention de porter tes diamants ?

Charles avait l'air amusé. Il savait qu'elle avait l'intention de ne jamais les porter à présent qu'elle connaissait leur valeur.

—Peut-être si nous rencontrions la reine d'Angleterre. (Elle y réfléchit un moment.) Ou si j'avais vraiment besoin d'éclipser quelqu'un que je n'apprécie pas.

Elle reprit quelques bouchées de son sandwich, qui avait besoin d'un petit quelque chose de plus... de l'oignon ou du radis, peut-être. Quelque chose qui avait du mordant.

Elle n'arrivait vraiment pas à imaginer une situation assez terrible pour oser porter ce genre de parure, surtout si le bracelet valait quatre mille dollars. Et si le fermoir lâchait ?

—Ah. C'est-à-dire jamais ?

Cela ne paraissait pas l'ennuyer d'une quelconque façon. Anna y réfléchit sérieusement.

—Peut-être que si j'avais besoin d'intimider quelqu'un : par exemple si mon frère décidait de se remarier et que mon père me disait qu'il n'aime pas sa femme, si bien que je devrais me rendre à Chicago et la chasser. Je ne lui passerais même pas devant pour un hot-dog en les arborant. Mais elle n'aurait pas non plus sept ans.

Charles sourit. Ce n'était ni un rire ni un large sourire. Mais il ne s'agissait pas non plus de son expression qui disait « tu vas mourir avant ton prochain souffle », et il se rapprochait plus d'un vrai sourire que ce qu'elle voyait sur son visage depuis un moment.

Elle poussa un soupir de satisfaction et tapota la jambe de pantalon de Charles de l'extrémité de sa botte. Ils auraient été plus à l'aise dans des vêtements décontractés, mais ils auraient dû rentrer se changer. Et elle avait peur que le retour à l'appartement donne à Charles une excuse pour se refermer.

— C'est bon, dit-il. Nous pouvons aller nous changer et faire encore quelques attractions touristiques.

Il lisait dans ses pensées par l'intermédiaire de leur lien. Dissimulant la sensation chaleureuse de bonheur que cela lui procurait derrière un regard soupçonneux, Anna prit une bouchée de sandwich avant de dire :

—OK. Mais seulement si tu acceptes de faire ça avec moi.

Elle sortit la carte désormais déchirée de sa poche et désigna une publicité du doigt.

Charles regarda, puis poussa un long soupir.

—J'aurais dû savoir que nous ne sortirions pas d'ici sans faire la visite du cimetière en pseudo-tramway, avec les goules costumées par-dessus le marché.

—Pas sur mon territoire, grogna quelqu'un derrière elle. Comme cela ressemblait à une réponse improbable à l'accord réticent de Charles, Anna crut d'abord qu'elle était destinée à quelqu'un d'autre. Mais celui-ci pencha la tête et baissa les paupières, contractant subtilement les muscles de ses épaules, si bien qu'elle se retourna pour voir qui avait parlé.

Alignées à l'extérieur du marché, des dizaines de roulettes vert foncé ressemblaient aux chariots bâchés sortis des westerns bien-aimés de son père. Les roulettes servaient de kiosques où les gens vendaient des tee-shirts, des sacs et d'autres petits objets. Debout sur celui qui se trouvait le plus près d'eux, un homme noir à l'air jeune, à l'ossature fine et mince, les observait - ou Charles, en tout cas - avec des yeux jaunes tandis que les colliers de perles qui pendaient des crochets partout dans la

roulotte oscillaient dangereusement.

D'après les photos, elle reconnut Isaac Owens, l'Alpha de la meute de la Vieille Cité, c'est-à-dire Boston. Il n'avait pas pour habitude de courir sur des perchoirs, ou il aurait fait la une des journaux locaux beaucoup plus souvent que ce n'était déjà le cas.

—Tu attires l'attention, dit Charles sur le ton de la conversation assez bas pour passer inaperçu aux oreilles humaines.

Isaac étant un loup-garou, il l'entendrait sans problème alors même qu'il se trouvait à une dizaine de mètres de là.

—En as-tu vraiment envie ?

—J'ai fait mon *coming out*. Ils savent qui je suis.

Projetant sa voix vers quiconque souhaitait entendre - et les gens commençaient à arrêter ce qu'ils faisaient pour écouter -, Isaac leva le menton d'un air agressif.

—Et toi ?

Charles haussa les épaules.

—Caché, révélé, on s'en fiche. (Il se pencha en avant et baissa la voix.) Tout comme de ta déclaration. Tu as perdu le contrôle de la situation, ce qui m'amène ici alors que tu as choisi de ne pas rendre compte des morts sur ton territoire. Tu n'as pas ton mot à dire quant à ce que je fais ou non.

—Nous n'avons tué personne, déclara-t-il, en désignant Charles du doigt. Et tu devras me passer sur le corps pour abattre quiconque dans ma meute.

Isaac était jeune, se rappela Anna. Jeune dans son rôle, jeune loup-garou et, comme elle, il était étudiant à l'université quand il avait été Changé. Normalement, il aurait fallu des années avant qu'il devienne Alpha, quelle que soit sa dominance potentielle. Mais la meute de la Vieille Cité avait perdu le sien l'année précédente dans un horrible accident de bateau et Isaac, qui était premier lieutenant, avait pris le poste. Son second était un vieux loup qui ignorait sans doute tout de ce petit numéro.

La femme qui travaillait dans le kiosque - le corps recouvert de bijoux en perles et de tatouages dans un mélange détonnant de couleurs et de textures - reculait lentement, tentant de ne pas attirer l'attention sur elle. Ce n'était pas une mauvaise stratégie pour quelqu'un qui se trouvait coincé entre deux prédateurs, même si moins de bijoux clinquants auraient pu l'aider. Encore une raison pour laquelle Anna ne portait pas ses diamants.

—Si aucune loi n'a été enfreinte, personne ne risque rien, dit Charles, et Isaac sourit avec dédain.

—Descends de cette satanée roulotte avant que cette pauvre dame appelle au secours, lança Anna d'un ton exaspéré. Viens te présenter, Isaac, pour voir ce qui va t'arriver.

Elle l'avait dit assez haut pour être clairement entendue par la foule de gens qui formait un cercle autour d'eux : assez proches pour voir ce qui se passait, mais pas assez pour être impliqués. Ce qui

signifiait qu'elle parlait presque aussi fort qu'Isaac.

L'Alpha local la regarda pour la première fois et fronça les sourcils. Il écarta les narines en tentant de saisir son odeur, qui aurait été impossible à distinguer du reste des gens à proximité, sauf qu'elle sentait le loup oméga.

Après une pause assez longue, Isaac haussa les épaules pour détendre ses muscles et marcha jusqu'à l'extrémité de la roulotte avant d'en descendre, ce qui représentait un saut de près de trois mètres. Il atterrit genoux fléchis et se tourna vers la propriétaire de la boutique, qui s'était figée quand Anna avait attiré l'attention sur elle.

— Toutes mes excuses, lui dit-il. Ce n'est pas vous que j'avais l'intention d'effrayer. (Il sourit et lui tendit une carte.) Un de mes amis dirige un pub, passez donc y faire un tour et mangez un morceau à nos frais.

La femme prit la carte d'une main plutôt tremblante qui s'affermi à mesure que l'expression d'Isaac devenait plus chaleureuse.

— J'ai déjà mangé là-bas. Ils ont du bon fish & chips.

— C'est aussi mon avis, répondit-il, avant de lui faire un clin d'œil et de se diriger vers l'endroit où Anna et Charles étaient assis.

— Jolie opération de relations publiques, dit Anna. Même si, vu ce qui s'est passé avant, je ne suis pas très encline à t'accorder un A.

Il l'observa, ignorant la présence menaçante de Charles.

— Ah, nan, dit-il en exagérant son accent de Boston en sonorités nasales incompréhensibles avant de l'abandonner pour poursuivre de manière plus claire. Que diable es-tu ?

— Enchantée de te rencontrer, moi aussi, répondit-elle. Je parie que cette carte était l'idée de ton second, pas vrai ? Pour compenser ton manque de manières ? (Elle baissa la voix et y ajouta un soupçon d'accent de Boston.) « Oups, désolé d'avoir détruit votre voiture. Tenez, allez manger là-bas sur ma note. » « C'est votre chien que j'ai avalé ? Oh, toutes mes excuses. Allez donc prendre un verre au pub de mon ami et oubliez tout ça. »

Isaac sourit, une expression soudaine et charmante qui découvrit des dents très, très blanches dans son visage d'un noir bleuté.

— Tu m'as eu, chérie. Mais tu n'as pas répondu à ma question.

— Elle est à moi, dit Charles. (Son agressivité ne transparissait pas dans sa voix, qui était grave et calme.) Nous avons une rencontre prévue demain, avec toi et ta meute. Il n'y avait pas besoin de tout ce...

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Les gens les observaient toujours, mais ils ne faisaient semblant de rien.

—... cinéma.

—C'est Boston, mon pote. (Isaac s'accroupit, mettant la tête au même niveau que les leurs.) On dit «ci-néé-ma». On fait tous du cinéma, ici.

Il prononça le deuxième « cinéma » exactement comme Charles. Il n'était pas né à Boston, se souvint-elle. Elle estimait qu'il devait venir du Michigan ou de Pennsylvanie.

Anna lui lança un regard perçant et s'adressa à son mari.

—Il passait sans doute dans le coin quand il nous a remarqués. Il a décidé qu'il ne pouvait pas attendre demain pour piquer une crise.

—T'es du genre balance, hein ? Isaac l'évalua de son regard sombre. Puis, d'un ton beaucoup plus terre à terre, il regarda Charles et ajouta :

En fait, elle a raison. (Puis, son visage et sa voix devinrent très, très graves.) Je pense ce que j'ai dit. Pour atteindre mes loups, tu devras passer sur mon cadavre.

—Si tu fais ton boulot, il n'aura jamais à faire le sien. L'amertume rendit la voix d'Anna plus acérée qu'elle n'en avait l'intention.

—Elle parle toujours pour toi, Geronimo ? demanda Isaac à Charles.

Ce dernier leva les sourcils de façon exagérée et désigna Anna du menton comme s'il attendait qu'elle réponde pour lui. Il ne désignait jamais quelqu'un du doigt. C'était, lui avait-il appris, considéré comme une très mauvaise habitude par le peuple de sa mère.

En parlant de mauvaises manières...

—Où est notre carte pour un repas gratuit ? demanda-t-elle. Je crois que tu nous en dois une. *Cogita ante salis*, te dirait mon père. Tu devrais réfléchir avant de sauter.

Charles murmura :

—Avant de partir. De sortir. Quelque chose comme ça.

Anna ne savait jamais avec certitude combien de phrases latines de sa connaissance étaient justes, et combien son père avait simplement inventées sur le coup. Elle avait cessé de les employer devant Bran parce qu'il affichait alors cette expression peinée. Son fils semblait pour l'essentiel trouver cela drôle, comme une plaisanterie qu'ils partageaient. Il prétendait ne pas connaître le latin, mais apparemment l'espagnol et le français étaient suffisamment proches pour lui permettre de faire un commentaire.

—Charles n'est pas ici pour appliquer la justice, tout du moins ni sur toi ni sur les tiens. (Elle fit un signe de tête à Isaac.) Nous allions venir te voir pour te demander des informations. Des loups-garous sont morts et le FBI et la police n'ont, semble-t-il, rien en dehors des cadavres. Nous avons été envoyés ici pour les aider. Nous allions te poser les questions que le FBI t'a probablement déjà posées dans l'espoir que tu pourrais nous répondre différemment. Comment les nôtres ont-ils été enlevés et

tués ? Où ont-ils été enlevés ?

—Des informations sur les types morts ?

Isaac leva le menton et croisa son regard. Il attendit qu'elle baisse les yeux et, comme cela n'arriva pas, fronça les sourcils d'un air pensif. Il n'avait probablement jamais rencontré de loup qu'il ne pouvait forcer à détourner le regard, ni devant lequel il se sentait obligé de s'incliner.

L'aspect Oméga avait tendance à embrouiller beaucoup de loups habitués à prendre immédiatement la mesure des autres quand ils les rencontraient pour la première fois. Est-ce que ce loup est plus dominant ou moins ? Fera-t-elle ce que je demande et dois-je faire ce qu'elle m'ordonne ? Sommes-nous d'un rang suffisamment proche pour que je doive me soucier d'un combat pour déterminer qui dirige et qui est dirigé, qui protège et qui est protégé ? Anna ne s'inscrivait pas du tout dans cette échelle de « obéis ou sois obéi », et quelque chose en elle donnait aux loups dominants le besoin de la protéger.

En fin de compte, Isaac secoua la tête.

—Mon point de vue est qu'il s'agit d'un fae, d'un vampire ou de quelque chose de ce genre sacrement puissant. Je ne connais rien des deux autres : je peux te donner les adresses de leurs hôtels et la raison qu'ils ont donnée à leur présence.

—Mais ils étaient déjà venus auparavant, très souvent. Aucun n'avait l'habitude de poser des problèmes, aussi ai-je cessé de les faire suivre. Mais mon loup, Otten, a été enlevé pendant qu'il faisait son jogging le long du fleuve Charles, à environ 5 heures du matin.

Isaac jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule comme s'il apercevait le fleuve depuis l'endroit où ils étaient assis, alors que c'était impossible.

—C'est tôt; je sais que c'est tôt. Mais il y a d'autres personnes et, bon sang, c'est un loup-garou, d'accord ?

Et Anna comprit qu'il avait détourné la tête pour qu'ils ne voient pas l'expression sur son visage.

—Pourtant, personne n'a rien vu. Il n'y avait pas de trace de lutte... et Otten est assez vieux, d'accord ? Vieux, dur à cuire et un bon bagarreur, sous forme de loup ou d'humain. Il savait surveiller ses arrières. C'était pas quelqu'un qu'on surprenait. Les liens de meute m'ont violemment frappé trois heures plus tard, ça m'a complètement sonné : il souffrait à ce point. Mais il y avait tellement de parasites que je n'ai pas pu le retrouver quand je me suis réveillé.

Il se concentra sur Charles, soutenant son regard plus longtemps qu'elle avait jamais vu quelqu'un le faire, hormis Bran.

—Ils l'ont tailladé. Ils l'ont violé et l'ont tué pendant qu'ils le tailladaient encore.

Sa voix était emplie d'une rage brute et des braises jaunes étincelaient dans ses yeux sombres malgré les larmes sur ses joues.

—Ils, dit Charles attentivement. Combien ? L'Alpha parut surpris de la question, puis il releva la

tête et fronça les sourcils.

—Deux ? Deux... non ; il y en avait un troisième. Je n'ai reçu que des impressions. Surtout de la douleur. Je ne pensais pas que les ombres que je captais étaient importantes. Laisse-moi réfléchir.

Il ferma les yeux et pencha la tête, un mouvement lupin qui leur était familier. Ils le faisaient tous, de temps à autre. Si l'odorat d'Anna cessait de fonctionner, elle saurait toujours reconnaître un loup-garou, rien qu'en voyant ce mouvement.

Isaac fronça les sourcils et secoua la tête.

« *Ils l'ont tailladé* », avait-il dit. Le FBI leur avait montré des clichés sélectionnés des dernières victimes, comme pour dissimuler les atteintes qui avaient une signification qu'ils ne souhaitent pas partager. Ou alors ils tentaient de ne pas choquer un consultant civil qui aurait pu faire tellement attention au cadavre qu'il n'aurait rien vu d'autre. Mais des entailles... Elle connaissait un genre de créature qui aurait pu découper un loup-garou avant de le tuer.

—Est-ce que les entailles étaient faites au hasard ? demanda-t-elle. Ou étaient-elles disposées en motifs délibérés ?

Isaac comprit où elle voulait en venir.

—Des sorcières ? Tu crois que des sorcières sont derrière tout cela ?

Charles haussa les épaules.

—C'est le début de notre chasse, Isaac. J'essaie de ne rien croire à ce stade.

Celui-ci acquiesça et regarda Anna.

—Il se pourrait que les entailles aient été délibérées. Ou cela pourrait tout simplement être l'œuvre de quelqu'un qui s'amusait, comme un chat avec une souris : ils semblaient y prendre plaisir. Le lien entre un Alpha et ses loups n'est pas un lien de couple, je n'ai saisi que le pire de ce qu'il vivait par à-coups. (Une tristesse envahit son visage et il écarquilla les yeux pour retenir ses larmes.) Il n'avait pas peur, vous savez ? Même quand la douleur était terrible. Otten était un calme, il attendait seulement sa chance, mais ils ne lui en ont pas donné une seule.

—Je le connaissais, dit Charles, et sa voix en dit bien plus que ses mots.

Il approuvait l'opinion d'Isaac, et cela apprit à Anna - et à Isaac - que le défunt avait été quelqu'un que Charles respectait et appréciait.

—Merci de nous avoir parlé, Isaac. Tu nous as aidés. Nous les arrêterons et, quand nous le ferons, tu sauras que tu nous as aidés.

—Trouvez les salopards... (la phrase sortit en un grognement sourd du ventre de l'Alpha, un ordre émis par quelqu'un qui avait l'habitude d'en donner) qui ont tué Otten...

Il prit une inspiration et détourna brusquement les yeux. Anna jeta un coup d'œil à Charles, mais elle n'aperçut pas l'expression de son visage à laquelle Isaac avait réagi ; elle avait déjà disparu.

Quand l'Alpha de Boston reprit la parole, l'ordre avait disparu de sa voix.

—Trouvez-les et je prendrai comme une faveur personnelle que vous m'appeliez en renfort.

Il présenta une carte à Anna. Il y avait simplement un numéro de téléphone sous son nom, aussi tendit-elle sa main vide avec une expression exigeante. Il baissa les yeux et la dévisagea alors qu'elle soutenait son regard sans broncher... puis elle agita les doigts.

—Donne-la-moi.

Il éclata de rire, essuya les larmes sur son visage de ses deux mains et regarda Charles.

—Quel genre de loup est-elle ?

Mais sans attendre de réponse - qui n'était de toute façon pas prévue - il tendit deux cartes à Anna sur lesquelles était inscrit *Le Lévrier irlandais* en lettres gaufrées.

—Ne les pliez pas. On les réutilise.

Elle renifla alors qu'il se remettait debout et sautait d'un bond plein d'aisance sur le toit de la roulotte qu'il avait occupé plus tôt. Avec un petit geste de la main, il s'en alla, se déplaçant rapidement sans donner l'impression de fuir. Il sauta légèrement d'un kiosque à l'autre, les faisant remuer mais pas assez pour faire tomber quoi que ce soit des présentoirs.

Charles se leva sans se presser, mais avec une économie de mouvements, et rassembla les restes de leur repas.

—Allons-y pendant qu'il distrait tout le monde.

Ils passèrent devant l'Old State House en rentrant à l'appartement. Elle était située au milieu d'un entassement de gratte-ciel, ressemblant à un anachronisme d'or scintillant et de blanc au beau milieu de tout le verre teinté et le chrome de ses voisins. Boston... Anna s'attendait à quelque chose qui ressemblerait plus à Seattle, puisque tant de gens comparaient les deux. Et certains éléments lui rappelaient fortement la Cité d'Émeraude - l'océan, par exemple - et l'atmosphère raffinée et ouverte des lieux. Mais Boston était différente, tout du moins la partie qu'Anna en avait vue.

Elle n'était pas seulement plus ancienne ; elle en donnait aussi l'impression... et bizarrement elle était à la fois fraîche, bravache et remuante. Une ville du Nouveau Monde, peut-être. Construite par des gens qui n'étaient pas satisfaits de leur existence et avaient traversé un océan, risquant et donnant leur vie pour un nouveau départ, juste ici.

Et il y avait aussi l'architecture. Tant de bâtiments avaient une importance historique ; on les avait laissés à leur place, peu importait qu'ils gênent. Cernée à gauche et à droite par des routes fréquentées et d'immenses bâtiments modernes, l'Old State House était polie, peinte et entretenue probablement mieux qu'à l'époque coloniale, quand cinq hommes avaient été abattus dans la rue d'à côté au cours du massacre de Boston.

Les petites rues de l'époque coloniale avaient pratiquement disparu, avalées par les larges avenues modernes, mais elles surgissaient encore ici et là, contenant des trésors tels qu'une boutique d'antiquités et une vieille librairie. L'effet provoqué par ces constructions massives d'acier et de verre montant la garde autour de leurs ancêtres plus petites et d'architecture plus délicate était éclectique et charmant.

—Penses-tu que les tueurs sont des loups-garous ? demanda Anna tandis qu'ils retournaient d'un bon pas à leur appartement.

—Des loups-garous ? (Charles étudia la question et secoua la tête.) Non. Isaac aurait su si Otten avait été traqué par des loups-garous.

Ils marchèrent en silence l'espace d'environ un demi-pâté de maisons ; puis il secoua de nouveau la tête.

—Peut-être... peut-être qu'Isaac n'aurait pas saisi que les tueurs étaient des loups-garous. Il est jeune. Mais la traque n'est pas celle d'un loup-garou. Personne ne mange ses victimes. Un loup-garou qui chasse ainsi... D'autres loups pourraient sentir la maladie mentale sur lui. (Il se tut.) Je pourrais la sentir sur lui. Il n'y a pas un loup dans ce pays qui était en vie il y a quarante ans et que je n'ai pas rencontré depuis que les assassinats ont commencé. Mais ce pourraient être des vampires... ou des sorcières.

—À cinq heures et demie du matin à cette époque de l'année, il y a un peu trop de lumière pour un vampire, répondit Anna. Mais s'il chasse depuis tout ce temps, qu'il tue avec succès des faes et des loups-garous, ce doit être un genre de créature surnaturelle, non ? Je n'arrive pas à imaginer qu'un vampire ne boive pas le sang des victimes ou si c'était le cas, que personne ne nous le dise.

Charles haussa les épaules, esquivant un petit groupe en visite, conduit par un homme en perruque poudrée, habillé à la mode du xvii^e siècle et portant une lanterne éteinte au bout d'un bâton. Anna l'esquiva par l'autre côté et saisit une partie du baratin du guide.

—Révère n'a pas chevauché seul cette nuit-là, pas plus qu'il n'a, à son époque, été rendu célèbre par son acte. Paul Révère est célèbre parce que son nom est celui que Longfellow, presque un siècle plus tard, a choisi d'utiliser dans son fameux poème au lieu de celui de mon bon ami William Dawes, l'autre cavalier qui a prévenu les habitants de l'invasion britannique.

Avant que sa voix ne soit noyée par les bruits d'une ville animée en pleine journée, Anna remarqua qu'il avait ajouté un accent aux sonorités britanniques sur ses inflexions traînantes du sud: il n'était pas originaire de Boston.

Charles poursuivit leur conversation comme s'il ne s'était jamais arrêté.

—Ce pourrait être une organisation de gens qui détestent les faes et les loups-garous, comme Futur Radieux ou l'Association John-Lauren. Ou des chasseurs qui nous voient comme un défi à relever.

—Ou un groupe de sorcières noires, s'il y avait plus d'un tueur.

—C'est vrai, reconnu-il. Je n'en sais pas encore assez. Le FBI a fait très attention aux informations qu'il nous a transmises.

—J'ai remarqué qu'aucune des photos des dernières scènes de crime ne montrait les visages des victimes, dit Anna d'un ton pensif. Nous en avons assez vu pour que cette négligence ne soit pas un hasard.

—Pas de visage, pas de torse ni de dos découvert. Et pas non plus de mode opératoire. Ont-ils été étranglés ? Poignardés ? J'aurais dû demander à Isaac.

—Tu crois que le FBI va nous appeler à l'aide ?

Elle le pensait, mais avait peur de se fier à son jugement quand elle souhaitait aussi ardemment se joindre à l'enquête. Elle gardait en elle le souvenir des regards des victimes.

Charles haussa les épaules.

—Oui. Fisher nous a regardés comme une friandise. Mais cela n'a pas d'importance. S'ils ne le font pas, nous nous joindrons de nous-mêmes. Ce sera plus simple s'ils nous le demandent.

Ils marchèrent un moment en silence. Enfin, Charles était silencieux. Les chaussures d'Anna cliquetaient rapidement sur le trottoir. Elle aurait pu marcher plus doucement, mais elle aimait la façon dont ce bruit se mêlait aux sons de la ville, presque comme une musique.

Elle se heurta à son mari au moment où une jolie femme en tailleur avec des talons d'une hauteur vertigineuse les dépassait.

—Tu as vu ça ? Regarde ses jambes. Regarde toutes les femmes qui portent des robes, et regarde leurs jambes. Leurs mollets sont plus gros que leurs cuisses.

—Il y a une raison pour qu'on surnomme Boston « la ville qui marche », grommela Charles en ouvrant la porte de l'immeuble où se trouvait leur appartement.

Dès qu'il fut à l'intérieur, la faible aura de danger qu'il émettait diminua. Visiblement, il s'était rendu assez souvent dans cet immeuble pour qu'il ne le perçoive pas comme un territoire ennemi.

—Quand crois-tu que le FBI nous appellera ? demanda-t-elle. S'ils décident de nous appeler.

—Tu t'ennuies ?

Il leur fit prendre l'escalier et, après leur précédent trajet dans l'ascenseur lisse, moderne et très lent, elle était heureuse de trotter derrière lui.

—Non. Je veux juste m'assurer que nous aurons le temps de faire la visite des fantômes ce soir.

Il la regarda et Anna sourit largement, profitant avec délices de la relation chaleureuse et sûre, restaurée après plus d'un an de fragmentation. C'était trop facile; elle le savait. Mais elle allait en profiter tant qu'elle pouvait.

—Peut-être que le FBI va appeler, dit-il d'une voix pleine d'espoir.

Elle n'en croyait rien ; il s'amuserait autant qu'elle à déambuler dans les vieux cimetières. Seulement qu'il ne l'admettrait pas.

—J'ai mon téléphone portable, souligna-t-elle. Tu as le tien. Changeons-nous et allons-y.

Il poussa un grognement.

Après la réunion avec les loups-garous, Leslie Fisher déjeuna tôt dans un bar à soupe à proximité avant de parcourir à pied le reste du pâté de maison entre l'hôtel et son bureau. Elle se servit de ce temps pour traiter mentalement ce qu'elle avait vu et entendu afin de faire un compte-rendu cohérent et rationalisé à Nick. Elle finit la toute dernière partie dans l'ascenseur qui montait au bureau, si bien qu'elle était prête avant d'arriver.

Le chien de garde du bureau, connu du groupe de Leslie uniquement sous le surnom de Portier, lui fit un signe de tête et la laissa passer. Elle se dirigea vers son bureau mais un sifflement aigu en provenance de celui de son chef lui fit changer de trajectoire.

Nick avait l'air fatigué. Ils pourchassaient deux braqueurs de banque différents et quelque chose qui risquait d'être une cellule terroriste - ou simplement un groupe d'étudiants fauchés qui créchaient ensemble - avant que cette histoire de tueur en série leur tombe dessus. La cellule terroriste avait priorité sur tout le reste. Néanmoins, l'un des braqueurs de banque avait fait de son mieux pour se hisser en haut de la liste. Il portait un casque de moto reconnaissable avec un petit autocollant sur le dessus qui lui avait valu le surnom de « Bandit au smiley ». Dernièrement, il s'était mis à travailler avec un autre homme casqué sans visage qui aimait se balader avec une arme et tirer dans les lampes et les caméras de sécurité après avoir visé des gens. Un de ces jours dans un avenir très proche, il allait se mettre à flinguer des gens. Leur équipe était en sous-effectif depuis que Joe et Turk avaient été mutés. Le boulot était fait, mais ils avaient tous du sommeil en retard.

—Comment ça s'est passé ? demanda Nick une fois qu'elle eut refermé la porte derrière elle.

Leslie réfléchit à sa question.

— C'était intéressant à plusieurs niveaux. Il renifla d'un air impatient.

—Parle. S'il te plaît.

Elle commença par passer en revue les présents. Nick grogna quand elle lui dit que Heuter était venu. C'était un grognement qu'elle ne pouvait pas interpréter. Elle n'arrivait pas à dire s'il appréciait ou non Heuter, ou bien s'il se contentait de montrer qu'il avait entendu que le Cantrip avait envoyé sa star.

Leslie lui apprit la plus grosse révélation.

—Notre suspect tue essentiellement des faes - nous pensons depuis quelque chose comme vingt-cinq ans - et personne ne l'a remarqué avant qu'un loup-garou nous l'apprenne, un loup-garou qui n'était même pas né quand les premiers meurtres ont commencé. Le Cantrip affirme qu'elle s'appelle Anna Latham. Je vérifierai le nom et verrai si je suis d'accord avec eux sur son identité, mais elle n'a

pas nié.

—Il y a des rumeurs, pour peu qu'on sache où écouter, disant que les loups-garous partagent une ou deux caractéristiques avec les faes. Que leur capacité à guérir de presque tout les empêche également de vieillir.

Leslie digéra l'information.

—Si c'est le cas, je dirais que notre Anna a seize ans et son mari dix mille et des poussières.

Nick éclata de rire.

—Il t'a impressionnée, pas vrai ? Craig aussi. Il m'a appelé dès la fin de la réunion pour me dire qu'il allait voir Kip à la police de Boston. Il espérait qu'ils auraient quelqu'un qui s'y connaisse en faes à qui ils pourraient apporter les photos afin que nous ayons une confirmation.

—Si tu as déjà parlé à Craig, pourquoi m'avoir fait faire un compte-rendu ? demanda-t-elle, un peu agacée.

—Il a dit qu'il te laissait le faire, étant donné qu'il est l'agent de terrain le plus expérimenté, répondit son chef avec franchise avant de retourner à l'affaire en cours. Si c'est vrai, qu'autant de victimes étaient des faes, pourquoi personne au sein de la communauté fae n'a rien dit ? Leslie haussa les épaules.

—Pourquoi les faes feraient-ils quelque chose, Nick ? Peut-être qu'ils ne veulent pas attirer l'attention ou encourager un imitateur. Peut-être qu'ils n'ont pas remarqué.

—Alors le tueur était allé attaquer des faes et a décidé de s'attaquer aussi à quelques loups-garous.

—C'est la dernière théorie à laquelle Craig et moi souscrivons.

—Qu'en est-il des loups-garous ? Vont-ils nous aider ? Voulons-nous de leur aide ?

Leslie tapota le sol du tranchant du pied.

—L'homme est un Amérindien, et il est grand. Il s'est tenu en retrait et n'a pas dit un mot de trop. Chacun de nous dans cette pièce faisait de son mieux pour ne pas lui prêter attention parce qu'il est effrayant.

—Effrayant comment ? Froid ? Dingue ? Leslie fronça les sourcils.

—Comme quand tu essaies d'intimider quelqu'un que nous interrogeons, mais pas de façon aussi évidente.

—Le regard qui tue ?

—Oui, admit Leslie. Il a vu le sang couler. (Et ce qui l'ennuyait au sujet des deux loups-garous lui apparut clairement.) La fille qui est son épouse, elle a l'air tellement douce qu'elle doit attirer les abeilles. Innocente. Même Jim Pierce avait des instincts protecteurs à son égard ; cela se voyait à la position de son corps. Le Docteur Singh a délibérément distrait les agents du Cantrip quand ils lui

sont rentrés dans le lard et ont tenté de l'intimider. Et tu connais Singh.

—Tu crois qu'elle fait semblant ? Leslie secoua la tête.

—Non. Pas vraiment. Mais les deux loups-garous ont regardé les photos des cadavres sans ciller. Je t'accorde qu'on ne leur a pas montré les plus moches en couleur, mais les vieux clichés noir et blanc de la police sont assez crades.

—Tu penses qu'ils ont déjà observé des cadavres, dit Nick. Tu penses que ce sont des tueurs.

Elle hocha la tête.

—Lui, oui. Il a ce... ce regard. Tu l'as aussi. Beaucoup de mecs dans les forces armées l'ont. Je pense qu'il aurait pu nous tuer tous sans y réfléchir à deux fois. Quant à elle... (Elle fronça les sourcils, tentant de mieux la saisir.) Tu as déjà travaillé avec Lee Jennings ? Le type que le Département des sciences du comportement envoie pour interroger les mecs vicieux en prison ?

Nick se renfrogna.

—Oui.

—Il est assez quelconque. Je l'apprécie beaucoup, de même que tous ceux qui travaillent avec lui. Et la raison pour laquelle on l'envoie dans les prisons avec les moins que rien et les dingos, c'est parce qu'ils l'apprécient, eux aussi. Ils se marchent dessus pour lui donner les informations qu'il réclame.

Nick leva le menton et son expression se figea.

—Très bien. Elle est comme ça ? Leslie hocha la tête.

—Son mari n'a pas dit plus de deux ou trois mots, mais il a dominé la pièce. Le seul qui n'était pas intimidé était Craig, mais il ne regardait tout simplement pas. Je parierais que Charles Smith est l'Alpha d'une meute dont nous n'avons pas entendu parler.

—Intimidant.

Elle hocha de nouveau la tête.

—Je pense qu'il roulait des mécaniques. Mais elle ne l'a pas traité de cette façon. (Pourquoi croyait-elle cela ?) Il est arrivé en retard avec du café pour tout le monde, elle l'avait envoyé dehors pour qu'elle puisse nous expliquer comment rendre les choses plus aisées pour lui.

—Pour protéger tout le monde ? Leslie secoua la tête.

—C'est ce qu'elle a dit, mais j'ai eu la nette impression qu'elle était beaucoup plus inquiète pour lui que pour n'importe lequel d'entre nous. C'était les choses habituelles : ne pas croiser son regard si possible. Pas de gestes agressifs. La seule nouveauté était que nous ne devions pas tenter de la toucher. Je m'attendais à un maniaque au regard fou et l'homme qui est entré était réglo, calme et à l'aise. On aurait dit qu'il dirigeait des réunions avec le gouvernement fédéral tous les jours.

—Et c'est ce qui te fait croire que c'était lui qui tirait les ficelles en coulisses ?

—Non. Ce n'est pas tout. Le langage corporel indiquait qu'elle le respectait et se référait à son jugement. Elle était en première ligne, mais il était plus qu'un simple renfort.

—Alors, est-ce qu'on les invite à nous rejoindre ?

Elle a fait remarquer que notre tueur a enlevé des loups-garous. Enlever des loups-garous, ai-je supposé, ressemble à enlever un bataillon de marines. Ce suspect chasse les faes et s'en est sorti - pour autant que nous le sachions - sans dommage. Avons-nous le choix ?

—Le FBI a des faes dans son personnel. Nous avons le choix. Tu les as rencontrés et tu es bien le meilleur agent à ma disposition pour déchiffrer les gens. Qu'est-ce que tu en penses ?

Leslie souffla bruyamment.

—J'apprécie cette fille. Je te l'ai dit. Et lui est... compétent: il a cette expression. Celle qui dit «J'en ai vu beaucoup et je m'en suis sorti vivant». Ils ne nous coûteront rien, donc la compta sera heureuse. Mais... (elle leva l'index) il n'acceptera pas de suivre des ordres.

Nick hocha la tête et remua les doigts comme à son habitude pendant une bonne trentaine de secondes avant de pousser un gros soupir.

—Il y a quelques personnes au Département des sciences du comportement qui connaissent bien le Chasseur de gros gibier. Je leur passerai un coup de fil et verrai ce que notre tueur pourrait faire, d'après eux, si les médias apprennent que nous avons mis des loups-garous sur sa piste. Toi et Craig pouvez récolter des informations sur les loups-garous pendant que vous Travaillez avec eux. Laisse-moi réfléchir aux implications jusqu'à la fin de la journée et si rien ne m'apparaît trop stupide, je te donnerai le feu vert demain.

CHAPITRE 5

Après une dure journée à jouer les touristes, Anna dormait profondément dans le lit de l'autre côté du mur de la salle de bains. Charles posa le front contre le mur de son côté pendant un long moment avant de rassembler son... « Courage » n'était pas le bon terme. Sa détermination.

Après avoir pris une profonde inspiration, il se plaça face au miroir de la salle de bains. C'était l'une de ces choses en pied dont les femmes se servaient autrefois pour s'assurer qu'on ne voyait pas leurs chevilles sous leurs jupes et, aujourd'hui, supposait-il, pour vérifier qu'on ne voyait leurs sous-vêtements que quand elles le souhaitaient.

Et il essayait de détourner son attention en regardant l'objet plutôt que l'image qu'il présentait.

Charles ne les voyait pas s'il tournait la tête derrière lui mais, dans le miroir, les esprits qui le hantaient étaient aussi nets, aussi tridimensionnels que quand ils étaient encore en vie. Ils étaient demeurés à l'écart toute la journée tandis que lui et Anna jouaient les touristes, ce soir quand elle l'avait emmené faire cette visite idiote sur les fantômes qui avait été, à sa grande surprise, très amusante, et cette nuit quand il l'avait tenue dans ses bras alors qu'elle s'endormait. Dès qu'elle s'était endormie, ils étaient revenus.

Nous la voyons, disaient-ils. Est-ce qu'elle te voit ? Sait-elle ce que tu es ? Un meurtrier, un tueur, un porteur de mort. Nous lui montrerons et elle te fuira. Mais elle ne peut pas fuir assez loin pour être à l'abri.

Les yeux caves, d'une maigreur cadavérique, ils le dévisageaient, croisant son regard d'une façon dont personne hormis Anna, son père ou son frère n'avait osé le faire depuis très longtemps. Les plus anciens se transformaient en une chose qu'ils n'étaient pas de leur vivant, les yeux noirs, le visage distordu jusqu'à avoir à peine l'air humain. Les trois derniers conservaient la même apparence qu'au moment où il avait mis un terme à leurs vies. Ils se tenaient si près de lui qu'il était étrange de ne pas sentir leur chaleur - ou leur froideur - dans son dos. Même ainsi, ses yeux n'étaient pas les seuls à lui dire qu'ils se trouvaient là.

Charles les sentait. Pas exactement l'odeur de la chair en putréfaction, mais quelque chose d'approchant, la puanteur douceâtre et écœurante que produisent certaines fleurs pour attirer les mouches et autres insectes nécrophages. Cette puanteur pénétrait sa peau. Tout comme les fantômes dans le miroir, l'odeur était un reflet, pas une réalité.

Et il les entendait.

Pourquoi ? demandaient-ils. *Pourquoi nous as-tu tués ?* Il savait qu'ils n'attendaient pas de réponse, pas vraiment.

La première fois qu'il les avait vus, quand il avait commencé à faire ce travail pour son père, il avait tenté de leur répondre, même s'il savait à quoi s'attendre. Il était persuadé que s'il trouvait exactement la bonne chose à dire, ils disparaîtraient. Mais expliquer les choses aux morts ne marchait jamais. Ils n'écoutent pas de la même façon que les vivants et les mots ont peu d'effet sur eux. Les questions lui étaient destinées, mais ce n'était pas à lui d'y répondre, et leur parler ne faisait qu'accroître leur force.

La culpabilité les attirait. Sa culpabilité... elle les empêchait de poursuivre leur route et de trouver leur place. Il aurait dû y avoir autre chose à faire pour eux. Que ce ne soit pas le cas ne changeait pas ses sentiments à leur égard.

Ils protégeaient un enfant et avaient perdu le contrôle de leur colère. Charles savait, comme n'importe quel loup-garou, ce que signifiait perdre le contrôle. Un pédophile suivait des gamins sur le territoire de la meute, et on les avait envoyés le pourchasser. C'était exactement ce qu'ils avaient fait. Puis ils avaient ruiné le travail sans espoir de remède. À une autre époque, on les aurait punis, mais pas tués.

Et à présent ils le hantaient. Le fait qu'il soit incapable de les laisser partir était un second fardeau à porter, une seconde dette envers eux.

Son grand-père - le père de sa mère - lui avait appris qu'il en était ainsi et sa très longue vie ne lui avait donné aucune raison d'en douter.

Dave Mason, le mort le plus proche de Charles, celui des loups du Minnesota qu'il avait tué en dernier, ouvrit la bouche et fila vers lui. Dave était un homme bien. Pas le plus intelligent ni le plus gentil, mais un homme bien, un homme de parole. Il avait compris que Charles faisait son devoir. Il n'aurait pas souhaité que son fantôme tourmente quelqu'un.

Dans le miroir, le regard froid et avide de Dave croisa celui de Charles tandis que sa bouche de lamproie s'attachait au cou de Charles, froide et aiguisée, se nourrissant de sa culpabilité. Il disparut de sa vue au bout de quelques minutes, mais pas de ses perceptions alors que, un à un, les fantômes derrière lui faisaient de même, jusqu'à ce qu'il se retrouve visiblement seul devant le miroir et sente ses fantômes tirer leur force de lui tout en l'affaiblissant. Ils ne le touchaient pas physiquement, pas encore. Mais il savait qu'il ne réfléchissait plus aussi clairement, qu'il n'était plus en mesure de se fier à son jugement.

De l'autre côté du mur, Anna remua nerveusement. Pas éveillée, mais consciente de la situation.

Il aurait dû refermer le lien qu'il avait avec elle. Il ne pensait pas qu'un de ses fantômes pouvait passer par là pour la toucher, mais il n'en était pas certain. Il ne supporterait pas de lui faire du mal.

De la même manière, il ne supporterait pas d'être de nouveau séparé d'elle.

Le téléphone portable d'Anna sonna et elle grommela en le cherchant à tâtons sur la table de nuit inconnue.

—Allô, Anna à l'appareil, dit-elle d'une voix ensommeillée.

Il était trop distrait pour faire attention aux paroles de la personne à l'autre bout du fil. Il écouta sa

femme, laissa sa voix lui rappeler qu'il ne l'avait pas fait partir, qu'il ne l'avait pas blessée de façon irréparable. Pas encore.

—Tout de suite ? (Un silence.) Bien entendu. Nous sommes heureux de vous aider. Pouvez-vous me donner l'adresse ? Non. Ce n'est pas nécessaire. Il y a du Wi-Fi ici, alors j'ai Internet. Attendez seulement que je trouve une feuille.

Elle tira quelque chose d'autre de la table à côté du lit... son sac à main, se dit-il, à en juger par le bruit. Charles détourna les yeux du miroir.

—Très bien. J'ai un stylo et un papier. Allez-y.

Il ne pouvait pas sortir travailler pour les fédéraux. Pas comme cela. Il blesserait quelqu'un, quelqu'un qui ne le méritait pas.

—*Sers-toi de moi*, dit Frère Loup. *Si je reste avec Anna, tout le monde sera en sécurité. Je ne blesserai personne. Je la protégerai.*

—*De qui ?* demanda Charles.

—*Le FBI,, les tueurs, les morts. Tous et chacun d'entre eux. Elle sera à l'abri, de même que les autres. Je ne leur ferai pas de mal à moins d'y être obligé. Peux-tu en dire autant ?*

Charles faillit sourire à l'idée que Frère Loup serait moins dangereux que lui, mais à cet instant précis, cela paraissait vrai. Sans accorder un autre regard au miroir, il laissa le changement s'emparer de lui : il ferait confiance au loup pour la protéger.

—Combien de temps vous faudra-t-il pour arriver ? La voix de Leslie Fisher était calme et professionnelle à l'oreille d'Anna, mais sa question portait un soupçon d'insistance.

Une jeune femme avait disparu de son appartement, même si cela ne faisait pas longtemps. Heureusement, le policier qui était venu vérifier venait de recevoir des informations sur leur tueur en série et avait pensé que cela correspondait suffisamment à la manière dont les autres personnes avaient été enlevées pour appeler le FBI.

Quelque chose clochait avec Charles. Cela ennuyait Anna depuis son réveil, mais elle avait déjà répondu au téléphone. Le sentiment n'était pas pressant, seulement pas bon, aussi décida-t-elle de s'occuper d'abord du problème vraiment urgent pour s'en débarrasser. S'il s'agissait de leur tueur en série, ils avaient une chance de retrouver la fille avant qu'il ne lui arrive quoi que ce soit.

—À quelle distance de l'hôtel où nous étions (il était 2 heures du matin) hier matin se trouve l'appartement ?

Charles n'était pas au lit avec elle, mais elle savait qu'il se trouvait dans l'appartement. Elle le sentait.

—À dix ou quinze minutes de marche. Quelque chose comme cela. L'appartement de la victime

n'est pas très loin du Common. (Puis Fisher se rappela visiblement qu'Anna et Charles n'étaient pas de Boston.) Le Boston Common. Le grand parc à quelques rues de l'hôtel.

Après une journée passée à visiter, Anna aurait pu dire à Fisher quelle était la taille du Common, à peu près combien de personnes y étaient enterrées et tout sur les canards qui avaient inspiré un célèbre livre pour enfants.

Leur appartement était à moins de cinq minutes de l'hôtel en courant, et ils pouvaient toujours prendre un taxi si l'endroit où ils devaient se rendre était trop loin.

—Moins de quinze minutes, dans ce cas, lui répondit Anna.

—Bien, dit Fisher. Nous sommes preneurs de tout ce que vous pourrez faire. En supposant qu'il s'agit de notre suspect, d'après les affaires précédentes, elle est toujours en vie et le restera encore quelques jours.

—Nous ferons de notre mieux.

Anna raccrocha et se mit à enfiler ses vêtements.

—Charles ? Tu as entendu ? Une fille a disparu. Est-ce que Lizzie Beauclaire est une de tes louves-garous ? Je ne me rappelle pas avoir vu son nom sur la liste de la meute de la Vieille Cité.

—*Pas à ma connaissance.* Ce ne fut pas Charles qui répondit.

Anna s'arrêta, un pied en l'air alors qu'elle était en train d'enfiler son pantalon. Frère Loup sortit à pas feutrés de la salle de bains, cent trente kilos de fourrure rousse, de crocs et de griffes. Sa propre louve était plus proche des quatre-vingt-dix kilos, de même que le loup de Bran, d'ailleurs.

—Eh bien, dit-elle lentement.

Le malaise de leur lien disparaissait, laissait derrière lui la présence calme et prévenante qu'était Frère Loup.

—Je suppose que cela nous fera gagner du temps si l'un d'entre nous est déjà un loup à notre arrivée.

—*Charles a peur de faire quelque chose de mal,* lui dit Frère Loup. *Nous avons décidé qu'il vaudrait mieux que je dirige ce soir.* Frère Loup avait progressé pour lui parler avec des mots plutôt qu'avec des images. Elle avait la nette impression qu'il considérait cela comme du babillage, mais que cela l'amusait quand même.

Elle recommença à s'habiller tout en réfléchissant à ses paroles. De tous les loups qu'elle avait rencontrés ces dernières années, aucun hormis Charles ne pouvait laisser le loup diriger sans déclencher un désastre. La partie loup d'un garou était... une bête dévastatrice, née pour chasser et tuer, protéger la meute à tout prix, et quasiment rien d'autre. Frère Loup était différent des esprits loups des autres loups-garous parce que Charles, né ainsi, était différent des autres.

— *Différent à cause de toi aussi,* lui dit Frère Loup.

—Je suppose que si tu... vous pensez que c'est sage. Vous savez mieux que moi. Dis-moi si je peux aider. Mais cela signifie que nous ne prendrons pas le taxi.

Cela ne lui paraissait plus bizarre de parler à Charles et à son loup comme s'ils étaient deux personnes différentes qui partageaient la même peau, et qu'elle aimait tous les deux. Elle et sa louve étaient bien plus mêlées, même si elle avait l'impression qu'elles n'étaient toujours pas aussi unies que la plupart des loups-garous.

Frère Loup lui donna un coup d'arrière-train, la faisant tomber, et lui lécha minutieusement le visage. *Oui. Pas de taxi pour les loups-garous. Charles n'aime pas la voiture.* Il s'écarta et inclina la tête, ses yeux dorés brillant de bonne humeur; quel que soit ce qui avait contrarié Charles, cela ne devait pas être trop grave puisque son loup n'était pas inquiet.

—*Je vais m'occuper de lui.* La bonne humeur de Frère Loup disparut. *De même que ta sœur louve s'est occupée de toi quand tu as eu besoin d'elle pour vaincre les loups de Chicago.*

—Très bien, dans ce cas.

Anna ne savait pas quoi en penser, parce que sa louve l'avait aidée à supporter le viol et la torture. Mais, rendue optimiste par le changement qui s'était opéré en Charles la veille, elle décida de croire que l'intervention de Frère Loup était une chose positive. Elle se sécha le visage sur un pan de son chemisier et se leva pour finir de s'habiller.

Chaussures enfilées, visage lavé, elle chercha l'adresse sur son ordinateur portable.

—Nous avons de la chance, lui dit-elle. C'est à seulement trois kilomètres.

Des gens traînaient dehors à 2 heures du matin, mais personne ne parut trouver bizarre qu'elle coure dans les rues avec un loup-garou de cent trente kilos. Cela était peut-être dû à un soupçon de magie de meute qui montrait aux gens un gros chien ou qui ne leur montrait rien du tout. La magie de meute, avait-elle découvert, pouvait être capricieuse, aller et venir sans que les loups y fassent appel de façon spécifique. Bran pouvait l'orienter, de même que Charles, mais elle avait l'impression que la magie de meute faisait surtout ce qu'elle choisissait de faire.

Le manque d'intérêt qu'ils suscitaient pouvait aussi être tout simplement dû aux capacités de survie en ville de leurs observateurs. Anna avait grandi à Chicago. Dans une ville, on ne regarde pas quelqu'un dont on ne veut pas attirer l'attention. Qui voudrait qu'un grand loup effrayant décide de vous trouver intéressant ?

Frère Loup était tenu en laisse, parce que Bran estimait qu'une laisse et un collier faisaient une grande différence pour les humains qu'ils croisaient et peu de différence pour le loup-garou. Le collier avait été acheté dans une chaîne de magasins d'articles pour animaux et était pourvu de ce joli fermoir en plastique créé pour s'assurer que le chien ne se retrouve pas coincé et ne risque pas de s'étouffer. Cela signifiait que le collier ne ralentirait même pas un loup-garou avant que le plastique ne cède.

Le nom inscrit sur le collier qu'il portait était Frère Loup. Bran n'était pas d'accord. Il appréciait

que les noms soient moins honnêtes, plus amicaux et mignons. Contrairement à son habitude, lui avait dit le frère de Charles, ce dernier avait tenu bon jusqu'à ce que leur père abandonne.

L'adresse que leur avait fournie Leslie Fisher les conduisit à l'un des gratte-ciel, un édifice élevé mais étroit, coincé entre deux immeubles encore plus grands. Anna l'aurait trouvé même sans les chiffres noirs géants élégamment gravés dans le verre au-dessus de la porte principale parce que c'était celui devant lequel étaient garées des voitures de police.

Personne ne les regarda quand ils entrèrent dans le bâtiment, même si un petit groupe d'agents se pressait dans un coin du hall d'entrée. Un jeune homme en uniforme de sécurité tenait l'accueil ; il avait l'air affecté.

D'instinct, Anna s'approcha de lui.

—Excusez-moi. Etiez-vous de service quand la jeune femme a disparu ?

Elle attendit qu'il lui demande sa pièce d'identité, mais soit il était trop choqué, soit il venait de s'accoutumer à répondre à toutes les questions qu'on lui posait.

—Lizzie, dit-il, son regard passant de son visage à Frère Loup et revenant vers elle, comme si ne pas regarder le loup géant devant son comptoir pouvait faire disparaître cette chose effrayante. Elle s'appelle Lizzie. Elle est rentrée vers 20 heures et je ne l'ai jamais vue repartir. Pas plus que les caméras de sécurité.

Il déglutit. Jeta un nouveau coup d'œil à Frère Loup.

—Qui s'est servi de l'ascenseur après son retour ?

—Tim Hodge, du quatrième. Sally Roe et sa compagne, Jenny, du septième. C'est le plus gros chien que j'aie jamais vu. Il avait l'air inquiet.

—Et Lizzie est au onzième.

—C'est cela.

—Combien de personnes se servent de l'escalier ?

—Les entreprises des trois premiers étages, répondit-il, regardant Frère Loup en fronçant les sourcils.

Elle entendit son pouls s'affoler au moment où une sorte d'instinct lui souffla qu'il y avait un grand prédateur au bout de la laisse. Même s'il continuait de parler, il recula d'un pas.

—Quelques personnes au troisième et au quatrième descendent parfois par l'escalier, mais presque toutes les personnes qui vivent ici prennent l'ascenseur.

Frère Loup avança d'un pas.

—Et où se trouve la cage d'escalier ? demanda Anna, avant de souffler «Arrête ça» à son compagnon.

S'il s'était agi de Charles, elle aurait été certaine qu'il ne faisait que plaisanter - le loup était un cas différent.

Frère Loup tourna la tête vers elle, les yeux à demi fermés, et abaissa un peu les oreilles en un sourire lupin. Tout cela ne voulait pas dire qu'il n'avait pas eu envie de pourchasser le jeune homme, seulement qu'il avait aussi apprécié la taquiner.

—Par ici. (L'agent de sécurité désigna un point juste derrière les agents de police.) Je vais devoir sonner pour vous faire entrer. Pour cela, j'aurai besoin d'une pièce d'identité.

—Est-ce que vous devez sonner pour laisser sortir les gens ?

Il secoua la tête.

—Je crois que c'est contraire au règlement incendie.

L'escalier aurait été une meilleure issue. La porte était à l'écart et ne carillonnait pas, contrairement à celles de l'ascenseur, pour annoncer que quelqu'un sortait. Elle ferait monter Frère Loup par là, si elle arrivait à contourner cette histoire de pièce d'identité. Elle n'en avait pas pris, et ne s'en serait pas servie si elle l'avait eue. Elle ne mentirait pas avec une fausse pièce d'identité et n'avait aucune intention de leur donner plus de détails personnels si elle y arrivait, pas à moins que Bran lui dise de faire autrement.

—Avez-vous les coordonnées de l'agent Fisher ou de l'agent Goldstein, du FBI ? demanda Anna.

Il regarda la petite collection de cartes de visite sur le comptoir devant lui.

—L'agent Fisher. Oui.

—Pourquoi ne pas nous laisser passer et l'appeler ? Elle m'a fait venir, je suis partie précipitamment et j'ai oublié mon sac à main et ma pièce d'identité. Elle m'attend.

Il la regarda en fronçant les sourcils.

—C'est vrai, dit Anna d'un ton sec. Une femme avec un loup-garou. Il est difficile de nous prendre pour quelqu'un d'autre.

L'agent de sécurité écarquilla les yeux et observa à nouveau Frère Loup - qui remua lentement la queue et garda sa gueule fermée. Visiblement, il avait décidé de ne pas tourmenter le jeune homme.

—Je les croyais plus gros, dit subitement l'agent de sécurité. Et... vous savez. Plus gris.

—Moins civilisés, l'écume aux lèvres ? demanda Anna avec un sourire. Mi-humains, mi-loups, cent pour cent monstres ?

—Hem. (Il lui sourit brièvement et garda un oeil méfiant sur Frère Loup.) Je pourrais refuser de parler sans la présence de mon avocat ? Vous devrez quand même attendre que j'aie appelé pour confirmation. Si je ne vous connais pas, vous n'entrez pas sans pièce d'identité ou sans y avoir été invitée.

—Est-ce que la police vous a déjà posé des questions au sujet des personnes qui sont venues aujourd'hui ? demanda Anna.

L'agent hocha la tête.

—Tout le monde. La police, le FBI, et probablement une dizaine d'autres agences et de personnes à ce que je peux en dire. À commencer par le père de Lizzie.

—Je n'ai pas besoin de recommencer leur travail, alors, répondit Anna.

Il lui sourit poliment, prit le téléphone et appela le numéro de la carte de visite posée sur le comptoir.

—Je suis Chris au poste de sécurité du rez-de-chaussée. J'ai une femme et un loup-garou ici.

—Faites-les monter, dit la voix de Leslie Fisher.

Elle avait l'air nettement moins calme que quand elle les avait appelés. Elle raccrocha sans cérémonie.

L'agent de sécurité fit un signe de tête à Anna.

—Je vais vous faire passer. Comment se fait-il que vous preniez l'escalier ? Onze étages, ça fait beaucoup.

—Il n'aime pas les ascenseurs, répondit-elle. Et il est possible, si elle a été kidnappée, que son agresseur l'ait fait descendre par la cage d'escalier parce que, dans l'ascenseur, vous l'auriez remarqué. (Elle désigna le loup d'un signe de tête.) Il a le nez fin. Nous allons vérifier.

Chris regarda Frère Loup avec moins de peur et plus d'intérêt.

—Ce serait une bonne chose s'il la retrouvait rapidement, dit-il.

Anna hocha la tête.

—Nous allons essayer.

Frère Loup grimpa l'escalier en trotinant, relevant les odeurs des gens qui étaient passés par là. Il s'agissait d'odeurs anciennes - plusieurs personnes avaient des chiens et quelqu'un portait un parfum atroce... - et de six ou huit odeurs plus récentes. Tandis qu'ils montaient à une allure régulière, les autres odeurs disparurent, ce qui n'en laissa que quelques-unes. Il sentait l'odeur de la femme qui faisait le ménage ici - elle montait souvent - mais il y en avait une autre qui la recouvrait, plus récente.

Frère Loup aplatit les oreilles et s'arrêta, parce que Charles lui dit que ce qu'il sentait était improbable.

—Quoi ? demanda Anna, puis, de façon plus appropriée: *Quoi ?*

—*Elle est venue ici toute seule, sans toucher le sol.* Frère Loup savait qu'il parlait d'un ton

grincheux, mais il ne pouvait pas changer ce qui existait simplement parce que cela mécontentait Charles. *En glissant le long du mur à environ un mètre du sol. Charles dit : «Non ».*

— Très bien, dit-elle, sa voix lissant sa fourrure ébouriffée. Une preuve momentanément inexplicable dans un enlèvement qui pourrait invoquer des faes ou des loups-garous n'est pas surprenante quand on y réfléchit. (Elle lui mit une main sur la tête, entre les oreilles.) Te battre contre tes perceptions sur ce point est inutile, c'est ce que Charles m'a appris. Il y aura une explication. Voyons ce que son appartement nous apprend.

Plus joyeusement - parce qu'elle s'était rangée de son côté contre Charles - Frère loup reprit sa chasse.

Ils arrivèrent bientôt au onzième étage, où Anna lui tint la porte ouverte. Il n'était pas difficile de localiser l'appartement de la disparue parce que, comme pour l'immeuble, des policiers et d'autres personnes stationnaient devant la porte.

La femme du FBI était là, les bras croisés et le visage impénétrable. Devant elle se trouvait un homme à l'ossature délicate, plus grand qu'elle, mais qui paraissait plus petit en raison de sa carrure. Ses cheveux étaient châains, grisonnants aux tempes. Un fae : l'odorat de Frère Loup le sentait. Peut-être une espèce de fae aquatique; il sentait le lac d'eau douce à l'aube.

Il avait l'air tellement impuissant, ce fae, même s'il ne dégageait pas de sentiment de timidité. Frère Loup n'arrivait pas non plus à déterminer sa puissance. Mais il lui semblait que la capacité à se dissimuler à tous ses sens signifiait peut-être la même chose parmi les faes que parmi les loups-garous. Seul Bran arrivait à se cacher tellement bien que Frère Loup n'arrivait pas à discerner immédiatement son pouvoir.

—Nous faisons notre possible, disait la femme du FBI. Nous ignorons si cette affaire est reliée aux autres, nous savons seulement que notre tueur en série tue des faes depuis un certain nombre d'années et enlève ses proies d'une façon similaire à celle-ci. Personne ne voit ni n'entend rien, même si le lieu de l'enlèvement est bien protégé ou peuplé.

—Ma fille n'est que demi-fae, dit l'homme. Et avant que l'agent Mooney, ici présent, me le demande, personne ne le savait. Personne. Il n'y a aucune raison de supposer que votre tueur en série détient ma fille tant que votre équipe scientifique ne sera pas entrée pour voir ce qu'on peut trouver. Je suis entré, et il n'y avait pas de traces de lutte. Nous devons nous voir pour célébrer son succès à une audition - elle vient d'être engagée dans une troupe de ballet prestigieuse - et elle ne m'aurait pas fait faux bond. Pas sans m'appeler pour annuler. S'il n'y a pas de traces de lutte, alors elle connaissait son ravisseur et l'a laissé s'approcher trop près. C'était une athlète entraînée et j'ai veillé à ce qu'elle sache se défendre. Je dois retrouver son carnet d'adresses et vous devez commencer par la base, envoyer des gens rendre visite à chaque personne ici pendant que nous attendons que ses ravisseurs appellent pour demander une rançon. Nous perdons du temps.

Celui-ci, se dit Frère Loup, avait plus l'habitude de donner des ordres que d'y obéir. Il aurait peut-être eu la tentation de lui apprendre à mieux se tenir, n'eût été l'odeur d'inquiétude désespérée et de terreur que le fae dissimulait derrière ses ordres tranquilles.

— S'il s'agit de notre tueur en série, répondit la femme du FBI, qui paraissait bien plus patiente que

ne le disait son odeur, alors nos unités scientifiques ne trouveront rien, et ce ne sera pas quelqu'un qu'elle connaît. Nous avons un...

Quelque chose lui fit tourner la tête pile à ce moment-là. Probablement le juron surpris poussé par l'un des jeunes flics quand elle remarqua Anna et Frère Loup sur le seuil de l'escalier.

La femme du FBI...

—*Leslie Fisher*, l'admonesta Anna, parce qu'elle avait quelque chose avec les mots-noms corrects.

Pour montrer qu'il savait parfaitement de qui il parlait, Frère Loup lui envoya une impression complexe de dominance voilée, d'humain, d'un parfum qui mélangeait peau, produits de beauté, et une odeur familiale indiquant que la femme du FBI était en couple depuis longtemps et qu'elle avait plusieurs enfants pas encore adultes et deux chats. Il se la jouait un peu, parce qu'il fallait beaucoup d'expérience pour détailler autant l'odeur d'une personne.

Anna lui donna un petit coup sur la tête de ses doigts repliés.

—Tiens-toi bien, dit-elle sévèrement. Mais il sentit son rire.

—Les voici, dit la femme du FBI, *Leslie Fisher*.

Son regard passa sur lui à deux reprises. Elle cligna des yeux, puis reporta son attention sur la laisse. Anna sourit.

—Nous nous servons du collier et de la laisse parce que les gens se sentent plus en sécurité, expliqua-t'elle. Ainsi, personne n'agit stupidement.

Le fae regarda Frère Loup et tendit la main pour prendre une épée sur sa hanche qui n'était pas là, ce qui parut le mettre un peu mal à l'aise. Frère Loup transmit cette information à sa compagne pour qu'elle sache que le fae les voyait comme une menace potentielle.

—Anna Smith et Charles Smith, j'aimerais vous présenter Alistair Beauclaire, associé du cabinet d'avocats Beauclaire, Hutten et Solis. Il était ici pour voir sa fille Lizzie Beauclaire, vingt-deux ans, à 23 heures pour une petite fête tardive. Mais entre le moment où il lui a parlé à 18 heures et celui où il est arrivé, dix minutes avant 23 heures, elle a disparu.

Même si sa voix était douce, son langage corporel, la manière dont sa main bougeait pour attraper une arme et le pic de son pouls apprirent à Frère Loup que la femme du FBI avait vu la même chose que lui. Elle avait parlé plus que nécessaire pour donner à chacun le temps de se calmer. Tout cela faisait d'elle bien plus qu'un simple individu à ses yeux, parce qu'elle n'était la victime de personne et qu'elle était intelligente, *Leslie Fisher* du FBI.

— Monsieur, dit Anna, nous sommes ici pour vous aider. En plus de ses autres victimes, ce tueur a enlevé trois loups-garous à Boston cet été.

Les yeux de l'homme mince passèrent d'Anna à Frère Loup, et ce dernier résista à l'envie de montrer les crocs parce qu'il avait promis à Charles qu'il veillerait sur leur compagne. Provoquer un combat avec un fae pourrait s'avérer divertissant, mais cela ne la protégerait pas.

—Vous êtes tous les deux des loups-garous, dit le fae.

Anna hocha la tête.

—A-t-elle beaucoup de visites ?

Il secoua la tête.

—Elle passe six à huit heures par jour à prendre des cours et à répéter. En général, elle voit ses amis en boîte de nuit ou au restaurant s'ils ont envie de sortir. La plupart de ses amis sont également danseurs, ce qui signifie qu'ils sont pauvres. Je crois qu'elle est embarrassée de vivre dans un lieu aussi chic. Sa mère vit en Floride avec son beau-père, de même que les deux demi-frères de Lizzie, qui sont plus jeunes.

—Bien. Cela nous aidera beaucoup. Alors qui est entré dans l'appartement ce soir ?

Leslie leva la main.

—Moi. (Elle désigna le fae.) Lui. (Elle regarda autour d'elle.) Eh, Moon. Mooney, tu es toujours dans le coin ?

L'un des agents de police qui se trouvaient plus loin dans le couloir s'écarta d'un groupe et leva la main.

—Juste ici, dit-il.

—Si c'est vrai, cela nous sera utile quand nous entrerons pour vérifier qui est allé dans l'appartement. Mais Charles a besoin de vous sentir tous pour ne pas tenir compte de votre présence. Il ne vous fera pas de mal ; contentez-vous de ne pas bouger.

Anna lâcha la laisse. Frère Loup s'approcha du policier les oreilles dressées et la queue remuant doucement, et pourtant l'homme se raidit et pâlit. Ce n'était pas mal. Plaisant, même. Pas aussi drôle que s'il s'était enfui, mais Frère Loup prenait son plaisir où il le trouvait. Néanmoins, une rapide inspiration à plusieurs dizaines de centimètres de distance suffit.

Quand il eut saisi l'odeur du policier, il s'arrêta à proximité du fae qui gardait un œil méfiant sur lui, mais ne souleva pas d'autre objection. Chose intéressante, Leslie Fisher ne broncha pas non plus ; seul son pouls qui s'accélérait trahit sa peur. Il l'appréciait de plus en plus.

Il regarda sa compagne.

—Est-ce que quelqu'un d'autre de notre connaissance est venu ici ce soir ? demanda-t-elle.

—Non, répondit Leslie. Dès que je suis arrivée, j'ai mis la pièce sous scellés.

—Si vous voulez bien nous laisser entrer ?

Anna désigna la porte de l'appartement du menton.

Frère Loup attendit qu'ils soient enfermés ensemble dans l'appartement avant de se mettre au

travail. Recouper les odeurs dans une pièce était ringard, mais cela ne requerrait pas moins de concentration que la première fois qu'il l'avait fait ; il était seulement meilleur à présent. Il s'agissait d'écartier les odeurs anciennes ou éventées, puis de trier celles qu'il avait trouvées dans le couloir et voir ce qu'il restait.

L'odeur de la femme qu'il avait saisie dans le couloir était celle qu'il avait trouvée dans la cage d'escalier. En dehors du père de Lizzie, une fois qu'il eut quitté la pièce à vivre principale, il n'y avait pas la moindre odeur postérieure à six mois. Seule l'odeur de la jeune femme se trouvait dans sa chambre.

—*C'était une danseuse, d'après son père, dit Charles à Frère Loup. Regarde dans les placards. Un pour les vêtements de tous les jours et pour les soirées. L'autre rempli de tenues d'entraînement et de quelques robes de compétition. Des compétitions de danses de salon. Je croyais que son père avait dit qu'elle faisait de la danse classique.*

Frère Loup étudia la question. *La première partie des vêtements sert de camouflage, proposa-t-il. C'était une bonne chose que Charles ait décidé de participer au lieu de seulement observer. Ces vêtements-ci sont un déguisement pour l'aider à se mêler à la foule et à ressembler à n'importe qui. Ils sentent le parfum ; elle a même caché son odeur quand elle les a portés. La seconde partie est ce qu'elle est vraiment. Ils sentent les longues heures de travail: le triomphe et la douleur, le sang et la sueur.*

Frère Loup fut plus intéressé par la chambre. Elle était la proie qu'il chassait, tout autant que celui qui l'avait enlevée.

Peut-être qu'une chose qu'il y apprendrait sur elle aiderait les recherches.

Sur le mur se trouvaient des photographies de danseurs encadrées, et huit d'entre elles étaient des photos en noir et blanc disposées en cercle. Fred Astaire et Ginger Rogers étaient immortalisés au moment où Ginger était en l'air, un large sourire sur le visage, et où Fred souriait d'un air entendu. Un autre cliché en noir et blanc était tiré d'une scène de *Dirty Dancing*, saisissant les acteurs principaux à genoux, se dévisageant d'un air affamé, même si la tension de leur pose indiquait au spectateur qu'ils étaient toujours en train de danser. Un certain nombre d'autres danseurs qu'il ne connaissait pas, essentiellement des couples exécutant une large variété de danses, de la danse de salon à la danse ethnique et moderne. Au centre du cercle de photos se trouvait une image de la taille d'une affiche qui dominait la pièce.

Le photographe avait saisi un danseur en plein vol, traversant l'image en un «Y» gracieux. Ses pieds, en bas à gauche, étaient légèrement flous, donnant vie à la photo et rendant l'immobilité du reste plus profonde. Le bras gauche du danseur, plus loin du spectateur, était tendu vers le haut à droite, et son bras droit, plus proche du spectateur, était rejeté en arrière vers le coin supérieur gauche. Sa tête était inclinée, la ligne de son corps si pure et droite qu'il aurait pu se balancer à la corde d'un bateau pirate. Ses muscles étaient contractés et distendus, mais il parvenait néanmoins à donner l'impression d'être détendu, en paix.

Contrairement aux autres, la photo était en couleur, mais à peine, comme si quelqu'un l'avait remplie de nuances de brun. La chemise blanche ample qu'il portait paraissait crème, ses collants

étaient taupe et le fond ressortait en marron foncé plutôt qu'en noir. Une magnifique image chaleureuse.

—*Rudolf Noureev*, souffla Charles.

—Frère Loup, appela Anna non loin de là. Charles ? Pourrais-tu venir ici un instant ? Je crois que je sens quelque chose.

Elle se tenait dans le couloir, à côté de la salle de bains, l'air songeur.

—Que sens-tu ? lui demanda-t-elle, et il s'approcha d'un pas et le saisit, lui aussi.

—*De la terreur*, répondit-il avant de réessayer, fermant les yeux et éliminant ses autres sens. *Du sang. Son sang à elle. Et...* (Un grognement sourd se fit entendre). *Le sang du tueur.*

Elle avait lutté contre son agresseur, cette petite danseuse. Ce n'était qu'une petite goutte de sang, mais c'était suffisant.

Il la lécha, sentant l'odeur monter dès que sa langue la toucha, brisant la magie d'occultation qui avait tenté de dissimuler même un tout petit peu de l'homme qui était venu ici faire du mal. Un homme, mais pas un humain, ou pas complètement humain. Le goût amer de la magie dans le sang lui démangeait la langue. Il reconnaîtrait cet homme quand il le sentirait une nouvelle fois.

— *Un métis fae*, lui dit-il.

— Nous aurions probablement dû laisser ce sang pour les laboratoires du FBI, dit Anna, d'une voix un peu contrite.

—*Ma chasse*, l'assura Frère Loup, même si Charles était d'accord avec Anna. *Mes règles*. Ce dernier point comptait autant pour Charles que pour Anna. Il regarda la porte fermée de la salle de bains. S'il l'avait suivie, il aurait peut-être attendu dans la salle de bains. *Peux-tu ouvrir la porte, que je le cherche ici ?*

Elle entoura sa main d'un pan de son chemisier et ouvrit. Tout d'abord, il crut qu'il n'y avait rien à trouver, que l'agresseur avait attendu ailleurs.

Puis il saisit la faible trace de l'excitation, qu'il ressentait plus qu'il n'en sentait l'odeur, et un soupçon d'autre chose qui fit passer Charles au premier plan, attiré par ce qu'il comprenait mieux que le loup : des esprits.

Certaines maisons avaient des esprits et d'autres pas, et ni lui ni Charles ne savait pourquoi. Ce n'étaient pas des fantômes ; ils étaient la conscience de choses que le père de Charles ne croyait pas vivantes : les arbres et l'eau, les pierres et la terre. Les maisons et les appartements... certains d'entre eux, en tout cas.

Celui-ci était vague et timide, mieux valait que le fils de la chamane se charge de lui plutôt que le loup.

—*Montre-moi*, dit Charles à l'esprit de la maison. *Montre-moi qui a attendu ici.*

La résidence était neuve. Elle n'avait pas été le foyer de générations d'enfants, aussi l'esprit était-il faible. Tout ce qu'il fut capable de leur donner fut une impression de patience et de largeur, bien plus large que celle dont c'était la maison. Une odeur propre... non, c'était faux; il sentait les détergents. Il portait un... quelque chose.

—*Quelque chose ? Charles était patient avec l'esprit. Une arme ?* Frère Loup fournit une odeur de pistolet, d'huile, de poudre, de métal.

Rapide dénégation et une réaction, une réponse plus sensorielle qu'exprimée par des mots : quelque chose de doux, essentiellement textile, avec seulement une trace de métal.

—*Un sac, comme un sac de gym,* pensa Charles, se représentant minutieusement un sac de ce genre dans sa tête, et l'esprit se mit à sauter de joie, fournissant de plus en plus de détails sur le sac. Comme si, en le nommant, Charles avait tiré le bouchon de la bouteille contenant son savoir.

—*Il a apporté un sac,* dit Frère Loup à Anna d'un ton triomphant parce qu'il avait eu raison au sujet de la cage d'escalier. *Un grand sac en toile, et a fourré notre femme disparue dedans. Il l'a transportée dans l'escalier, c'est pour cela que je n'ai pu la sentir que le long des murs.*

—Il n'a pas d'odeur ? demanda Anna, ayant saisi quelque chose de ce qu'il avait découvert.

Sa voix fit fuir l'esprit.

—*Il a dissimulé son odeur avec de la magie qui ressemble un peu à la magie fae,* lui dit Charles.

Frère Loup pensa au goût amer du sang du ravisseur qui s'attardait encore sur sa langue. *Cela ressemble aussi à de la magie de sorcière, noire et baignée de sang.*

Charles était d'accord. *La sensation est moins... civilisée que la magie fae dont j'ai l'habitude.*

—Est-ce qu'une sorcière serait capable de porter une femme adulte dans un escalier sur onze étages ? demanda Anna.

—*Peut-être pas directement,* répondit Charles après un moment de réflexion. *Mais il y a toujours un moyen.*

—Au début de la chasse, dit Anna.

—*Exactement,* approuva Charles.

—Qui, parmi nous, en sait beaucoup sur les faes et leur magie ? demanda-t-elle. Est-ce que Bran saurait ?

—*Nous avons une meilleure source,* suggéra Frère Loup. *Son père est vieux et puissant.*

—Il a cherché à prendre une épée, dit Anna. Est-ce ainsi que tu sais qu'il est vieux ?

Frère Loup lui transmet le souvenir d'une odeur de créatures qui avaient plus de quelques siècles, une fragrance légère qui se faisait plus riche.

—*Vieux*, expliqua Charles.

Puis ils lui décrivirent l'odeur du pouvoir chez les faes, commençant par quelque chose de plus faible et augmentant jusqu'à ce que Charles lui dise : *C'est cela, la force. Mais ce sont des créatures subtiles, les faes. Ils ne peuvent pas ajouter à leur odeur parce que, pour la plupart, ils sont incapables de la sentir. Néanmoins, quand ils cachent ce qu'ils sont, ils peuvent parfois aussi occulter ce que nous pouvons sentir à leur sujet. L'odeur de celui-ci est vieille, mais aussi faible que possible pour quelqu'un qui sent toujours le fae.*

—Alors l'odeur d'un fae ne sera probablement pas plus puissante ou plus vieille qu'il n'est en réalité, dit Anna, mais elle peut être plus faible. De la même façon que Bran aime dissimuler sa nature.

Frère Loup souffla en signe d'assentiment. Charles ajouta : *Je crois que ce serait une bonne chose d'en discuter avec le père de Lizzie quand il n'y aura pas d'humain présent.*

—Discuter de sa puissance ? lui demanda sa compagne, relevant un coin de la bouche.

Elle savait ce qu'il avait voulu dire, elle avait un sens de l'humour idiot, parfois. Frère Loup appréciait cela chez elle. Mais Charles était d'humeur plus grave et traita sa question comme si elle la pensait vraiment.

—*Non. Discuter avec lui du genre de fae qui correspondrait aux paramètres qu'on nous a donnés pour ce tueur en série.*

Frère Loup éternua pour qu'elle sache qu'il la trouvait drôle.

—Avez-vous trouvé quelque chose? demanda Leslie quand Anna les fit sortir de l'appartement.

Anna regarda les agents de police ressemblant à des techniciens de la scientifique qui les attendaient et se demanda si c'était l'hypothèse du tueur en série - ou quelque chose lié au père de la disparue - qui avait fait sortir les grosses huiles sur une affaire où la victime n'avait disparu que depuis quelques heures.

—Oui, dit-elle pour répondre à la question de l'agent du FBI. Celui qui l'a enlevée est un fae... ou a accès à la magie fae. Il s'est dissimulé dans sa salle de bains et a attendu qu'elle vienne à lui.

Après avoir fait un geste à l'équipe de la scientifique en direction de l'appartement, Leslie sortit un petit cahier à spirale et se mit à gribouiller des choses dedans. Elle ne leva pas la tête quand elle demanda :

— Qu'avez-vous trouvé d'autre ?

— Il est monté sans se faire remarquer. Un fae pur sang serait monté en ressemblant à n'importe qui, probablement à quelqu'un qui vit vraiment ici, lui dit Anna.

Ce n'était que spéculation, mais c'était ce qu'elle aurait fait si elle avait pu se cacher à la manière des faes. Ils avaient plusieurs variantes du sort « Ne me regardez pas » qui étaient plus fortes que la magie de meute, mais le glamour, le pouvoir que tous les faes partageaient, était plus que cela : une

illusion très forte.

—Quelle que soit la façon dont il est arrivé, il est reparti avec sa proie dans un sac de gym et l'a portée pour descendre l'escalier.

Leslie releva la tête à ces mots.

—Il l'a portée pour descendre ? Sur onze étages ?

—Sans la traîner, précisa Anna, en posant un doigt sur le mur du couloir, à peu près à la hauteur où Frère Loup l'avait pisté.

S'il l'avait transportée les bras le long du corps... il était plus grand qu'un humain. Mais Anna ne le dit pas, se contentant de donner les faits à Leslie.

— Le ravisseur ne laisse pas d'odeur, alors nous étions un peu embrouillés au début.

Elle jeta un coup d'œil au père de la disparue, qui se tenait au repos, les yeux rivés au sol.

—Vu qu'il n'a pas laissé d'odeur, il est possible qu'il s'agisse d'une personne qui était déjà venue à l'appartement, quelqu'un qu'elle connaissait, mais ce n'est pas notre sentiment. Il l'a prise par surprise dans le couloir devant la salle de bains. Elle a lutté, et sérieusement. Il y a un bel impact sur le mur en plâtre à côté de la porte de la salle de bains. Mais elle n'était pas de taille.

— *Il s'est servi d'une drogue, dit Charles. J'en ai saisi une trace dans la salle de bains.*

— Qu'est-ce que le loup vient de vous dire ? demanda Alistair Beauclaire.

Sa voix avait dû être un sacré atout dans une salle d'audience, calme, posée et magnifique. Si elle avait été humaine, sans ses sens aiguisés pour la détromper, elle n'aurait jamais su que ses mots lui avaient fait beaucoup de mal : il avait espéré qu'il s'agissait de quelqu'un qu'il pourrait traquer.

—Le ravisseur l'a droguée. (Elle regarda Charles.) Sais-tu ce qu'il lui a donné ?

—*Cela ressemblait à de la kétamine pour moi, dit Charles. Mais ce n'est pas ma spécialité.*

Elle transmit sa réponse et sa mise en garde à leurs auditeurs tout en réfléchissant à un moyen d'isoler le père de Lizzie pour discuter loin des oreilles humaines.

—Je suis désolée que nous ne puissions pas vous aider plus, dit Anna. Comme vous le savez, nous avons un enjeu dans cette affaire et personne ne veut que quelqu'un d'autre ne meure. Peut-être que si nous en savions plus sur le fae qui l'a enlevée ou sur ce que le tueur fait exactement à ses victimes...

Elle marqua un silence et ajouta avec délicatesse :

— Ou faut-il dire « les tueurs » ?

L'agent Fisher l'évalua du regard tandis que Mooney, le seul agent de la police locale demeuré sur les lieux, se raclait la gorge bruyamment. Beauclaire l'observa avec intérêt.

Anna croisa son regard et dit sans emphase particulière :

— Nous le trouverons, mais plus nous en saurons, plus vite nous y arriverons.

Elle se tourna vers l'agent du FBI et lui dit :

— Si vous avez besoin de nous contacter et que mon téléphone sonne dans le vide, vous pouvez essayer celui de Charles.

Elle débita le numéro, qui commençait par l'indicatif de Boston car Bran estimait que signaler qu'ils venaient du Montana était une erreur.

L'expression du visage de Leslie Fisher se fit dubitative avant de redevenir neutre. Elle avait compris qu'Anna avait fait une erreur volontairement, mais elle ne fit pas de commentaire à voix haute.

—Vous feriez mieux de rentrer chez vous, dit Fisher. Si vous pensez à quelque chose d'autre, appelez-moi ou appelez l'agent Goldstein.

CHAPITRE 6

Anna verrouilla leur porte et ôta le collier de Charles, qu'elle posa ainsi que la laisse sur une petite table contre le mur.

— Si son père est un fae ancien et puissant, pourquoi ne peut-il pas la trouver ? demanda Anna.

— *Peut-être que son pouvoir ne va pas dans cette direction*, répondit Frère Loup. *Ou que quelque chose le bloque. Je n'y connais pas grand-chose en magie fae, mais je peux dire qu'aucune magie n'a de réponse à tout. C'est un outil. Un marteau est un bon outil, mais ne sert à rien pour retirer les écrous.*

— D'accord, dit-elle. Je comprends cela.

Elle ôta ses chaussures et se passa la main dans les cheveux. Elle était fatiguée.

— Peux-tu me dire ce qui ne va pas avec Charles ? Frère Loup la regarda sans rien dire.

— On dirait que non. Charles, comment puis-je t'aider si tu ne me laisses pas faire ?

— *Tu ne peux pas m'aider*, répondit Charles. Elle prit une inspiration.

— Est-ce que tu viens tout juste de me mentir ? Elle n'en était pas sûre, mais cela ne ressemblait pas non plus à la vérité.

Frère Loup regarda ailleurs. *Charles ne te laissera pas l'aider.*

— Très bien, répondit-elle. Voilà. Moi aussi, je t'ai menti.

Elle n'allait pas bien, même pas un peu.

— *Nous devrions être humains quand le seigneur fae arrivera*, finit par dire Frère Loup.

Anna ne savait que répondre, aussi ne dit-elle rien. Au bout d'un moment, Charles commença à reprendre son apparence humaine. Cela ne lui prendrait pas longtemps, cinq ou dix minutes. Avec le sang d'une chamane Tête-Plate, il lui fallait beaucoup moins de temps pour changer que n'importe quel autre loup de sa connaissance.

Le changement était douloureux, encore plus quand on le faisait dans un sens puis dans l'autre en seulement quelques heures, et Charles n'était pas en bon état quand il avait commencé. Anna sentait sa douleur, vaguement, parce qu'il ne l'aurait jamais laissée ressentir quoi que ce soit s'il l'avait pu.

Mieux valait le laisser seul quelques minutes. Mieux valait s'éloigner de la tentation d'une véritable dispute, surtout quand ils pouvaient recevoir une visite à tout moment. Et ils n'étaient pas non plus

revenus à la case départ. Leur lien demeurait ouvert entre eux, témoignant qu'il allait mieux qu'avant.

Il était quatre heures du matin. Elle se demanda si elle devait prendre une douche et s'habiller, ou se laver les dents et se remettre au lit. Elle n'arriva pas jusqu'à la salle de bains. Le lit était encore froissé après son départ, et il était trop tentant pour résister.

Elle se glissa sous les couvertures et enfonça la tête dans l'oreiller de Charles. Elle le sentit plus qu'elle ne l'entendit entrer dans la chambre. Il s'arrêta près du lit et lui posa légèrement la main sur la fesse, et quelque chose en elle se détendit.

— Ne te mets pas trop à l'aise, Belle au Bois Dormant, marmonna-t-il pour plaisanter, ressemblant à ce qu'il était autrefois.

Il ne la laissait peut-être pas l'aider, mais il faisait malgré tout des progrès, en dépit de sa décision de se replier derrière Frère Loup.

— Nous aurons de la compagnie plus tôt que tard. Tu as clairement offert au fae de lui donner des informations que le FBI ne lui communiquera pas, et il n'attendra pas une heure polie pour nous rendre visite. Je doute qu'il dorme beaucoup tant que le destin de sa fille sera incertain... je ne dormirais pas, à sa place.

Elle attendit que la douche se mette à couler pour sortir la tête de sous les couvertures. Non. Charles ne se reposerait pas tant qu'un de ses enfants serait en danger. S'il avait des enfants.

Les louves-garous ne pouvaient pas porter de bébé à terme. La lune appelait et elles se changeaient en louves, et la violence de ce changement était trop difficile à supporter pour le fœtus. Elle avait demandé à Samuel, qui était médecin, s'il était possible à la place de demeurer sous forme de loup pendant toute la durée du terme. Il avait blanchi et secoué la tête.

— Plus tu restes loup, moins l'humain dirige. Si tu restes loup trop longtemps, alors il est impossible de revenir.

— Je suis un Oméga, lui avait répondu Anna. Ma louve est différente. Nous pourrions essayer.

— Cela se termine toujours mal, lui avait brutalement répondu le frère de son compagnon. Je t'en prie, n'en parle ni à Charles ni à Père. La dernière expérience a été violente. Il y avait une femme... elle a réussi à se cacher de Bran jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Un loup-garou n'est pas un loup, Anna, pour soigner et protéger son petit. Quand nous avons fini par la localiser, Charles a dû la tuer parce qu'il ne restait rien de son humanité, rien qu'un fauve. Il l'a acculée dans la grotte où elle avait installé sa tanière. Elle avait donné naissance, c'est vrai. Ensuite, elle avait tué le bébé.

Son regard avait été à vif et violent, aussi avait-elle changé de sujet. Mais Anna avait ses propres idées sur le sujet ; Frère Loup n'était pas une créature incapable de réfléchir qui mangerait son petit, et elle était quasiment certaine que sa propre louve était plus douce. Mais il n'était pas encore besoin de mesures désespérées.

Les loups-garous étaient désormais connus du public et n'avaient plus besoin de se cacher. Il existait des moyens pour les couples incapables d'avoir des enfants biologiques pour une raison ou pour une autre, des moyens qui fonctionneraient pour des loups-garous comme pour des humains.

Pour l'instant, l'opinion publique étant ambivalente à leur sujet, il serait difficile d'avoir recours à une mère porteuse pour leur enfant. Mais ils pouvaient se permettre d'attendre un moment que l'opinion publique évolue.

— Pour que l'opinion publique évolue à quel sujet ? demanda Charles en ouvrant la porte de la salle de bains pour laisser sortir la vapeur.

Il avait une serviette drapée autour de la taille et séchait ses longs cheveux avec une autre.

Elle n'eut pas besoin de lui répondre parce que quelqu'un sonna à leur porte. Le fae était censé les appeler, elle avait laissé son numéro. Visiblement, il avait décidé de se pointer sans y être invité.

Anna ne s'était pas déshabillée, elle passa la main dans ses cheveux et se dirigea vers la porte. Charles se plaça devant elle et fit tomber sa serviette sur le sol.

—Non, dit-il.

Elle leva les yeux au ciel, mais répondit :

—Très bien. Je t'attendrai.

Il s'habilla rapidement sans avoir l'air de se presser tandis qu'elle l'observait. Observer Charles s'habiller et se déshabiller était une des choses qu'elle préférait — c'était encore mieux que de déballer des cadeaux de Noël. Les loups-garous étaient, dans l'ensemble, jeunes, en bonne santé et musclés ; toutes ces caractéristiques étaient attirantes. Mais tous n'étaient pas Charles. Il avait les épaules larges et sa peau sombre avait un éclat soyeux qui invitait ses doigts à le toucher. Ses longs cheveux noirs comme la nuit sentaient...

— Si tu n'arrêtes pas, lui dit-il doucement, même s'il s'arrêta, le tee-shirt juste au-dessus des épaules pour qu'elle voie les muscles lisses de son dos qui descendaient jusqu'à son jean bien coupé, notre gentilhomme visiteur risque d'attendre un certain temps.

Anna sourit et passa un doigt le long de sa colonne vertébrale. Elle pressa son visage contre son tee-shirt en coton et inhala.

—Tu m'as manqué, confessa-t-elle.

—Ah oui ? demanda-t'il d'une voix douce.

Celle-ci se fit encore plus douce quand il reprit :

—Je ne suis pas encore remis.

—Cassé ou entier, lui dit-elle, sa voix se muant en grondement, tu es à moi. Tu ferais mieux de ne pas l'oublier une nouvelle fois.

Charles se mit à rire, un petit bruit joyeux.

—Très bien. Je me rends. Mais ne va pas me poursuivre avec un rouleau à pâtisserie.

Anna tira son tee-shirt vers le bas et le lissa.

—Alors ne fais rien pour le mériter. (Elle lui donna une petite tape sur l'épaule.) Ça, c'est pour avoir manqué de respect au rouleau à pâtisserie de ma grand-mère.

Il se retourna pour lui faire face, ses cheveux humides emmêlés autour de ses épaules. Le regard grave, même si les coins de sa bouche étaient relevés, il dit :

—Je ne manquerai jamais de respect au rouleau à pâtisserie de ta grand-mère. Ton ancienne meute a fait tout ce qui était en son pouvoir pour faire de toi une victime, et quand ce loup fou s'est attaqué à moi, tu as néanmoins empoigné le rouleau à pâtisserie pour me défendre de lui, alors même qu'il te terrifiait. Je crois que c'est l'acte le plus brave que j'aie jamais vu. Et c'est peut-être la seule fois que quelqu'un a tenté de me défendre depuis que je suis parvenu à l'âge adulte.

Il lui toucha le nez, se pencha...

La sonnette retentit, de façon prolongée, comme si quelqu'un s'impatientait.

Les yeux mi-clos, Charles regarda la porte d'entrée de la même façon qu'il aurait regardé un grizzli ou un raton-laveur interrompant sa chasse.

—Je t'aime aussi, murmura Anna, même si elle se trouvait au moins aussi grognon qu'il devait l'être. Allons voir ce que le père de Lizzie a à nous dire.

La sonnette retentit une nouvelle fois.

Charles prit une inspiration, passa la main dans ses cheveux humides pour se débarrasser des plus gros nœuds, jeta un coup d'œil au miroir sur le mur et se figea.

— Charles ?

Son côté de leur lien se referma si brusquement qu'elle fut incapable de retenir un faible cri, mais elle comprit que sa motivation était unique et immense : il voulait la protéger. Il ne la regarda pas et, quand la sonnette retentit encore, il sortit de la chambre.

Elle se mit à l'endroit où il s'était tenu, face au miroir, et tenta d'apercevoir ce qui l'avait autant perturbé. Des voix d'hommes et de femmes lui parvinrent à l'oreille. Le miroir était biseauté, dans un cadre simple mais de bonne facture, et elle s'y voyait, de même que le reflet des murs de la pièce derrière elle. Il y avait une peinture à l'huile originale d'une montagne sur le mur à sa droite, près de la porte de la salle de bains. Juste derrière elle, les rideaux de dentelle crème étaient tirés devant la fenêtre, toujours obscurcie par la nuit.

Qu'avait-il vu dont il voulait la protéger ?

Quand elle arriva dans le salon, Alistair Beauclaire se trouvait déjà dans l'appartement, de même que les agents spéciaux Fisher et Goldstein.

—J'ai pensé, disait Beauclaire, que cela nous ferait gagner du temps de tous nous retrouver et de jouer cartes sur table. La vie de ma fille est plus importante que la politique et les secrets.

C'était, de la part d'un fae, un geste surprenant. Anna n'avait pas eu grand-chose à faire avec les faes, mais elle savait qu'ils ne donnaient jamais la moindre information à quiconque s'ils pouvaient l'éviter.

Beauclaire regarda Charles ; il dut lever les yeux.

—Je sais qui vous êtes, dit-il à Charles. Vous avez peut-être une chance de la retrouver, mais pas si nous butons tous sur des secrets que nous ne pouvons pas révéler. (Il jeta un coup d'œil pour intégrer les agents du FBI à la conversation.) Si vous retenez une minute de plus quelque chose qui nous aurait permis de retrouver Elizabeth, vous le regretterez. Nous allons parler ce matin de choses que les étrangers ignorent, confiants que vous vous en servirez pour arrêter le tueur.

Leslie étrécit les yeux à cette menace, mais Goldstein la digéra sans la moindre réaction, pas même une accélération de son pouls : il avait seulement l'air fatigué et plus frêle que la dernière fois qu'Anna l'avait vu.

—Je vous assure, dit celui-ci à Beauclaire, que notre mission est de veiller à ce que l'on retrouve rapidement votre fille. Si nous n'étions pas d'accord avec vous, nous ne serions pas là. Quelles que soient les influences que vous ayez fait jouer.

Anna se demanda comment le FBI ou Beauclaire avait deviné où elle et Charles séjournaient. L'appartement appartenait à une petite société, propriété entière d'une société plus importante, et ainsi de suite *ad infinitum*. Le tout était détenu à son tour par Aspen Creek & Co., qui n'était autre que le Marrok.

Se présenter sans être annoncé était une démonstration de puissance, annonçant « Vous ne pouvez pas nous échapper ». Cela paraissait un peu trop agressif venant du FBI : elle et Charles n'étaient pas suspects. D'après Anna, il était plus probable que Beauclaire soit le responsable de cette visite matutinale, cherchant à établir sa domination en envahissant leur territoire à l'improviste, exigeant la maîtrise des recherches pour retrouver sa fille. Elle comprenait ce qu'il essayait de faire, mais cela ne marcherait pas avec Charles, même si cela rendrait peut-être son compagnon plus dangereux s'il décidait d'en prendre ombrage. L'expression que celui-ci arborait en public était trop lisse pour qu'elle la déchiffre à cet instant, ce qui lui apprit qu'il ressentait beaucoup de choses dont il ne souhaitait pas qu'elle soit au courant.

Il avait refermé leur lien pour la protéger.

Elle tenta d'en ressentir de la colère, afin de ne pas s'inquiéter ou de ne pas en être blessée, mais il était un loup dominant et une partie de cela signifiait qu'il prenait soin de ce qui lui appartenait. Sa femme, sa compagne, était en haut de la liste. Il la protégerait de tout ce qui, selon lui, risquait de l'attaquer par l'entremise de leur lien.

Mais il avait oublié quelque chose tout du long. Il était à elle. À elle. Il se faisait du mal pour la protéger et elle allait y mettre un terme, mais pas pour l'instant. Pas en public. Un bon chasseur est patient.

Charles lança un bref regard à Anna, et elle étrécit les yeux pour lui dire que la colère qu'il ressentait émanant d'elle était dirigée contre lui. Il arqua un sourcil et elle leva le menton.

Reportant son attention sur les intrus, il invita d'un geste silencieux chacun à prendre place sur le grand canapé devant la télévision. Il tira une chaise en bois massif de sous la table de la salle à manger et la plaça face à eux, devant la table basse.

Les agents du FBI s'installèrent au bord du canapé. Goldstein paraissait plus fatigué qu'intéressé, mais Leslie Fisher regardait Charles intensément, sans croiser son regard, sans le défier, se contentant de l'analyser. Un intérêt aussi intense aurait mis Anna sur les dents, sauf qu'il n'y avait pas la moindre chaleur dans le regard de Leslie. Cela relevait plutôt du « Observons le sujet dans son habitat naturel » que d'un « Il est vraiment sexy ».

Beauclaire, pour sa part, se renversa dans le moelleux du canapé comme si la pensée qu'il serait gêné s'il devait se déplacer rapidement ne lui était jamais venue à l'esprit. «Je n'ai peur de personne ici», disait sa posture. Celle de Charles - détendu, bras croisés sans être serrés, le menton légèrement incliné - disait «Vous m'ennuyez; battez-vous et mourez, ou reculez ».

Anna s'empara d'une autre chaise en bois et la plaça à côté de Charles, puis s'assit.

— Très bien, dit-elle pour interrompre le festival de testostérone avant qu'il ne débute pour de bon. Qui commence ?

Charles regarda Beauclaire.

—Est-ce que les faes savent que quelque chose les chasse depuis les années 1980 ?

—Nous sommes ici pour échanger des informations, répondit-il, tendant la main d'un air magnanime. Je suis heureux de commencer. Oui, bien entendu, nous le savions. Mais il ne chassait que les gens sans importance, les sang-mêlés, les faes solitaires. Personne n'ayant de famille pour les protéger. Personne n'ayant véritablement de pouvoir.

Sa voix était détendue.

— Personne ne valant la peine de se mettre en danger, dit Charles.

Beauclaire l'observa d'un air poli, aussi évident qu'un adolescent qui aurait levé le majeur.

—Nous ne sommes pas une meute. Nous ne sommes pas tous bons amis. Nous sommes essentiellement des ennemis polis. Quand un fae meurt, s'il n'est pas puissant - quelqu'un qui a de la valeur pour nous, tout simplement parce qu'il en reste si peu -, s'il n'a pas de la famille ou des alliés puissants, la plupart des autres faes considèrent cette disparition avec un soupir de soulagement. Tout d'abord, eux ne sont pas morts. Ensuite, cela ne fait de mal à personne d'autre, et ce fae n'a plus la liberté de faire alliance avec un ennemi potentiel.

Sa voix accentua juste un peu la dernière phrase.

—Cela vous ennuie, dit Leslie.

Anna aimait les gens compétents. Peu d'humains étaient aussi doués que les loups pour déchiffrer les autres. Leslie était très douée pour comprendre aussi bien Beauclaire.

Ce dernier regarda l'agent, commença à dire quelque chose, hésita, puis dit :

— Oui, agent Fisher, cela m'ennuie qu'on ait laissé un tueur éliminer les personnes de son choix depuis bientôt un demi-siècle. Si j'avais été au courant, j'aurais fait quelque chose, ce qui est probablement la raison pour laquelle je n'ai pas été informé. Une erreur que j'ai commencé à réparer. Mais, dans cette affaire, ceci passe au second plan par rapport à ce qui me préoccupe : un tueur qui torture ses victimes avant de les tuer détient ma fille.

— Savez-vous qui ou ce qui chasse, Monsieur Beauclaire ? demanda Goldstein. S'agit-il d'un fae ?

— Oui. Je sais quel genre de fae pourrait entrer dans un immeuble sans laisser de piste valable pour un loup-garou, et pourrait se dissimuler de sorte que les gens qui passent à côté de lui ne discerneraient pas sa présence.

— C'est inhabituel, répondit Anna. La plupart des glamours ne fonctionnent pas sur l'odeur.

— On ne peut pas cacher ce que l'on ne perçoit pas, reconnut Beauclaire. La plupart des faes qui savent suivre une odeur aussi bien qu'un loup-garou ont un esprit de bête fauve, comme le géant dans *Jack et le haricot magique*. Ces faes étaient incapables de se cacher des chrétiens porteurs de fer froid qui nous ont jetés hors de nos foyers, ils ont donc péri, pour l'essentiel. Mais il en reste quelques-uns qui seraient capables de percevoir et de cacher leur odeur. Parmi tous ceux qui ont ces capacités, le seul qui serait également suffisamment fort pour transporter ma fille hors de sa maison dans un sac et qu'on le croie en train de transporter du linge sale est un seigneur cornu. Goldstein plissa les yeux.

— Le vieux terme pour désigner un homme cocufié ? Ce n'est pas ce que vous voulez dire.

— Cornu, dit Charles. Vous voulez dire avec des bois. Beauclaire hocha la tête.

— Oui.

— Herne le Chasseur, suggéra Charles.

— Semblable à Herne, répondit Beauclaire. Ils n'ont jamais été très nombreux, moins d'une poignée à ma connaissance. Le dernier de ce côté-ci de l'Atlantique a été tué en 1981, heurté par une voiture dans le Vermont. Le conducteur a cru avoir tué un très gros cerf, mais l'un des nôtres, capable de voir le fae sous la peau du cerf, a été témoin de l'accident. Nous avons volé le corps quand personne ne regardait.

— Vous pensez qu'il y en a un autre ? demanda Leslie. Il acquiesça.

— C'est ce que les preuves suggèrent.

— Si le tueur est un fae, alors pourquoi n'a-t-il pas commencé par chasser des victimes faes avant que ceux-ci ne révèlent leur existence ? demanda Anna.

— Le fait que le suspect soit un fae expliquerait pourquoi il était toujours en activité après autant d'années, pourquoi il arrivait à enlever un loup-garou sans que personne ne le remarque. Mais cela n'expliquait pas pourquoi il s'était mis à cibler les faes uniquement après qu'ils eurent fait leur *coming out*.

—Je ne suis pas le tueur pour connaître ses motivations, Madame Smith, dit Beauclaire. (Il lâcha le « Smith » pour montrer qu'il connaissait leur véritable nom : il concourait toujours pour être en haut de la chaîne alimentaire dans la pièce.) Les coïncidences, cela arrive.

—Appelez-moi Anna, lui dit-elle d'une voix amicale. C'est ce que font la plupart des gens.

Il la dévisagea un moment. Charles gronda et le fae détourna brusquement le regard d'elle, puis fronça les sourcils, irrité d'avoir perdu la main. Mais Anna sentait que l'atmosphère du salon s'était allégée à présent que le combat pour la dominance était perdu et gagné.

Beauclaire inclina la tête en direction de Charles, puis sourit à sa compagne, et elle se dit qu'elle n'avait jamais vu une expression aussi triste de sa vie. À son apparence, elle comprit ce qu'il faisait et pourquoi : il pensait que sa fille était perdue, elle le voyait. Ce n'était pas le cas plus tôt, pas quand ils se trouvaient à l'appartement de sa fille, mais quelque chose - peut-être le fait que le tueur soit fae - lui avait fait changer d'avis. Il traquait son assassin, à présent, il n'essayait plus de sauver sa fille. Peut-être était-ce pour cela qu'il avait cédé si facilement devant Charles.

— Une coïncidence, admit Beauclaire, est très improbable. J'ai une autre explication, un fae aurait pu ignorer sa vraie nature avant d'apprendre l'existence de telles créatures.

Il parcourut la pièce du regard, mais Anna fut incapable de dire ce qu'il cherchait.

—À l'apogée de l'époque victorienne, finit par dire Beauclaire d'une voix douce et calme qui démentait ce que disait son odeur, quand les chevaux de fer ont traversé et parcouru l'Europe, plusieurs choses sont devenues évidentes. Il n'y avait plus de place pour les faes dans l'ancien monde et nous étions trop peu nombreux. De 1908 à il y a seulement quelques années, la politique des Seigneurs Gris, ceux qui dirigent les faes, était de retrouver les faes rares mais utiles et de les forcer à se marier et à se croiser avec des humains, puisque les humains se reproduisent bien plus rapidement que nous.

Anna le savait, mais elle n'avait pas compris que cela durait depuis si longtemps. À en juger par l'expression de Leslie, elle était presque certaine que l'agent du FBI ignorait tout de la politique de croisements. C'était intéressant, parce que son visage n'avait absolument pas changé quand Beauclaire avait mentionné l'existence des Seigneurs Gris, qui était également un grand secret.

Goldstein aurait tout aussi bien pu écouter la météo, vu qu'il n'avait pas changé d'expression. Il était impossible de dire s'il était au courant ou non pour les faes.

—On croyait, poursuivit Beauclaire, que le sang humain était plus faible et que le sang fae dominerait... et les humains se reproduisent si facilement, même avec un fae pour partenaire. (Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration.) La sagesse de ces croisements forcés est désormais remise en cause. Les faes métissés affrontent de nombreux défis. Pour l'essentiel, ils ne sont pas acceptés par les autres faes. Et trop d'entre eux font montre de... propriétés étranges : les malformations de naissance sont très élevées. Une fois engendrés, un taux élevé de métis ont été abandonnés par leur parent fae, ce qui les a laissés découvrir qui et ce qu'ils étaient tout seuls, avec parfois des résultats désastreux. Et un grand nombre de ces enfants se sont révélés entièrement humains.

Charles se rassit.

— Comme votre fille ? demanda-t'il d'une voix douce.

— Comme ma fille. La seule chose qu'elle tient de moi est l'amour de la danse de ma mère, et elle doit s'entraîner des heures chaque jour pour effectuer ce que faisait ma mère sans le moindre effort. (Beauclaire baissa les yeux, puis regarda Charles.) Vous êtes âgé, mais pas autant que votre père. Peut-être êtes-vous en mesure de comprendre pourquoi j'ai lutté contre ce diktat aussi violemment que tout ce contre quoi je me suis battu. Tromper une humaine dans le but d'engendrer un enfant avec elle... c'est un déshonneur. Oui. Et pourtant cela m'a donné quelqu'un que j'aime profondément.

Il inspira, puis regarda Charles dans les yeux. Il ne s'agissait pas d'un défi, plutôt une façon de montrer à quel point il était sérieux.

— Il n'est pas sage, dit Beauclaire d'une voix tendue, et quelque part dans les voyelles, Anna entendit un accent peu éloigné de celui de Bran quand il était en colère. Il n'est pas sage de donner à quelque chose d'âgé et de puissant quelque chose à aimer. Et je suis très âgé. (Il regarda les agents du FBI.) Et il est même possible que je sois plus âgé que votre père. Nous n'avons pas comparé.

Leslie réagit à l'idée qu'un loup-garou puisse être plus âgé qu'un vieux fae, un fae immortel. Goldstein eut seulement l'air plus fatigué, et c'était peut-être également une réaction.

— Ne vous faites pas de fausses idées, leur dit Anna. L'espérance de vie pour une personne à partir du moment où elle est Changée et devient un loup-garou est d'environ dix ans.

— Huit, dit Charles, l'air aussi épuisé que Goldstein. Anna savait que ses données étaient correctes l'année précédente. Elle tendit la main et lui toucha la cuisse, mais il ne la regarda pas. Il n'était pas entièrement impliqué dans la réunion, se dit-elle. Il continuait de jeter des regards au mur de fenêtres derrière le canapé. Elle fronça les sourcils, remarquant la façon dont, avec le ciel encore noir dehors, le verre reflétait la pièce. Il voyait quelque chose dedans.

— Quatre de nos enfants métis sur dix survivent jusqu'à l'âge adulte, disait Beauclaire. Ils sont la proie favorite des autres faes s'ils ne sont pas protégés. Ma fille aura vingt-trois ans dans deux semaines.

Anna regarda Charles à la dérobée. Il ne paraissait pas écouter, et ce qu'il voyait dans les fenêtres-miroirs l'éloignait de plus en plus.

— Quel genre de danse pratique votre fille ? demanda brusquement Anna. J'ai vu des pointes, mais aussi des costumes de danse de salon.

— En fait non, pas vraiment, mais Frère Loup les avait vus et l'en avait informée.

— De la danse classique, répondit le père de Lizzie. De la danse classique et contemporaine. L'un de ses amis fait de la danse de salon et elle a fait équipe avec lui un certain temps il y a quelques années. La danse de salon c'est pour la détente et la danse classique, c'est sérieux, m'a-t-elle dit. (Beauclaire sourit à Anna.) Quand elle avait six ans, elle s'est déguisée en princesse fée pour Halloween, avec des ailes. Elle dansait dans la pièce et je lui ai demandé pourquoi elle ne volait pas. Elle s'est arrêtée et m'a dit avec franchise que ses ailes étaient fausses. Que danser était ce qui se rapprochait le plus de voler, pour elle. Et elle adorait voler.

Cela ne suffisait pas. Charles était toujours préoccupé. Anna lui toucha le visage et attendit qu'il détourne la tête.

—Lizzie Beauclaire n'a pas vingt-trois ans. Elle adore danser. Et elle est toute seule avec un monstre qui va la torturer et la tuer si nous ne la retrouvons pas bientôt. Tu es son meilleur espoir.

Elle n'ajouta pas « Alors assume et fais attention », mais elle savait qu'il l'avait entendu dans sa voix.

Charles inclina la tête, même si son visage était calme. Au moins il ne regardait plus les fenêtres.

— Rappelle-toi de cela, lui dit farouchement Anna en retirant sa main de son visage. Tu ne peux pas changer le passé, mais cela, nous pouvons le faire. Beauclaire a répondu le premier ; c'est notre tour. Que savons-nous qui puisse aider la traque ?

Elle croisa son regard et le soutint jusqu'à ce qu'il avance dans son siège et hoche brièvement la tête.

—Les corps que la police a découverts sont tailladés. (Il se tourna vers les agents du FBI.) J'ai senti la magie noire - la magie du sang - sur l'homme qui a enlevé Lizzie Beauclaire. Cela me fait penser à des sorcières, et ces entailles sur les victimes pourraient avoir un sens. Les faes n'ont pas besoin de magie de sang.

— Elle ne fonctionne pas pour nous, dit Beauclaire, mais sa voix était absente.

Il observait Charles. Mais il ne le regardait pas dans les yeux, loin de là.

Goldstein répondit :

—J'ai plus de détails à ce sujet. (Il ouvrit son attaché-case et tendit une épaisse liasse de photographies à Charles.) La plupart des victimes ont des formes incisées dans la peau ; nous étudions la piste de la sorcellerie et du vaudou depuis dix ans. Mais les sorcières qui acceptent de parler disent seulement que cela ne ressemble à rien qu'elles connaissent. Ce n'est pas du vaudou. Il ne s'agit pas de runes. Ni de hiéroglyphes ni d'un autre langage symbolique utilisé par les sorcières.

Charles ouvrit le dossier puis disposa les photos sur la table basse. Il s'agissait surtout d'agrandissements ou de gros plans, certains en noir et blanc, certains en couleurs. Des noms, des dates et des chiffres étaient inscrits en blanc au marqueur dans le coin supérieur gauche. Les clichés représentaient des symboles, aux bords irréguliers et sombres. Certaines marques étaient dues à de violents coups de fouet ; d'autres étaient déformées par la dégradation de la chair dans laquelle ils avaient été gravés.

— Elles vous ont menti, dit Charles en se penchant pour en observer une de plus près.

—Qui ?

— Les sorcières, répondit Beauclaire.

Il en tira une du lot, puis la reposa rapidement. Il ferma les yeux un moment et, quand il les rouvrit,

ceux-ci brûlaient de... rage ou de terreur ; Anna ne le savait pas avec certitude.

—Les symboles qu'utilisent les sorcières, dit Beauclair à Goldstein d'un ton poli et formel, suivent les lignées familiales, dans leur majorité. J'en suis incapable, mais les sorcières auraient dû être en mesure de vous dire de quelle famille proviennent ces dessins. Quelque chose ne va pas dans la façon dont ils sont disposés ou dans leur forme... Au cours de ma très longue vie, j'ai vu beaucoup de choses. Je ne pratique pas la magie du sang, mais j'en ai vu assez souvent.

Charles tourna l'une des photos pour la regarder sous un angle différent et fronça les sourcils. Il sortit son portable de sa poche et prit un gros plan de l'une d'entre elles. Il appuya sur d'autres boutons, et mit le téléphone à l'oreille.

— Charles, dit Bran.

— Des oreilles nous entendent, l'avertit son fils, faisant savoir à son père que quelqu'un d'autre dans la pièce pouvait écouter leur conversation téléphonique. Je t'ai envoyé une photo. Ça ressemble à de la sorcellerie, pour moi. Qu'est-ce que tu en penses ?

—Je te rappelle, dit Bran qui raccrocha. Goldstein se passa une main sur le visage d'un air fatigué.

—Nous sommes censés ne pas les montrer au public, dit-il. Puis-je vous demander de faire en sorte qu'elle ne finisse pas sur Internet ou dans les agences de presse ?

—Vous êtes en sécurité, le rassura Anna. Nous faisons appel à un avis d'expert.

Le téléphone sonna avant que quiconque puisse ajouter quelque chose. Charles mit le haut-parleur quand il répondit.

—Tout le monde peut t'entendre, à présent, dit-il.

Il y eut un petit silence avant que Bran se mette à parler.

— Il faut que tu trouves une sorcière pour étudier cela. Pour moi, cela semble venir des clans irlandais, mais quelque chose ne va pas. Certains de ces symboles n'ont aucun sens et quelques autres sont carrément faux. Il vaudrait mieux qu'une sorcière voie les choses en vrai, pas seulement les photos. Un sortilège contient plus que ce qu'un visuel peut dire.

—Merci, répondit Charles, raccrochant sans cérémonie. Alors, est-ce que quelqu'un connaît une sorcière locale à laquelle nous pourrions parler ?

—Je connais une sorcière, dit Leslie. Mais elle est en Floride.

Charles secoua la tête.

—Si nous devons faire venir quelqu'un, j'en connais une ou deux de fiables. Connaissez-vous quelqu'un à Boston ?

Il regarda Beauclair, qui secoua la tête.

—Je n'en connais aucune qui nous aiderait.

—Si nous trouvons quelqu'un, dit Anna, pourrions-nous l'amener voir l'un des corps ?

— Nous pouvons arranger cela, dit Leslie.

—Très bien, alors, appelons l'Alpha local et voyons s'il en a une qui coopérerait avec nous.

Charles composa le numéro puis donna son téléphone à Anna.

—Il t'apprécie plus que moi. C'est toi qui lui demandes.

—Il a peur de moi, dit Anna, se sentant un peu contente d'elle.

—Ici Owens.

—Isaac, c'est Anna, dit-elle. Il nous faut une sorcière.

Les agents du FBI partirent pour organiser l'entrevue avec la sorcière, qui ne serait pas disponible avant 10 heures du matin. Beauclaire leur apprit qu'il verrait s'il pouvait trouver une personne qui saurait peut-être si le seigneur cornu mort en 1981 avait laissé un enfant métis derrière lui.

Anna attendit que Charles ait refermé la porte.

— Que vois-tu dans le miroir ? lui demanda-t-elle.

Il ferma les yeux et ne se retourna pas pour la regarder.

—Charles ?

—Il y a des choses, dit-il lentement, qui s'arrangent quand on en parle. Il y en a d'autres qui gagnent en puissance quand on parle d'elles. Celles-ci appartiennent à la deuxième catégorie.

Elle y réfléchit un moment puis s'approcha de lui. Les muscles de son dos étaient tendus quand elle les effleura du bout des doigts.

— Il ne semble pas, dit-elle lentement, que demeurer silencieux à leur sujet t'a aidé. (De quel genre de choses n'aimait-il par parler ? Du mal, se rappela-t-elle.) Est-ce que c'est une histoire à la Harry Potter ?

Il tourna la tête à ces mots.

—Une quoi ?

— Une histoire à la Harry Potter, répéta-t-elle. Tu sais, ne prononcez pas le nom de Voldemort parce qu'on pourrait attirer son attention.

Il étudia la question.

—Tu parles du livre pour enfants.

— Il faut que je te fasse regarder plus de films, dit-elle. Ceux-là te plairaient. Oui, je parle du livre

pour enfants.

Il secoua la tête.

— Pas vraiment. Faire attention à certaines choses les rend plus réelles. Elles sont déjà réelles à mes yeux. Si tu les remarques, elles risquent de devenir réelles à tes yeux également, et ce ne serait pas bien.

Brusquement, elle sut. Charles lui avait dit une fois qu'il ne prononçait pas le nom de sa mère de peur que cela la relie à ce monde et l'empêche de passer dans l'autre. Les fantômes, lui avait-il dit, devaient être pleures puis libérés. Si on les gardait avec soi, on devenait malheureux et souillé.

— Des fantômes, murmura-t-elle, et il prit une inspiration sifflante et s'écarta d'elle, se rapprochant de la fenêtre.

— Ne dis pas cela, dit-il brutalement. Elle lui aurait répondu si elle ne s'était pas souvenue que, quand il avait refermé leur lien, il était inquiet à son sujet.

— Très bien, dit-elle lentement. Tu te sens mieux qu'avant notre arrivée, pourtant. Non ?

S'il allait mieux, c'était qu'il s'en sortait.

Il dut réfléchir à cette question avant de répondre.

— Oui. Pas bien, mais mieux.

Elle lui entoura la taille de ses bras derrière lui et inspira son odeur.

— Je laisserai ce sujet si tu me promets une chose.

— Quoi donc ?

— Si les choses recommencent à empirer, dis-le moi et dis-le à Bran.

C'est d'accord.

— Très bien.

Elle effleura le dos de son tee-shirt, comme s'il y avait une poussière ou quelque chose dessus, et non comme si elle brûlait de poser les mains sur sa peau tiède.

— Dormir ou petit déjeuner ? demanda-t-elle soudain. Il nous reste deux heures avant que le FBI passe nous prendre pour nous emmener à la morgue.

Le petit corps recouvert d'un drap sur la table sentait la chair en décomposition, le sel et le poisson. Mais rien de tout cela ne parvenait à recouvrir l'odeur persistante de la terreur. D'après la taille du cadavre, Anna estima qu'il devait avoir sept ou huit ans.

Anna avait été Changée par un viol à la fois physique et métaphysique. Elle avait passé trois ans

dans une meute dirigée par une folle, période durant laquelle elle avait attendu la mort comme une fin à ses souffrances. Charles avait changé tout cela - et elle appréciait l'ironie dans le fait que le Tueur de loups du Marrok, sans conteste le loup-garou le plus craint du monde, l'avait protégée et lui avait donné envie de vivre.

Ironie mise à part, Anna connaissait la mort. La morgue avait son odeur, ainsi que celle d'une bonne dose d'antiseptique, de gants en latex et de fluides corporels. Quand ils étaient entrés dans la salle d'examen exigüe, l'odeur du petit garçon s'était ajoutée au mélange, un garçon qui aurait dû se trouver dehors à jouer avec ses amis et qui, au lieu de cela, arborait les marques évidentes d'une autopsie.

À côté d'elle, Frère Loup grogna, un bruit assez étouffé pour qu'elle estime qu'aucun des humains ne l'avait entendu. Il était de nouveau venu sous forme de loup. Anna enfonça les doigts dans la fourrure de son cou et déglutit douloureusement, tentant de se concentrer sur autre chose que le petit corps sur la table. Même l'inquiétude pour son compagnon valait mieux qu'un enfant mort.

Charles avait promis qu'il la mettrait au courant si les choses empiraient, mais il n'avait pas rétabli le lien entre eux, pas même assez pour lui parler sous sa forme de loup.

— Sa famille était censée venir le chercher aujourd'hui, dit l'homme qui les laissa entrer. (Il portait une tenue chirurgicale propre et neuve : soit il venait juste de commencer sa journée, soit il s'était changé pour eux.) Quand je leur ai expliqué qu'un loup-garou avait proposé de rechercher des indices que nous ne trouvions pas, il n'a pas été difficile de les persuader de le laisser ici jusqu'à demain.

— Vous n'avez pas dit à ses parents que vous me faisiez venir aussi ? demanda la sorcière, qui semblait sortir tout droit d'une série télé des années 1970 : d'âge moyen, un peu boulotte, un peu chiffonnée, les cheveux d'une improbable nuance de roux, et portant des vêtements qui ne lui allaient pas. Le loup-garou est là par hasard et, si je puis me permettre d'ajouter, a supplié la sorcière de venir, et vous n'avez pas pensé à me mentionner ?

La menace de mort dans sa voix réussit parfaitement à faire disparaître toute impression qu'elle jouait la comédie, même si Anna ne put s'empêcher de penser à la *Belle au bois dormant* et à la méchante fée qui était offensée de ne pas avoir été invitée.

Anna détestait les sorcières. Elles portaient l'odeur de la souffrance des autres et aimaient causer des problèmes. Mais même si celle-ci n'avait pas été une sorcière, elle doutait fort qu'elle l'aurait appréciée.

Le Docteur Fuller - Anna avait raté la présentation qu'avait faite Leslie de leur contact à la morgue pendant qu'elle s'imprégnait des odeurs des lieux, mais il portait une blouse à son nom - fronça les sourcils.

— Il vient d'une famille baptiste puritaine. Les loups-garous étaient déjà une grosse concession pour eux. J'ai pensé qu'ils n'auraient pas beaucoup apprécié l'idée d'une sorcière.

La sorcière sourit.

— Probablement pas, reconnut-elle d'un ton joyeux, comme si elle ne s'était pas indignée un instant

plus tôt.

Isaac avait prévenu Anna que sa sorcière préférée était un peu instable. Il lui avait également dit que celle-ci n'était pas très puissante, aussi le mal qu'elle pouvait infliger était-il minime. Il y en avait une autre qui travaillait à l'occasion pour sa meute, mais celle-ci était secrète et beaucoup plus dangereuse. La sorcière ici présente, Caitlin - nom de famille inconnu -, leur dirait tout ce qu'elle découvrirait, rien que pour leur prouver combien elle en savait. L'autre aurait gardé les informations pour s'en servir plus tard ou pour son propre amusement, ce qui n'aiderait en rien Lizzie.

— Dites-leur que nous apprécions leur coopération, dit Heuter, le plus jeune des agents du Cantrip, qui s'était pointé alors qu'ils attendaient la sorcière devant le bâtiment où était installée la morgue du comté.

D'après lui, quelqu'un lui avait dit qu'ils allaient voir le corps mais, à en juger par l'attitude de Leslie - polie mais distante -, ce n'était pas elle.

Goldstein avait été appelé pour parler de l'affaire avec quelqu'un de la police de Boston, aussi avec Heuter étaient-ils cinq. S'ils avaient été plus nombreux, ils auraient dû laisser la porte de la petite pièce ouverte.

Le Docteur Fuller retira le drap.

—Jacob Mott, huit ans. L'eau dans ses poumons nous apprend qu'il s'est noyé. Des coureurs l'ont trouvé sur Castle Island tôt le matin. Ses parents nous ont dit qu'il n'avait pas les oreilles percées, donc le tueur a dû percer les deux, même s'il n'y a d'étiquette qu'à l'oreille gauche. L'étiquette fait partie des preuves.

Anna laissa les mots entrer par une oreille et ressortir par l'autre. Ils étaient sans importance à côté du petit corps étendu devant eux. En outre, Charles se rappellerait de chaque mot, et elle ne le souhaitait pas.

Jacob avait été immergé et les poissons l'avaient mordu, même s'il n'avait pas dû s'en soucier à ce moment-là. Comparé à ce qu'on avait infligé à ce garçon, les poissons n'étaient qu'une note de bas de page. La mort n'avait plus grand-chose à apprendre à Anna, mais l'agonie... l'agonie pouvait être si difficile. L'agonie de Jacob avait été très pénible.

La sorcière tendit la main et toucha le corps avec un désir qu'Anna sentit même avec son odorat humain.

—Oooh, roucoula-t-elle, et le récit clinique du médecin s'arrêta en bégayant. N'as-tu pas fait un délicieux repas, mon enfant ?

Elle posa le visage sur la poitrine du garçon, et Anna eut envie de l'empoigner et de l'arracher de là. Au lieu de cela, elle croisa les bras sur sa poitrine. Inutile de titiller la sorcière avant qu'ils aient obtenu d'elle ce dont ils avaient besoin. Jacob n'en avait plus rien à faire.

— Quelqu'un a été très vilain, se dit cette dernière à elle-même tandis que ses doigts traçaient les contours des symboles incisés dans la cuisse du garçon.

Elle écarta le visage et se mit à fredonner *It's a small world*, tandis qu'elle suivait de ses doigts les marques sur le corps.

— Il y en a certainement d'autres sur le dos, dit-elle en regardant le médecin.

Il hocha la tête sans rien dire, et elle prit le corps pour mettre Jacob sur le ventre. Elle était forte, en dépit de son air disgracieux et boulot, parce qu'elle n'eut pas besoin de faire beaucoup d'efforts. Les cadavres étaient, généralement, plus difficiles à bouger que les vivants.

« D'autres sur le dos », avait dit la sorcière, et c'était le cas. D'autres symboles et d'autres marques de sévices. Anna déglutit avec difficulté.

— Avant la mort, dit la sorcière d'un ton joyeux. Tout cela a été fait avant la mort. Quelqu'un a entretenu ta douleur et ta fin, n'est-ce pas, mon petit ? Mais ils ont été négligents, négligents. Ce n'est pas professionnel, pas du tout. (Ses mains caressaient le garçon mort.) Je reconnais cela. Méchante Sally Reilly. Elle n'était pas une sorcière très talentueuse, pas vrai ? Mais elle a écrit un livre et est passée à la télé, puis elle en a écrit d'autres et est devenue célèbre. La jolie, jolie Sally a vendu ses services et puis... pouf, elle a disparu. Exactement comme une sorcière qui a été méchante et a enfreint toutes les règles le devait.

— Sally Reilly a gravé ces symboles ? demanda l'agent Fisher, d'une voix à peine aiguë.

— Sally Reilly est morte. Morte depuis vingt et quelques années, parce qu'elle a donné un moyen aux gens ordinaires de faire cela. (Caitlin se pencha et lécha la peau du mort, et Heuter inspira fortement.) Mais ils l'ont mal fait et ils n'ont pas tout récupéré, pas vrai ? Ils ont laissé toute cette charmante magie derrière eux au lieu de la manger.

— Précieux, murmura Anna. La sorcière tourna la tête.

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous avez oublié le « mon précieux », dit Anna d'une voix sèche. Si vous voulez vous comporter comme une cinglée, il faut le faire bien.

La sorcière baissa les paupières, claqua des doigts devant Anna et dit quelque chose qui ressemblait presque à un éternuement. Frère Loup écarta sa compagne d'une bourrade, flancha un peu comme s'il recevait un coup, puis sauta sur la table, poussant la sorcière sur le sol, loin du corps de Jacob Mott. Aussi précis qu'un chat, il fit tout cela sans effleurer le garçon, même s'il avait fait reculer Heuter et le médecin de quelques pas.

Anna contourna la table en courant afin de voir ce qui se passait, et elle vit donc Frère Loup montrer des crocs ivoire à la sorcière qui, immédiatement, cessa de lutter.

— Une des grand-mères de Charles était sorcière et un grand-père était chaman ; un de chaque côté de sa lignée, énonça calmement Anna dans le silence. Vous êtes en infériorité. A présent, pourquoi ne pas nous dire tout ce que vous savez au sujet des marques ?

Un grondement sourd sortit de la poitrine de Frère Loup et elle ajouta :

—Avant qu'il pense trop fort à ce que vous avez essayé de me faire.

Elle ne savait pas avec certitude si Frère Loup était entré dans son jeu ou s'il avait vraiment envie de tuer la sorcière, mais elle s'était servie de ce qu'elle savait. L'espace avait beau être restreint dans la pièce, les autres personnes présentes réussirent à se tasser ensemble, plaçant la table entre eux et Frère Loup. Ils essayaient peut-être de rester à l'écart de la sorcière.

— Les symboles inscrits sont censés augmenter le pouvoir de celui qui est nommé pendant la cérémonie, dit la sorcière Caitlin, d'une voix un peu plus aiguë et plus tendue.

La sueur coula de son front à ses yeux et elle battit des paupières pour la chasser.

—Vous savez, lui dit Anna. Si vous cessez de le regarder dans les yeux, il y aura moins de chances pour qu'il vous dévore. (La sorcière se retourna pour la dévisager, mais Frère Loup montra encore plus les dents et le bruit menaçant qu'il faisait augmenta.) Probablement.

—Donc, les symboles vont augmenter la puissance d'une sorcière ? demanda Leslie à l'improviste.

—Oui.

Frère Loup claqua des mâchoires juste à côté du nez de Caitlin et la sorcière poussa un cri, sursauta et d'instinct fut sur ses gardes avant de se forcer à se détendre.

— Les loups-garous, dit Anna d'un ton affable, sentent les mensonges et les demi-vérités, sorcière. Je ferai très attention à ce que vous allez dire ensuite. À présent, répondez à la question de l'agent Fisher, s'il vous plaît. Est-ce que les symboles augmentent la puissance d'une sorcière ?

Caitlin déglutit, le souffle court.

—Oui... les capacités magiques de n'importe qui. Un fae, une sorcière, un magicien, un mage. N'importe quoi. On peut la stocker. Pour s'en servir plus tard. Pour alimenter un sort ou une magie.

—Dans quoi pourrait-on la stocker ? demanda Anna.

— Quelque chose de dense. Du métal ou du cristal. La plupart d'entre nous utilisent un objet que l'on peut porter ou transporter facilement.

Elle hésita, regarda les grandes dents de Frère Loup, et ajouta :

—Mais ce n'est pas ce qui s'est passé avec ce sort particulier. Celui-ci est conçu pour nourrir la magie d'un fae.

—Donc ce garçon a été marqué par une sorcière, dit Heuter.

Caitlin renifla en dépit de la terreur que lui inspirait Frère Loup et répondit à Heuter comme s'il avait posé une question et pas fait une affirmation.

—Elle ne fait qu'espérer en être une.

— Que voulez-vous dire ?

La voix de Leslie était calme, comme si elle interrogeait des sorcières allongées sur le dos sous la menace d'un loup-garou tous les jours.

— Certains symboles sont mal faits, et quelques-uns ne veulent absolument rien dire. (La voix était pleine de mépris.) Sally a disparu à la fin des années 1980. Peut-être que quelqu'un les a mal recopiés. Une vraie sorcière aurait été en mesure de sentir qu'ils étaient faux, et aurait pu les accorder sur place. Donc quelqu'un joue à la sorcière.

Caitlin parlait comme si la vie du garçon valait moins que rien, comme si la personne qui avait tailladé Jacob Mott avait fait bien pire en interprétant mal les symboles.

— Parlez-nous de Sally Reilly, suggéra Anna. Si elle est morte, qu'a-t-elle à voir avec cela ?

Caitlin contracta la mâchoire.

—Je n'ai pas à parler d'elle à des étrangers. Frère Loup lui montra un peu plus les crocs. Elle déglutit.

— Si cela vous permet de vous sentir mieux, murmura Anna, nous connaissons quelques sorcières qui nous diront ce que nous voulons savoir.

—Très bien, dit Caitlin. Sally Reilly avait trouvé un moyen de permettre aux gens ordinaires d'utiliser nos sorts. Si quelqu'un la payait assez cher, elle lui apprenait comment écrire les symboles. Elle leur donnait un charme qui, s'ils le portaient pendant qu'ils faisaient de la magie - en général, un seul sort bien spécifique —, se comportait avec eux comme s'ils étaient une véritable sorcière. Comme mettre une chaîne hi-fi au lieu d'écouter un violon, aimait-elle dire. Cela fait longtemps qu'elle a été tuée et, pour la plupart, les gens ont perdu soit les symboles soit les charmes qui leur permettaient d'utiliser le sort. Celui-ci a été mal fait. Il a peut-être été dessiné ainsi volontairement, même si Sally avait la réputation de livrer ce qu'elle avait promis. Il est probable qu'ils aient cru l'avoir mémorisé.

Elle sourit d'un air malin.

— Les sorts n'aiment pas que les mauvaises personnes se servent d'eux; ils ont tendance à répliquer quand ils le peuvent. Peut-être que d'ici à quelques décennies celui-ci sera assez faux pour qu'ils le gravent sur quelqu'un et que cela les tue tous. (Puis elle regarda Charles et se raidit.) Je dis la vérité, dit-elle, un peu hystérique. Je dis la vérité !

Frère Loup contracta les muscles du dos et Anna se dit que ce serait peut-être une bonne idée de lui faire lâcher la sorcière avant qu'elle le provoque pour de bon, même si une partie d'elle-même était heureuse de voir qu'il s'impliquait de nouveau dans la traque.

—Elle coopère, Charles, lui dit-elle. Laissons-la se relever avant que tu ne la fasses mourir de peur.

Le loup-garou grogna contre Anna.

—Vraiment, lui dit-elle en lui donnant une tape sur le museau. Cela suffit. Tu n'es pas un chat. On ne joue pas avec quelque chose qu'on ne va pas manger.

Elle n'espérait pas le calmer avec ses paroles, mais avec son contact apaisant.

Frère Loup s'écarta presque délicatement de la sorcière et observa de ses yeux jaunes la femme se remettre sur pied de façon désordonnée.

— Ça va mieux ? demanda Anna, puis, sans attendre de réponse, elle reprit avec une autre question. Comment savez-vous que c'est une femme ? La personne qui essaie d'être une sorcière ?

Caitlin se lissa les cheveux de ses mains tremblantes.

—Les sorcières suffisamment fortes pour faire cela sont des femmes.

—Vous venez juste de dire que celui qui a mis ces symboles sur le garçon n'est pas une sorcière.

—Ah bon ?

Frère Loup gronda.

—Je ne le pousserais pas plus si j'étais vous, lui conseilla Anna. Il n'est pas très content de vous en ce moment.

Frère Loup regarda Anna d'un air amusé avant de reprendre son air effrayant.

La sorcière renifla avec condescendance. Elle fit un geste pour toucher de nouveau le corps de Jacob et s'arrêta quand le loup-garou s'approcha d'un pas, les yeux rivés à sa main. Elle la retira et répondit à la question.

— N'importe qui aurait pu dessiner cela et le faire fonctionner. Il n'y a pas d'autre raison que l'habitude pour présumer qu'il s'agissait d'une femme. Je suppose que le viol signifie que c'était probablement un homme, n'est-ce pas ?

— Et cela a marché, même si certains des symboles sont faux ?

C'était Heuter qui avait posé la question. L'attention d'Anna était tellement concentrée sur la sorcière et Frère Loup qu'elle avait presque oublié les autres personnes dans la pièce.

—Je sens que c'est le cas, dit Caitlin. Pas aussi bien que si les symboles avaient été inscrits correctement, mais oui.

— Quels symboles sont faux ? Comment les auriez-vous améliorés ?

La voix de Heuter était un peu trop avide. Caitlin lui lança un regard froid. Elle jouait les femmes au foyer psychotiques mieux qu'Anna l'avait jamais vu.

—Je ne suis pas ici pour enseigner la sorcellerie au FBI. Leslie se racla la gorge.

—Je suis l'agent spécial Fisher du FBI. Il est l'agent Heuter du Cantrip.

— Le Cantrip. (Caitlin renifla d'un air dédaigneux. Elle tira une carte de visite de son sac à main et la lui tendit.) Si vous avez des questions, vous pouvez me joindre à ce numéro. Mais je ne suis pas Sally Reilly, agent Heuter. Je n'ai pas l'intention de disparaître, aussi ne vous aiderai-je probablement

pas. Et je vous ferai payer très cher pour ne pas vous aider.

Frère Loup éternua, mais Anna n'était pas près de rire, parce que la sorcière s'approchait de nouveau du corps du garçon.

— Y a-t-il autre chose que nous devrions savoir ? demanda-t-elle.

Caitlin regarda la table.

— Le sexe ne fait pas partie du rituel. (Elle serra les lèvres.) J'ignore si c'est utile.

— Le tueur garde ses victimes en vie pendant un moment, dit Leslie. Sept jours, d'ordinaire. Quelquefois un peu plus ou un peu moins. Est-ce important ?

Caitlin fronça les sourcils.

— C'est probablement pour cela que la magie a fonctionné, même s'il s'est planté. Il a inscrit les symboles et les a laissés à l'œuvre, comme une cocotte-minute, vous savez ? Cela ne cuit pas très rapidement à basse température mais, si on lui donne assez de temps, cela fonctionne. (Elle souffla.) Il est peut-être passé au sexe parce qu'il en avait assez d'attendre. Si nous avons fini, j'aimerais partir. J'ai un rendez-vous dans une demi-heure.

Leslie lui tendit une carte.

— Si vous pensez à autre chose, appelez-moi, s'il vous plaît.

— Bien entendu, dit Caitlin. Puis elle se tourna vers Anna.

— Je dirai à Isaac ce que votre loup m'a fait. (Elle sourit d'un air malin.) Il ne sera pas content de vous.

— Dites-lui que je l'inviterai à dîner au *Lévrier irlandais* pour racheter l'insulte, suggéra-t-elle en tenant la porte ouverte.

Caitlin parut déçue devant l'absence de réaction d'Anna.

— Il est l'Alpha de la meute de la Vieille Cité, et il m'est redevable. Vous allez le regretter.

— Vous allez être en retard à votre rendez-vous si vous ne vous dépêchez pas.

La sorcière se renfrogna, tourna les talons et franchit la porte. Avant qu'elle soit hors de vue, le Docteur Fuller avait remis le corps du garçon sur le dos et l'avait recouvert pour le protéger.

— C'était...

Il bégayait un peu, tentant de parler à voix basse.

— Si nous n'aimons pas beaucoup les sorcières, c'est qu'il y a des raisons, lui dit Anna, quand elle fut certaine que Caitlin se trouvait hors de portée. Je sais que c'est bouleversant. Mais le tueur de Jacob a une autre victime en ce moment. Elle est probablement en vie. Et une chose que la sorcière nous a dite nous aidera peut-être à retrouver Lizzie Beauclair.

—*Elle pense que les sorcières ont tué Sally Reilly.*

Anna regarda Frère Loup. Leur lien de couple était toujours aussi gelé qu'un Mister Freeze en Antarctique, mais c'était bien sa voix qui résonnait dans sa tête.

—Tu penses différemment, dit-elle.

Des yeux de chaman la regardèrent, les yeux de Charles, puis il les ferma et s'ébroua, comme s'il essayait de se sécher après avoir fait un plongeon dans un lac. *Je pense quelle a donné un sort à un tueur qui ne voulait pas quelle parle. Les sorcières n'auraient pas été les seules à vouloir sa mort.*

—Anna ? demanda Leslie. Qu'est-il en train de vous dire ?

— Rien que nous ne puissions prouver pour l'instant, lui répondit-elle. Même s'il pourrait être intéressant de voir si Sally Reilly a disparu l'une des années où tous les corps n'ont pas été retrouvés.

—Nous ne savons rien d'elle, lui rappela l'agent du FBI. Encore moins si elle a disparu.

— De la sorcellerie et des faes dans la même affaire, dit Heuter, qui paraissait fasciné et un peu excité.

Dans cette salle d'examen exigüe avec le petit garçon mort sur la table, Anna trouva son excitation répugnante.

CHAPITRE 7

— Je pense que Fuller n'est pas près d'autoriser une autre sorcière à visiter sa morgue, dit Heuter en mordant dans le morceau de steak à moitié cuit sur sa fourchette.

— C'est la chose la plus flippante que j'aie jamais vue, répondit Leslie, qui mangeait sa salade sans le regarder.

Anna ignorait si elle était végétarienne ou n'aimait tout simplement pas regarder quelqu'un manger de la viande crue. La visite à la morgue avait peut-être quelque chose à y voir.

—La sorcière ou le steak saignant de Heuter ? demanda-t-elle, prenant sa première bouchée de cheeseburger et la dégustant.

Elle avait commandé six cheeseburgers sur deux assiettes, tous cuits à point. Oui, elle préférait saignant, même si avant son Changement elle aimait la viande bien cuite. Mais elle ne mangeait pas de viande crue devant des étrangers.

— Les habitudes alimentaires de Heuter sont assez flippantes, concéda Leslie. Mais je parlais de la sorcière. Au moins, elle nous a appris des choses que nous ignorions.

Après leur départ de la morgue, elle avait appelé Goldstein pour le tenir informé. Pour autant qu'Anna pouvait en juger, il était assez enthousiaste, vu que son débit s'était accéléré sur un mot ou deux. Quand elle eut fini, Heuter avait recommandé un restaurant avec de la bonne nourriture et des tables en extérieur où ils pourraient parler sans se faire de souci pour Frère Loup.

Le serveur avait levé les sourcils quand Anna avait commandé autant de nourriture. Il avait protesté quand elle avait déposé l'assiette de quatre hamburgers devant le loup, mais l'avait fermée quand Leslie avait sorti son badge et déclaré, avec un hochement de tête :

— C'est un loup-garou.

Le personnel avait rapidement changé de postes et la nouvelle serveuse avait demandé si elle pouvait apporter un bol d'eau à Frère Loup (oui), ou s'il préférait boire autre chose (non). Anna supposa que la serveuse venait de s'adjuger un gros pourboire. À en juger par le sourire de cette dernière, c'était ce qu'elle devait également penser.

—C'était vraiment drôle, la façon dont vous avez roulé cette sorcière dans la farine, lui dit Leslie. Avant cela, je n'avais pas compris qu'elle cherchait juste à nous foutre la trouille.

— Hmm, répondit Anna, reprenant une bouchée pour se laisser le temps de réfléchir.

Frère Loup leva la tête et l'observa. OK, elle était là pour partager des informations. Elle ferait tout

aussi bien de s'y mettre.

Elle n'essayait pas de vous foutre la trouille, leur expliqua-t'elle. Isaac nous a dit qu'elle n'était pas très puissante. Elle n'arrivait pas à se contrôler pour préserver les apparences devant la magie de mort sur le corps du garçon. J'essayais de détourner son attention, de l'attirer vers moi, pour qu'elle nous dise quelque chose au lieu de faire un truc idiot qui lui aurait valu une balle.

—Une balle ? demanda Heuter. Anna lui sourit.

— Les armes à feu sont faciles à renifler. Vous devriez changer le holster que vous avez dans le bas du dos. Vous devez trop tendre le bras pour l'atteindre ; cela vous prend trop de temps. Essayez plutôt un holster d'épaule ou entraînez-vous.

Le pain était bien beurré et la viande grillée au feu de bois. Anna mangea quelques frites pour s'empêcher d'attaquer le deuxième hamburger.

—Et tu devrais attendre d'être certain de dégainer avant d'esquisser un geste, renchérit l'agent du FBI. (Elle sourit à Anna.) Le Cantrip n'exige pas le même entraînement au tir que Quantico.

Une expression froide passa sur le visage de Heuter avant qu'il ne reprenne son apparence morne.

—C'est vrai. On en a parlé. Je regrette, mais j'ai surtout tiré à la carabine. Mes vieux sont texans et ils ont aussi une maison au nord de l'État de New York où nous allons chasser tous les ans ; la chasse est un rituel familial. Mais cette sorcière...

—Flippante, dit Leslie en hochant la tête. J'aurais préféré qu'elle fasse semblant. Est-ce que l'un d'entre vous a reconnu le nom qu'elle nous a donné ? Sally Reilly ?

Anna secoua la tête.

—Non, mais je crois que Charles, si. Je lui parlerai quand il changera de forme et je vous tiendrai au courant.

Leslie fronça les sourcils et ouvrit la bouche pour parler, puis jeta un coup d'œil à Heuter et choisit de prendre de la salade.

— D'après Wikipédia, dit Heuter lisant sur son téléphone, en 1967, Sally Reilly a écrit un livre intitulé *Mon petit livre d'histoires grises*. (Il leva la tête et sourit.) Bon, c'était un jeu avec la série de livres de lecture *Mon petit livre d'histoires rouges* qu'on utilisait dans les écoles primaires. *Mon petit livre d'histoires grises* a fait sensation dans les milieux alternatifs et, quand un second titre, *Le premier livre de la sorcière*, est arrivé en boutique trois ans plus tard, il est entré dans la liste des meilleures ventes du *New York Times*. Sally Reilly était belle, choquante et drôle, et elle est instantanément devenue une célébrité, quoique de médiocre envergure. Ses livres étaient moins des manuels que des récits de « ma vie de sorcière ». Elle a participé à quelques émissions, y compris une où elle a redressé des cuillères que le célèbre médium israélien Uri Geller avait tordues sans les toucher la veille, lors de son apparition télévisée.

—Les sorcières ne savent pas redresser les cuillères, dit Anna involontairement.

—Elles faisaient des choses avec des tissus vivants ou autrefois vivants : du sang, des corps, des trucs du genre.

Heuter lui tendit son téléphone.

— C'est sur Wikipédia.

—Je n'ai jamais entendu parler d'elle, intervint Leslie. Je connaissais Uri et ses cuillères tordues. Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ? La sorcière paraissait persuadée qu'elle était morte et Charles, d'après Anna, pense qu'elle a été victime de notre tueur en série. Qu'en dit Wikipédia ?

—Rien du tout, répondit Heuter. Attends une seconde.

— Mon père parle des années 1960 et 1970 comme de l'âge d'or du courant New Age avant que celui-ci apparaisse, dit Anna. Beaucoup d'amour libre, de wicca et de pensée magique.

Heuter, qui faisait toujours des recherches sur Internet, acquiesça.

— L'époque victorienne est la seule chose qui s'en rapproche. Les planches ouija, les séances de spiritisme, les jeux pour savoir si les gens savaient lire dans les pensées. Ensuite, vu que tout le monde le faisait... c'est devenu moins mystérieux, moins énigmatique, et plus... ridicule. Les gens ont changé de centre d'intérêt.

—Alors peut-être que notre Sally Reilly a disparu de la scène publique quand tout le monde s'est mis à bâiller, suggéra Leslie. Est-ce que cela va aider notre disparue ?

Le jeune homme ne répondit pas.

—Des rumeurs font état d'un troisième livre qu'elle aurait écrit et fait imprimer à seulement quelques exemplaires : *La magie élémentaire*. En rentrant au bureau, je chercherai dans nos archives, pour voir si nous l'avons dans la bibliothèque. Je devrais également être en mesure de découvrir ce qui lui est arrivé ou si elle est toujours vivante.

— Caitlin paraissait terriblement certaine de sa mort, fit remarquer Anna.

La sorcière n'avait pas menti.

Heuter renifla et une expression renfrognée gâcha son beau visage.

—Elle était... enfin. Je ne lui ferais pas confiance.

—Elle nous a donné Sally Reilly, fit valoir Anna.

— Ce qui est plus que ce que nous avons réussi à tirer des autres sorcières consultées par le FBI dans cette affaire, admit Leslie.

Anna termina son dernier cheeseburger et reprit l'assiette vide de Frère Loup, l'empilant avec la sienne sur la table. Elle tenta de trouver une façon pour elle et Charles de se rendre plus utiles.

—Peut-être que si nous allions à l'endroit où on a découvert le corps de Jacob, nous serions

capables de découvrir quelque chose d'autre, dit-elle lentement. Il était la dernière victime, avant Lizzie ?

— Oui, répondit Leslie. S'agissait-il d'un fae ou d'un loup-garou... sauriez-vous le dire ? Le Docteur Fuller a dit que ses parents étaient baptistes. Cela ne colle pas vraiment avec toute cette histoire de surnaturel.

Anna la regarda en battant des paupières l'espace d'un instant. Elle n'avait pas pensé à cela. Pourquoi leur tueur avait-il recommencé à tuer des humains ?

— Il était fae, dit Heuter. Son père, Ian Mott, est enregistré dans la base de données sur les faes du Cantrip en tant que fae pur sang et Jacob est manifestement enregistré comme demi-fae. J'ai parcouru la liste des victimes après notre conversation d'hier. La base de données du Cantrip est bien plus vaste que les officielles.

— Ah bon ? demanda Anna ; elle prit ensuite une rapide gorgée d'eau dans son verre pour dissimuler l'expression d'incrédulité qu'elle affichait peut-être.

Si Jacob Mott était d'une quelconque espèce surnaturelle, elle était prête à manger son chapeau. Il n'avait pas l'odeur d'un fae, et même les métis ont cette odeur. N'était-il pas intéressant qu'il soit enregistré dans la base du Cantrip ? Le tueur trouvait peut-être ses victimes dans la même base. Même ainsi, le fae qui avait emporté Lizzie n'aurait-il pas dû être en mesure de savoir que Jacob Mott n'était pas de son espèce ? Elle ne savait pas vraiment si un fae savait en débusquer un autre, mais elle soupçonnait que c'était le cas.

Charles observait Heuter avec un brusque intérêt. De quelle façon savait-elle qu'il s'agissait de lui et non de Frère Loup... exactement comme la mère de jumeaux arrivait à les reconnaître : cela avait plus avoir avec l'instinct qu'avec des petits détails.

Heuter regarda Anna comme s'il avait oublié qu'elle était là.

— Oups, s'exclama-t'il. Je suppose que vous ne pouvez pas oublier ce que je viens de dire.

— Tu n'as pas envie qu'une personne remplisse des formulaires pour savoir si elle se trouve dans ta base de données ? demanda Leslie. L'un des avantages à travailler pour le Cantrip ou l'une des autres petites agences gouvernementales, c'est que nul ne pense jamais à les rattacher à la Loi pour la liberté d'information.

— Tu serais surprise, dit Heuter d'une voix qui ressemblait beaucoup à un gémissement. Les gens qui se servent de la Loi pour la liberté d'information le font beaucoup et bien. Répondre à ces requêtes, c'est le boulot qu'on donne aux bleus, y compris les fils de sénateurs importants, comme votre serviteur. (Il sourit, montrant qu'il n'estimait pas que cela lui accordait des privilèges sur les autres bleus.) Mais même le pouvoir en place ne pourrait me garder là longtemps. Rassembler des informations sur des loups-garous inconnus est bien plus intéressant. (Il observa Anna.) Anna Latham, originaire de Chicago, musicienne virtuose. A quitté l'université du Northwestern deux ans avant d'obtenir son diplôme, au grand chagrin du co-responsable du département Musicologie, à qui j'ai parlé ce matin, parce qu'il croyait que vous deviendriez le nouveau Mozart. Personne ne semble avoir entendu parler de vous depuis, hormis votre père, qui s'est montré avare de paroles.

— Mon père est avocat, répondit Anna, à la fois pour expliquer et s'excuser. Il ne dira rien sans recevoir beaucoup d'informations en échange. Ni probablement sans commission rogatoire, même si je ne compterais pas dessus.

—Il a refusé de me donner le nom de votre mari ou votre lieu de résidence actuel, et le fisc se montre extrêmement récalcitrant.

—N'est-ce pas leur nature ? rétorqua-t-elle. Mon mari et moi sommes venus ici pour vous aider ; nous ne sommes pas venus pour nous voir enregistrer dans votre base de données, même si nous savions que vous trouveriez sans doute qui je suis.

Il pensait avoir tiré un lapin de son chapeau avec ses révélations sur sa véritable identité. Elle aurait dû le laisser continuer à se congratuler, et elle le savait. Heuter était l'une de ces personnes qui aiment être plus intelligentes que tout le monde. Il aurait été plus heureux si elle s'était mise en colère ou s'était montrée inquiète qu'il ait découvert qui elle était. Mais il était un tout petit peu trop suffisant pour qu'Anna ait envie de lui céder.

—Où séjournez-vous à Boston ? demanda Heuter.

—Qu'est-ce que cela peut vous faire ? répondit-elle, (Leslie, qui savait où elle et Charles résidaient, faisait des progrès réguliers sur ce qu'il restait de sa salade.) J'ai promis qu'aucun de nous deux n'allait devenir fou furieux ni se mettre à tuer des gens.

Heuter tapota la table de ses doigts.

—J'ai été élevé pour servir, dit-il. C'est une tradition familiale. Je crois en ce pays. Je crois qu'il faut protéger les innocents. Je crois qu'il est de mon devoir de m'assurer qu'ils sont protégés de gens tels que vous.

La voix de Heuter était froide et calme, même quand il prononça la dernière phrase. Si Leslie n'avait pas pris une inspiration, Anna aurait cru qu'elle avait mal entendu. À côté d'elle, Frère Loup se raidit, aussi reprit-elle ses esprits.

— C'est drôle. J'aurais cru que les terroristes et les assassins poseraient plus de problèmes que moi.

C'était une réplique faible, mais elle se faisait plus de souci au sujet des balles en argent que tous les agents du Cantrip chargeaient dans leurs pistolets. L'arme que Heuter avait failli dégainer à la morgue. Elle ne se rappelait désormais plus avec exactitude du moment où il avait tenté de la prendre. Il s'était montré si lent et maladroit qu'il n'avait pas réussi à la sortir avant que Frère Loup ait renversé Caitlin et la maintienne au sol. Avait-il esquissé un geste avant le bond du loup-garou, afin de viser la sorcière ? Ou avait-il été trop lent et, au moment où il aurait pu la sortir, était-il déjà évident que Frère Loup n'allait pas faire de mal à la sorcière ?

S'il avait tiré à la morgue, il aurait pu tuer Charles. Elle tendit la main et toucha son compagnon, pour s'assurer qu'il allait bien.

— Heuter, dit Leslie d'un ton mordant. C'était injustifié. Il sourit d'un air tendu à l'agent du FBI et posa de l'argent sur la table.

—Je dois retourner au bureau. Je vous laisse à votr après-midi de recherches vaines.

Leslie attendit qu'il ait disparu, puis secoua la tête.

—Ah, les touristes, dit-elle.

— Les touristes ? demanda Anna.

—C'est ainsi que mon chef appelle les agents du Cantrip. (Leslie prit une gorgée de thé glacé.) Au moment où l'on pense que ce sont des professionnels chevronnés, ils nous font un petit numéro bizarre de ce genre. (Elle regarda Anna d'un air pensif.) Je ne vais pas vous dire que tout est rose avec un large sourire ni que les loups-garous et les faes n'inquiètent personne. Nous avons sans doute des agents au FBI qui ont très peur de vous ou de gens comme Beauclaire. Mais au moins, ils sont assez professionnels pour ne pas péter les plombs en votre présence alors que tout ce que vous essayez de faire, c'est nous aider à attraper un putain de tueur en série.

Ils prirent un taxi jusqu'à Castle Island, où le corps de Jacob s'était échoué, laissant la voiture de Leslie dans le parking à côté de la morgue. Il existait apparemment des possibilités de se garer sur l'île, mais on était au milieu de l'été et elle n'aimait pas perdre son temps à chercher une place.

Les doutes d'Anna concernant un trajet en taxi avec Frère Loup se révélèrent infondés. Le chauffeur leur expliqua qu'il possédait un gros chien, croisé entre un danois et un dinosaure. Quand il eut découvert que la jeune femme n'était jamais venue à Boston, il lui fit un résumé complet sur l'île, qui n'en était plus vraiment une depuis les années 1930. Ses récits comprenaient l'histoire d'un prisonnier échappé qui avait fini par hanter les lieux sous forme de fantôme et une légende sur la façon dont le service militaire d'Edgar Allan Poe à Fort Independence l'avait conduit à situer sa nouvelle *La Barrique d'amontillado* au fort.

— C'était génial, lui dit Anna quand ils sortirent de la voiture et qu'elle lui tendit un pourboire.

Il éclata de rire et lui tapa dans la main.

—C'est vous qui êtes sacrement géniale. Vous serez du coin en moins de deux.

—N'allez pas le croire, lui lança Leslie plaisantant à moitié. Les Bostoniens du coin sont ceux qui sont installés ici depuis la guerre d'Indépendance; tous les autres sont des intrus, même s'ils sont les bienvenus.

La brise océanique était rafraîchissante et vivifiante tandis que Leslie leur faisait descendre la promenade en ciment qui longeait l'océan du côté du port. Il n'y avait pas foule, pas vraiment - on trouvait beaucoup de places de parking —, mais un certain nombre de personnes étaient dehors pour profiter du soleil. Les hauts murs de granit de Fort Independence dominaient le paysage, essentiellement constitué d'herbes ainsi que de quelques buissons et d'arbres de taille modérée.

—Jacob n'est pas resté là longtemps avant qu'on le découvre, dit Leslie. Il n'y a pas beaucoup d'endroits par ici pour dissimuler un corps — comme vous le voyez —, de nombreuses personnes viennent à cette époque de l'année. La brise garde les températures à un niveau raisonnable et la pêche

est censée être assez bonne.

—Pensez-vous qu'on l'ait jeté dans le port depuis un bateau ?

—C'est notre théorie. Il y a trop de gens dans le coin pour s'en débarrasser sans être vu, et le légiste dit que le corps est resté dans l'eau au moins une journée entière. On a découvert Jacob il y a plusieurs jours. Je soupçonne que, si nous avons raté quelque chose au départ, il est désormais trop tard.

—Ceci est probablement inutile, reconnut Anna. Mais je ne vois pas trop ce que nous pourrions faire d'autre en ce moment qui soit plus à même de vous aider.

—Toutes sortes de personnes s'activaient autour d'eux: des coureurs, des promeneurs de chiens, des gens qui observaient les autres. Le bruit des enfants qui criaient au loin faisait de la concurrence aux avions en provenance de l'aéroport de l'autre côté de la rade et aux oiseaux marins.

Une femme avec un pékinois les croisa. Le petit animal tira sur sa laisse et se mit à aboyer d'une voix rauque contre Frère Loup.

—Il est parfaitement sociable, dit sa propriétaire. Allons, assis, Pierre.

En dépit de l'embarras évident de sa maîtresse, le chien grogna, se tenant entre les loups-garous et la femme dans une tentative courageuse mais malavisée de la protéger, jusqu'à ce qu'ils soient loin.

—Pierre, dit Anna en souriant involontairement. Pierre et le Loup.

—Est-ce que cette réaction est habituelle ? demanda Leslie.

—La plupart des chiens ont des problèmes avec nous au départ, reconnut Anna ; puis elle sourit. Il faisait cinq kilos tout mouillé, pas vrai ? C'est assez courageux de sa part, quand on y réfléchit. Une fois que les insultes sont échangées, cela se passe généralement bien. Les chats... les chats ne nous aiment pas, point. Et ils ne s'adaptent pas, jamais. (Elle sourit en direction de Leslie.) Tout comme les agents du Cantrip, je suppose.

—Heurter n'est qu'un individu, souligna Leslie. Il est difficile de juger tout le Cantrip sur l'exemple d'un seul homme.

—Je ne sais pas. Qui d'autre rejoindrait une agence comme le Cantrip en dehors des gens qui ont peur du noir ?

— Des gens qui ont besoin d'un boulot ? suggéra Leslie d'un ton sec. Le Cantrip accueille beaucoup de diplômés de Quantico qui ne se font pas au FBI. Professionnellement, le Cantrip est moins chronophage que le FBI ou la Sécurité du territoire, et le salaire est meilleur que dans la plupart des brigades de police. C'est également moins dangereux parce qu'ils ne font en fait rien d'autre que rassembler des informations.

—Pour l'instant, dit Anna d'un ton affable. Mon père dit que les activités non contrôlées du gouvernement sont semblables à une boule de neige ; on peut toujours s'attendre à ce que cela grossisse et gagne en pouvoir. (Elle avança de quelques pas.) Heuter était sur le point de tirer sur

quelqu'un à la morgue. S'il avait pu le faire avant qu'il devienne évident que Charles n'allait blesser personne, il lui aurait tiré dessus. Si vous n'aviez pas été là, il l'aurait fait. J'ai cru sur le moment qu'il visait la sorcière, mais j'ai changé d'avis. Les agents du Cantrip ont des armes chargées de balles en argent.

—La mienne en a aussi, admit Leslie qui paraissait penaude.

—Tant mieux pour vous, lui répondit Anna. Mais vous n'avez pas songé à dégainer.

—J'ignore pourquoi. J'aurais vraiment dû le faire.

—Charles a fait ce que vous souhaitiez, suggéra Anna. Forcer la sorcière à ôter ses pattes de ce pauvre garçon. Elle s'apprêtait à se nourrir sur lui, et il l'en a empêchée.

—Se nourrir ?

—Aspirer la magie résiduelle laissée par les tueurs.

— Cela ne paraît pas très appétissant. Cela ressemble à de la nécrophilie.

—Hmm, convint Anna. Mais ni vous ni moi ne sommes des sorcières.

Leslie observa le port pendant un moment, puis sourit.

—Je suppose que c'était cela. J'avais envie de la frapper, et votre Charles l'a fait pour moi.

Devant eux se trouvait un monument qui avait quelque chose du Washington Monument en miniature ou, puisqu'ils étaient à Boston, du Bunker Hill Monument. C'était un rectangle haut et étroit, érodé par la mer, qui s'élevait vers le ciel et se finissait en pointe. Sur le chemin longeant l'océan, se trouvaient des embarcadères d'où péchaient quelques personnes.

— Pourtant Heuter... dit Anna. Vous connaissez le point de vue du sénateur Heuter sur les loups-garous, pas vrai ? Il est l'un des partisans de ce projet de loi visant à nous inclure dans la liste des espèces en voie de disparition.

Leslie fronça les sourcils.

— Une espèce en voie de disparition ?

—Donc, pas des citoyens. Je suppose que cela a moins d'intérêt pour vous que pour nous, les loups-garous. Il veut également nous équiper de puces électroniques comme si nous étions des animaux de compagnie qui risquent de se perdre.

—Des puces électroniques ?

—Celle-ci n'est pas encore parvenue au stade de projet de loi, reprit Anna. Mais la proposition est apparue dans quelques-uns de ses discours.

—Ce serait anticonstitutionnel, dit Leslie.

—Pas si nous étions une espèce en voie de disparition. (Anna regarda Frère Loup.) J'aimerais bien

voir quelqu'un essayer de passer un collier émetteur à Charles. Ce serait drôle à regarder sur YouTube.

Il lui fit une drôle de tête.

Elle leva la main qui ne tenait pas la laisse.

—Je ne dis pas que je le ferais ! Je paierais simplement pour voir quelqu'un essayer.

Leslie l'observa d'un air pensif quand elle s'arrêta.

—J'ai cru que vous étiez mal assortis, la première fois que je vous ai rencontrés. Mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

—En effet, reconnut Anna. Je suis la seule à savoir quand il plaisante.

— Si vous le dites, répondit Leslie amusée.

Anna étudia les environs.

—Est-ce ici que l'on a retrouvé Jacob ?

— Là-bas.

Entre la promenade et la mer se trouvait une barrière décorative constituée de deux rangées de tuyaux que l'eau salée avait colorés de vert et de rouille. Au-delà, un étroit littoral rocheux bordé de plantes côtières laissait place à un peu d'eau et à un mur de perches en bois usées, plantées côte à côte comme des soldats repoussant les vagues loin de la terre. Leslie désigna un petit espace boueux entre le mur de l'embarcadère et les perches.

Jacob avait été un peu protégé du climat. Anna se pencha plus près que nécessaire quand elle défit la laisse de Charles, et inspira son odeur familière pour se reconforter. Il attendit qu'elle se relève avant de sauter par-dessus la barrière et descendre jusqu'à la bande de terre en contrebas. Elle ne tenta pas de le suivre.

Leslie lui jeta un coup d'oeil scrutateur.

—Il sent mieux les choses sous sa forme de loup que vous sous forme humaine ?

—Oui. Mais il est également plus doué que moi. Anna ne se sentait pas du tout sur la défensive à ce sujet.

Il lui avait beaucoup appris, mais...

— Il a bien plus d'expérience que moi. Les odeurs ne se présentent pas avec une étiquette : voici le méchant ; voici la dame avec un chien ; voici un agent de police, et cette odeur de sucre poisseux et de lait aigre, c'est la vieille glace à la banane de quelqu'un. Charles peut identifier plus facilement que moi ce qu'il sent, et aussi les dater, en temps normal.

Le loup trottina jusqu'à la zone boueuse isolée que Leslie avait désignée, puis suivit la piste dans

leur direction, le museau au sol.

Un coureur s'approcha d'elle et s'arrêta, faisant du sur-place.

—Votre chien doit être tenu en laisse, dit-il d'un ton poliment désapprobateur. C'est la loi. Il y a beaucoup d'enfants par ici et un grand animal comme celui-ci pourrait effrayer quelqu'un.

— C'est un loup-garou, dit franchement Anna, rien que pour voir sa réaction.

Il cessa de faire du sur-place et la regarda, bouche bée.

—Merde ! s'exclama-t-il. Vous me faites marcher.

—C'est un loup-garou, renchérit Leslie.

—Il est roux. Est-ce qu'ils ne sont pas censés être noirs ou gris ?

—Ils peuvent être de toutes les couleurs, lui apprit Anna. Il se pencha, étirant les jambes et respirant profondément.

— Il est magnifique. Eh, c'est là qu'on a retrouvé ce petit garçon, n'est-ce pas ? J'ai vu le ruban jaune de la police il y a quelques jours. Vous êtes de la police ?

—Du FBI. (Leslie lui lança un regard perçant.) Vous courez toujours par ici ?

—Quand je ne suis pas de service, admit-il. Je suis pompier. Mais j'ai raté cette histoire.

—Beaucoup de choses s'échouent ici ?

—Oui m'dame. Des tas. Il y en a de nouvelles chaque jour, mais nous parvenons assez bien à les ramasser. Ce petit garçon, c'est le seul cadavre dont j'aie entendu parler, mais je ne fais mon footing dans le coin que depuis deux ans. (Il examina Charles, qui heureusement ne faisait pas attention.) Le FBI. Vous lui faites chercher des preuves.

—Il cherche, répondit Anna, lassée qu'on dépersonnalise Charles.

Le coureur ne parut pas déconcerté par ses corrections.

—Il travaille pour le FBI ?

—Non. C'est strictement volontaire, lui dit Anna.

—Génial, s'exclama-t'il d'un ton approbateur. Attendez que je dise aux mecs que j'ai vu un loup-garou. Ça le dérange si je prends une photo ?

—Pas du tout, répondit Anna.

Il sortit son téléphone d'une poche à sa ceinture et se tint immobile assez longtemps pour prendre un cliché.

—Cool. Les mecs ne le croiront pas. (Il observa la photo et fronça les sourcils.) Ils vont dire que

j'ai pris la photo d'un gros chien.

— Charles, lança Anna. Peux-tu nous faire un sourire ? Celui-ci se tourna vers elle et la regarda bizarrement.

—Relations publiques, suggéra-t-elle.

Il reporta son regard doré sur le coureur, puis ouvrit la gueule en un sourire loupin qui révélait des crocs trop grands pour n'importe quel chien.

L'homme déglutit.

—Un loup-garou, murmura-t-il, puis, se rappelant ce qu'il faisait, il prit une autre photo. Merci, mec... loup. Merci. Ils ne riront pas en voyant cela. (Il jeta un coup d'œil à Anna et Leslie, puis se mit à courir en sens inverse.) Eh, bonne chance. J'espère que vous attraperez ce type.

—Nous aussi, l'en assura Leslie.

Il se détourna pour les observer à plusieurs reprises avant d'accélérer et de s'éloigner de l'île.

—On fait un peu de corn' ? demanda Leslie.

—Cela ne fait jamais de mal, reconnut Anna d'un ton absent. C'est un peu mon travail.

Elle regardait le coureur qui venait juste de dépasser une silhouette familière. Goldstein l'aperçut et lui fit signe.

—J'ai envoyé un texto pour lui dire que nous serions ici, avoua Leslie.

Anna hocha la tête.

—Charles semble ne rien trouver. Je crois que je vous ai fait perdre votre temps.

— La majeure partie de mon travail ressemble à cela, dit Leslie.

L'agent Goldstein arriva d'un pas nonchalant.

—Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non, lui dit Anna. Charles ?

Ce dernier remonta à petites foulées et commença à se transformer, juste devant eux. Juste devant tous ceux qui regardaient par hasard et aperçurent ce qu'il faisait. Cela ne lui ressemblait pas.

—Que devons-nous faire, Madame Smith ? demanda Goldstein relativement calmement.

—Restez tranquilles et ne le touchez pas, d'accord ? C'est vraiment douloureux et le toucher empire les choses.

Anna jeta un coup d'œil alentour, mais personne d'autre ne semblait faire attention. C'était peut-être dû à un vrai coup de chance ou à quelque chose que faisait Charles.

— S'il vous plaît, rappelez-vous de ne pas le regarder dans les yeux.

On entendit quelques claquements de chair, et Leslie grimaça.

—Oui. Ça fait mal, admit Anna. C'est pourquoi, si on se trouve en présence d'un loup-garou qui vient de se transformer - dans un sens ou dans l'autre - on marche en silence un moment. La douleur rend les meilleurs d'entre nous assez grincheux.

—Est-ce que cela veut dire qu'il a découvert quelque chose ? demanda Leslie.

—Je l'ignore, répondit Anna. Soit cela, soit il a décidé que c'était le bon jour pour donner une crise cardiaque à quelques Bostoniens.

—Ce n'est pas aussi atroce que dans les films, remarqua Goldstein, d'un ton philosophe. Il n'y a ni liquide ni gelée sanguinolente, pour commencer.

—Berk ! s'exclama Anna. Mais si vous remuez pile au mauvais moment, cela peut devenir sanglant.

Leslie se détourna et déglutit.

—Je plaisante, assura Anna. Pour l'essentiel.

—Néanmoins, poursuivit Goldstein, je comprends pourquoi personne n'a accepté de se transformer devant les caméras.

—Le fait que la plupart d'entre nous doivent se transformer nus rend aussi les choses gênantes, lui apprit Anna.

Ce n'était pas facile à regarder, même pour elle. C'était surtout dû à l'empathie : inutile d'être un loup-garou pour voir les articulations et les os se transformer et ressentir la douleur dans sa propre chair par compassion. Puis il y avait le côté étrange d'observer des choses qui ne devraient avoir lieu qu'à l'intérieur du corps.

— Il vous faudrait avoir une chaîne du câble, comme HBO. Et nous essayons de faire oublier aux gens que nous sommes des monstres ; ceci le rappelle de façon déplaisante.

—Je pensais que cela prenait plus de temps, dit Goldstein quand Charles redevint presque entièrement humain.

Leslie avait peur, mais elle tenait le coup. Goldstein donnait l'impression qu'il était sur le point de s'endormir.

— C'est le cas pour la plupart d'entre nous, admit Anna. Les loups alphas ont tendance à être plus rapides et ils peuvent se transformer plus souvent. Charles est plus rapide que beaucoup d'Alphas. Nous pensons que, pour la même raison, il est capable de porter des vêtements quand il se transforme : des deux côtés de sa parentèle, on trouve des praticiens de la magie.

Inutile qu'ils sachent qu'il était le seul loup-garou de naissance.

—Pour un loup-garou discret, observa Goldstein, vous êtes incroyablement heureuse de parler.

— L'inconnu est effrayant, lui dit Anna. Mes ordres étaient de venir ici, de vous aider quand nous le pouvions et d'essayer de donner une bonne image des loups-garous, au FBI et à l'opinion publique. La façon dont je m'en acquitte me regarde. Difficile d'être ami avec quelqu'un que l'on estime effrayant.

—Votre mari est effrayant, qu'il soit loup ou humain, dit Leslie.

Anna hocha la tête.

— Il y est obligé. Malgré tout, il fait partie des gentils. Charles était redevenu complètement humain et portait un jean, des bottes lacées en cuir noir et un simple tee-shirt gris. Il se leva, les yeux fermés et les muscles contractés alors qu'il passait en revue les dernières crampes handicapantes de la transformation. Il plia les doigts à quelques reprises, puis regarda sa femme droit dans les yeux.

—Appelle Isaac. Dis-lui qu'il nous faut un bateau et son autre sorcière.

Sa voix était rocailleuse.

—Très bien.

Il regarda l'agent Fisher.

—Appelez votre expert médical. Voyez si nous pouvons obtenir quelques cheveux de Jacob. De la peau ferait aussi l'affaire, mais des cheveux faciliteraient les choses pour les autres.

—Je vais devoir lui dire pourquoi.

Il leva un sourcil en signe de défi.

—Je vais vous dire pourquoi, et vous pourrez inventer un bon mensonge. L'un des petits esprits aquatiques m'a appris que le garçon a été amené d'une île et balancé dans le port. Il s'est assuré qu'il vienne reposer ici, ce qui nous a été utile, mais je pense qu'il l'a fait parce qu'il ne voulait pas que la magie noire s'attarde dans ses eaux. Ce genre de magie peut attirer des trucs déplaisants. Il m'est venu à l'esprit que si le corps avait encore assez de magie résiduelle pour enthousiasmer Caitlin la sorcière, alors le lieu de sa mort doit en contenir encore assez pour qu'une véritable sorcière localise l'endroit, si elle a une part de Jacob pour s'orienter.

—Les esprits aquatiques ? demanda Leslie, l'air abasourdi.

—C'est un héritage chamanique, ce n'est pas un talent de loup-garou, lui précisa Anna. Je ne peux pas les voir, moi non plus.

—Je connais l'expert médical depuis que j'ai travaillé à Boston il y a quelques années, dit Goldstein au bout d'un moment de silence. Je lui parlerai. Je ferai peut-être un peu de chantage s'il le faut. Et nous pouvons trouver un bateau.

Charles secoua la tête.

—Aucune sorcière de ma connaissance ne montera sur un bateau officiel du FBI de son plein gré. Il faut qu'il appartienne à la meute d'Isaac.

—Je vais appeler Isaac, puis Beauclaire, annonça Anna. Si nous avons une chance de retrouver sa fille, il voudra le savoir.

—Les sorcières et les fées ne s'entendent pas, la prévint Charles.

— Si le destin de sa fille repose entre les mains d'une sorcière, Beauclaire lui apportera des fleurs et lui baisera les pieds, répondit-elle, absolument persuadée. En outre, si nous tombons sur ce seigneur cornu, ce serait une bonne idée d'avoir une grande méchante fée de notre côté, et la façon dont il lâche des informations sans s'en inquiéter signifie soit qu'il est fou, soit que c'est une grande fée très méchante.

Il la regarda, puis inclina la tête.

—Je fais confiance à ton jugement. Anna se tourna vers Leslie.

—Mais laissons le Cantrip en dehors de cela, d'accord ? Nous aurons des loups-garous, des sorcières et des faes et nous n'avons pas besoin d'un homme hostile et épouvanté qui risque de descendre aussi bien les alliés que les ennemis.

— En plus, Heuter est un crétin, ajouta Leslie. Et je ne sais pas pour vous, mais je n'ai pas envie de me retrouver coincée sur un bateau avec lui.

—Tout à fait d'accord.

Charles n'aimait pas l'océan.

Il aimait encore moins les bateaux et haïssait la façon dont le gilet de sauvetage entravait ses mouvements. Le *Daciana*, le bateau de neuf mètres de long sur lequel ils naviguaient, était peut-être conçu pour pêcher en pleine mer, mais ce genre de bateaux de pêche dotés d'une console de commande centrale ne lui avait jamais paru assez gros pour affronter la météo océanique.

Le bateau était à peine assez grand pour tous les accueillir : lui et Anna, les deux agents du FBI, Malcolm (le propriétaire du bateau), Isaac (qui avait insisté pour venir), Beauclaire et la sorcière d'Isaac (qui était en retard). S'ils retrouvaient Lizzie, ils devraient peut-être l'attacher à la proue ou la faire nager. La seule chose qui aurait pu aggraver la situation aurait été que le bateau ne soit pas piloté par un loup ; la sorcière n'aurait pas été la seule à rechigner devant un navire de la police ou des fédéraux.

— Charles, dit sa compagne, approchant par-derrière alors qu'il se tenait seul à la proue, qui se trouvait vaguement isolée du reste.

Malcolm et Isaac marmonnaient au sujet du cap et trituraient les instruments rassemblés sous le petit pont central surélevé, qui offrait la seule zone protégée du bateau. Les autres avaient choisi d'attendre sur le quai jusqu'à l'arrivée de la sorcière.

Il avait entendu Anna approcher, senti le bateau tanguer légèrement. Il lui était plus facile d'être avec elle quand il était sous forme de loup. Frère Loup n'était pas déchiré ; il savait qu'ils pouvaient la protéger de n'importe quoi, mais son loup était ainsi : confiant. Charles n'était pas aussi optimiste.

La souillure des fantômes qu'il portait commençait à déteindre sur lui. Un jour prochain, elle le regarderait dans les yeux et verrait le mal en lui. Il aurait aimé pouvoir demeurer sous sa forme de loup, mais parler à Anna sans ouvrir le lien entre eux était trop difficile. Et il ne pouvait pas ouvrir le lien, de peur que les fantômes s'en servent pour atteindre la jeune femme. On racontait des histoires à ce sujet, de fantômes qui avaient tué toutes les proches de l'homme auquel ils étaient liés.

Il était plus facile d'être loup qu'humain parce que leur malfaisance ne pouvait pas toucher Frère Loup. Le loup ne ressentait pas de culpabilité, parce qu'il s'agissait d'une émotion humaine.

Anna lui toucha l'épaule. Charles ne se retourna pas vers sa compagne, car il était incapable de lui faire face alors qu'il pensait au mal qu'il portait en lui-même. Au lieu de cela, il regarda à tribord, vers l'eau où le soleil se couchait au milieu des traînées d'azur, d'argent et d'or pâle.

— Il fera nuit avant que nous sortions du port. Elle marqua son accord.

—Je sais que ce n'est pas le moment, mais, en te voyant broyer du noir ici, il m'est venu à l'idée que tu as visiblement oublié quelque chose et je pense que je ferais mieux de te le rappeler. J'aurais dû te le rappeler ce matin.

Il se tourna alors vers elle. À son exemple, elle regardait au loin, son épaule effleurant la sienne aussi légèrement que les ailes d'un papillon.

— De quoi s'agit-il ?

—Tu es à moi.

Elle ne le regarda pas mais sa main se referma de façon possessive sur la sienne sur le bastingage. Sa voix était douce et sans emphase ; même l'ouïe d'un loup-garou ne l'aurait pas entendue à trois mètres de là.

— Tes fantômes ne peuvent pas t'emporter, Charles. Alors exorcise-les avant que j'aie à le faire.

La dernière phrase était clairement un ordre, aussi tranchant qu'un morceau de glace.

Frère Loup grogna de satisfaction. Il appréciait que leur compagne devienne possessive et affirme ses droits sur lui. Charles également.

—Vas-y, fais-moi ton sourire en coin, dit-elle, sérieuse, même si son corps était détendu contre lui. Mais garde cela à l'esprit. Tu n'es peut-être pas obligé de mener tes batailles tout seul.

—Je me souviendrai de tes paroles, répondit-il avec un égal sérieux, même s'il imaginait Anna prenant le rouleau à pâtisserie de sa grand-mère afin de poursuivre les fantômes qui le hantaient, et cela lui donna envie de... sourire en coin.

— C'est mieux, dit-elle d'un air content. Tu ne broies plus de noir.

Et elle avait raison.

Le bateau tangua un peu quand Isaac et Malcolm se déplacèrent brusquement et l'air se chargea d'attente.

— Il était temps que tu arrives, femme, s'exclama Isaac d'un ton de réelle affection.

Surpris, Charles jeta un coup d'oeil et vit une femme descendre la jetée jusqu'à l'endroit où était amarré leur bateau. Elle était plus grande que la moyenne, plus grande qu'Isaac, qui avait sauté du bateau pour courir à l'embarcadère et l'accueillir. Il l'embrassa avec empressement, prenant son temps.

— Il couche avec la sorcière dont il nous a dit qu'elle était trop retorse pour qu'on lui fasse confiance afin de rassembler des informations sur le corps de Jacob, dit Anna, qui paraissait déconcertée.

Charles éclata de rire et l'attira contre lui, afin de poser le menton sur sa tête.

—C'est courageux, répondit-il. Mais il a oublié la première règle du vestiaire des hommes.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Ne fourre pas ton... (Il n'avait pas besoin d'être aussi cru, aussi se corrigea-t-il.) Ne fricote pas avec une folle, aussi jolie soit-elle.

Elle renifla.

—Tu ne la connais pas.

—Je connais les sorcières, dit-il. Elles sont toutes folles.

— Et qu'en est-il de Moira ? C'était la sorcière blanche payée par la meute de la Cité d'Émeraude. Anna l'avait rencontrée deux ans plus tôt et elles étaient vite devenues amies.

— Hormis les sorcières aveugles.

Ils observèrent Isaac présenter sa sorcière aux agents du FBI sous le nom de Hally Smith. Elle n'était pas belle, mais elle était saisissante, avec ses cheveux noirs, son nez long et élégant et une large bouche généreuse.

Isaac l'aida à grimper sur le bateau. Pour Charles, elle puait la magie noire à mesure qu'elle approchait et il se demanda comment l'Alpha arrivait à le supporter. Moira, l'amie d'Anna, était une sorcière blanche. Elle sentait généralement les herbes, les épices et la magie qu'elle tirait de son don. Hally empestait la mort, le sang rance et les fantômes.

Celle-ci regarda Charles comme si elle pouvait lire son esprit, ce qu'il savait être parfaitement impossible.

— Eh bien, dit-elle d'une voix basse et rauque. J'ai tellement entendu parler de toi, Charles...

Isaac se racla la gorge et elle sourit.

—Charles Smith. Tu vois, nous partageons même notre nom de famille. Que c'est charmant.

—Son nom de famille est vraiment Smith, lui apprit Isaac.

—Pratique, répondit Anna. Les gens croient que vous mentez même quand ce n'est pas le cas.

—Mais pas toi, rétorqua la sorcière, et Charles lutta contre l'envie d'attraper sa compagne et de la mettre derrière lui, afin de mieux la protéger. Toi et les tiens savez dire quand quelqu'un ment.

—Sauf si vous savez bien mentir, reconnut Anna, à moitié pour s'excuser et à moitié par honnêteté.

—Savoir bien mentir empêchait peut-être une jeune louve telle qu'Anna de découvrir un mensonge, mais un vieux loup tel que Charles savait presque toujours faire la différence.

Anna continua à clarifier les choses.

— Si vous croyez vos propres mensonges ou si mentir ne vous dérange pas, cela peut nous tromper. En réalité, il est encore plus facile de nous abuser parce que nombre d'entre nous se croient infallibles. Personnellement, je veille toujours à ne pas sous-estimer la capacité des gens à mentir.

—Je garderai cela à l'esprit.

Hally sourit et accepta un gilet de sauvetage de la part d'Isaac, puis lui tendit sa besace, un sac en toile imperméable, afin qu'il le tienne le temps qu'elle enfile le gilet. Cette action était tacitement arrogante, ce qui mit Frère Loup à cran : l'Alpha n'était ni son compagnon, ni son serviteur dont elle devait tenir pour acquis les bons offices. Elle enfila le gilet par-dessus son pull en laine confortable.

—Avez-vous l'intention de mentir ? demanda Leslie Fisher avec intérêt.

Anna lui jeta un bref regard puis leva les yeux vers Charles. Il la laissa voir que cela ne le dérangeait pas, et elle se détendit.

Le sourire de Hally s'élargit.

—Je l'ignore encore. Isaac m'a dit que vous aviez une partie du corps de Jacob pour moi ?

Goldstein prit place à côté de Leslie, dos à la poupe. Il tira un sachet plastique de la poche de son gilet de sauvetage, qui contenait un carré de peau de cinq centimètres de côté et une mèche de cheveux noirs, et le tendit à Hally qui le prit avec l'enthousiasme d'un enfant auquel on aurait donné une sucette.

— Magnifique ! s'exclama-t-elle. Il vaudrait sans doute mieux attendre d'être sortis du port avant que je ne commence à faire de la magie. Je n'obtiendrai qu'une distance et une direction, pas le chemin le plus rapide pour y arriver. Cela ne durera pas éternellement, aussi je préférerais que nous nous trouvions à un endroit où ce sera le plus efficace. Isaac m'a mise au courant (elle regarda Charles) et m'a promis une récompense.

Elle n'était pas donnée. S'ils n'avaient pas manqué de temps, il aurait pu faire venir Moira et Tom

de Seattle pour une dépense beaucoup moins élevée.

—Dix mille, reconnut Charles. Leslie siffla.

—Pas étonnant que nous n'ayons pas beaucoup de consultantessorcières.

—Vous payez la meilleure, dit Hally d'un air suffisant. Et si nous hissions les voiles ?

— Le moteur, souligna Anna en désignant la poupe. Pas les voiles.

CHAPITRE 8

Charles surveillait de près Malcolm qui manœuvrait le *Daciana* entre les bateaux et les autres obstacles avec toutes les qualités d'un pirate en interprétant une version joyeuse de *The Mary Ellen Carter*, une chanson qui parlait d'hommes remettant à flot un navire coulé, qu'il sifflait faux. Si Bran s'était trouvé avec eux, il se serait sans nul doute joint à la chanson. Le père de Charles adorait les concerts impromptus, surtout avec des gens qui chantaient - ou sifflaient - des chansons de Stan Rogers, même si, compte tenu de leurs passagers, *The Witch of the Westmoreland* aurait peut-être été plus approprié.

Le flux et le reflux de l'océan faisaient tanguer l'estomac de Charles, une autre raison pour laquelle il n'aimait pas les bateaux. Anna était agenouillée à la proue, aussi avancée que possible, le visage tourné vers le vent et arborant une expression paisible qui donnait envie à Frère Loup de lui embrasser les pieds et d'autres endroits... si seulement il ne se mettait pas à vomir au moment où il se pencherait.

— Moi aussi, ça me le fait, dit Isaac, venant de la poupe. Il s'appuya contre la paroi de la console et parla d'une voix justement calculée pour porter par-dessus le bruit du moteur, mais pas assez fort pour que quelqu'un d'autre ait une chance de l'entendre.

— Une fois que j'ai vomi, ça va. (Puis il éleva la voix.) Mais je suis l'Alpha de la meute de la Vieille Cité, bon sang, et je ne peux pas me permettre de gerber devant des étrangers. Ils pourraient découvrir des morceaux de ce démarcheur agaçant que j'ai mangé hier soir.

Charles le regarda d'un air menaçant.

— Merci pour l'image.

Isaac rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Tout va bien, mon vieux. Malcolm dit qu'il se dirige vers un endroit qu'il estime à distance raisonnable de la plupart des îles. Il y a également de nombreux entrepôts abandonnés le long du littoral, suite aux faillites des pêcheries locales. Beaucoup d'endroits où détenir et torturer des gens sans que personne n'entende. Tu vois vraiment des esprits indiens et tu leur parles ?

— Des esprits, corrigea Charles. Cela n'a rien d'indien, mis à part le fait que nous croyons à leur existence et que la plupart d'entre vous, les yeux-blancs, ne les voyez pas. Oui.

Isaac ricana.

— Je n'arrive pas à croire que tu viens de me traiter de « yeux-blancs ». Ça vaut mieux que visage pâle, je suppose, mais ça fait tellement western. (Son expression se radoucit.) Mon grand-père, il voyait les fantômes. Quand il était vraiment âgé, il se balançait dans son vieux *rocking-chair* en bois

sombre et nous parlait, à nous les gosses, du meurtrier qui hantait la maison dans laquelle il avait grandi et qui avait tenté de faire de sa vie un enfer quand il était encore trop jeune pour lire et écrire.

— Les fantômes sont différents des esprits, expliqua Charles.

Oui, hurlèrent ceux qui le hantaient, parle-lui de tes fantômes, rends-nous un peu plus réels à chaque fois que tu parles de nous, chaque fois que tu nous vois ou que tu penses à nous. Dis-lui que les fantômes des gens que tu assassines peuvent revenir et tuer ceux que tu aimes si tu es assez stupide ou trop paumé pour comprendre comment les libérer.

Il dut attendre un moment avant de pouvoir poursuivre et fit passer cela pour son mal de mer en déglutissant à plusieurs reprises.

— Les esprits que je vois sont plus... une façon pour la nature de parler à ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Ils n'ont jamais été humains. Je ne vois pas de fantômes (*Menteur !* ricana l'un d'entre eux à son oreille), pas de la façon dont ton grand-père les voyait, mais j'ai rencontré quelques personnes dont c'était le cas. Ce n'est pas un don facile.

— On ne la lui faisait pas, à mon grand-père. Je suppose qu'il était dur à cuire même quand il avait cinq ans et qu'il a affronté un fantôme que personne d'autre ne voyait.

Isaac sourit. Le soleil était désormais couché et ses dents luisaient à la lueur de la lune montante. Il restait deux jours avant la pleine lune.

— Aussi dur à cuire que moi.

Dura cuire et stupide, songea Charles avec un soupir.

— Tu couches avec la sorcière ? Isaac sourit de toutes ses dents.

— Oui, m'sieur. Et elle m'apporte aussi le petit déjeuner au lit.

Charles aimait ce jeune Alpha coriace, aussi voulut-il le mettre en garde.

— Les sorcières noires sont des maîtresses indignes de confiance.

— Je comprends, répondit Isaac. (Il roula des épaules pour les détendre.) Je suis un loup-garou ; je ne peux pas me permettre d'être délicat, mais je ne pourrais jamais en pincer pour une femme qui torture des chatons pour fabriquer des filtres d'amour, même si elle ne le fait pas en ma présence. Elle ne fait que soulager un besoin et j'en profite tant que ça dure, et je lui ai clairement fait savoir que c'était tout.

Les femmes entendent ce que les hommes disent, intervint Anna sans se retourner. Cela ne veut pas dire qu'elles les croient. Coucher avec une sorcière, ce n'est pas coucher avec n'importe qui, Isaac, et elles sont aussi possessives que n'importe quelle autre femme. Tu es beau, fort et puissant : elle ne te lâchera pas si facilement.

— Es-tu en train d'essayer de me voler mon homme ? Hally ne paraissait pas avoir le moindre souci à se déplacer sur le bateau qui tanguait, contrairement aux autres. Elle était douée pour rôder,

parce que Charles n'avait pas remarqué qu'elle s'était levée de son siège pour contourner la console. Elle avait toujours sa besace et tenait le sachet plastique près de son visage, comme s'il contenait une rose et non un morceau de peau d'un garçon décédé.

Anna garda une main sur le bastingage et se retourna pour s'asseoir avec une seule hanche au bord de la proue, afin de regarder la sorcière en face. La compagne de Charles eut un de ses grands sourires généreux.

—Non. je ne fais que le mettre en garde sur le fait de coucher avec des choses dangereuses. Les tigres sont de rares trésors, et ils vous dévoreront sans y réfléchir à deux fois.

La sorcière se rengorgea, sa colère disparaissant. Sa chère Anna savait tellement bien s'y prendre avec les gens, y compris lui. C'était une bonne chose que la sorcière regarde la jeune femme et non Isaac, car ce dernier avait clairement entendu les paroles de celle-ci, lui aussi. Et quand un Oméga parlait, le loup écoutait, peu importe ce que l'homme pensait. Isaac donnait l'impression d'avoir été giflé.

— Les tigres doivent se méfier en compagnie des loups, dit Charles, pour l'empêcher de regarder en direction d'Isaac.

Hally étrécit les yeux. Elle lui rappelait plus un serpent qu'un tigre : les serpents étaient tout aussi magnifiques, mais étaient des survivants froids, tuant avec le poison plutôt qu'avec des crocs ou des griffes.

—Tu fourres ton nez dans des endroits où tu ne devrais pas, le loup, répondit-elle, comme si elle estimait qu'il devrait s'inquiéter de sa présence.

Hally était allée trop loin, aussi Frère Loup croisa-t-il son regard et lui laissa voir qu'ils avaient tué des sorcières bien plus puissantes qu'elle et que cela ne les dérangerait pas de recommencer.

Elle déglutit et recula, titubant quand une vague la déséquilibra.

—Soulagez les personnes de votre choix, lui dit Charles, d'une voix froide et calme. Amusez-vous. Mais à la fin de la journée, rappelez-vous qu'Isaac appartient à mon père... et à moi. Il nous est nécessaire, pas vous. Vous le laisserez indemne ou je vous traquerai jusqu'à vous détruire.

Elle feula comme un chat. Quand il se contenta de la dévisager, Hally se dépêcha de passer maladroitement de l'autre côté de la console, hors de sa ligne de mire.

Isaac regarda Charles, ses yeux d'un doré étincelant. Puis il inclina la mâchoire, exposant sa gorge. Charles se pencha et le mordilla légèrement avant de le lâcher.

Du fond du bateau, Beauclaire les observait de ses yeux inhumains, et Frère Loup eut envie de lui apprendre le respect de la même façon qu'il venait de remettre la sorcière à sa place. La lune se faisait pressante, les fantômes dans sa tête hurlaient... Et Charles esquissa un pas pour s'écarter du plat-bord.

—Tu viens de te faire une ennemie, dit Isaac, d'une voix calme et posée, distrayant Frère Loup.

Beauclaire baissa enfin les yeux et l'occasion disparut.

— C'est une sorcière noire, dit Charles, tout aussi calmement. Nous avons toujours été ennemis. Pout l'instant, nous avons le même but; c'est tout. Si ton but est le plaisir et que tu es certain que c'est également le sien, c'est bon. Rappelle-toi seulement qu'une sorcière noire n'aime rien d'autre que le pouvoir.

Isaac déglutit et détourna la tête.

— Les sorcières blanches ne sont que de la nourriture pour les autres. Hally avait une sœur qui est morte quand elle avait seize ans parce qu'elle a refusé de prendre le chemin noir vers le pouvoir. Une grande méchante sorcière l'a dévorée.

Charles hocha la tête.

— Tu peux admirer la survivante; parce que Hally a vraiment survécu. Elle s'assurera toujours de sa survie. Tu ferais bien de t'assurer de la même chose pour toi.

Le petit bateau ralentit ; le moteur se tut. Le ciel était d'un noir d'encre, à l'exception de la lune argentée et du fin ruban de nuages qui passait devant elle.

—Voilà, dit Malcolm sans nécessité.

La sorcière prit sa besace et le sachet plastique que Goldstein lui avait donné, puis grimpa l'échelle en aluminium pour atteindre la plate-forme de pêche au-dessus de la console. C'était le meilleur endroit pour le faire - une surface plane et dégagée sur un bateau bondé - mais Charles était persuadé qu'elle savait aussi que la hauteur la plaçait sur une scène et faisait d'eux son public, et qu'elle l'appréciait.

Debout en haut de l'échelle, Hally sortit un petit tapis de son sac et le déroula. Tandis qu'elle le mettait en place en faisant claquer le tissu, Charles entra aperçut des cercles et des symboles et comprit qu'elle avait tissé dans le tapis les protections qu'une sorcière aurait normalement tracées à la craie. C'était intelligent, une idée qui lui épargnait du temps et des ennuis, et qui fonctionnait admirablement bien sur un bateau sous la pluie.

Agenouillée sur le tapis, elle sortit quatre ou cinq petits pots en terre cuite et les disposa comme si leur emplacement était important. Elle fit de même avec huit chandeliers en argent portant des bougies de couleur sombre : sans doute des bougies noires, mais certaines sorcières travaillaient avec des rouges. Elle ajusta et déplaça les choses pendant un moment. Enfin, elle posa une haute bougie au centre de son œuvre.

— Lumière, dit la sorcière, d'une voix ordinaire, une demi-seconde avant que les bougies ne s'allument d'elles-mêmes en dépit de l'air marin.

Les flammes sur les mèches brûlaient sans frémir alors que le vent faisait voler les mèches de cheveux échappées de la tresse de Charles. De la magie. Sa voix ne l'avait pas déclenchée, ce n'était qu'une distraction ou un embellissement. La fumée apprit à Charles ce qu'il soupçonnait déjà : du sang humain entrainé dans la composition des bougies qu'elle faisait brûler.

La façon dont les sorcières jetaient leurs sorts différait de l'une à l'autre, en fonction de beaucoup de choses : leur histoire familiale, leurs professeurs... et un peu leur propre personnalité. Celle-ci

remuait et gémissait, mais elle le faisait avec toute la grâce d'une danseuse du ventre douée, et ses gémissements étaient à la fois musicaux et hypnotiques. Charles sentit sa magie pleuvoir sur leur petit bateau et se trouva d'accord avec l'évaluation d'Isaac : c'était une puissance.

Cela lui fit regretter de ne pas avoir appelé Moira, la sorcière blanche, en fin de compte. Hally ne lui faisait pas peur, mais sa paranoïa n'aimait pas se retrouver sur un bateau au milieu de l'océan avec sa femme, en compagnie d'une sorcière de première catégorie qui, ainsi qu'Anna l'avait obligeamment souligné plus tôt, risquait de les tuer plus tôt que tard. Il détestait profondément se trouver à la merci de quelqu'un d'autre.

—*Si nous sautions là-haut, elle crierait et tomberait à l'eau*, l'assura Frère Loup, qui n'aimait pas non plus se retrouver à sa merci. *Ou nous pourrions tout simplement la tuer et lui épargner l'effort de se noyer.*

Hally mit le contenu du sachet plastique dans un petit pot couleur d'ivoire qui avait la forme d'un crapaud avec de grands yeux noirs dignes d'un dessin animé, et dont le dos était ouvert comme s'il avait été fabriqué pour tenir une bougie ou une petite plante. Le pot tenait dans le creux de sa main. Elle tira un flacon de son sac, ôta le bouchon avec ses dents et versa le liquide dans le pot. À l'odeur, Charles sut qu'il s'agissait d'eau-de-vie, et pas de bonne qualité. De l'alcool à 90 ° ou de l'alcool à brûler auraient probablement tout aussi bien fait l'affaire.

Rangeant le flacon vide dans son sac, elle tint le pot au-dessus de la flamme de la bougie centrale de ses deux mains et continua à psalmodier sa mélodie. Au bout de quelques instants, elle écarta les mains et le pot resta au-dessus de la flamme sans bouger. Elle s'assit sur les talons et leva le visage afin que la lumière de la lune caresse sa peau pâle d'Anglaise et baissa les mains, qui tremblaient fiévreusement, à environ dix centimètres du pot. Des exagérations conçues pour dissimuler les parties importantes du rituel, au cas où une autre sorcière l'épierait.

Charles commença à se détourner du spectacle, mais il saisit quelque chose du coin de l'œil et se figea. Une ombre plus épaisse que la vapeur s'échappait de la bouche de la grenouille. Elle toucha le tapis et se fit de plus en plus dense et sombre, emplissant l'espace entre la sorcière et les bougies. Il jeta un coup d'œil aux autres, mais aucun n'avait l'air inquiet ou excité, il supposa donc qu'il était le seul - avec Beauclaire, qui se mettait lentement debout - à voir les ombres.

Au milieu de sa musique, au sommet de sa danse, la sorcière s'immobilisa et dit :

—Ténèbres.

Les bougies et toutes les lumières du bateau s'éteignirent.

Malcolm poussa un juron, se précipita sur sa console et se mit à jouer frénétiquement avec les interrupteurs. Il posa le pied sur la première marche de l'échelle, sans doute pour monter et affronter la sorcière qui avait tripatouillé son bateau.

Malcolm était sous la protection de Charles, aussi écarta-t-il Isaac (qui regardait toujours la sorcière au lieu de regarder son loup) d'une bourrade, estimant que l'Alpha aurait assez de présence d'esprit pour ne pas passer par-dessus bord. Il attrapa Malcolm par l'épaule alors qu'il avait grimpé deux barreaux, le faisant redescendre sur le pont. Interrompre une sorcière n'était pas une bonne idée

si l'on souhaitait vivre longtemps. L'homme s'arracha à cette poigne inhabituelle et grogna. Le bruit s'arrêta dès qu'il vit qui venait de le malmener.

Une faible lueur se mit à briller au sommet de la plate-forme de pêche, les distrayant tous les deux.

— Qued...

Diable, pensa Charles, tandis que la lueur prenait la forme en trois dimensions d'un garçon de huit ans.

L'odeur de magie noire fit revenir le mal de mer de Charles avec férocité, et il s'écarta autant que possible du centre du bateau. La main froide d'Anna se referma sur la sienne. Elle tremblait. Pas de peur. Pas sa chère Anna. Non, elle tremblait de rage.

— Dis-moi que c'était nécessaire, dit-elle.

— Non, répondit Charles.

Il savait qu'elle ne parlait pas de la sorcière, mais de la méthode choisie par celle-ci. Les sorts directionnels étaient faciles. Il n'en jetait pas lui-même, mais il avait vu des gens en jeter. Appeler un fantôme pour qu'il serve de boussole était un sort majeur, un sort pour la frime, et parfaitement inutile.

— Dis-moi qu'elle ne réussira pas à le garder.

— Elle ne réussira pas à le garder, confirma-t-il.

Il n'était pas sorcier, mais son grand-père lui avait enseigné un ou deux trucs. Il n'était peut-être pas capable de se débarrasser de ses propres fantômes parce qu'il devait en quelque sorte d'abord se réparer lui-même, mais Jacob Mott, retenu par de la magie noire, ne serait pas un problème.

— Très bien, dit Anna d'une voix tendue, lui faisant confiance pour qu'il tienne parole.

— Jacob, je t'invoque, dit la sorcière, d'une voix mielleuse s'élevant au-dessus du vent et du clapotis des vagues. Jacob, je te conjure. Jacob, je t'appelle. Accomplis ma volonté.

L'image du garçon, luisant dans la lumière argentée de la lune, lui tournait le dos, la tête penchée, chaque trait de son corps indiquant la réticence. Mais Charles voyait son visage : il n'y avait aucune expression, et ses yeux brillaient d'un feu écarlate.

— Où t'ont-ils tué, Jacob Mott ? Où ont-ils sacrifié ton être mortel ?

Le garçon redressa la tête, regarda vers le sud et l'est, et leva le doigt.

— Je ne peux pas naviguer sans feux de position, dit Malcolm. C'est illégal, pour commencer. Et je ne veux pas me faire choper avec des bougies fabriquées à partir de sang humain. Je n'ai rien contre les amendes, mais hors de question d'aller en prison.

— Ma magie a besoin d'obscurité, dit la sorcière d'une voix ténébreuse.

Beauclair se leva de son siège et toucha le bastingage. Les lumières revinrent et la sorcière se tourna pour lui lancer un regard plein de colère.

—Votre magie est l'obscurité, dit le fae d'un ton de reproche. Tout le reste n'est qu'effets de manches faciles.

La sorcière l'ignora et posa les mains sur les épaules du garçon, le caressant d'une façon qui n'était pas maternelle.

—Merci, dit Isaac au fae.

Malcolm, le visage tendu - il devait se tenir pile sous la souillure de magie noire pour piloter le bateau -, fit virer le *Daciana*. Quand la direction que le garçon indiquait s'aligna avec l'extrémité de la proue, Isaac annonça « C'est bon » et le *Daciana* maintint le cap.

Malcolm s'affaira avec les cartes puis parla assez fort pour que les gens qui n'étaient ni loup-garou ni fae puissent l'entendre par-dessus le bruit du moteur et des vagues :

—On dirait qu'on va vers Long Island, Georges Island ou Gallops Island.

—Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Isaac.

Puis, aux autres, il indiqua :

—Malcolm gagne sa vie en transportant ceux qui le paient pour aller pêcher ou explorer les environs. Il fait cela depuis trente-cinq ans et connaît la baie comme personne.

—Ce pourrait être n'importe laquelle, je suppose. Beaucoup de gens se rendent sur Georges Island dans la journée, ce qui me rendrait nerveux si j'essayais de cacher des prisonniers vivants.

—Pourquoi pas Long Island ? demanda Leslie. Elle est accessible en voiture, non ?

—En effet. (Malcolm était calme.) Il y a des installations de santé publique sur Long Island, et des gens vivent et travaillent là-bas tous les jours. Mais il y a beaucoup d'endroits où personne ne va. Des endroits où on pourrait cacher des prisonniers, plus que sur Georges Island ou Gallops Island. Ces vieilles infrastructures hospitalières sont reliées par des tunnels. Il y a quelques bâtiments vides : l'ancienne salle de concert, la chapelle, et quelques dépendances de l'ancien hôpital. Fort Strong tombe en ruines et est plein de bonnes planques. L'ancien Alpha m'a fait mener quelques chasses à la pleine lune là-bas. Nous avons également chassé sur Gallops Island ; on devrait y retourner, parce que les lapins font beaucoup de dégâts. Tant que personne ne remarque les bateaux, tout va bien. Nous n'avons pas besoin de chasser en silence là-bas parce que c'est en quarantaine depuis une décennie. Gallops Island abrite de vieux bâtiments militaires remplis d'amiante et il n'y a pas d'argent pour les nettoyer.

—Notre suspect en connaît long sur la zone, remarqua Anna.

— C'est ce qu'il m'a toujours semblé, acquiesça Goldstein, qui s'était levé et frayé un chemin dans le bateau afin de mieux regarder le garçon mort qui guidait leur voyage. Il fait cela sur la plupart de ses terrains de chasse : il se sert du territoire plus comme un autochtone que comme une personne de

passage.

Il s'arrêta et fronça les sourcils devant le garçon qui luisait doucement.

— S'agit-il d'un fantôme ? demanda-t'il.

Anna regarda Charles et tout le monde suivit le mouvement.

La sorcière le dévisagea également et sourit. Charles l'ignora et fit de son mieux pour répondre.

— Il ne s'agit pas de son âme; celle-ci a disparu. Elle n'aurait pas pu la toucher.

Elle croyait, il croyait fermement que la seule personne capable de détruire ou de souiller une âme était la personne à laquelle cette âme appartenait, même si ses fantômes riaient à mesure qu'il parlait. *Tu nous as souillés*, lui disaient-ils. *Tu as volé nos vies et nous as souillés*.

Il poursuivit, ignorant stoïquement les voix des morts.

—Un fantôme est constitué de petits morceaux abandonnés et mis ensemble. Des souvenirs contenus dans des bâtiments ou des choses... et ici, par la chair et les cheveux.

—Ce n'est pas réellement le garçon ? demanda Leslie Fisher, et, d'après sa voix, s'il avait dit que si, elle aurait tiré sur Hally sans y réfléchir à deux fois.

—Non. Plutôt comme un vêtement qu'il aurait porté et laissé derrière lui, lui apprit Charles.

Les yeux rouges, il en était presque certain, étaient le résultat d'un aspect de la magie de cette sorcière.

Leslie le regarda et il se dit que si elle regardait ses enfants de cette façon, ils devaient se sentir mal à l'aise. Puis elle hocha la tête, se rendit à l'arrière du bateau et s'assit à côté de Beauclair plutôt que sur l'un des sièges tournés vers la poupe, installés derrière la console, qui l'auraient laissée dos à la sorcière. Il ne l'en blâmait pas.

Au bout d'un moment, Malcolm annonça :

—Ce n'est ni Long Island ni Georges Island. Soit nous allons à Gallops Island, soit quelque part sur la côte.

—Ce n'est pas la côte, dit la sorcière, levant le visage vers le ciel nocturne. Vous ne le sentez donc pas ? C'est magnifique. Ce sont sûrement des amateurs, pour laisser derrière eux un tel festin sans y avoir touché.

Elle sourit, et c'était là un sourire terrible parce qu'il lui donnait l'air gentil et jeune et parce que la cause de ce sourire était la mort de Jacob Mott et d'autres avant lui.

— Dommage que tant d'entre nous, tant de sorcières, aient peur de l'eau, dit Hally à Charles. Autrement, nous aurions su depuis un moment. Ils se sont servis des lieux pendant plus d'une saison.

Le Chasseur avait frappé deux fois à Boston, se rappela Charles.

— Si nous étions au printemps, nous aurions du mal à accéder à Gallops Island, dit Malcolm. En ce moment, quelques embarcadères sont encore utilisables. Je vais nous faire faire le tour.

— Nous savons où nous allons, dit Charles à la sorcière. Relâchez le garçon.

— Je croyais qu'il ne s'agissait que d'un regroupement de souvenirs, murmura-t-elle. Rien qu'un vieux vêtement abandonné quand Jacob est mort.

Charles sauta sur la rambarde de la plate-forme de pêche et fléchit les genoux, contrebalaçant la brusque embarquée causée par la force de son saut, puis s'installant plus confortablement à mesure que le tangage du bateau se calmait sur l'océan.

Il regarda la sorcière dans les yeux et, faisant venir Frère Loup et tout son pouvoir, dit :

— Laissez-le partir.

Elle obéit sans réfléchir, son apparition soudaine et la force de son ordre dictant ses actions. Elle renvoya le fantôme d'une pichenette de pouvoir. Puis elle demeura bouche bée devant cet affront et la magie se rassembla autour d'elle.

— Non, dit Charles avant qu'elle réussisse à achever le forfait qui lui était venu à l'esprit. Vous n'aimeriez pas ce qui se passerait.

Il bondit à côté d'elle et ramassa le petit pot en forme de grenouille. Les résidus de magie écœurante tentèrent de se glisser sur ses doigts, mais reculèrent devant la présence de Frère Loup au dernier moment. Son instinct lui disait que ce qui liait le contenu du pot à Jacob avait disparu une fois utilisé et cela lui suffisait. Il jeta la grenouille par-dessus bord, s'assurant qu'elle tourne sur elle-même et répande son contenu pendant sa chute.

La sorcière siffla et jeta quelque chose qui glissa sur lui comme de l'eau. Charles secoua la tête.

— Vous croyez que j'aurais survécu aussi longtemps si un sort édifié à la hâte pouvait me faire du mal ?

Ce n'était pas un mensonge. Il se contentait de lui poser une question. Si sa réponse était fausse, ce n'était pas sa faute à lui. La moitié de sa réputation reposait sur les histoires que les gens racontaient à son sujet. Il avait eu de la chance. Il portait des protections et être un loup-garou était un autre genre de protection, mais nul n'était invulnérable. Le secret pour se tenir à l'abri de la magie était de faire croire aux gens qu'il était inutile de l'attaquer ainsi.

Charles sauta par-dessus la rambarde de la plate-forme et atterrit légèrement sur le pont. Il s'assit sur l'un des bancs qui servaient à stocker les appâts près de la proue et sa compagne se précipita vers lui et s'assit sur ses genoux.

Anna lui embrassa la mâchoire et il sentit les grondements de prédateur des fantômes. *Plus près, fais-la venir plus près*, disaient-ils en ricanant. *Nous la mangerons et nous la partagerons.*

— *A moi*, répondit Frère Loup. Il resserra les bras autour d'elle quand Charles l'aurait envoyée se mettre à l'abri. Mais Frère Loup la tenait et regardait fixement la lune, qui chantait sereinement pour

lui.

Charles descendit d'un bond en tenant l'une des cordes d'amarrage dès que le bateau fut assez près. La plate-forme en bois était robuste sous ses bottes et le taquet auquel il noua son bout paraissait neuf. Il en parla à Malcolm tandis que les autres débarquaient.

—L'office des forêts vient ici et a besoin d'amarrer ses bateaux, non ? demanda Malcolm de façon rhétorique. Ils entretiennent donc le quai.

— Restez ensemble, dit Charles. Malcolm, ton rôle est de protéger nos agents du FBI.

Leslie inspira bruyamment, mais Goldstein leva la main.

—Toi et moi ne pouvons pas voir dans l'obscurité si nos lampes de poche s'éteignent. On voit la lune pour l'instant, mais vu les nuages dans le ciel, cela va changer. Nous sommes plus lents et plus vulnérables qu'eux, et si nous sommes sur le lieu des assassinats, alors quelqu'un se trouve peut-être ici pour surveiller leur dernière victime.

Leslie tira son arme, s'assura qu'elle était chargée puis la remit dans son holster d'épaule.

— Si vous pouvez vous en sortir sans lampe de poche, leur dit Charles, cela nous aidera à conserver notre vision nocturne. Mais n'allez pas courir le risque de vous casser une cheville. J'ignore si vous voyez bien ; nous autres loups, nous voyons parfaitement dans l'obscurité; la plupart des sorcières ont un ou deux tours...

Il jeta un coup d'œil à Beauclair.

Le fae hocha la tête.

—Je vois très bien.

—Alors à vous de choisir. Si vous utilisez les lampes de poche, je vous en prie, essayez de ne pas les diriger vers nos yeux.

—J'ai une question, dit Leslie. Si vous voyez dans l'obscurité, pourquoi Malcolm a-t-il dit qu'il avait besoin des lumières pour trouver l'île ?

— Parce que je ne navigue pas sur un bateau dont les instruments sont en panne dans des eaux qui ne sont pas sûres, répondit celui-ci. Il y a des endroits assez mauvais par ici si on ne sait pas où on se trouve, et son sortilège a coupé toutes les lumières de mes instruments : le GPS, le sonar, et tout le bataclan.

La sorcière leur sourit.

—Vous êtes toujours en train de parler ?

Isaac lui toucha l'épaule.

— Ouvrez la marche, Hally.

Le fae suivit Isaac et sa sorcière, la peau pâle de celle-ci ressortant dans l'obscurité comme une bougie dans la nuit. Les agents du FBI suivirent Hally, Malcolm sur leurs talons. Ce qui laissait Charles et Anna à l'arrière-garde.

Castle Island ressemblait à un parc soigneusement planté d'arbres et de buissons. Gallops Island ressemblait plus à une jungle. Pas aussi dense que la forêt vierge tempérée près de Seattle, mais on aurait pu utiliser une ou deux machettes dans les broussailles pour dégager le terrain. Ils suivirent inévitablement des sentiers qui étaient autrefois des allées ou des routes étroites avant que la nature ait commencé à reprendre ses droits. Pour l'essentiel, ils grimpèrent ; d'après ce qu'il avait vu quand ils étaient sur l'eau, l'île tout entière n'était qu'une seule colline longue et étroite. Elle n'était pas très grande, une quinzaine d'hectares, se dit-il. Il ne leur faudrait pas longtemps pour découvrir l'endroit où Jacob avait été tué, à partir du moment où la sorcière disait la vérité, à savoir qu'elle le sentait.

Anna désigna la pierre angulaire d'une maison et de ce qui avait été sans le moindre doute une haie de rosiers revenus à l'état sauvage. Il désigna du lierre grimpant et deux lapins curieux qui n'avaient absolument pas peur d'eux. Une chasse sur cette île serait ennuyeuse s'ils traquaient des lapins.

Tout l'endroit empestait la magie noire. S'il avait tenté d'en découvrir seul le centre, il aurait dû ratisser toute l'île dans l'espoir de tomber dessus.

Il avait beau détester le reconnaître, la sorcière avait eu raison. Seuls des amateurs auraient laissé une telle quantité de pouvoir derrière eux. Quand ils en auraient fini ici, il devrait parler à son père de la façon de nettoyer les lieux. Un pouvoir aussi souillé était un problème bien plus important que l'amiante : des gens allaient tomber malades ici et mourir d'un simple rhume. Ils s'égratigneraient dans un buisson d'épineux et mourraient de l'infection qui s'ensuivrait. Ils se tueraient d'un désespoir qu'ils n'auraient autrement jamais ressenti.

Une telle quantité résiduelle attirerait également des choses sombres... et dans l'océan se trouvaient de très méchantes choses qui risquaient de décider de gagner le rivage, vu le genre d'invitation qu'envoyait l'île. Et le pire était qu'il existait d'autres endroits comme celui-ci, partout où les tueurs avaient frappé au fil des ans.

Sally Reilly, avait dit Caitlin la sorcière quand elle avait identifié les marques que les tueurs laissaient sur leurs victimes. Cela avait un sens. Il n'avait jamais rencontré Sally, mais son père avait mis un point d'honneur à assister à l'une de ses « démonstrations » ; il était rentré en secouant la tête et avait envoyé Charles faire quelques recherches. A l'époque, c'était plutôt un travail qui impliquait de se déplacer et de passer des appels qu'un travail de bureau. Après avoir parlé au père de Sally (sa mère était morte), à quelques vieux amis, et à une ou deux sorcières, il était rentré faire son compte-rendu à Bran.

Elle n'était ni un écrivain, ni un amateur, mais plutôt une sorcière douée. Elle avait rompu avec sa famille et décidé d'échauffer les esprits, et peut-être de causer une nouvelle chasse aux sorcières. Une chasse dont elle avait l'intention de se protéger grâce à l'argent qu'elle gagnerait en s'occupant de convaincre les téléspectateurs que les sorcières étaient réelles.

Il avait dit à Bran qu'ils devaient l'arrêter, puis elle avait cessé d'essayer de rendre publique

l'existence des sorcières. Au lieu de cela, elle avait travaillé pour des gens riches et leur avait fait payer des fortunes. Elle avait complètement disparu au début des années 1990, mais il avait toujours supposé qu'elle avait pris sa retraite, jusqu'à ce que Caitlin la sorcière apparaisse si profondément convaincue que Sally Reilly était morte.

Cela aurait bien été du genre de Sally d'accepter de créer un sort qui laisserait de tels résidus, un sort avec des symboles incorrects, peut-être, tandis qu'elle les faisait cracher au bassinet, les prenant pour des idiots qui avaient l'intention de tuer des poulets ou des chèvres.

L'avaient-ils tuée ? La chronologie correspondait. Si le tueur avait payé une sorcière pour un sort qui lui permettrait de se nourrir sur les gens qu'il assassinait, il aurait ressenti le besoin de se débarrasser d'elle, vu qu'elle était un témoin indésirable. Et un tueur en série ne restait pas libre de tuer pendant autant d'années sans être assez intelligent pour s'occuper des témoins.

Il laissa sa main dans le dos d'Anna. Elle portait un pull et une veste légère, mais il fit semblant de sentir sa chaleur au travers des vêtements qui la couvraient.

Frère Loup voulait qu'elle quitte cette île et s'éloigne des tueurs qui chassaient les loups-garous sans laisser d'odeur derrière eux. Mais Charles la connaissait bien. Essayer d'envelopper sa chère Anna dans du papier bulle serait tuer la femme qui le protégeait avec le rouleau à pâtisserie en marbre de sa grand-mère. Elle était la femme dont il était tombé amoureux.

— *Alors pourquoi lui caches-tu tes fantômes ?* lui demanda Frère Loup.

— *Parce que j'ai peur*, répondit Charles à son frère, comme il n'aurait répondu à personne d'autre. Il avait vécu très longtemps et n'avait appris la peur que depuis qu'il avait trouvé Anna. Il avait découvert qu'il n'avait jamais été courageux auparavant, seulement indifférent. Elle lui avait appris que, pour être courageux, il faut craindre de perdre quelque chose. *J'ai peur de la perdre. Peur qu'ils me la prennent— ou de l'éloigner de moi quand elle verra ce que je suis vraiment.*

Beauclair avait abordé le sujet. Charles ne se souvenait pas exactement des paroles du fae, mais il les ressentait.

On ne devrait jamais donner quelqu'un à aimer aux gens aussi vieux et puissants que lui.

Pour Anna, il détruirait le monde.

Anna sentait Charles plus qu'elle ne l'entendait, même s'il avait retiré sa main de son dos et la laissait marcher devant. Elle entendait les autres marcher devant elle, mais il était une présence silencieuse et rassurante derrière elle.

Elle sentait la malfaisance dans l'air et cela rendait sa louve nerveuse. On aurait dit que quelqu'un les épiait, comme si la malfaisance était douée d'intelligence... et savoir que leurs sens ne pouvaient pas détecter au moins l'une des personnes qu'ils chassaient ne l'aidait pas.

Anna luttait contre l'envie de se retourner, de prendre la main de Charles ou de glisser sous son bras et laisser sa présence éloigner la malfaisance. Autrefois, elle l'aurait fait, mais à présent elle avait la

désagréable impression qu'il risquait de reculer comme il avait failli le faire quand elle s'était assise sur ses genoux dans le bateau, avant que Frère Loup prenne le dessus.

Peut-être en avait-il simplement assez d'elle. Elle avait dit à tout le monde que quelque chose n'allait pas chez lui... mais Bran connaissait son fils et pensait qu'elle était le problème. Bran était intelligent et perspicace ; elle aurait dû envisager qu'il avait raison.

Charles était âgé. Il avait vu et vécu tant de choses... à côté de lui, elle n'était qu'une enfant. Son loup l'avait choisie sans consulter Charles, après tout. Peut-être aurait-il préféré quelqu'un qui en savait plus. Une personne belle et intelligente qui...

—Anna ? dit Charles. Que se passe-t-il ? Est-ce que tu pleures ?

Il se plaça devant elle et s'arrêta, la forçant à s'immobiliser, elle aussi.

Elle ouvrit la bouche et il toucha ses joues humides.

—Anna, dit-il immobile. Appelle ta louve.

—Tu devrais être avec quelqu'un de plus fort, lui dit-elle, malheureuse. Quelqu'un qui pourrait t'aider quand tu en as besoin, au lieu d'être renvoyée à la maison parce que je n'arrive pas à supporter ce que tu dois faire. Si je n'étais pas un Oméga, si j'étais dominante comme Sage, j'aurais pu t'aider.

— Personne n'est plus fort, lui dit Charles. C'est la souillure de la magie noire. Appelle ta louve.

—Tu n'as plus envie de moi, chuchota-t-elle.

Et une fois qu'elle les eut prononcés, elle sut que ces mots étaient vrais. Il dirait les choses que, selon lui, elle souhaitait entendre, parce qu'il était un homme bon. Mais il s'agirait de mensonges. La vérité se trouvait dans la façon dont il fermait le lien entre eux pour qu'elle n'entende rien qui la blesserait. C'était un loup dominant et les loups dominants ressentiaient le besoin irrépressible de protéger les plus faibles qu'eux. Et il la voyait tellement plus faible.

—Je t'aime, lui dit-il. À présent, appelle ta louve.

Elle ignora son ordre ; il savait qu'il ne fallait pas lui donner d'ordre. Il disait qu'il l'aimait ; cela ressemblait à la vérité. Mais il était vieux et intelligent et Anna savait que, quand on le poussait dans ses retranchements, il pouvait mentir et faire croire tout le monde à ses mensonges. Elle le savait parce qu'il était en train de lui mentir et que cela ressemblait à la vérité.

—Je suis désolée, lui dit-elle. Je vais m'en aller...

Et brusquement, elle se retrouva le dos contre un arbre et le visage de Charles à un cheveu du sien. Son corps brûlant était pressé contre elle des genoux à la poitrine... il avait dû se pencher pour ce faire. Il était bien plus grand qu'elle, même si elle n'était pas petite.

Anna frissonna quand la chaleur de son corps commença à pénétrer le froid qui l'avait avalée. Charles attendit comme un chasseur, attendit qu'elle remue et veilla à ce qu'elle soit véritablement piégée. Il attendit pendant qu'elle reprenait son souffle. Il attendit jusqu'à ce qu'elle le regarde dans les

yeux.

Puis il grogna.

—Tu ne vas pas me laisser.

C'était un ordre, et elle n'était pas obligée de suivre les ordres de quiconque. C'était en partie sa nature d'Oméga plutôt que de loup-garou normal... qui n'aurait jamais pu être une compagne digne de ce nom.

—Il te faut quelqu'un de plus fort, répéta Anna. Comme cela, tu n'aurais pas à te cacher quand tu es blessé. Tu pourrais faire confiance à ta compagne pour se protéger et t'aider, bon sang, au lieu de devoir me protéger de ce que tu me caches.

Elle détestait pleurer. Les larmes étaient une faiblesse que l'on pouvait exploiter et qui ne résolvait jamais rien. Les sanglots se concentrèrent dans sa poitrine comme une vague et il fallait qu'elle s'écarte de lui avant de craquer.

Au lieu de lutter contre sa poigne, elle tenta d'en glisser.

— Il faut que j'y aille, dit-elle à la poitrine de Charles. J'ai besoin de...

Sa bouche se posa sur la sienne, brûlante et affamée, la réchauffant comme son corps avait réchauffé le sien.

— Moi, dit Charles, d'une voix grave et rocailleuse comme si elle avait surgi du centre de la terre, avec ses yeux d'un doré étincelant. Tu as besoin de moi.

Il l'embrassa de nouveau, parcourant des mains sa mâchoire jusqu'à son cou et ses épaules. Il pressa ses hanches contre elle et relâcha sa bouche tandis qu'il faisait glisser son corps jusqu'à ce que son sexe, dur et gonflé, appuie sur celui d'Anna. Elle sursauta involontairement et il rit de la même façon qu'il avait parlé. Elle grogna contre lui, de louve à loup.

—Voilà, voilà, dit-il. Est-ce que tu vas me laisser faire tout seul ?

Il parlait trop alors qu'il aurait dû ressentir. Elle remonta une jambe jusqu'à ce que l'angle de leurs hanches soit meilleur, escaladant le corps de Charles jusqu'à pouvoir lui mordre la clavicule. Il inspira profondément sous le coup de la douleur et elle le lâcha. À présent, il portait son attention sur elle plutôt que sur la formation de mots, aussi pouvait-elle se montrer plus douce. Elle lécha la blessure qu'elle avait faite, la sentant guérir sous sa langue tandis qu'elle nettoyait le sang riche en fer de sa peau. Elle se tendit vers le haut et, cette fois-ci, saisit doucement le tendon de son cou, et le halètement qu'il laissa échapper n'avait rien à voir avec la douleur.

Elle ondula des hanches, frottant la couture de son jean contre lui tandis qu'elle inspirait l'odeur entêtante de son compagnon quand il était excité. Elle voulait mieux le sentir, aussi se laissa-t-elle glisser par terre et posa-t-elle sa bouche ouverte contre son érection, laissant son souffle chaud le caresser au travers du pantalon. Cela faisait si longtemps qu'ils ne s'étaient pas touchés.

L'odeur de Charles se fit plus forte : le musc et la forêt, le sel et l'amertume, avec un soupçon de

douceur délicieuse et inexprimable.

—Anna, dit-il un peu désespéré. Isaac, Malcolm et sans doute ce satané fae peuvent nous entendre.

Elle ouvrit la bouche et mordit ; pas fort, juste assez pour le faire taire et lui faire savoir que la repousser n'était pas une option.

Charles émit un bruit qui aurait pu être un rire, mais elle n'entendit que sa capitulation, puis il la laissa le renverser sur le dos sur le sol humide de l'île et baisser la fermeture Eclair de son jean pour l'atteindre. Quand elle eut refermé les mains sur sa peau nue, le besoin éperdu diminua, en partie assouvi par la preuve évidente qu'il la désirait autant qu'elle le désirait.

Sa peau était si douce, pour gagner une chose si dure. Elle le lécha délicatement, appréciant son goût désormais relevé par le sel de l'océan. Elle l'aimait dans chacun de ses goûts, aimait les bruits qu'il faisait quand elle lui procurait du plaisir, aimait entendre sa respiration s'arrêter et voir ses mouvements brusques, lui qui était toujours gracieux.

Elle l'avala, le revendiquant, homme et loup, de la façon la plus basique.

—Je suis à toi, dit-il, un doigt sous son menton, l'interrompant. Et tu (il posa les mains sous les épaules d'Anna et la tira jusqu'à ce qu'elle soit entièrement sur lui) es à moi.

Son jean les gênait, alors il la fit rouler sur le flanc et lui ôta ses chaussures, son pantalon et ses sous-vêtements en trois mouvements rapides. Il l'attira de nouveau sur lui, de ses mains plus insistantes que douces, et se glissa en elle.

Elle ferma les yeux et assimila la sensation de la lente brûlure, de la pression glissante, de la friction tiède qui signifiait qu'il était à elle. Puis il lui empoigna les hanches et se fit exigeant, aussi remua-t-elle - et cessa-t-elle complètement de réfléchir.

Alanguie et bien aimée, Anna se mit à haleter au-dessus de Charles. Quand les dernières étincelles disparurent, elle se remit à penser au lieu de simplement ressentir.

— Est-ce que..., chuchota-t-elle, sentant qu'elle se mettait à rougir des pieds à la tête. Est-ce que nous venons vraiment de faire l'amour pendant que tout le monde nous écoutait ? En plein air ? Alors qu'un criminel que nous ne pouvons ni voir ni entendre est peut-être en train de nous regarder ?

Elle avait quasiment glapi ce dernier mot.

Sous elle, Charles se mit à rire, son ventre la faisant rebondir. Il se sentait déterminé et détendu, comme un chat dormant au soleil.

—J'essayais seulement de te faire appeler ta louve pour qu'elle repousse la magie noire qui te faisait douter de toi-même. (Il s'arrêta et son expression détendue disparut.) Qui t'a fait douter de moi. (Il lui frotta le dos.) Je t'ai fait douter de moi.

Anna posa la tête dans le creux de l'épaule de Charles et ferma les yeux, mais se cacher n'aida pas les choses. Au bout d'une minute, elle se mit à rire sans pouvoir s'en empêcher.

— Impossible d'y échapper, pas vrai ? Nous ferions mieux d'affronter la situation.

Anna s'assit et leva la tête pour humer l'air. Elle ne sentit que la verdure qui poussait, Charles, le sexe et l'air marin.

— La malfaisance a disparu, lui dit-elle.

Il fronça les sourcils et ferma les yeux, inspirant profondément.

— D'ici, dit-il. Pas de toute l'île. C'est intéressant. (Puis il la regarda et sourit.) Je pense que nous devrions nous rajuster. Ils nous attendent.

Anna se leva et il lui tendit son tee-shirt. Elle le nettoya de son mieux, le lui rendit, puis enfila ses vêtements. Il fut plus rapide, étant donné qu'il n'avait qu'à remonter la fermeture Eclair de son jean. Elle ôta la terre de l'une de ses chaussettes quand il prit le tee-shirt et le pressa contre un arbre.

Elle l'observa tandis qu'elle mettait une chaussure et époussetait l'autre.

Charles murmura à l'arbre dans ce qui était, elle en était presque sûre, sa langue maternelle qu'il utilisait rarement. Lui et Bran étaient les derniers à la parler de la façon dont le peuple de sa mère le faisait, une variante de la langue des Têtes-Plates. Cela le rendait triste de l'utiliser, lui avait-il dit autrefois, et lui et son père communiquaient plutôt bien en anglais, en gaélique et en de nombreuses autres langues.

Habillée et chaussée, elle passa les doigts dans ses cheveux pour en déloger les feuilles, l'herbe, la boue et les bestioles qui avaient pu venir s'y reposer. Charles se mit sur un genou et pressa le tee-shirt contre le sol... qui l'engloutit.

Il murmura une phrase supplémentaire et se remit debout. Il la vit qui l'observait et sourit, son visage plus ouvert qu'elle ne l'avait vu depuis longtemps.

—Je n'allais pas le remettre, expliqua-t-il. Et laisser quelque chose comme cela traîner dans le coin quand on voyage avec une sorcière est tout simplement idiot. Le pommier finira par l'absorber et le protégera jusqu'à ce que ce soit fait.

—Vous avez enfin fini ? lança Isaac.

Charles inclina la tête et rétorqua :

—Je suppose que c'est pour ça qu'on t'appelle « cinq minutes, douche comprise ».

Anna écarquilla les yeux et resta bouche bée.

—Je n'arrive pas à croire que tu viens de dire ça. (Elle s'arrêta et y repensa.) Je vais raconter à Samuel que tu as dit ça. Charles sourit, l'embrassa tendrement et répondit :

— Samuel ne te croira pas.

Puis il la prit par la main et commença à marcher à la suite des autres.

CHAPITRE 9

Au cours de leur ascension, escaladant des blocs de ciment fissurés, des rochers et divers taillis, Anna eut bien trop de temps pour réfléchir au spectacle qu'ils venaient de donner. C'était sa faute.

Charles avait essayé de faire venir la louve, parce que apparemment la magie noire l'affectait. Elle s'éloignait de lui à cause de l'auto-apitoiement stupide dans lequel elle s'était autorisée à se complaire. Parler n'avait pas réussi à l'en sortir, aussi l'avait-il embrassée, et sa louve était apparue pour secouer les effets de la magie, exactement comme il s'y attendait. Puis sa louve avait changé la donne.

Anna se rappelait distinctement que Charles l'avait prévenue qu'ils avaient un public, et elle l'avait parfaitement ignoré. C'était déjà assez idiot. Mais le faire alors qu'il y avait un véritable risque de tomber sur les criminels était le summum de la bêtise.

—Anna, lui dit Charles. Cesse de broyer du noir.

— C'était vraiment crétin, dit-elle sans le regarder. C'était ma faute. Je suis désolée. Nous aurions pu être attaqués par les tueurs. (Elle leva les bras au ciel.) On aurait tout aussi bien pu placer des caméras et inviter tout le monde à nous regarder. Et maintenant, il va falloir rencontrer notre public et nous expliquer.

Il s'arrêta brusquement et la tira par le poignet pour qu'elle fasse de même. Elle fut surprise de ce soupçon de violence : Charles ne perdait jamais son calme.

— Si tu crois que c'était crétin, inutile et de ta faute, dit-il d'une voix rauque, c'est que tu ne faisais pas attention.

Il l'embrassa de nouveau, sa bouche exigeant une réaction, son corps brûlant collé au sien.

Charles portait l'odeur de leur foyer, une odeur chaleureuse et agréable. Elle savait qu'elle devait s'écarter, que c'était là une distraction qu'ils ne pouvaient se permettre, mais elle avait tellement faim de lui... pas seulement pour le sexe, mais pour les simples contacts, la certitude d'avoir le droit de le caresser, de le taquiner et de rire. Anna s'appuya contre lui et lui rendit la pareille.

Tous deux avaient le souffle court quand il s'écarta.

—A notre retour ce soir, nous parlerons, lui dit-il. Je viens d'apprendre quelque chose.

— Que ma louve n'a pas de honte, marmonna-t'elle, même si elle ne parvenait pas à s'éloigner.

Il se mit à rire, bon sang. Plus un souffle qu'un gloussement, mais elle savait reconnaître l'amusement quand elle l'entendait.

Elle l'avait jeté à terre au beau milieu d'une traque alors que toute une masse de gens les écoutait.

Tous les loups-garous, lui avait-il rappelé ; ainsi que Beauclaire, qui était ici pour retrouver sa fille, pas pour les écouter se rouler des pelles dans les bois. Et à présent, pour bien montrer qu'elle n'avait pas retenu la leçon, elle n'avait qu'une envie : reprendre leur dernier baiser là où il s'était interrompu.

— Pas moyen d'y échapper, marmonna-t'elle. Il est temps d'affronter les conséquences.

—La honte... n'est pas une émotion très productive, lui dit Charles. (Il y eut un petit silence bizarre quand il inclina la tête pour regarder le visage d'Anna, avant de détourner les yeux.) Frère Loup a aimé te revendiquer devant les autres, afin que nul ne doute que tu lui appartiens. Quant à moi... je regrette ton embarras, mais sinon, je suis d'accord avec lui.

Elle le dévisagea d'un air incrédule. S'il existait au monde un homme plus soucieux de son intimité que son mari, elle ne l'avait pas encore rencontré.

—Quant au reste... (Charles lui sourit farouchement et éleva la voix.) Isaac, partez devant. Nous vous rejoindrons.

— C'est toi le chef, répondit celui-ci.

—Nous les suivrons de près. Si quelque chose arrive, nous serons là ; mais si nous attendons que quelque chose de plus intéressant que nous apparaisse, ils ne t'embêteront pas.

Il n'eut pas besoin d'ajouter que personne ne l'embêterait lui.

—Merci, dit-elle, ne sachant que répondre d'autre.

Il lui posa une main sur l'épaule et ils reprirent leur ascension. Tout en grim pant, elle ne ressentit rien de la répugnance à la toucher qui avait caractérisé Charles au cours des derniers mois. Il garda une main sur la partie du corps d'Anna qui se trouvait le plus près de lui.

Il avait tenté d'ouvrir leur lien et d'appeler la louve pour vaincre la magie noire et en avait été incapable. Frère Loup s'était mis à paniquer, parce que Charles avait d'une façon ou d'une autre endommagé leur lien - puis Anna avait menacé de les quitter et Charles s'était mis à paniquer, lui aussi. Si elle ne leur avait pas permis de lui faire l'amour, de la revendiquer une nouvelle fois, les choses auraient pu devenir intéressantes... à la façon dont une attaque de grizzli est intéressante. Car ni lui ni Frère Loup n'était capable de la laisser partir.

Cela avait été une révélation.

La conclusion était qu'il était une créature égoïste, décréta-t-il, plus joyeux qu'il n'avait été depuis longtemps. Il fit contourner un trou dans le terrain à Anna d'une légère pression sur la hanche. Elle avait probablement aperçu le creux, mais il prenait plaisir à la protéger d'une façon si infime. Il était prêt à payer n'importe quel prix pour qu'elle soit en sécurité... n'importe quel prix, hormis la perdre.

Quand ils reviendraient à l'appartement, il lui parlerait des fantômes qui menaçaient de tuer tous ceux qu'il aimait, à moins qu'il trouve la clé pour les libérer. C'était un risque - mais il avait à l'évidence endommagé leur lien en essayant de le faire tout seul - et il était prêt à tout tenter pour

rétablir la situation. Il verrait si, à eux deux, ils parvenaient à réparer ce qu'il avait cassé, sinon, il appellerait son père.

À défaut d'autre chose, ce voyage lui avait permis de mettre à distance la rigueur constante qu'était devenue sa vie depuis que les loups-garous avaient révélé leur existence. Il s'était tellement concentré sur son devoir, sur les besoins et sur le simple fait d'accomplir son travail qu'il avait perdu le sens des réalités.

L'honneur, le devoir et l'amour. Il ne sacrifierait pas Anna pour son père et tous les autres loups-garous existants. Si on lui donnait le choix, il préférerait l'amour.

Cela signifiait qu'il devait trouver un moyen de se débrouiller avec les fantômes... ou qu'il cesse d'être l'exécuteur de son père. Ce n'était pas le résultat que son père espérait de ce voyage, mais Charles ne pouvait l'empêcher. Il ne perdrait pas sa femme, même si cela signifiait que les loups-garous iraient en guerre contre la population humaine.

Cette décision prise, il se sentait étrangement paisible, et pas qu'un peu égoïste.

—Nous l'avons trouvé, lança Isaac.

Charles se mit à courir et Anna resta à son côté, sa place naturelle.

L'endroit où on les attendait avait autrefois été un jardin doté en son centre d'une maison ou d'un hangar de petite taille, peut-être trois mètres sur cinq. La partie en bois de la structure avait depuis longtemps disparu, mais les blocs de granit des fondations étaient toujours là. L'anneau fixé à l'un des blocs était peut-être d'origine, mais la chaîne et les menottes qui y étaient attachées étaient toutes neuves.

Beauclaire se tenait au centre des fondations, les yeux fermés, remuant les lèvres. Charles était presque certain qu'il se servait de magie mais, vu que la sensation de la magie du sang déjà pratiquée lui émoussait les sens, il ne parvenait pas à la ressentir.

Sur le périmètre de la clairière, Malcolm suivait les agents du FBI, qui examinaient le sol pour trouver des indices ou une piste à l'aide de leurs lampes-torches.

— Il faudra revenir en plein jour avec une équipe, annonça Goldstein, dont la voix était tendue. Nous ne devrions pas déambuler par ici la nuit ; nous allons rater ou détruire des preuves.

—Tu ne feras pas partir Beauclaire sans sa fille, dit Leslie.

Puis elle jeta un coup d'oeil au loup-garou derrière eux et se rapprocha un peu de Goldstein.

Charles lui-même observa attentivement Malcolm.

—Malcolm, dit-il sévèrement.

Le loup-garou barbu leva les yeux.

—Tu m'as dit de les surveiller.

Isaac conversait à mi-voix avec sa sorcière, mais quand Charles parla, il leva la tête, lui aussi.

—Malcolm ? demanda-t'il d'une voix trop douce.

L'autre loup poussa un soupir et s'écarta un peu plus des agents du FBI, mais son langage corporel changea également, passant d'espion à garde du corps. Charles ne savait pas avec certitude si les humains déchiffraient consciemment le langage corporel assez bien pour remarquer la différence, mais leur instinct si. Dès que Malcolm se tint à carreau, Leslie détendit les épaules et cessa de se tapoter la cuisse de la main droite.

Isaac laissa la sorcière agenouillée près des chaînes, traçant avec ses doigts des sorts qui laissaient de petites lignes rouges luisantes derrière eux.

—Hally dit que dix ou douze personnes ont été tuées ici sur plusieurs années. Elle promet qu'elle rassemblera quelques-unes de ses apprenties et qu'elles remettront l'île d'aplomb une fois que la police aura réuni les preuves. Elle fait ce qu'elle peut pour l'instant. La présence d'un groupe de gens armés dans un endroit avec des résidus de magie noire aussi forts n'est pas souhaitable : le terme de « tir accidentel » est un euphémisme comparé aux désastres qui pourraient surgir.

—Bien, répondit Charles.

Cela lui faisait une chose de moins à régler.

— Des traces de Lizzie ? reprit-il.

—Pas ici. Il n'y a rien de vivant hormis nous et quelques lapins à portée d'oreille, et il n'y a aucune trace dans ou hors de cet endroit. Je ne sens personne d'autre à part nous dans les environs. J'arriverais peut-être à faire mieux si j'étais sous forme de loup.

—Nous allons tous nous transformer pour traquer la fille, à l'exception de Malcolm, s'il peut s'en empêcher.

—Je peux m'en empêcher.

Celui-ci donnait un peu l'impression d'être mis à l'écart.

—Il faut que tu sois en mesure de nous ramener sur la terre ferme en vitesse quand nous retrouverons Lizzie, lui expliqua Charles. Elle aura besoin de soins médicaux dès que possible. Il ne s'agit pas que de surveiller.

—Vous croyez que Lizzie est ici, dit Beauclaire d'un ton brusque, abandonnant son sortilège. La sentez-vous ? Avez-vous une preuve ?

Charles désigna la pierre.

—Ils se sont servis de cet endroit pour tuer toutes leurs victimes de Boston une fois qu'ils en ont eu fini avec elles. Pensez-vous qu'ils aient découvert un meilleur endroit que cette île isolée et en quarantaine pour garder leurs victimes tant qu'elles sont encore en vie ?

Le fae le regarda fixement, une expression affamée sur le visage.

— Comment vous proposez-vous de la retrouver ? Si elle était là, je serais en mesure de le faire. Mais ma magie ne m'apprend rien. Depuis le début. (Sa voix devint un chuchotement.) Je pensais que cela signifiait qu'elle était morte.

— Je connais quelques moyens de contrecarrer la magie fae, dit la sorcière sans arrêter ce qu'elle faisait sur le morceau de granit. Les sorcières irlandaises et allemandes sont bien connues pour leurs capacités à perturber votre type de pouvoir, d'une façon ou d'une autre, et Caitlin m'a dit que ce type a obtenu ses runes auprès d'une sorcière irlandaise. Il existe une dizaine de façons de créer des charmes, à ma connaissance, certaines plus efficaces que d'autres.

Beauclaire la regarda, le visage tendu par l'espoir.

— C'est vrai, dit-il. C'est vrai, en effet.

Isaac se mit à retirer ses vêtements, de même qu'Anna. Charles se déplaça jusqu'à se trouver entre eux, répondant à une légère poussée de territorialité et de jalousie infondée. Frère Loup était d'humeur possessive ce soir.

Sans prendre la peine de retirer son jean, il commença à changer. C'était plus difficile cette fois-ci parce qu'il s'était beaucoup transformé aujourd'hui, et la dernière fois il avait fait un effort pour aller vite. Sa métamorphose était plus lente et plus pénible, le laissant avec une douleur sourde dans les os qui lui apprit qu'il paierait la prochaine fois qu'il reprendrait forme humaine. Si possible, il attendrait d'être de retour à leur appartement avant de le faire.

Il parvint néanmoins à changer entièrement avant les autres et secouait les picotements et les crampes de ses muscles quand Isaac se mit debout en chancelant, un loup de taille moyenne à la fourrure dorée qui rappela à Charles la compagne de Bran, Leah. Anna était toujours en pleine transformation.

Charles laissa les deux autres reprendre leurs esprits et se mit à explorer le terrain grâce à son odorat. De même que les agents du FBI, il concentra ses efforts sur la lisière de la clairière. Il ne découvrit rien au premier ni au deuxième passage et entamait un troisième - Beauclaire marchait avec attention à côté de lui, la main posée sur le long couteau qu'il portait dans un fourreau à sa ceinture, un couteau que Charles ne se souvenait pas avoir vu sur le bateau - quand Anna l'appela en jappant.

Il prit son temps, tournant autour de l'endroit où elle se tenait, mais ne sentit rien, pas même les lapins et les souris que l'on retrouvait partout. Elle gémit quand il leva la tête et il essaya de nouveau. La seconde fois qu'il leva la tête, elle jappa et se mit à suivre une chose qu'il ne parvenait à sentir.

Frustré de son incapacité à percevoir ce qu'elle avait trouvé, doublement frustré parce que, s'il n'avait pas fichu en l'air leur lien, elle aurait pu lui apprendre ce qu'elle avait découvert, Charles la suivit, Isaac et Beauclaire sur ses talons. Sans doute parce qu'il était agacé, il lui fallut près de cinq mètres pour comprendre.

Rien. Il ne sentait rien.

Comme si quelque chose qui déguisait les odeurs était passé là à de nombreuses reprises, il ne sentait absolument rien. Sa compagne était très intelligente. Il frotta son museau contre le sien pour

lui faire savoir qu'il avait compris. Elle lui sourit, la langue pendant joyeusement entre ses crocs blancs acérés.

—Attendez, dit la sorcière.

Charles s'arrêta et la regarda.

— Isaac a dit que vous ne seriez pas capable de voir ou d'entendre ce fae que vous pourchassez.

Charles lança un regard noir à Isaac. Il lui avait expliqué ce qu'ils chassaient quand il l'avait appelé à l'aide ce soir. Il n'était pas prévu de diffuser cette information à tous, et le loup Alpha le savait.

— Suffit, dit la sorcière. Il me l'a dit parce que je me mettais en danger en venant ici, et qu'il sait que je ne parle pas. Ce fae mange l'essence des gens qui meurent ici, et cela, Isaac n'a pas eu besoin de me le dire. J'ai parlé avec Caitlin de la nature de la magie qu'ils utilisent. Bien. Je peux vous donner un peu de ce pouvoir et celui-ci reconnaîtra le fae ; c'est de la magie sympathique, loup, d'égal à égal. Mais il n'y en a que pour un seul d'entre vous.

Charles aplatit les oreilles en direction d'Isaac alors que celui-ci allait se porter volontaire. S'il y avait un risque, c'était à Charles de le prendre : de tous, il était celui qui avait le plus de chances de s'attaquer à l'ennemi.

Il trottina jusqu'à la sorcière et s'attendit à voir beaucoup de fumée, de poses théâtrales et de danse. Au lieu de quoi, elle se pencha simplement jusqu'à ce que son visage soit au niveau du sien et lui souffla dessus.

Il toussa, puis s'étouffa et s'étrangla à l'odeur. C'était également douloureux. Comme se faire piquer par un millier d'abeilles en même temps ou sauter d'une voiture sur de l'asphalte qui lui déchiquetait la peau, deux situations dans lesquelles il s'était déjà retrouvé. Mais ce n'était pas le pire. Il avait l'impression qu'on lui avait déversé de l'huile de moteur sur le corps et que celle-ci s'accrochait, puante et graisseuse.

Frère Loup grogna et baissa la tête, les oreilles couchées. Isaac gémit et fit un pas en avant, comme s'il essayait de se mettre entre Charles et la sorcière. Les fantômes en lui se mirent à hurler et à rire. Puis Anna l'effleura, réduisant au silence les voix intérieures grâce à sa paix rayonnante, le don de l'Oméga, ce qui lui permit de reprendre le contrôle.

La sorcière ne remua qu'à ce moment-là. Elle se releva et s'épousseta rapidement les mains.

—Toutes mes excuses. J'ignorais que cela vous affecterait de façon aussi négative. Elle restera sur vous jusqu'à ce que l'aube la dissipe et il n'y en aura probablement assez que pour une alerte rapide, alors faites attention.

Désormais plus calme, mais pas plus à l'aise, Charles hocha la tête en remerciement; ce n'était pas la faute de la sorcière si c'était douloureux, ou si cela lui donnait envie de se jeter dans la mer pour laver la saleté huileuse de sa fourrure. Ou si elle lui donnait des ordres, parce que Isaac ne l'avait pas mieux éduquée. Le sortilège, s'il fonctionnait comme elle l'avait dit, leur donnait une chance s'ils tombaient sur le fae. Pour cela, il pouvait lui pardonner beaucoup de choses.

Hally la sorcière se tenait devant lui sans frémir... et si fragile dans son humanité.

C'était une sorcière, mais elle n'y pouvait rien, tout comme lui n'y pouvait rien s'il était un loup-garou. Tous deux étaient nés avec leur altérité. Isaac avait raison de dire que la plupart des sorcières blanches mouraient à un très jeune âge, incapables de se défendre de leur famille qui utilisait la magie du sang. Dans les limites de sa nature, elle s'était montrée d'une grande aide, et il s'en souviendrait.

Les loups et le fae laissèrent les autres derrière eux, dans la sécurité douteuse de la petite clairière et sous la garde de Malcolm et de la sorcière.

Charles laissa les autres prendre la tête, étant donné que son odorat n'était pas au mieux sous le fardeau du sortilège utilisé par la sorcière. Ils avançaient lentement parce qu'il était plus difficile de ne suivre aucune odeur que d'en pister une.

Isaac prit le relais au bout d'une centaine de mètres et son odorat était meilleur que celui d'Anna, mais celle-ci le rattrapa une fois quand il suivit une fausse piste. Au bout du compte, cela les mena à une porte grossièrement taillée dans du ciment, qui paraissait attachée au flanc de la colline. Charles grimpa jusqu'au sommet surmonté d'un toit rudimentaire, d'environ soixante par quatre-vingt-dix centimètres. Une entrée possible, ou une sortie s'ils en avaient besoin, se dit-il, mais mieux valait qu'ils passent par la porte.

Celle-ci, quand il redescendit en courant pour l'examiner, semblait avoir été achetée d'occasion et réinstallée sur de nouvelles charnières. Elle était fermée par un verrou à loquet en acier. Ce métal ne causait pas autant de dommages aux faes que le fer, lui avait-on appris, mais il résisterait néanmoins à toute magie que Beauclaire pourrait mettre à l'œuvre.

Le fae avait visiblement pensé la même chose. Il se leva de l'endroit où il s'était accroupi dans les buissons, une grosse pierre à la main. Il marmonna quelques mots jusqu'à ce que la pierre luise d'une lueur vert-brun puis la jeta sur la porte. Elle heurta celle-ci avec une détonation qui évoquait plus une grenade qu'un caillou et fut réduite en poussière, laissant un creux de bonnes dimensions dans la porte. Ni le verrou, ni le loquet n'avaient survécu à la rencontre. La poignée était en aluminium et ne parut pas causer le moindre souci à Beauclaire quand il la tourna.

Il faisait noir comme dans un four à l'intérieur, mais même ainsi, Charles savait que l'endroit était plus profond que le petit toit l'avait indiqué. Quelqu'un avait creusé dans le flanc de la colline. Il le sentait à la façon dont la caverne renvoyait l'écho, non grâce à ce qu'il distinguait. Même un loup avait besoin d'un peu de lumière pour voir.

L'air n'était pas vicié, il existait donc soit une autre entrée, soit une sorte de ventilation. Charles ne parvenait pas à détecter d'odeur dangereuse mais, compte tenu des circonstances, il n'avait pas envie de se fier à son seul odorat pour le mettre en garde.

Le seigneur fae résolut le problème de la lumière en lançant une boule de magie scintillante depuis le seuil, dans l'obscurité. Celle-ci s'arrêta avant de heurter le sol en terre battue, planant à environ un mètre du sol, deux mètres devant eux, éclairant un endroit qui donnait l'impression d'avoir commencé sa carrière en tant que cave d'un grand bâtiment, peut-être une partie d'un vieux bâtiment militaire. Un

grand nombre d'îles dans la rade de Boston avaient accueilli des installations militaires à un moment ou un autre au cours des quatre derniers siècles.

— Qui est là ? chuchota une voix indistincte au moment où ils franchirent le seuil.

En entendant cette voix tellement faible provenant d'une pièce vide, tous se figèrent.

—Je vous en prie, aidez-moi.

Sa voix était si frêle qu'un humain ne l'aurait pas entendue. Elle eut un effet électrisant sur Beauclaire.

— Lizzie ! tonna-t-il, sur le point de se mettre à courir, la tête penchée pour essayer de comprendre d'où venait le bruit.

La pièce n'avait pas de portes, était nue à l'exception de débris éparpillés. A l'évidence, ce n'était pas là qu'était retenue Lizzie Beauclaire.

—Papa ?

La voix ne se fit pas plus forte ; elle parut triste et désespérée.

Isaac avait exploré attentivement les limites obscures de la pièce et il gronda doucement pour attirer leur attention. Derrière une pile de bûches moisies, de tuyaux et de blocs de granit brisés, ce que Charles avait pris pour une simple ombre ou un débris supplémentaire s'avéra être un étroit escalier en ciment orné de trous et de fixations en métal rouillé à l'endroit où se trouvait autrefois une rambarde. Un côté courait le long du mur de la pièce ; l'autre était à découvert.

Beauclaire, suivant sa lumière, dévala les marches et laissa les autres le suivre. Ce n'était pas la meilleure idée du monde, se dit Charles, mais il le comprenait. Si quelqu'un lui appartenant s'était trouvé là-dessous, il n'aurait pas perdu de temps à aller le chercher, lui non plus.

La boule lumineuse du fae révéla une pièce moitié moins grande que celle du dessus, munie d'une embrasure sur le mur du fond. La porte avait depuis longtemps disparu et l'un des montants du chambranle était tombé et gisait sur le sol. Beauclaire s'arrêta un instant au pied des marches : Lizzie avait cessé de faire du bruit. Quand il recommença à avancer, sa démarche auparavant rapide avait ralenti, et il se déplaçait avec précaution, se dirigeant vers l'embrasure ouverte, car le sous-sol était visiblement vide.

Sauf qu'il ne l'était pas.

Charles s'arrêta, à six ou huit marches du bas de l'escalier. De petites étincelles dorées étaient dispersées, semblables à une constellation miniature. « Faites attention », avait dit la sorcière.

Il n'aurait peut-être pas fait attention, n'aurait peut-être pas remarqué les étincelles si elles ne s'étaient pas déplacées. Mais une fois que ce fut le cas, elles furent assez efficaces pour en apprendre un peu à Charles au sujet du fae qu'ils pourchassaient.

Le seigneur cornu, si c'était bien là sa nature, était grand. Le plafond du sous-sol s'élevait à près de

trois mètres, et les petites étincelles y prenaient naissance et occupaient un large coin de la pièce, là où se trouvait la créature. Il n'avait pas le moindre détail, mais il savait qu'elle se trouvait là.

Charles souhaita avoir pensé à demander à Beauclair à quoi ressemblait le seigneur cornu sous sa forme originelle. Même savoir s'il se tenait sur deux ou quatre pattes lui aurait été utile. En l'occurrence, il espérait que ce soit deux : une créature à quatre pattes assez haute pour toucher le plafond devait quasiment faire la taille d'un éléphant.

Anna s'était arrêtée en même temps que lui, d'une immobilité alerte et vigilante. Il tourna la tête et lui mordilla légèrement l'épaule. Quand elle le regarda, il la dirigea vers Beauclair, qui avait déjà traversé la moitié de la pièce.

Le fae avait besoin de renfort et Anna n'avait pas beaucoup d'expérience au combat. Combattre quelque chose qu'elle ne voyait pas n'était pas la meilleure façon pour elle d'en acquérir.

Elle lui lança un regard étonné, puis rattrapa le fae, tandis que Charles recommençait à descendre les dernières marches plus lentement derrière elle. Isaac, conscient qu'il se passait quelque chose, s'arrêta au pied de l'escalier et attendit qu'Anna, puis son compagnon, le dépassent.

Le loup prit son temps, observant le fae caché, tentant de se servir des étincelles pour déduire ce qui se passait. Quand Anna et Beauclair le dépassèrent, il remua. Charles rassembla ses forces, mais la créature dissimulée s'arrêta avant d'être près de sa femme, la partie supérieure de son corps se déplaçant dans un tourbillon vertigineux d'étincelles.

Il supposa que le fae les avait enfin remarqués, lui et Isaac, et porta toute son attention vers l'endroit où il se trouvait, même s'il était censé être invisible et avait tourné la tête pour les observer.

Au bout d'un moment, la partie supérieure de la créature se pencha en avant et se secoua dans sa direction comme un élan furieux: il leur prêtait vraiment attention. Plutôt que de sauter d'un point surélevé et se retrouver empalé, Charles rampa avec précaution au bas de l'escalier jusqu'à se trouver juste devant Isaac, laissant le loup comprendre, grâce à son langage corporel, où se trouvait précisément l'ennemi.

Isaac s'accroupit et s'écarta de deux bonds, afin qu'ils attaquent de deux directions différentes et qu'il y ait également deux cibles au lieu d'une.

On entendit brusquement un fracas depuis l'embrasure où Anna et Beauclair avaient disparu, puis des sanglots féminins. Le fae presque invisible remua de nouveau, inclinant la tête vers la source du bruit, d'après Charles. Puis Anna apparut dans l'ouverture, et le fae se précipita vers elle.

Mais il n'était pas aussi rapide que Charles. Celui-ci visa bas, comparé à la taille de la créature qu'il attaquait, à environ un mètre du sol. À la manière dont celle-ci se déplaçait, il était presque certain qu'elle était bipède, et cela signifiait qu'elle avait des tendons. Il frappa quelque chose qui ressemblait au devant d'un jarret d'élan et modifia sa morsure en cours d'attaque, se laissant entraîner par sa vitesse afin que ses crocs tranchent l'articulation à l'horizontale tandis qu'il tournait le corps jusqu'à se retrouver derrière la créature. Puis il serra les mâchoires comme un bouledogue et tint bon, s'enfonçant dans l'os tout en déchiquetant le seigneur cornu de ses griffes, visant vers le haut pour voir s'il trouvait un endroit important à blesser.

La créature fae hurla, un sifflement sauvage et perçant qui mêlait bizarrement le brame d'un élan et le hennissement d'un étalon, et à ce moment-là, l'air se déplaça dans le sous-sol comme une tempête venue de la mer toucherait une plage. Une sorte de matraque le heurta à l'épaule, puis Isaac sauta dans la bataille, frappant plus haut que Charles, peut-être dans l'espoir de faire tomber le fae. Sous Charles, la créature chancela, mais ne tomba pas quand Isaac trouva un endroit où planter ses crocs. La tête de ce dernier remua d'une façon qui apprit à Charles qu'il avait frappé un morceau de muscle plutôt que d'os. Il l'arrachait tout en se maintenant de ses griffes antérieures et en labourant de ses pattes arrière comme un chat.

Les pattes arrière de Charles touchaient le sol et il s'en servit pour déplacer son poids, se préparant à trouver quelque chose de plus fragile que l'os épais qu'il tenait, même si cela lui donnait une prise solide. L'os était trop gros pour être brisé par des mâchoires et il avait besoin d'immobiliser la créature pour qu'elle ne s'en prenne pas à Anna.

Le fae cria de nouveau et se débarrassa d'Isaac, le jetant de l'autre côté de la pièce, contre le mur de ciment. La façon dont il manipulait Isaac apprit à Charles que le seigneur cornu avait des mains et qu'il était sacrement fort, plus fort qu'un loup-garou.

Libérée de cette distraction, la créature reporta son attention sur Charles. Elle le cogna encore à deux reprises, mais malhabilement, comme si elle n'arrivait pas vraiment à viser. Puis elle leva la jambe que le loup-garou avait saisie et quelque chose frappa Charles une nouvelle fois à l'épaule, un coup bien senti qui lui fit lâcher prise. Avant qu'il puisse resserrer les mâchoires ou les ouvrir, le seigneur cornu avait aplati son jarret contre le mur du fond.

Charles tomba sur le sol. L'espace d'un moment, il se retrouva sans défense, sonné, mais avant que la créature puisse en faire quoi que ce soit, une boule d'énergie noire plongea devant lui comme un tourbillon.

Anna ne prit pas la peine d'essayer quelque chose de sophistiqué. Elle se contenta de courir, dans un sens puis dans l'autre, en décrivant des cercles vertigineux. Quand elle touchait quelque chose, elle l'entaillait, mais continuait son manège. Elle distrayait le fae.

Charles se remit debout en titubant et se jeta de nouveau sur la créature. Cette fois-ci, étourdi d'avoir heurté le mur puis le sol, il ignorait parfaitement ce qu'il avait frappé; tout ce qu'il savait, tout ce que Frère Loup savait, c'était qu'ils devaient protéger leur compagne. Mais la chance le favorisa et il frappa juste. Il y avait de la chair et de l'os entre ses crocs et il y enfonça profondément les griffes.

Il ignorait quand Beauclaire rejoignit le combat. Tout à coup il était là, son visage glacial, plus beau et plus inhumain que dans le souvenir de Charles. Il était plus grand, également, et plus mince, et il se battait avec un couteau dans une main et de la magie dans l'autre. Il était rapide et coriace, luttant à l'aveuglette, mais il faisait mouche encore et encore avec le couteau ; et quand il se servait de sa magie, Charles ne savait pas ce que Beauclaire faisait, mais le seigneur cornu le sentait et frissonnait sous ses crocs.

Charles était quasiment certain que ce fut la magie qui renversa la situation. Dès que Beauclaire l'eut attaqué avec celle-ci, le seigneur cornu cessa de se battre pour gagner et lutta pour s'enfuir.

La bête fae à laquelle le loup s'accrochait cria, cette fois-ci un cri sauvage et grave comme un

tambour qui lui fit mal aux oreilles, et se jeta sur le sol, roulant comme s'il était enflammé, d'abord dans un sens puis dans l'autre. Charles tint le coup pendant deux roulades, mais tomba à la troisième. Beauclaire, n'ayant ni crocs ni griffes, était étendu immobile sur le sol depuis la première roulade.

Libérée de ses agresseurs, la créature atteignit l'escalier et Charles aperçut clairement ce qu'ils avaient affronté, parce que ce qui l'avait maintenu invisible avait cessé de fonctionner. Ses bois étaient immenses. Il pensa tout d'abord qu'ils avaient la forme de bois de caribou, mais ce devait être un effet d'ombre parce qu'ils se mirent... à luire faiblement d'une lumière blanche comme la glace, et il s'agissait des bois d'un cerf, un cerf immense et ancien. Il avait une robe argentée qui blanchissait à mesure qu'il grimpait en titubant, et Charles comprit qu'il s'était trompé plus tôt parce qu'il avait quatre pattes, longues et d'aspect délicat. Du sang noir disparut alors même qu'il regardait, absorbé par la robe argentée d'un grand cerf blanc, qui faisait dix centimètres de plus que tous les élans qu'il avait jamais vus.

Frère Loup voulait le pourchasser et le tuer parce qu'ils ne seraient pas en sécurité tant qu'il ne serait pas mort. Charles était d'accord, mais décida que, puisqu'il avait une épaule disloquée ou cassée, lancer un seul loup-garou à la poursuite d'une créature en fuite qui guérissait plus vite que lui était stupide. Surtout qu'il avait déjà failli vaincre trois loups-garous et un fae expérimenté. Il se demanda si le seigneur cornu, un métis, était vraiment aussi résistant, ou si sa magie d'emprunt avait cet effet. Dans les deux cas, Charles n'allait pas le poursuivre, quel que soit le désir de Frère Loup.

Il n'allait pas laisser sa chère Anna sans défense.

Frère Loup rugit de frustration et tira la satisfaction qu'il pouvait quand le cerf sauta les cinq ou six dernières marches et chancela au sommet de l'escalier quand sa patte postérieure gauche, toujours en train de guérir, ne supporta pas son poids.

Quand il fut hors de vue, Charles se tourna pour passer en revue les blessés. Isaac était toujours au sol, il s'était roulé en position du sphinx et le regardait en clignant des yeux d'un air un peu stupide. S'il n'était pas mort, il serait bientôt remis. Beauclaire était à genoux, appuyé sur une main, tentant de se remettre debout sans grand succès, mais tout semblait remuer correctement, à l'exception d'un poignet visiblement cassé. Anna... Anna était accroupie à côté de Lizzie Beauclaire et fredonnait, tout du moins émettait un son aussi proche que possible d'un fredonnement pour un loup.

La fille... Il avait vu des photos d'elle sur son mur et elle était belle. A présent, des blessures couvertes de croûtes ornaient son front et ses joues, toute la peau visible. Elle portait la chemise de son père, mais était à l'évidence nue en dessous, et sa peau autrefois sans défaut était couverte de signes et de bleus, exactement comme le corps de Jacob. Sur une personne vivante, c'était encore pire, parce qu'elle était également recouverte de miasmes de magie noire qu'il voyait, comme un brouillard de puces infiniment petites. Lizzie battit des paupières devant lui, le regard drogué, et recula, s'arrêtant brusquement avec un petit cri parce qu'elle avait mal quelque part.

Ils lui avaient cassé le genou. L'avaient brisé, pour autant qu'il puisse en juger, et il le pouvait. C'était délibéré et il se demanda si elle, une athlète entraînée, avait été un peu plus coriace qu'ils ne s'y attendaient. Ses pieds étaient meurtris et ensanglantés, comme si elle s'était échappée et avait couru sur le terrain caillouteux pieds nus. Elle n'avait eu aucune chance de s'échapper pour de bon, pas à moins de pouvoir faire appel au peuple de la mer, ce dont il doutait. Ils se montraient généralement distants

ou agressifs, même avec les leurs.

Lizzie n'était clairement pas en état de marcher. Il faudrait qu'on la porte et, en voyant les autres, Charles sut qu'il devrait s'en charger. Avec un poignet cassé, le père de Lizzie en était incapable, et Anna était loup-garou depuis trop peu de temps pour changer de forme aussi rapidement. Isaac était hébété et en pleine confusion, et assez jeune loup-garou également. Il avait été Changé à peu près au même moment qu'Anna, d'après les souvenirs de Charles, à peine quelques années plus tôt. Il allait donc devoir se transformer une nouvelle fois en humain à la minute même.

C'était douloureux. Il avait oublié à quel point il était douloureux de changer quand quelque chose n'allait pas. Il était âgé et se transformer aiderait à guérir les blessures qui n'étaient pas causées par de l'argent, mais la métamorphose guérissait de la même façon que l'eau salée empêchait les plaies de s'infecter: avec beaucoup de souffrance.

Charles ne cria pas. Il ne hurla pas pour ne pas effrayer la pauvre petite danseuse qui s'était recroquevillée sur Anna comme si la louve-garou était un chiot en peluche. De la sueur dégoulinait de son corps avant même qu'il soit assez humain pour transpirer. Puis il devint humain, s'agenouillant sur le ciment recouvert de poussière, portant un tee-shirt rouge trempé de sueur et son jean qui - remarqua-t-il avec un soupçon d'amusement - avait une braguette à boutons à l'ancienne.

Il fallut plusieurs tentatives à Charles pour se mettre debout et, même ainsi, ses mains tremblaient encore. Mais son épaule devait être seulement disloquée parce que le changement avait complètement guéri cette blessure, hormis une douleur lancinante.

Quand Anna et lui seraient de retour à leur appartement, il allait devoir dormir une semaine. Il regarda autour de lui pour évaluer l'état des autres, dans l'idée de faire remonter l'escalier à tout le monde et de rejoindre le bateau avant que le seigneur cornu ne revienne pour les achever.

Charles laissa Lizzie Beauclaire avec Anna pour encore quelques minutes et alla s'accroupir devant Isaac.

—Eh, dit-il. Tu es avec nous ?

Le loup se contenta de haleter, sans faire attention.

—Je vais te toucher, lui dit Charles d'un ton qui ne tolérait aucune opposition : de loup dominant à un loup moins dominant. Pour voir si tu as besoin de soins. Ça ne va pas te plaire, mais tu vas me laisser faire. Tu as le droit de grogner. Pas de mordre.

Après un rapide examen, au cours duquel Isaac grogna beaucoup, Charles eut la quasi-certitude que, même s'il y avait probablement eu d'autres dégâts à l'origine, l'Alpha de Boston s'était remis de la plupart d'entre eux. Il restait beaucoup de points douloureux et une sacrée commotion qui se résoudrait d'elle-même d'ici quelques heures avec de la nourriture appropriée. Charles espéra que Malcolm avait, dans ses boîtes d'appâts, plus que des calmars, des débris de poissons et des vers ; même si des protéines restaient des protéines.

Il se leva et regarda de nouveau autour de lui.

Beauclaire avait réussi à se mettre debout et à marcher en chancelant jusqu'à sa fille. Il s'assit sur le

sol à une trentaine de centimètres d'elle et tendit la main pour lui effleurer les cheveux. Elle tressaillit et il se mit à lui chanter une chanson en gaélique.

« *Ar lany môr lilis gwynion Ar lany môr 'nghariadinné* »

Il avait une belle voix. Pas spectaculaire, ainsi que Charles s'y serait attendu d'un fae de haut rang et de pouvoir (et le fae qui avait combattu au côté de Charles cette nuit avait clairement du pouvoir), mais dans le ton et avec des accents doux, même si son chant était quelque peu affecté par les larmes non versées dans sa voix. Une autre chanson aurait pu mieux convenir au timbre de Beauclaire, et celle-là ne faisait pas partie des préférées de Charles. Il préférait celles qui avaient une histoire, des images puissantes, ou à défaut de meilleures rimes.

Il fit un pas en avant et, alors que Beauclaire ne levait pas les yeux ni ne cessait de chanter, il sentit que l'attention du fae était essentiellement sur lui. Cela ressemblait à l'attitude d'un serpent à sonnette juste avant qu'il ne frappe.

— « Au bord de la mer », en effet, dit doucement Charles, observant son langage corporel.

Le seigneur fae cessa de chanter et le regarda. Charles vit qu'il l'avait correctement déchiffré. Beauclaire était prêt à défendre sa fille contre quiconque s'approcherait de trop près. Tout comme Isaac, il avait été bien malmené contre cette pierre impitoyable et il paraissait un peu ahuri, chose que Charles n'avait pas remarquée la première fois. Les blessures rendaient les faes bien plus dangereux. Le long couteau avait refait son apparition dans la main valide de Beauclaire et avait l'air très aiguisé.

— « Ar lan y môr », chanta Charles.

Il observa le fae baisser un tout petit peu sa garde et chanta encore quelques vers pour lui.

— Bon. On est alliés, vous vous souvenez ? Il faut que nous ramenions tout le monde sur le bateau. Et peut-être que la sorcière d'Isaac fasse quelque chose pour votre fille pour que la magie noire ne la dévore pas ; j'ignore si vous la voyez, mais moi oui. Il faut que nous réparions votre poignet.

Beauclaire ferma les yeux et dissimula sa lame. De la magie, se dit Charles, ou des mains agiles. Le fae hocha la tête, puis tressaillit et grimaça.

— Très bien. (Il parlait d'une voix moins ferme qu'il n'avait chanté.) Il faut que nous la mettions en sécurité au cas où le seigneur cornu reviendrait. Je ne peux pas la porter.

— Je peux le faire, si vous m'y autorisez, proposa Charles.

Si nécessaire, il userait sur Beauclaire du même genre de dominance qu'il avait utilisé sur Isaac. Mais ce n'était pas un loup. Cela fonctionnerait peut-être une seconde, mais cela pourrait également valoir à Charles un couteau dans le dos quand il ne ferait pas attention à lui. Mieux valait obtenir une réelle coopération.

— Son genou, dit le fae.

—Je sais. Je le vois. Elle aura mal, quelle que soit la façon dont nous procéderons. Mais cette île n'est pas si grande. Cela ne devrait pas nous prendre longtemps.

Beauclaire leva les yeux et lui fit un demi-sourire.

—Tout d'abord, il faut nous lever et monter l'escalier.

—Oui, admit Charles.

—Il pourrait nous attendre là-haut.

Charles allait exprimer son accord, mais Frère Loup prit la parole. Le vieux loup ne connaissait peut-être pas les seigneurs cornus, mais il connaissait les proies, et Charles se fiait à son jugement.

— Le cerf blanc a disparu depuis longtemps. Beauclaire se figea.

—Vous l'avez vu ? Sous forme de cerf blanc ? Charles hocha la tête.

—Quand nous l'avons affronté, il n'était pas sous cette forme. (Il avait eu le temps d'y réfléchir. Il savait ce qu'il avait touché et cela avait une forme vaguement humaine avec des jambes comme des pattes arrière d'élan.) Mais il a monté l'escalier en courant et s'est transformé en cerf, pile au moment où son invisibilité a disparu.

—Elle n'a pas disparu, répondit Beauclaire. Il a abandonné son glamour de son plein gré. Pourquoi ne l'avez-vous pas poursuivi ?

—Je n'étais pas en état de l'attraper tout seul, dit-il, désignant les blessés autour d'eux. Même avec des alliés, nous n'aurions peut-être pas pu le vaincre s'il n'avait pas décidé de fuir. Et je n'allais pas vous abandonner blessés et vulnérables.

Anna renifla. Elle le connaissait, elle savait quelle personne vulnérable il ne voulait pas abandonner.

Beauclaire inclina la tête et sourit.

—J'aurais dû savoir que le fils de Bran serait trop têtu pour se laisser mener par le bout du nez par une quelconque magie, même par le cerf blanc. Si vous l'aviez pris en chasse, vous auriez continué, sans vous arrêter, sans le rattraper jusqu'à ce que vos jambes ne soient que des moignons ensanglantés ou que vous soyez mort.

Charles le regarda.

— Merci pour la mise en garde.

Beauclaire éclata de rire.

—Fils de Bran, personne ne peut mettre en garde contre le cerf blanc, et savoir ce qu'il est et le pourchasser quand même est très dangereux. Encore plus dangereux que de le pourchasser par

ignorance. Si le cerf blanc était passé à côté de moi il y a deux semaines, je n'aurais pas ressenti l'obligation de le poursuivre. Mais si je l'avais vu ce soir, après l'avoir traqué depuis qu'il a volé ma fille, je l'aurais suivi, puissance que je suis, jusqu'à ce que l'un de nous deux soit mort.

—Je croyais les faes immortels, dit Charles. Au moins, ceux qui se désignent d'un « puissance que je suis ».

Beauclaire commença à dire quelque chose, mais s'interrompit quand son interlocuteur leva une main.

On entendait des bruits de raclement au-dessus. Quelqu'un était à l'étage.

— Isaac ? C'était Malcolm.

—Nous sommes en bas, appela Charles, se détendant même si Frère Loup était en colère contre eux.

Ils étaient censés rester à l'abri là où il les avait laissés.

Malcolm, la sorcière et le FBI déboulèrent, apportant avec eux plus de bruit et de chaos que quatre personnes auraient dû en faire. Goldstein et Leslie Fisher prirent la direction des opérations, et Charles, fatigué, ayant mal dans chaque partie de son corps, les laissa faire.

Leslie ôta son coupe-vent qui lui arrivait aux genoux et aida Beauclaire à en envelopper sa fille. La sorcière fouilla dans sa besace et marmonna des choses déplaisantes. Finalement, elle trouva un sachet de sel, leur fit ôter le manteau et la chemise de Beauclaire de la fille et saupoudra Lizzie de sel des pieds à la tête.

Brutal mais efficace. La magie noire se dissipa, mais le sel brûla ses plaies ouvertes. Lizzie pleura, mais semblait être trop sous l'influence de ce que lui avaient fait ingurgiter ses ravisseurs pour faire trop de bruit. Charles sentit l'odeur de la kétamine et d'autre chose.

—Nous aurions pu la jeter dans l'océan et la repêcher, leur expliqua Hally. Mais le froid ne lui fera aucun bien. Mieux vaut ne pas rincer le sel. Une demi-heure devrait suffire, mais un peu plus longtemps ne fera pas de mal. Cela écartera également tout risque d'infection.

Ils recouvrirent Lizzie et Charles la prit dans ses bras : elle manifesta alors une évidente détresse, en dépit des drogues qu'ils lui avaient données. Elle n'était pas entre leurs mains depuis longtemps — un peu plus d'une journée — mais elle avait été torturée et Dieu savait quoi d'autre. Elle n'avait certainement pas envie d'être à proximité de représentants du sexe masculin.

Mais Anna ne pouvait pas se transformer et Leslie, même si elle était en forme, était humaine et n'était pas capable de porter Lizzie pendant tout le trajet de retour au bateau.

Charles tenta de chanter, la même chanson que son père lui avait interprétée. Beauclaire - et Malcolm - se joignirent à lui, et la musique parut l'aider.

Goldstein s'était servi d'un bâton et d'une bande de tissu prise sur le bas de sa chemise en coton pour poser une attelle au poignet de Beauclaire. Et quand ils s'étaient mis à gravir les marches, il avait

passé une main sous le bras du fae et l'avait aidé à garder l'équilibre, ayant visiblement décidé qu'il était personnellement responsable du fae. Ce dernier lança un semblant de regard amusé à Charles, et se laissa aider, peut-être même un peu plus qu'il n'était vraiment nécessaire.

Isaac souffrait visiblement, haletant de tension, mais il se mit debout et suivit, Malcolm marchant à un rythme régulier à côté de lui. Charles garda un œil sur eux pendant un moment : les loups pouvaient être imprévisibles quand un loup plus dominant était blessé. C'était le bon moment pour l'éliminer et prendre sa place. Cela n'arrivait généralement pas quand un loup encore plus dominant tel que Charles se trouvait là pour maintenir la paix et protéger la meute, mais mieux valait s'en assurer. Heureusement, Malcolm paraissait honnêtement inquiet pour son Alpha.

Anna vagabondait, marchant parfois à côté de Charles, mais décrivant essentiellement de larges cercles autour d'eux, guettant le danger. Leslie prit l'arrière-garde, le pistolet sorti et prêt à tirer. Hally marchait devant eux, ouvrant la voie en les ignorant tous.

Ils chancelèrent et titubèrent, blessés mais triomphants, chantant la vieille chanson populaire *Lan y Môr*. Et s'il y avait quelque chose d'étrange à rentrer de la bataille en parlant de lys, de romarin, de rochers et - pour une raison qu'il n'avait jamais comprise - d'œufs qui se trouvaient, contre toute attente, au bord de la mer, eh bien, tous trois en faisaient plutôt une belle interprétation, même si seuls Charles et Beauclair parlaient le gaélique.

CHAPITRE 10

Sur le bateau, Charles étendit les jambes et tenta d'ignorer la douleur persistante de la dernière transformation. Anna avait essayé de s'asseoir à différents endroits, mais les sièges humains étaient trop étroits et n'avaient pas la bonne forme. Les plats-bords qu'elle avait utilisés à l'aller étaient glissants et, au lieu de se servir de ses griffes pour s'agripper à la fibre de verre, elle glissait au rythme du ressac. Elle avait fini par pousser un profond soupir et se rouler en boule à ses pieds sur le pont.

Beauclaire avait interdit tout interrogatoire de sa fille tant que celle-ci n'aurait pas vu un médecin. Goldstein et Isaac avaient décidé de rester derrière jusqu'à ce que les différentes agences convoquées arrivent sur l'île. Malcolm leur dit qu'il avait décidé que Beauclaire et les loups avaient peut-être besoin d'aide quand il avait entendu un bateau quitter l'île. Charles supposait sans prendre trop de risques que le seigneur cornu qu'ils avaient combattu était parti sur ce bateau. Ce qui signifiait qu'il ne restait qu'un danger mineur, mais c'était tout de même une bonne chose qu'Isaac soit resté là-bas, juste pour s'assurer que tout allait bien.

Charles soupçonnait plutôt qu'Isaac avait décidé de retarder le trajet en bateau jusqu'à ce qu'il aille mieux, même s'il allait assez bien pour reprendre forme humaine. Hally restait avec Isaac pour s'assurer que la magie résiduelle ne prenne pas le contrôle de l'un des agents de la scientifique qui passeraient l'île au peigne fin.

Le bateau était donc beaucoup plus vide au retour qu'il ne l'avait été à l'aller.

Leslie quitta Beauclaire qui se trouvait dans le fond pour s'asseoir à côté de Charles.

— Elle est en assez mauvais état, dit-elle, s'installant avec précision sur le bord du siège. Une ambulance nous attendra au mouillage habituel du *Daciana*.

L'agent du FBI avait l'air bien moins professionnel, enveloppée dans une couverture de bord, les cheveux décoiffés par le vent. De même que Charles et Anna, elle était debout depuis un peu plus de vingt-quatre heures. Le manque de sommeil et l'absence du maquillage subtil qui s'était effacé pendant qu'ils avaient parcouru l'île ajoutaient plusieurs années à son visage.

Charles était intrigué qu'elle choisisse de s'asseoir à côté de lui alors que tant de sièges étaient disponibles.

— Vous n'avez pas peur de moi ? demanda-t'il.

Leslie ferma les yeux.

— Trop fatiguée pour avoir peur de quoi que ce soit. En outre, si vous voyiez mon mari, vous comprendriez qu'il en faut beaucoup pour me faire peur.

Cela attisa sa curiosité.

—Comment cela ?

—Il a fait du football américain dans l'équipe de l'Université d'État de Louisiane, les Tigers, pendant trois ans, répondit-elle sans ouvrir les yeux. Il s'est blessé à l'épaule en dernière année, sinon il serait passé pro. Il fait un mètre quatre-vingt-quatorze et cent dix kilos. Et pas un gramme de graisse, encore aujourd'hui. Il enseigne en CEI. (Elle le regarda.) Pourquoi souriez-vous ?

Charles écarquilla les yeux.

— Pour rien, madame. Elle sourit un peu.

—Jude dit qu'il préfère les enfants au football. Mais il entraîne quand même l'équipe du lycée du coin.

—Vous n'êtes pas venue ici pour me parler de votre mari, dit-il.

—Non. (Leslie le regarda avant de détourner les yeux.) Quel âge avez-vous ?

—Plus que j'en ai l'air, répondit Charles. Beaucoup plus. Elle hocha la tête.

—Je me suis renseignée sur vous. Certains loups parlent au FBI. Ils me disent que vous êtes un inspecteur de police pour tous les loups. Vous venez résoudre les crimes.

Il se demanda si c'était tout ce qu'on lui avait raconté et se dit que c'était probablement le cas. Il ne répondit pas parce qu'il ignorait si le reconnaître serait un plus gros mensonge que le nier.

— Et vous en connaissez long sur cet univers que nous commençons tout juste à découvrir. Nous avons tiré Lizzie de leurs griffes parce que vous avez fait venir des sorcières et parce que celle-ci avait suffisamment peur de vous pour se tenir à carreau.

C'était de bonne guerre. Il attendit qu'elle en vienne au but.

— Lizzie dit qu'ils étaient trois, lui apprit Leslie. Deux jeunes hommes et un homme âgé. L'un des jeunes hommes a appelé le vieux « oncle » avant de se faire rabrouer. Le vieil homme a fait les incisions dans sa peau. Les deux jeunes l'ont violée en premier, « tant qu'elle était encore jolie ». Ils lui ont dit que le vieux préférait les femmes brisées.

Il avait espéré qu'ils l'avaient retrouvée assez tôt pour lui épargner cela, mais avait été quasiment certain que ce n'était pas le cas.

—Je croyais que Beauclaire avait refusé qu'on l'interroge, dit Charles.

Il avait entendu Lizzie parler, mais l'agent n'avait pas besoin de savoir à quel point son ouïe était fine.

—Je ne lui ai pas posé la moindre question. Elle a parlé d'elle-même. Elle m'a dit qu'elle voulait qu'on les attrape et qu'on les emprisonne pour qu'ils ne puissent plus infliger cela à personne. C'est une femme coriace. Elle s'est endormie en parlant et je pense que son père y est pour quelque chose.

Est-ce que les faes peuvent endormir les gens ?

—Je ne suis pas expert en magie fae, répondit Charles avec précaution.

Elle tourna la tête et acquiesça.

—Vous êtes très doué pour esquiver la vérité. (Leslie poussa un soupir.) Vous êtes un inspecteur expérimenté et vous avez vu l'ennemi. Quelles sont vos impressions ?

—Je n'en ai vu qu'un, répondit Charles. (Mais sa demande d'information était justifiée, et il voulait qu'on arrête les agresseurs.) Le fae est clairement le membre le plus jeune du groupe, même s'il est probablement le seul doué de magie, et il est la raison pour laquelle ils peuvent s'attaquer à des faes et des loups-garous.

—Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

—Il n'est pas un chasseur, lui apprit Charles. C'est un cerf, ce n'est pas un prédateur, quelle que soit sa résistance ou sa létalité.

Herne le Chasseur ou pas, Frère Loup savait que le fae qu'ils avaient combattu était une proie. Peut-être Herne était-il plus un chasseur qu'un cerf, mais celui-ci... Celui-ci fuyait ses ennemis. Ce n'était pas un chasseur; c'était un outil des vrais chasseurs.

—Vous pensez que c'est une victime ?

Charles renifla.

—Non. Ce n'est pas un ange, mais il n'est jamais allé chasser des victimes. Il viole et tue peut-être ceux qui s'approchent trop près de lui, mais il ne chasserait pas. C'est un comportement de prédateur. Cela ne signifie pas qu'il n'est pas dangereux. En général, les élans tuent plus de gens que les grizzlis au Canada.

—Très bien, dit Leslie. Nous avons un élan, pas un ours. Quoi d'autre ?

Il repensa au combat. Le seigneur cornu se battait de façon instinctive et non stratégique, paraissant incapable de se concentrer sur plus d'un adversaire à la fois.

—Ce fae n'est pas intelligent. S'il a un travail, et je suppose que c'est le cas... (Charles tenta de verbaliser les instincts qui permettraient à un loup dominant de contrôler sa meute.) Si vous voulez garder quelqu'un d'aussi dangereux sous contrôle, il ne faut pas le laisser penser qu'il a trop de valeur. On ne l'entretient pas uniquement parce qu'il est utile à la traque. Il doit subvenir à ses besoins.

—D'accord.

Leslie paraissait dubitative et Charles haussa les épaules.

—Ce serait peut-être différent si notre famille de tueurs ne venait pas d'un milieu riche; dans ce cas, ils trouveraient un autre moyen de s'assurer qu'il sache que c'est un subordonné.

—Ils sont riches ?

—Voyager autant, pendant autant d'années... si vous cherchiez un groupe de gens pauvres, vous les auriez trouvés. L'argent facilite beaucoup de choses. Le meurtre n'en est qu'une parmi d'autres. Et ils devaient avoir de l'argent, pour se permettre d'embaucher Sally Reilly.

—C'est bon. Nos profileurs ont compris que le Chasseur de gros gibier avait les moyens il y a une quinzaine d'années. Vous étiez sur le point de faire des suppositions sur un travail.

—C'est vrai. Il n'est pas intelligent et, à cause de cela, son autre nature va être difficile à dissimuler.

— « Autre » comme « fae » ? Charles hocha la tête.

—Oui. Il sera livreur dans une épicerie ou manutentionnaire. Peut-être gardien ou homme à tout faire. Il est très fort. Il pourrait être docker, si vous en avez encore par ici.

—Est-ce que les gens se rappelleraient de lui ?

—Est-ce qu'il fait peur, vous voulez dire ? Comme votre mari ? (Charles secoua la tête, suivant l'instinct de Frère Loup.) Je ne pense pas. Je pense que les gens se sentent désolés pour lui. Autrement, il serait en prison. Les gens qui ont peur fuient ou attaquent, en général. Si on a attaqué celui-ci, il aura tué son agresseur. S'il se retrouvait à tuer des gens en plein jour de cette façon, il serait en prison ou mort.

— Très bien, déclara Leslie. Nous verrons ce que nous pouvons faire de cela. Nous le soumettrons à nos profileurs et verrons s'ils sont d'accord.

L'appartement n'était pas leur maison, mais il était tout aussi accueillant. Charles sortit des steaks du frigo et les découpa en bouchées. Il en déposa un par terre pour Anna et mangea l'autre debout. Ses dents humaines n'étaient pas vraiment assez aiguisées pour la viande crue, mais il persévéra et fut récompensé quand les douleurs et les tiraillements se calmèrent progressivement tandis que l'énergie fournie par la nourriture se diffusait dans son corps.

Il observa sa compagne manger avec une satisfaction qui n'avait jamais disparu depuis qu'il l'avait rencontrée, à demi affamée et égarée. Frère Loup n'oubliait jamais à quel point elle avait été mince, et se montrerait insistant s'il estimait qu'Anna ne mangeait pas assez.

Quand elle eut fini, elle reprit forme humaine.

Charles était toujours agité quand elle changeait, à la voir souffrir et savoir qu'il n'y avait rien à y faire. Il fit les cent pas quelques instants, puis s'assit et alluma la télé, zappant pour passer le temps jusqu'à ce qu'Anna, de nouveau humaine, lui prenne la télécommande des mains et éteigne.

—Au lit, dit-elle. Ou tu seras marié à un zombie.

Il avait l'intention de lui parler, se rappela-t-il, pour lui révéler l'existence de ses fantômes. Mais aucun d'entre eux n'était en état de faire la conversation.

Charles la regarda et lui dit de son ton le plus sérieux :

—Je ne pense pas que les loups-garous puissent devenir des zombies.

— Fais-moi confiance, dit-elle en imitant passablement la voix d'un zombie. Encore dix minutes et je te dévorerai le cerveau.

Il l'attira sur ses genoux.

—Je crois que je vais courir le risque. Elle soupira comme si cela l'ennuyait, mais son odorat apprit à Charles qu'elle aimait être dans ses bras.

— Donc, pourrais-tu le faire sans public ? Est-ce ce qui te posait problème ces derniers mois ? Tout ce que je devais faire, c'était inviter la meute dans notre chambre ? Tu aurais dû me le dire.

Il se mit à rire. Elle le faisait rire.

—Je ne sais pas. Cherchons ensemble.

Un assez long moment plus tard, Anna s'étira et s'affala confortablement à côté de lui.

— Hou, de la cervelle, dit-elle.

—Va dormir, grogna Charles, l'attirant plus près de lui.

—Je t'avais prévenu, répondit-elle. Tu ne m'as pas laissée dormir.

Elle bâilla largement et ajouta d'un ton de regret :

— Et maintenant, je n'ai pas d'autre choix que de manger ton cerveau.

—A l'évidence, dit-il. Il te faut plus d'exercice avant d'aller dormir. (Il roula sur le dos.) Je suppose que je n'ai qu'à être un compagnon digne de ce nom et t'y aider.

Elle grimpa sur lui, nue, tiède et douce, exhalant l'odeur d'un miracle qui l'avait sauvé d'une éternité de solitude.

—Je ne voudrais pas que tu te froisses un muscle, lui dit Anna. Pourquoi ne pas t'allonger en pensant à l'Angleterre ?

Il saisit la partie la plus proche du corps d'Anna dans sa bouche - l'intérieur velouté de son coude - et la mordilla.

— L'Angleterre est bien la dernière chose que j'aie à l'esprit.

Elle s'installa sur lui, l'accueillant en elle, et il cessa totalement de parler. Elle avait les yeux bleus, ses yeux de louve, quand elle jouit pour la seconde fois de la nuit.

Les joues roses, joyeuse, Anna se pencha et lui mordilla l'oreille.

—Aucun public n'est nécessaire, je vois.

— Pousse-toi, lui dit Charles.

Elle rit de nouveau, les yeux toujours azur, mais elle se poussa.

Ils dormirent tard.

Charles se réveilla en premier et regarda le visage d'Anna éclairé par la lumière de fin de matinée. Son expression était paisible et satisfaisait Frère Loup, même si la lune était presque pleine et que le besoin de chasser était toujours puissant dans son corps à cette période. Le bien-être était toujours une nouveauté pour lui, une chose qu'il n'avait jamais connue de toute sa longue vie avant de rencontrer Anna.

—J'ai réfléchi aux tueurs, dit celle-ci sans ouvrir les yeux. Trois personnes, ça fait une meute.

Il attendit qu'elle continue.

Elle se leva d'un coup. D'une voix pleine d'excitation contenue, elle ajouta :

—Le fae : il est le soldat, le bas de la chaîne alimentaire. Il fait ce qu'on lui dit de faire, quand on lui dit de le faire. Le vieux, c'est celui qui a initié cela. Il est l'Alpha.

— Hmm, répondit Charles, quand il lui sembla qu'elle avait besoin qu'il exprime son accord.

La lune chasseresse ne stimulait peut-être pas Frère Loup tant qu'Anna était dans son lit, mais celle-ci la ressentait de façon apparemment très forte.

— Qui est le deuxième jeune ? demanda-t-elle. Crois-tu qu'il soit le second obéissant ? Loyal, dévoué ? Ou s'agit-il de l'Alpha en devenir, attendant que le vieil homme soit trop vieux pour contrôler la meute, afin de le tuer et de prendre sa place ?

—Aucun de nous n'est un profileur entraîné, se sentit-il obligé de souligner.

Elle bondit dans le lit, ses yeux bruns pétillant d'excitation.

—À présent que Lizzie est sauvée, nous n'avons plus qu'à résoudre le reste.

— Ainsi qu'ils essaient de le faire depuis avant ta naissance, lui dit-il sèchement.

—Oui, mais ils ne nous avaient pas mis sur l'affaire. Ils avaient une télé désormais, et le satellite, surtout pour qu'Anna puisse regarder ses séries policières. Elle appréciait cela. Charles... Il supposait qu'il aimait cela aussi. Plus encore maintenant que les innocents étaient en sûreté, à l'hôpital ou à la morgue.

—Un mobile, dit-elle d'une façon qui, selon lui, ressemblait à celle dont Archimède s'était exclamé « Eurêka ! » dans son bain si longtemps auparavant.

—Cela ne marche pas de la même manière dans les affaires de tueurs en série que dans la plupart des meurtres. Les tueurs en série développent une dépendance à la traque et sont incapables de s'arrêter pour la majorité d'entre eux. Leurs vies sont gouvernées par les assassinats.

—Il étiquette ses victimes, poursuivit-elle. Qu'est-ce que cela nous apprend ?

—Qu'elles sont moins qu'humaines, répondit Charles, répétant ce qu'ils savaient déjà. « Des animaux que j'ai tués. »

—C'est cela. Des animaux qu'il a tués. Il revendique le meurtre avec cette étiquette. (Elle fronça les sourcils.) Est-ce que les tueurs en série ne sont pas censés tenter de s'immiscer dans l'enquête ? Pourvoir les gens lutter et échouer à résoudre l'affaire ou pour mieux la contrôler ?

—Je l'ai entendu dire, reconnut-il. Pour certains genres de tueurs.

Elle lui sourit.

—Que le FBI connaît mieux que nous, ajouta-t-il. Nous avons probablement apporté toute l'aide possible jusqu'à ce que quelqu'un d'autre soit enlevé.

Anna se rembrunit.

— C'est vraiment dommage que nous n'ayons pas réussi à blesser le seigneur cornu plus que cela. Il avait presque entièrement guéri quand il est arrivé en haut de l'escalier, tu as remarqué ? La police n'a pas la moindre chance contre lui.

—Nous allons rester ici un moment. Leslie et Goldstein semblent être des gens intelligents. Ils nous appelleront s'ils ont besoin de nous.

Elle inclina la tête et demanda :

—Que pense Frère Loup de tout cela ?

—Que ces chasseurs n'ont pas obtenu ce qu'ils désiraient; nous avons volé leur proie. Ils vont être affamés et encore plus dangereux. D'un autre côté, moi, Charles, je dis que nous devrions manger quelque chose vu que le matin est passé depuis longtemps, que nous avons raté le petit déjeuner et risquons de rater le déjeuner, et Frère Loup se joint gracieusement à moi.

—Tu essaies toujours de me nourrir, l'accusa-t-elle sans chaleur en sortant du lit.

— Non, c'est Frère Loup. (Charles sourit.) Je vais faire la cuisine.

Charles avait eu l'intention de lui parler de ses fantômes avant le petit déjeuner, parce qu'il était fatigué la veille et qu'il avait été distrait. Mais une chose qu'elle avait dite l'obsédait.

—Charles ? demanda Anna d'un ton patient.

—Désolé, répondit-il. Je réfléchissais.

—Veux-tu reprendre du bacon ou dois-je le remettre au frigo pour plus tard ?

Il en restait quatre tranches. Il en prit deux et les mangea. Puis il prit les deux autres et les lui porta à la bouche.

— Il te faut plus de protéines.

Elle leva les yeux au ciel, mais les mangea quand même.

—Je dois regarder quelque chose sur Internet, annonça-t-il- Puis-je te laisser la vaisselle ?

—Tu as fait à manger ; je nettoie, répondit-elle.

Il emporta son ordinateur dans la deuxième chambre où était installé un petit bureau. Il était plus lent que celui de la maison et l'écran était trop petit pour lui permettre d'afficher simultanément autant d'images qu'il le désirait... et la connexion Internet n'était pas très rapide non plus. Il grogna de frustration tandis que ses doigts volaient au-dessus du clavier, comme si, en allant plus vite, il pourrait persuader la machine de fournir plus d'efforts.

Il commença par les documents auxquels il avait légitimement accès - Goldstein lui avait envoyé un dossier sur l'affaire, comme promis - puis se mit à creuser. Ces tueurs, ces suspects, avaient de l'argent et du pouvoir. Anna avait raison : ils seraient incapables de se tenir à l'écart de l'enquête.

À un moment donné, Anna lui apporta une pizza, même s'il n'avait pas remarqué qu'elle passait commande. Un peu plus tard, elle vint lui taper sur l'épaule.

—Toi, Isaac et moi avons été invités à célébrer le retour de Lizzie, lui apprit-elle.

—J'attends deux coups de fil, répondit Charles.

— Ce serait une excellente occasion de faire un peu de com auprès de la police de Boston, ce qui est important pour la meute de la Vieille Cité. Isaac m'a dit qu'ils avaient rencontré des problèmes cette année.

Il fit rouler son fauteuil du bureau et observa sa compagne. Elle avait l'air agitée et ses yeux bruns luisaient légèrement, rehaussés par le bleu pâle des yeux de sa louve.

Il faisait nuit dehors, ce qui signifiait qu'elle était restée cloîtrée ici pendant des heures sans rien d'autre à faire que regarder la télé. Et on approchait de la pleine lune. Il n'était pas juste qu'elle reste assise sans rien faire plus longtemps.

— C'est peut-être de l'agitation inutile, mais je suis sur quelque chose et j'aimerais le finir, lui dit-il. Accepterais-tu de laisser Isaac t'escorter ?

Frère Loup n'appréciait pas cela, mais Charles ne voulait pas l'étouffer. Il en aurait peut-être fini d'ici cinq minutes... ou douze heures. Et Isaac se battait bien ; Charles l'avait vu la nuit dernière. Il avait été surclassé en taille et en force et handicapé par l'impossibilité de voir leur adversaire, mais il s'était battu intelligemment.

—Je n'ai pas besoin de garde du corps, répondit Anna, pas dupée un instant par le terme « escorte » employé pour désigner Isaac, mais Charles ne s'attendait pas à s'en tirer si facilement. Nous allons dans un endroit qui sera rempli de flics, d'agents du FBI et de loups-garous. Ce devrait être assez sûr. Et est-ce qu'un Alpha n'est pas au-dessus d'un simple garde du corps ?

—Fais-moi plaisir, dit Charles.

Elle poussa un gros soupir, qu'elle gâcha avec un sourire entendu.

—J'ai dit à Isaac de venir me chercher et que tu allais le tenir pour responsable de ma santé et de mon bien-être.

— Si tu savais ce que j'allais dire, pourquoi es-tu venue m'ennuyer ?

Il grogna d'un air faussement agacé. Anna éclata de rire.

—Je vais me changer.

—Dis-moi quand tu pars, dit-il, déjà repris par son travail. Où en était-il avant qu'elle l'interrompe ? Quand il émergea la fois suivante, elle était partie.

—Il te laisse sortir seule ?

Isaac, sans Charles pour le mettre sur les dents, était plus détendu qu'Anna l'avait cru, mais aussi plus insistant.

—Je suis avec toi. Et puis, je suis une louve-garou, lui dit-elle en se montrant du pouce. Je ne suis pas exactement une princesse fragile qui a besoin qu'on la sauve.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu à ton sujet, répondit Isaac. Je me suis renseigné sur toi. Une Oméga. J'ai été informé par m'on second que nous devrions être honorés de ta visite dans notre ville. Nous devrions t'apporter des cadeaux et voir si nous parvenons à te convaincre d'abandonner ta meute pour rejoindre la nôtre. Quand j'ai souligné que cela signifiait que Charles viendrait également - et me supplanterait -, on m'a répondu que la bénédiction d'avoir un Oméga dans la meute l'emporterait même sur le fait de supporter Charles.

Anna se mit à rire.

—Les vieux loups. Ils croient tout savoir.

—Et mon second se demande pourquoi je ne lui pose pas plus de questions, reconnut Isaac. Alors fais-le.

Anna le regarda juste au moment où une goutte de pluie lui tombait sur le nez. Les nuages avaient été menaçants et l'air sentait l'humidité, mais ce n'était que la première goutte.

—Faire quoi ?

— « Ta magie noire », répondit Isaac. (Voyant son expression, il se retourna pour marcher à reculons afin qu'elle apprécie tout l'effet de ses roulements d'yeux et de ses exagérations comiques.) Quoi ? Tu ne connais pas Philippe Russo ?

— « C'est juste une ombre dans ton regard », chanta-t-elle, avant d'ajouter sèchement : ce n'est pas sa meilleure chanson. Tu veux que je fasse quoi ? Que je te vise avec mes super pouvoirs cosmiques d'Oméga ?

— Oui, c'est ça. (Isaac se tourna pour marcher de nouveau à côté d'elle.) C'est juste que ma demande avait l'air cool et que la tienne semble sortie d'un dessin animé du samedi matin.

—Ce sont plutôt des anti-super pouvoirs, expliqua Anna alors que les premières gouttes d'eau se transformaient en une pluie plus régulière. Si j'étais une héroïne de bande dessinée, je serais la seule fille stupide au milieu d'une équipe de redoutables mecs surpuissants. Comme Sue, la Femme Invisible - qui était invisible à bien des niveaux - dans *Les Quatre Fantastiques*. Qu'on aurait dû appeler les Trois Fantastiques et la Fille Mignonne et Paumée qui court dans tous les sens, se fourre dans les ennuis et se fait sauver.

Isaac sourit largement, son expression se fit plus légère, cette nervosité que les Alphas avaient toujours en eux s'adoucit.

— Même Jessica Alba n'a pas réussi à empêcher Sue d'être mollasse.

Anna poussa un soupir d'un air de dire qu'elle partageait son malheur.

—J'aime les films de super-héros. Pourtant, c'était meilleur que *Catwoman*, qui était tiré d'une meilleure histoire.

—Alors tu vas me lancer une malédiction ? demanda encore Isaac.

Elle fit un geste de la main et agita les doigts, sortant sa meilleure imitation de magicien de théâtre, même si elle l'avait déjà touché pendant qu'il citait *Magie noire*. Elle crispa le visage et fit de drôles de glouglous, puis dit, d'une voix parfaitement sérieuse qu'elle avait empruntée à Charles :

— Considère que je t'ai maudit.

Ils marchèrent côte à côte amicalement jusqu'à la rue suivante.

—Je n'ai pas l'impression d'être maudit, dit-il.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-elle.

Isaac fit trois pas de plus avant de se raidir et de s'arrêter.

—Je n'ai pas été soûl depuis mon Changement, chuchota-t-il. Que m'as-tu fait ?

— Tu n'es pas soûl. Ni handicapé physiquement ou intellectuellement, lui déclara Anna.

Il inclina la tête, remuant les mains ; puis il se retourna et recommença à marcher à reculons, lui faisant face. Anna le suivit, gardant un œil sur les choses qu'il risquait de heurter ou de renverser. Elle se demanda si Isaac faisait cela tout le temps et, dans ce cas, comment il évitait les photos dans les journaux ornées de légendes telles que « L'Alpha de Boston trébuche sur un enfant » ou « Loup 0, Panneau de signalisation 1 ».

—Je suis de nouveau moi-même, dit-il, le visage presque détendu par la surprise. Il n'y a que moi là-dedans (Il se frappa le front.) Une nuit avant la pleine lune et je n'ai pas envie de chasser ni de plonger les dents dans quelque chose.

Il battit des paupières et se retourna une nouvelle fois pour qu'elle n'aperçoive plus son visage. Au bout d'un moment, il ajouta :

— On dirait que le loup a disparu.

Il y avait une trace d'inquiétude dans sa voix.

—Non, répondit Anna. Il est seulement... en paix. Tu pourrais te transformer immédiatement si tu le souhaitais.

—Mon Dieu, pas étonnant que mon second se mette à saliver en pensant à toi, dit Isaac. Tu n'as pas peur d'être enlevée ? (Sa voix s'altéra juste un peu.) J'ai entendu dire que Charles t'avait sauvée d'une situation de sévices.

Il lui jeta un regard à la dérobée, ses yeux étincelant d'une lumière jaune. L'autre effet de sa nature d'Oméga était que les loups dominants avaient tendance à la surprotéger.

Elle hocha la tête.

— Charles m'a sauvée. Ma première meute m'a transformée et ils m'ont gardée à leur botte. Une de leurs anciennes était folle et son compagnon a cru que je pourrais préserver son esprit. Quand Charles a eu fini de s'occuper d'eux, il m'a appris à me sauver moi-même.

Il l'avait aidée à retrouver confiance en elle. Mais peu importe à quel point elle savait se défendre, Anna savait ce qui, au bout du compte, la protégeait des meutes de loups qui voulaient un Oméga pour elles.

— Si quelqu'un essayait de m'enlever, Charles le traquerait. Connais-tu beaucoup de loups qui auraient envie d'affronter cela ?

—L'exécuteur du Marrok ? demanda Isaac en reniflant. Non. (Il se tut un instant.) Surtout s'ils l'ont déjà vu se battre. Hally m'a dit qu'il ne serait pas capable de voir le fae, seulement de savoir s'il était là. Mais Charles s'est battu comme s'il le voyait, comme s'il savait exactement où il se trouvait. Et je n'ai jamais vu personne - ni loup-garou, ni vampire, ni autre - se déplacer aussi vite.

— C'est son don, admit Anna.

Son fléau. S'il n'était pas aussi doué pour le combat, son père aurait peut-être envoyé quelqu'un d'autre maintenir l'ordre au sein de ses meutes. Mais ce n'était pas à débattre en public. Elle devait changer de sujet.

—Alors, où allons-nous ?

—Un snack serait parfait, juste un peu vétusté, avec des banquettes en skaï craquelé et des tables en Formica éraflé imitant mal le bois, où tout le monde recevait son café dans des tasses blanches et où tous les repas étaient cuits dans de la graisse mauvaise pour la santé : un lieu de prédilection pour les flics, le cliché de chaque film ou roman policier.

—Quand Goldstein m'a appelé, j'ai proposé d'accueillir la fête au *Lévrier irlandais*, lui apprit

Isaac. Le pub qui appartient à notre meute. Il y a une grande salle pour les soirées.

Anna ne put s'empêcher d'être un peu déçue.

—J'espérais un snack-bar. Il se mit à rire.

— La nourriture est meilleure au *Lévrier*, et nous aurons moins de risques d'avoir des invités indésirables. (L'amusement disparut de son visage, et le sourire qu'il lui fit était tendu et malheureux.) Comme je te l'ai dit, certains membres de nos forces de l'ordre ne nous aiment pas et adoreraient déclencher une bagarre sous prétexte d'un abus d'alcool. De cette manière, il n'y aura que les gens qui travaillent sur cette affaire et la plupart d'entre eux sont bien trop extatiques au sujet du sauvetage de Lizzie pour faire les difficiles sur la façon dont ce sera organisé.

—J'ai l'impression qu'on se réjouit beaucoup alors qu'on n'a pas encore attrapé les tueurs, répondit Anna. Isaac hocha la tête.

— C'est comme quand j'étais au lycée. En deuxième année, notre équipe de football américain avait cette... synergie. L'année précédente, l'année suivante, ils étaient bons. Mais cette année-là, non seulement ils avaient les joueurs, mais ils avaient aussi l'équipe. Personne n'a jamais marqué contre eux jusqu'au dernier match de la saison.

—L'autre équipe a marqué dans le dernier quart-temps et les tribunes sont entrées en ébullition. On aurait cru qu'ils venaient de gagner le match au lieu de perdre de trente et quelques points. Ce qu'ils avaient fait, personne d'autre n'était parvenu à le faire.

—Je vois, dit Anna.

Elle aperçut les dents blanches d'Isaac.

—Nous n'avons pas gagné ce match, dit-il. Mais nous ne l'avons pas perdu non plus.

—Tu ne faisais pas partie de cette équipe de foot, non ?

Il y avait quelque chose dans sa voix et la façon dont il parlait d'« eux ».

— Non. J'étais le petit geek que le demi de l'équipe aimait enfermer dans les casiers du gymnase pour s'amuser quand le capitaine n'était pas là pour le tenir. Parfois, quand je me sens d'humeur particulièrement méchante, j'adorerais revoir Jody Weaver et faire en sorte qu'il essaie de m'enfermer dans un casier aujourd'hui.

Anna se mit à rire... et s'arrêta, parce qu'elle ne connaissait pas le football américain, mais elle avait un père et un frère qui étaient fans.

—Je connais ce nom. Jody Weaver. C'est un joueur connu, non ?

Isaac acquiesça.

— Il est devenu riche et célèbre, et c'est toujours un salopard. Ça prouve une bonne fois pour toutes que la vie n'est pas juste.

—En parlant de ce qui n'est pas juste, reprit Anna, as-tu eu des nouvelles de Lizzie ? J'ai appelé Leslie plus tôt, mais elle savait seulement qu'elle était « stable » et qu'ils l'avaient déjà emmenée au bloc opératoire pour son genou.

Isaac secoua la tête.

—Tu en sais plus que moi. J'ai laissé un message sur le répondeur de Beauclaire et l'ai invité ce soir. Je soupçonne qu'il ne quittera pas l'hôpital.

—A-t-on trouvé la moindre preuve sur l'île ?

Anna savait déjà que les gens de la scientifique n'avaient pas trouvé grand-chose suite à sa conversation avec Leslie. Mais il était possible qu'Isaac ou sa sorcière aient découvert quelque chose dont ils n'avaient pas parlé aux autorités.

Isaac secoua la tête.

—Non. C'était comme s'ils savaient que l'île serait fouillée par des loups-garous : toute la zone de la prison avait été passée à l'ammoniaque. Ils ont découvert quelques effets personnels, assez pour déterminer que Jacob, Otten et deux autres victimes ont été retenues là-bas.

—S'ils savaient que nous venions, ils auraient déplacé Lizzie, dit Anna.

Isaac hocha la tête.

— C'est vrai. Je suppose que c'était en préparation au cas où le pire arriverait. Ils tuaient des loups-garous. Ils ne veulent pas que nous découvriions leur identité.

Les explications d'Isaac étaient sensées. Il avait sans doute raison. Et si ce n'était pas le cas, ils le découvrirait quand on attraperait ces salopards.

Il pleuvait à verse quand ils atteignirent le pub. Les pubs irlandais de Boston, avait remarqué Anna, étaient un peu comme les pizzerias de Chicago : on en trouvait beaucoup et la plupart servaient de la bonne cuisine.

Juste derrière la porte, était tapi un lévrier irlandais en bois à taille réelle. Il était, selon Anna, un tout petit peu plus petit que Charles, mais ne faisait qu'à peu près un quart de sa largeur. Autour de son cou était accroché un écriteau annonçant « Bienvenue aux amis ».

Isaac fit signe d'une main à l'hôtesse et, l'autre main posée au bas du dos d'Anna, dirigea celle-ci vers un escalier en bois brut. En haut des marches, juste après les toilettes, on trouvait une porte sur laquelle était indiqué « Soirée privée ».

De l'autre côté de la porte, une grande salle, dotée de quatre tables sur tréteaux et d'un mélange de chaises et de bancs, était remplie de gens qu'Anna ne connaissait pas pour la plupart. De la musique celtique s'échappait des haut-parleurs accrochés au plafond et des pichets de bière et d'eau étaient disposés sur toutes les tables.

Une serveuse entra par une porte au fond de la salle. Elle mit les doigts à sa bouche et siffla. Anna s'était bouché les oreilles dès que les doigts de la fille avaient touché ses lèvres, mais le bruit perçant était quand même douloureux. Elle distingua les loups-garous car ils grimaçaient. Elle reconnut Malcolm, bien entendu, mais il y en avait trois autres dans la salle.

Le silence se fit.

—Très bien, mesdames et messieurs. Il y a de la bière et de l'eau sur les tables et nous remplirons les pichets jusqu'à 21 heures. Si vous voulez boire autre chose, notre Isaac dit qu'il réglera aussi la note... (Elle s'arrêta, interrompue par les acclamations. Isaac s'inclina et fit un signe de tête à la serveuse pour qu'elle reprenne.) Là encore jusqu'à 21 heures, après quoi vous mangez et vous buvez sur vos deniers personnels. Nous allons passer pour prendre vos commandes. Le saucisse-purée est notre spécialité, mais nous avons un excellent ragoût ce soir, et le fish & chips est à tomber. Bon appétit !

Elle repartit par la porte derrière elle sous quelques applaudissements, puis deux jeunes hommes et une femme d'âge moyen entrèrent et commencèrent à prendre les commandes.

Anna regarda autour d'elle. Il devait y avoir une trentaine de personnes dans la pièce ; si sept d'entre elles étaient des loups-garous, cela signifiait qu'il y avait vingt-trois agents de police. Ce qui lui parut beaucoup jusqu'à ce qu'elle pose les yeux sur Leslie. L'agent du FBI était assis à côté d'un géant qui avait l'air capable d'enfermer des gens dans des casiers. Il faisait deux, peut-être trois fois le gabarit de Leslie et, tandis qu'elle parlait à deux agents de police en civil, il gardait sa large main sur la nuque de celle-ci. Il devait s'agir du mari footballeur américain dont Leslie avait parlé.

Si chacun était venu accompagné, le nombre de personnes avait plus de sens. Elle aperçut l'un des deux agents du Cantrip, celui qui n'était pas Heuter. Son nom commençait par un P. Patrick... Patrick Morris. Il parlait à Goldstein. Il n'y avait donc pas que des policiers ici. Elle décida de l'éviter au maximum, juste au cas où il partagerait le point de vue de Heuter sur les loups-garous.

Leslie leva les yeux, vit Anna et la salua d'un geste. Au cours des deux heures suivantes, Anna se retrouva trébuchée d'une table à l'autre, à répondre aux questions sur la vie de loup-garou. Dans un moment de répit, elle fit valoir à Leslie, d'un air plutôt grognon, qu'il y avait six autres loups-garous dans la pièce : Isaac et ses cinq camarades de meute. Alors pourquoi était-ce à elle que tout le monde posait des questions ?

—Tous les loups répondent aux questions, lui dit Leslie. Mais il est plus facile de vous parler, les femmes ne sont pas aussi menaçantes que les hommes. (Elle y réfléchit.)

—La plupart des femmes, en tout cas... j'en connais quelques-unes qui ficheraient la trouille à quiconque doué d'un peu de bon sens. Mais vous êtes accessible. Et vous partez bientôt. Donc s'ils vous offensent, ils n'auront pas à en supporter les conséquences.

Anna expliqua donc, encore et encore, que les loups-garous savaient se contrôler quand ils étaient sous forme de loup, même s'ils avaient tendance à avoir le sang chaud. Oui, tous les loups-garous devaient se transformer à la pleine lune, mais la plupart d'entre eux pouvaient le faire quand ils le souhaitaient. Oui, l'argent pouvait tuer un loup-garou, de même que la décapitation et un certain nombre de choses. (Bran estimait qu'il était important que l'opinion publique ne perçoive pas les

loups-garous comme invulnérables.) Non, la plupart des loups-garous de sa connaissance étaient de bons chrétiens et elle n'en connaissait aucun qui soit sataniste. À une occasion, elle récita quelques versets pour prouver qu'elle en était capable. Cela l'avait franchement exaspérée, mais il existait vraiment des créatures incapables de citer l'Écriture (mais elle ne le leur dit pas).

—Votre mari est un loup-garou, non ? demanda un jeune homme quand elle passa près de sa table.

—En effet, répondit-elle.

—Vous avez déjà baisé en étant loups ? Est-ce que c'est différent du sexe normal ? Est-ce que vous préférez ça ?

Il arbora un large sourire et prit une grande gorgée de son verre, pensant à l'évidence qu'il l'avait eue sur ce point. Mais Anna avait grandi dans une maison d'hommes : son père, son frère et tous les amis de son frère, qui la voyaient comme une petite sœur. Et son frère avait eu beaucoup d'amis.

—Vous avez déjà couché avec votre mère ? lui demanda-t-elle d'un air détaché. Est-ce que c'était mieux qu'avec votre petite amie ou est-ce que vous préférez quand c'est avec votre petit copain ou votre rat domestique ?

Il en resta bouche bée et le type à côté de lui le frappa sur la tête en disant :

—Et voilà pourquoi tu n'auras jamais de copine, Chuck. Tu vois une jolie fille et toutes les choses que ta maman t'a apprises sur la politesse et tous tes points de QI que tu n'arrives pas à compter sur tes doigts sortent de ton crâne... et tu te sens obligé d'ouvrir la bouche. Les femmes n'apprécient pas qu'on leur parle crûment. (Il regarda Anna.) Il s'excuse d'être débile. Il se sentira très mal d'ici environ quatre heures quand il commencera à dessoûler. C'est vraiment un bon flic et en général... (Il jeta un coup d'œil à celui qui l'avait insultée.) Bon, d'accord. S'il n'a pas souvent de copine, c'est pour une bonne raison.

—Comment avez-vous su que j'avais un rat domestique ? demanda Chuck, d'une voix stupéfaite.

Il était vraiment ivre et n'avait probablement rien compris de ce que les autres avaient dit ces dernières minutes : rien, hormis, à l'évidence, le rat.

Plusieurs de ses potes éclatèrent de rire et le charrièrent.

Anna sourit ; elle ne put s'en empêcher : il avait l'air d'avoir six ans.

—Je sens son odeur.

Et cela lança une nouvelle série de questions.

Ce n'était pas tout à fait une soirée amusante ; Anna avait l'impression de passer la plupart de son temps à jouer les funambules. Mais c'était mieux qu'être coincée à l'appartement pendant que Charles se plongeait dans l'informatique. Et ce n'était pas si mal. Elle apprécia de rencontrer le mari de Leslie, qui était drôle et intelligent et proposa de jeter Chuck dans une poubelle. Le fish & chips était délicieux, de même que le ragoût.

Finalement, la fascination pour les loups-garous sembla s'atténuer et Anna trouva une table tranquille dans un coin, où elle put se détendre et observer tout le monde.

L'ami de Chuck, l'homme au langage cru, l'aperçut et vint une nouvelle fois s'excuser.

— Il sait qu'il devient idiot quand il boit, donc en général il s'abstient. Mais c'était vraiment une sale journée aujourd'hui, vous savez. Le dernier appel que nous avons reçu avant de venir ici concernait des violences domestiques, le petit ami d'une dame l'a battue et s'est ensuite attaqué à son bébé. Chuck a un petit garçon qu'il n'a pas vu depuis que son ex-femme est partie en Californie, et il l'a mal vécu.

—J'ai des mauvais jours, moi aussi, lui répondit Anna. Je comprends. Ne vous inquiétez pas.

L'ami de Chuck hocha la tête et s'éloigna.

Elle ferma les paupières une minute. Elle avait un peu de sommeil en retard grâce à Charles et cela lui asséchait les yeux.

Quelqu'un s'approcha et s'assit sur la chaise en face d'elle. Anna ouvrit les yeux et vit Beauclair se verser un verre de bière.

—Isaac m'a dit qu'il vous avait invité, lui apprit-elle. Mais nous étions presque certains que vous ne viendriez pas.

—Lizzie est sortie de la salle d'opération, répondit-il, sirotant sa bière comme s'il s'agissait d'un bon vin. Sa mère et son beau-père sont là - et Lizzie est sous médicaments et va dormir jusqu'à demain. (Il prit une gorgée plus grande.) Sa mère croit que c'est ma faute si on l'a enlevée. Étant donné que je suis d'accord avec elle, il était difficile de me défendre, alors j'ai battu en retraite jusqu'ici.

Anna secoua la tête.

—Ne vous en voulez jamais de ce que font les gens mauvais. Nous sommes tous responsables de nos actions. (Elle lui faisait la morale, aussi s'arrêta-t-elle.) Désolée. Restez trop longtemps en compagnie de Bran et voyez si vous ne vous mettez pas à transmettre les conseils du Marrok comme s'il s'agissait de Confucius. Comment va Lizzie ?

—Elle a eu le genou brisé. (Il regarda le mur derrière Anna, où était suspendue une très jolie gravure d'un château irlandais.) Ils arriveront peut-être à le reconstituer assez pour qu'elle marche, mais c'en est définitivement fini de la danse.

—Je suis vraiment désolée, dit Anna.

—Elle est en vie, non ? dit Beauclair, avant de prendre lentement une nouvelle gorgée. Les choses qu'ils ont incisées dans sa peau... Avec le temps, les chirurgiens pensent qu'ils devraient réussir à les effacer. D'ici là, chaque fois qu'elle se regardera dans un miroir, elle aura un souvenir de ce qu'elle a enduré. (Il se tut.) Elle sait qu'elle ne dansera plus jamais. Cela l'a achevée.

— Peut-être pas, intervint Leslie. (Elle s'assit à côté d'Anna sur le banc marron foncé et posa son

sac à main sur la table.) Quelqu'un m'a donné cela, il y a longtemps, et je ne m'en suis jamais servie. Je pense surtout que c'est parce que j'avais peur : et si j'essayais de m'en servir et que cela échouait ?

Elle ouvrit son sac, fouilla jusqu'à trouver son portefeuille et en tira une carte blanche toute simple, la tendant à Beauclaire. Pour Anna, cela ressemblait à une carte de visite mais, au lieu d'un nom, le mot « Don » était inscrit au centre de la carte.

Beauclaire la prit et passa les doigts dessus, puis un léger sourire passa sur son visage.

— Comment l'avez-vous obtenue ?

Leslie parut mal à l'aise, presque embarrassée.

— C'est une vraie, non ?

Il hocha la tête, jouant toujours avec la carte.

— Elle est vraie, oui.

Elle prit une profonde inspiration.

— C'est arrivé comme ceci, dit-elle, avant de raconter une histoire de monstres qui mangeaient les enfants et les rêves d'enfance - y compris le chiot de Leslie - d'une vieille dame acharnée qui connaissait un peu les faes, d'une dette et d'un marché passé.

— Vous pouvez l'utiliser pour réparer le genou de votre fille ? demanda Leslie.

Beauclaire secoua la tête et rendit la carte à Leslie.

— Non. Mais je me souviendrai que vous l'avez proposé et je vous donnerai un conseil, si cela ne vous dérange pas. Le fae qui vous a donné cela l'a fait avec les meilleures intentions. Même si nous ne nous reproduisons pas, nous vivons généralement très longtemps. Treasach était très vieux, mais aussi puissant. Mais la mort vient tous nous chercher et elle a fini par venir le prendre.

Leslie rangea la carte et s'essuya les yeux du bout du doigt pour empêcher son maquillage de couler.

— J'ignore pourquoi je me sens ainsi. C'est stupide. Je l'ai vu une fois, moins de dix minutes... et... je ne l'oublierai pas.

— Non, reconnut Beauclaire d'un air grave. Treasach était une merveille. Un poète, un guerrier, un compagnon joyeux, et on ne trouve plus de faes de son genre. Aucun d'entre nous ne l'oubliera. Mais la magie fae a parfois son propre avis. On vous a donné ceci pour résorber une dette. Il avait l'intention d'en faire un cadeau et une bénédiction, mais sa mort signifie que sa volonté n'est plus liée à ce morceau de magie. Servez-vous-en ou pas, comme vous voulez, mais faites-le pour une petite chose, ou pour quelque chose qui équivaut au chagrin d'un homme bon qui n'a pu épargner à une enfant la douleur du destin de son chiot. Si vous vous rappelez ses paroles exactes, servez-vous de ce cadeau pour cela : cette magie est apprivoisée par ses paroles et par la dette. Allez au-delà de ces choses avec votre souhait, et cela déclenchera un chaos déplaisant.

—Avez-vous des guérisseurs ? demanda Anna.

—Guérir fait partie des grandes magies. Il nous reste très peu de guérisseurs et certains d'entre eux sont encore moins dignes de confiance que ne le serait le cadeau de Treasach. (Il prit une gorgée de bière et fit un signe de tête à Leslie.) Ma fille remarquera mais elle ne dansera pas. C'est ainsi que vivent les mortels. Ils se jettent sur la vie et en émergent brisés.

—Elle a survécu, intervint Anna. Elle est tenace. Elle a lutté à chaque pas. Elle s'en sortira.

Beauclaire hocha poliment la tête.

— C'est le cas de certains mortels. Certains d'entre eux s'en sortent parfaitement quand il leur arrive des choses horribles. Certains...

Il secoua la tête, reprit une gorgée de bière, puis dit avec une sauvagerie tranquille :

— Parfois, les gens brisés le demeurent. (Il la regarda.) Pourquoi suis-je en train de vous dire cela ?

Anna haussa les épaules.

— Les gens me parlent. (Elle ignorait que dire d'autre, aussi suivit-elle son instinct.) J'ai été dans la position de Lizzie, brutalisée et terrifiée. Quelqu'un m'a sauvée avant que mes geôliers parviennent à me tuer. Après cela... perdre quelque chose qu'elle adore est tragique. Mais elle ne semble pas être du genre à croire qu'elle ferait mieux d'être morte, et de loin.

Beauclaire regarda son verre.

—Je suis désolé d'apprendre qu'on a dû vous secourir.

Elle haussa de nouveau les épaules.

— Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort, non ?

Cela paraissait cavalier, aussi ajouta-t-elle :

—Je connaissais une femme quand j'allais à l'école. Elle était intelligente, c'était une musicienne douée et travailleuse. Elle est allée à l'université et a découvert que cela ne suffisait pas à faire d'elle un premier violon, ni même un second, et elle a tenté de se tuer parce qu'elle devait s'asseoir avec les troisièmes violons. C'était la première véritable déception qu'elle avait vécue et elle ne savait pas comment l'affronter. Ceux d'entre nous qui vivent dans la réalité et survivent à des choses horribles en émergent plus forts et prêts à affronter le lendemain. Lizzie s'en sortira.

Beauclaire la regarda en fronçant les sourcils. Il détourna la tête, puis dit :

—Vous devriez lui rendre visite et le lui expliquer.

Elle n'en avait pas envie. Elle n'était pas thérapeute et elle n'aimait pas parler de ce qui lui était arrivé aux étrangers... même si cela ne l'avait pas arrêtée ce soir, non ? Elle allait bien parce que Charles l'avait trouvée et lui avait appris à être forte. Lizzie devrait découvrir sa propre force et Anna

ignorait comment lui dire où la trouver.

—Je verrai ce que je peux faire, promit-elle à contrecœur. (Elle était épuisée d'être en représentation et de devoir penser à des choses qu'elle essayait de mettre derrière elle.) Si vous voulez bien m'excuser, je crois que je vais aller faire un tour aux toilettes.

Elle laissa Leslie qui parlait avec le fae et se glissa hors de la salle de banquet. Loin du bruit et de la pièce remplie pour l'essentiel d'étrangers, Anna se sentit mieux. Elle allait passer aux toilettes, manger ce qu'elle avait commandé et rentrer à la maison.

Quand elle sortit des toilettes, elle ne fut pas ravie de découvrir que l'agent Heuter était appuyé contre le mur à côté de la porte. Il ne restait plus personne dans le restaurant à proprement parler : il avait dû fermer à vingt-deux heures. Heuter et elle étaient donc seuls dans le couloir à côté de l'entrée de la pièce où la soirée battait toujours son plein.

—Vous êtes l'héroïne du jour, lui dit-il.

Quelque chose clochait dans sa voix et elle fronça les sourcils.

— Pas vraiment, non. Si vous voulez bien m'excuser ? Mais il se mit devant elle.

—Non. Je ne pense pas. Pas aujourd'hui. Et quelqu'un qui n'était pas là l'attrapa par-derrière et l'endormit.

CHAPITRE 11

Anna se réveilla avec un goût douceâtre écœurant dans la bouche qui se diffusait dans ses narines et ses sinus, anéantissant tout ce que son odorat aurait pu lui apprendre.

La nausée et un mal de tête vicieux rivalisaient avec le carcan d'argent et les menottes et les chaînes de style médiéval à fort pourcentage d'argent pour avoir l'honneur de la distraire de la façon la plus lamentable. Anna tenta de se rappeler ce qui était arrivé pour qu'elle finisse enchaînée comme un fantasme BDSM dans une cage à taille humaine suspendue au milieu d'une grande pièce vide. Il faisait noir et elle était seule.

Elle parlait à Heuter, qui se comportait bizarrement. Et puis... mince. L'avaient-ils vraiment chloroformée ? Une folie meurtrière longue de plusieurs décennies, de la magie de sorcière, une lignée fae rare et effrayante... et ils s'étaient servis de chloroforme. A plusieurs reprises, si ses vagues souvenirs de s'être réveillée sur la banquette arrière d'une voiture étaient corrects.

Cela lui paraissait tellement... quelconque. Elle se mit à quatre pattes, et ce fut toute la latitude que lui accordèrent les chaînes. Elle laissa la brûlure de l'argent et le besoin désespéré de régurgiter son dîner l'empêcher de paniquer alors qu'elle essayait d'élaborer un plan d'attaque en dépit de sa migraine.

Lizzie avait été violée dans les heures qui avaient suivi son enlèvement. C'était pratiquement la première chose qu'ils avaient faite. Et ce fut cette pensée qui fit vomir Anna.

Aussi délicieuse qu'ait été la nourriture dans le pub irlandais d'Isaac, elle n'avait pas très bon goût la seconde fois. Elle parvint à en faire passer l'essentiel hors de la cage, mais il en restait assez dans ses cheveux - étrangement, avoir les mains menottées et enchaînées avait gêné sa capacité à écarter ses cheveux de sa bouche — et en éclaboussures sur le sol pour ajouter à son abattement.

Puis elle se demanda si elle était aussi seule dans la pièce qu'elle l'avait cru. Elle n'avait pas été en mesure de voir ni de sentir le fae qui surveillait la prison de Lizzie sur l'île. La panique menaça et elle la força à refluer parce que cela ne lui aurait fait aucun bien.

Charles devait être en train de la chercher à présent. Mais quand elle tenta de se servir de leur lien, il était plus opaque que jamais. Ignorait-il qu'elle avait disparu? Isaac le préviendrait-il immédiatement ? Mais si Isaac l'ignorait ? Si Heuter lui avait dit qu'Anna avait décidé de rentrer seule à l'appartement? Mais cela n'avait aucun sens, parce que Isaac était capable de sentir le mensonge, et Heuter le savait. Il avait dû rester aussi loin que possible pour ne pas se trahir auprès des loups-garous.

Alors pourquoi Charles n'avait-il pas rétabli le lien entre eux ?

Il y eut du bruit hors de la pièce caverneuse et Anna s'accroupit, tentant de calmer sa respiration et de ralentir son cœur palpitant afin d'entendre de l'autre côté des portes fermées et des murs. Ils parlaient assez fort, il n'était donc pas difficile de comprendre l'essentiel.

—... mignon. Je préfère les femmes et ceux qui sont mignons.

—Je croyais que tu avais décidé d'être un super-héros, Bouledogue ?

La voix de Heuter était moqueuse.

—Ça paie bien, répondit l'inconnu. Mieux que faire le nettoyage. On m'a jamais taillé de pipe pour avoir lavé par terre ; j'en ai eu une quand j'ai sauvé cette pute de son mac. Celle qu'on a en ce moment est jolie. Elle n'est pas jolie ?

—Pas autant que celle que tu as laissé échapper, dit Heuter.

—C'est pas ma faute. C'est pas ma faute. Ce grand loup, il allait me tuer. (Il y avait un soupçon d'hystérie dans la voix de l'homme et son phrasé avait une cadence bizarre.) Tu n'as jamais dit qu'il y avait un monstre avec eux. Tuer des loups-garous, c'est pas dur. J'ai tué tous ceux qu'Oncle Travis m'a envoyés. Pourquoi est-ce que celui-ci est si difficile à tuer ?

—La sorcière a fait quelque chose. Elle s'est servie d'une magie pour que le loup puisse te voir et cela a dû le rendre plus fort. La fille qu'on a ce soir est sa femme.

—Il va être en colère contre moi. Il paraissait effrayé.

Heuter l'en détourna.

—Il doit d'abord nous trouver. Ce sera la dernière de l'année, puis nous partirons.

—C'est moi qui la prends en premier, dit l'homme qui n'était pas Heuter.

Anna était quasiment certaine que Les n'était pas le fae : à coup sûr, Beauclaire aurait su le remarquer. Elle décida que l'autre homme devait être le fae. Aucun d'entre eux ne paraissait âgé, et Lizzie leur avait dit qu'un homme était plus âgé ; et si Anna décidait que l'un des interlocuteurs était le fae, aucune personne invisible ne pouvait l'épier dans l'ombre.

—Je la prendrai d'abord parce que ce loup m'a blessé. Je vais lui faire du mal. Je vais la prendre jusqu'à ce qu'elle comprenne qui est le chef. Je vais...

Il poursuivit dans cette veine, s'excitant frénétiquement à mesure qu'il utilisait un langage de plus en plus ordurier pour décrire son sort en détails horribles. Anna l'ignore délibérément. Elle avait appris comment faire, peu après avoir été Changée, quand il n'y avait pas de Charles pour la sauver des salopards fous de la meute dévastée de Chicago.

Elle ne sentait pas Charles. Il allait arriver trop tard, et cela le détruirait. Elle tira sur ses chaînes, mais elles avaient déjà retenu des loups-garous et elle n'avait aucun moyen de les briser. Soufflant sur ses mains pour apaiser la brûlure, elle repensa à Isaac racontant que son loup, Otten, avait attendu une occasion et que les tueurs ne lui en avaient pas laissé une.

Elle ne pouvait pas se permettre d'attendre, elle devait créer sa propre occasion. Parce qu'Anna avait autrefois été une victime et qu'elle n'en serait certainement plus jamais une.

En dépit de sa détermination, elle avait peur. Ses chances n'étaient pas très élevées : ces hommes avaient réussi à tuer beaucoup de gens, loups-garous et faes, certains d'entre eux avec une expérience bien plus considérable qu'elle.

L'odeur écœurante et acre de la terreur brûla les restes du chloroforme dans son nez et elle s'empara de sa peur, de la douleur lancinante de sa tête et de la souffrance qui s'insinuait dans ses muscles à cause de l'argent. Elle opposa tout cela aux menottes métalliques qui la retenaient - au cou, aux poignets et aux chevilles - et appela le changement.

Il ne s'agissait pas d'une meute de loups-garous ; ils étaient humains et faes. Violer Anna quand elle était sous forme de loup et lui infliger le même mal quand elle n'avait pas de dents ni de griffes anormalement aiguës - qui ne dépareraient pas sur un cougar - étaient deux choses entièrement différentes.

La transformation était toujours douloureuse. Toujours. Et elle avait depuis longtemps appris à se servir de la souffrance pour ignorer la sensation effrayante de ses os qui s'étiraient et se rassemblaient, de ses muscles qui grossissaient et de ses dents qui s'aiguës, ce qui était bien plus intolérable que la simple douleur.

Cette fois-ci, ce fut pire que d'habitude.

Sa gorge se déforma sous la pression du carcan d'argent. Puis elle guérit et se déforma de nouveau, coincée dans un cercle de métal trop petit pour la contenir. Elle se dit qu'elle venait juste de contrecarrer ses ravisseurs en se tuant, quand quelque chose dans le mécanisme plus fragile de la serrure finit par casser, faisant voler le morceau de métal. Le carcan tomba, heurtant le sol et les maillons de la chaîne avec un bruit métallique dur.

Inspirant comme un soufflet de forge, elle dut encore s'accrocher à ses pensées et faire bouger ses bras qui devenaient ses pattes avant pile au moment où ses mains étaient encore des mains, mais une fois ses bras légèrement reformés, pour se débarrasser de ses menottes. Ses poignets saignaient et elle haletait, tentant de rester silencieuse, alors qu'elle se dégageait des anneaux d'argent de cinq centimètres de large qui l'emprisonnaient. Elle ne se soucia pas des menottes à ses chevilles car celles-ci étaient plus larges et la louve s'en libérerait d'un pas.

Elle attendit, mais il n'y eut pas de silence dans la conversation à l'extérieur. Soit ils étaient trop absorbés pour la remarquer, soit ils s'attendaient à ce qu'elle fasse du bruit, soit leur ouïe était trop humaine pour entendre au travers des murs ainsi qu'elle en était capable.

Elle demeura abattue un moment, puis se rendit compte que ce moment s'allongeait sans qu'aucun changement supplémentaire ne survienne. Il était dangereux de rester à demi transformé, même si certains des loups les plus dominants pouvaient le faire pendant un laps de temps. Elle se démena pour trouver un moyen de poursuivre sa transformation, mais son corps était épuisé, tremblant du besoin de manger et...

Ils l'avaient droguée avec quelque chose. Les loups-garous étaient immunisés contre la plupart des

médicaments et des alcools. Leur organisme les métabolisait tout simplement trop vite, mais ils lui avaient donné quelque chose, sans doute tout un tas de choses. Du GHB ou du Rohypnol, peut-être, ou un sédatif conçu pour qu'elle demeure passive. Cela n'avait pas fait le poids contre la poussée d'adrénaline qu'avait fait naître l'idée de se retrouver sans défense aux mains de violeurs et de meurtriers, mais cela avait bloqué sa métamorphose.

La douleur vint par vagues, parce que son corps n'était pas censé rester coincé entre deux stades si longtemps. Des fluides transparents, roses et rouge vif se mirent à couler sur le sol de la cage. Elle se tendit vers Charles et trouva la lune à la place.

Demain serait la nuit de la pleine lune, quand son chant serait trop fort pour y résister, mais ce soir elle était ascendante et pleine d'une vigueur qu'elle prêta à sa fille quand elle le lui demanda. Avec un sursaut douloureux qui fit racler bruyamment les chaînes et les menottes sur le fond de la cage quand ses muscles fléchirent, se déchirèrent et se reformèrent, Anna recommença sa transformation.

Charles était absorbé dans son travail. Frère Loup aimait chasser même quand c'était par ordinateur plutôt qu'en chair et en os. Tous deux sentaient leur proie, faible et tremblante juste hors de leur portée. C'est pourquoi le premier coup frappé à la porte ne provoqua qu'un grognement d'agacement.

Ce fut Frère Loup qui remarqua que quelque chose n'allait pas quand on frappa une deuxième fois. Même absorbé par la curée, ses sens étaient toujours en alerte, et lui signalèrent que la dame intelligente du FBI, l'homme intelligent du FBI qui faisait en sorte qu'on le sous-estime, le fae dont la fille avait été blessée et l'Alpha de Boston frappaient à sa porte, et ils étaient tous censés se trouver avec sa compagne, qui n'était pas là.

Anna. Charles tenta de la joindre, mais il ne put la toucher par l'intermédiaire de leur lien, pas même grâce à leur lien de meute. Avec son aide, ses fantômes l'avaient bel et bien isolé.

Enragé et terrifié pour sa femme à parts égales, il ouvrit la porte, sachant que ses yeux montraient Frère Loup.

— Où est Anna ? gronda-t-il.

Isaac était censé s'assurer que personne ne lui faisait de mal tandis qu'il travaillait. La tentation d'accuser l'Alpha de la Vieille Cité se montra et fut écartée. Anna lui appartenait ; c'était à lui de la protéger et il avait échoué. Frère Loup voulait charger dans la nuit et tuer jusqu'à ce qu'ils la retrouvent; Charles le retint en sachant qu'il existait de meilleurs moyens de la retrouver plus vite, et que le sang allait couler ce faisant.

— Nous espérons que tu nous le dirais, répondit Isaac. Elle est allée aux toilettes et n'est jamais revenue. Vous êtes unis tous les deux, non ? Tu ne sais pas où elle est ?

Charles réessaya. A l'instant même, alors que les autres se trouvaient toujours sur le seuil, il réessaya d'ouvrir les liens qu'il avait fermés pour la protéger.

Rien. Il essaya plus fort, essaya jusqu'à avoir plus mal que lors du changement. Il grogna et

réessaya, et sentit les fantômes qui le hantaient hurler de triomphe. Il se détourna et marcha presque à l'aveuglette jusqu'à regarder fixement le grand miroir de la chambre. Les fantômes étaient méconnaissables, s'étant fondus en une seule créature dotée de cinquante bouches et de vingt mains qui faisaient des nœuds avec le lien qu'il partageait avec Anna.

—*Nous pouvons la tuer, quels que soient tes efforts pour la protéger*, lui dit la créature de ses voix aiguës et malveillantes. *C'est ta faute, ta faute si nous sommes morts, ta faute si elle meurt*. Une voix se mit à rire, puis les autres poursuivirent jusqu'à ce qu'une cacophonie épouvantable lui emplisse la tête.

Une goutte de sang coulait du nez de Charles et le blanc de ses yeux avait viré au rose à cause des vaisseaux sanguins qui s'étaient rompus ; cela rendait ses yeux jaunes encore plus bizarres.

—Est-ce que tu as essayé de la pister ? demanda-t'il à Isaac, tout en continuant à dévisager le miroir, sa voix si lente et rauque qu'il ne la reconnut pas.

Il écrasa sa rage dans un lieu réduit et glacé et lui promit de la relâcher si elle le laissait travailler pour l'instant. Il serait froid et calme jusqu'à ce qu'il découvre où ils avaient planqué sa chère Anna, puis il les découperait en petits morceaux.

— Oui, répondit l'Alpha de la Vieille Cité. (Charles se détourna du miroir pour découvrir Isaac qui l'observait d'un air méfiant depuis la sécurité toute relative du salon tandis qu'il poursuivait ses explications.) J'ai suivi sa piste dans les toilettes des femmes puis dehors. Ensuite, elle est allée dans la mauvaise direction sur une soixantaine de centimètres, comme si elle avait l'intention de retourner à la soirée - ce qui était le cas, puisqu'elle avait commandé une nouvelle assiette de fish & chips d'après la serveuse qui l'a apportée-, puis son odeur s'arrête. Exactement comme celle d'Otten.

Isaac devait être bon pisteur. Il était inhabituel qu'un loup aussi jeune soit capable de suivre aussi bien une piste, même sous forme de loup. Mais quel que soit son talent, Charles était meilleur.

L'ordinateur n'avait pas encore confirmé ses soupçons, mais il n'attendait que la dernière preuve. Il envisagea de poursuivre les gens qui, selon lui, étaient derrière les meurtres, mais s'il se trompait, cela signifiait qu'Anna resterait entre les mains de ses ravisseurs pendant qu'il suivrait la mauvaise piste. Et puis il y avait le fait que les gens qu'il cherchait avaient pratiquement les mêmes moyens que Bran et qu'il aurait besoin de...

— Qu'est-ce qui lui arrive ? demanda Leslie d'une voix posée qui interrompit néanmoins ses pensées. Pourquoi saigne-t-il comme cela ? Vous voyez ses yeux ? Ils n'étaient pas comme cela quand il a ouvert la porte.

—Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Isaac d'une voix calme. Ecoutez, vous deux, vous n'avez pas la moindre chance s'il perd les pédales. Restez en dehors de cela, en arrière, hors de son chemin ; gardez vos armes sorties et observez. S'il a l'air de se diriger vers vous, contentez-vous de tirer, et assurez-vous que les tirs font mouche. S'il est le loup que je le pense être, il préférera mourir que de faire de vous un dommage collatéral. Et s'il a perdu la tête au point de tuer des civils, il ne sera pas d'une grande utilité à Anna, de toute façon.

— Des civils ? dit l'agent masculin du FBI, d'un air offensé.

Frère Loup aurait peut-être su son nom s'il s'y était intéressé. Mais sa compagne avait disparu et il se fichait de tout et de tout le monde hormis elle.

Isaac l'ignora ; peut-être était-il dupé par cet air fatigué et usé, mais Frère Loup savait à quoi s'en tenir. Il reconnut un prédateur dans l'agent du FBI, même si Goldstein - le nom surgit quand il le requit - ne menaçait rien de ce qui était cher à Charles.

— Les humains sont les civils, ici, dit Charles. (À ses propres oreilles, il parut calme.) Et vous feriez bien de l'écouter, même si je ne pense pas avoir perdu la tête au point de blesser nos alliés. Isaac, je devrais être en mesure de la retrouver, mais je ne vais pas pouvoir me servir de notre lien ce soir.

Sa gorge se serra quand Frère Loup lutta pour faire surface, paniquant à cet aveu.

Anna avait disparu. Anna était entre les mains des gens qui avaient blessé la petite danseuse. Sa chère Anna qui avait déjà survécu à tant de choses... il avait juré que rien de semblable ne lui arriverait plus jamais à présent qu'elle était à eux. Et ils avaient échoué, Frère Loup et Charles, deux âmes partageant un corps... Ils avaient laissé tomber leur compagne.

Charles convainquit Frère Loup qu'ils avaient de meilleures chances de retrouver Anna sous forme humaine que sous forme de loup, mais il lui fallut plus de volonté qu'il ne s'en connaissait pour y arriver.

— Il n'arrive pas à la retrouver ? demanda Leslie.

—Je vous ai dit que ce n'était pas certain, lui expliqua Isaac. Le lien de couple est quelque chose de très personnel.

Isaac parvenait bien à tenir en laisse sa nature d'Alpha ; sa voix était douce et non menaçante. Frère Loup l'appréciait, mais l'instant était mal choisi pour faire naître son intérêt à prouver qui était le plus dominant. Des gens se faisaient tuer dans ce genre de combats, et Frère Loup désirait ardemment de la violence en ce moment même.

—Vous avez également dit que si cela ne marchait pas, nous risquions d'avoir de sérieux ennuis, dit le père fae de la petite danseuse coriace. Parce qu'il n'existe pas de personne plus dangereuse dans cette ville qu'un loup dont la compagne est en danger. Avons-nous de sérieux ennuis ?

Oui, se dit Charles. Il devait faire quelque chose d'urgent, mais la rage de Frère Loup lui embrumait l'esprit. Il devait atteindre son ordinateur et confirmer...

—Je ne veux pas que ces salopards s'emparent d'Anna, déclara Leslie. Si Charles ne peut pas la retrouver, qu'en est-il de mon vœu ? Vous avez dit qu'il était dangereux de l'utiliser, à moins de circonstances spécifiques ou restreintes. Mais j'ai perdu un chiot et à présent nous en cherchons un autre.

Charles étrécit les yeux.

— Quel vœu ?

Beauclair l'ignora, dévisageant Leslie avec une expression qui ressemblait à du ravissement.

—Intelligent, dit-il. Oh, c'est une façon intelligente de l'envisager.

—Un fae m'a laissé un cadeau quand j'étais enfant, dit Leslie à Charles, et elle se rappela de ne pas le regarder dans les yeux. Pour compenser le fait de n'avoir pas été là pour sauver mon chiot, je pense. Je ne m'en suis jamais servie, et notre expert en magie fae dit que je dois faire attention avec. Mais cela me semble être un échange juste.

Elle regarda Beauclair.

D'un air grave, celui-ci hocha la tête.

—Je pense que cela pourrait convenir.

Elle ouvrit son sac à main et sortit son portefeuille, et Charles sentit la magie depuis l'endroit où il se tenait. De la magie fae assez forte pour le faire éternuer, assez puissante pour lui donner de l'espoir. Elle tira la petite carte blanche.

—Je ne sais pas avec certitude comment procéder.

—La magie suit votre intention, dit Charles, et Beauclair lui lança un regard perçant. Dites-lui ce que vous désirez et déchirez la carte pour sceller l'accord.

— Depuis quand le fils du Marrok est-il devenu un expert en magie fae ? demanda Beauclair, et Charles aperçut Goldstein prendre un air très inoffensif.

C'était l'effet du « fils du Marrok ». Goldstein avait déjà entendu ce terme auparavant et souhaitait à présent savoir ce qu'il signifiait.

— Depuis quand les faes lâchent-ils des informations sur les loups-garous ? rétorqua Charles d'une voix de velours.

Anna avait disparu : il se fichait de ce que Goldstein découvrirait. Mais le fae satisferait parfaitement le désir de Frère Loup de déchirer la chair jusqu'au sang. Beauclair serait un adversaire de taille et, une fois qu'il aurait tué quelque chose, il pourrait peut-être recommencer à penser clairement.

Beauclair recula prudemment d'un pas et Isaac s'insinua entre eux.

—Tu n'as pas envie de faire un truc irréfléchi, Charles, le mit-il en garde. Nous sommes tous dans le même bateau, ici.

—Je souhaite..., dit Leslie, détournant l'attention de Charles du fae. Je souhaite... (Elle regarda Charles.) Un chiot perdu contre un autre... mais Anna est à vous alors que Toby était à moi. Alors je souhaite que, puisque j'ai perdu mon chiot, mon chien que j'aimais, Charles retrouve sa louve perdue.

Elle déchira la carte en deux et la magie... opéra.

Le téléphone de Charles se mit à sonner avant qu'il comprenne ce que la magie avait fait. Le bruit

tonitruant qu'il émit soudain n'était pas la chanson habituelle des appels d'Anna et irrita Frère Loup, qui le tira de leur poche et le réduisit en miettes pour le faire cesser.

Tout le monde dans l'appartement cessa de respirer, et Charles découvrit que sa capacité à parler de façon cohérente leur avait apparemment procuré un faux sentiment de sécurité.

—Combien de temps avant que cela fonctionne ? demanda-t'il à Beauclair d'une voix très, très douce. Le fae poussa un soupir.

—Nous ne savons même pas si cela va marcher, loup-garou. Quelque chose s'est passé, mais ce n'était pas ma magie dans cette carte. Treasach avait tendance à faire usage d'une magie subtile qui s'approchait sans crier gare.

Un autre téléphone portable se mit à sonner et Charles grogna. Isaac sortit son téléphone et fit mine de l'éteindre, mais il s'arrêta.

—406, c'est bien l'indicatif pour le Montana ?

Il décrocha avant que Charles réponde et la voix du père de Charles jaillit du haut-parleur, parfaitement audible.

—J'ai l'impression que mon fils ne va pas bien, dit Bran. Et j'ai pris l'habitude de ne pas ignorer mes impressions, surtout quand ni lui ni Anna ne répondent au téléphone.

Isaac jeta un coup d'oeil nerveux à Charles.

— C'est vrai. Charles est ici et Anna a été enlevée par ces salopards de meurtriers que nous traquons. Le FBI est présent, les deux personnes qui travaillent avec nous. Et Beauclair est également là, le fae dont nous avons sauvé la fille hier.

C'était un très bon récapitulatif de la situation, se dit Charles.

— Pourquoi Charles n'est-il pas à la recherche d'Anna ? Frère Loup grogna.

—Tu ne m'aides pas, Charles, dit Bran.

— Il dit qu'il n'arrive pas à la contacter.

Il y eut un très long silence, puis son père dit calmement :

— Charles. Est-ce que c'est la même chose que ce qui te posait problème avant d'aller à Boston ?

Charles était incapable de répondre, il n'était pas assez humain pour cela. Il se détourna et gagna l'extrémité de la pièce. S'il ne les avait pas tués, s'il n'avait pas exécuté ces loups dans le Minnesota, il aurait été en mesure de retrouver Anna avant qu'elle soit blessée.

—Avant Boston..., dit Isaac, et sa voix s'arrêta. Oh, je sais ce que tu as fait avant Boston, Charles. Cela pourrait devenir compliqué, dit-il aux autres, soudain plus ferme. Je pense que nous pouvons résoudre quelque chose, mais il vaudrait peut-être mieux pour vous, qui êtes un peu trop faciles à blesser, que vous ne soyez pas dans les environs. Cela vous ennuerait-il d'attendre dans le couloir ?

—Vous devez parler de quelque chose que vous ne souhaitez pas que nous entendions, dit Goldstein. Vous n'avez pas besoin de mentir. Nous attendrons dehors.

—Je ne mens jamais aux flics ni au FBI, déclara Isaac. (Il était sincère, nota Charles distraitemment.) Les choses pourraient être assez moches avant de s'améliorer et je ne veux pas que vous soyez blessés.

Isaac ne dit rien à Beauclaire, mais le fae annonça :

—Je pense que je vais attendre dehors avec les autres. Il sera plus à l'aise sans moi.

Il y eut un discret cliquetis quand on referma la porte d'entrée, et un autre quand Isaac tourna le verrou.

—Très bien, dit-il, et il fallut un moment à Charles pour comprendre qu'il parlait à Bran. Il n'y a que Charles et moi, même si Beauclaire entend parfaitement. Il risque d'entendre chaque mot que nous prononçons.

—C'est acceptable, dit brusquement le père de Charles. Beauclaire est digne de confiance et il est notre débiteur, si vous avez sauvé sa fille.

Faites confiance à Père pour connaître Beauclaire.

—Bon, reprit Isaac. Alors, est-ce que j'ai correctement lu entre les lignes et qu'il y a un souci à propos de ce pu...

Il se rattrapa, se souvenant probablement qu'on l'avait mis en garde de ne pas jurer devant Bran. Le père de Charles était âgé et, même s'il pouvait jurer avec les meilleurs d'entre eux (d'ordinaire en gaélique), il préférait généralement l'éviter. Il était parfois assez effrayant avec les sous-fifres qui se montraient grossiers. Isaac poursuivit avec des adjectifs légèrement plus tempérés.

—Est-ce cette satanée histoire dans le Minnesota que s'est coltinée Charles qui dérange d'une manière ou d'une autre son lien avec Anna ?

—Je l'ignore, répondit Bran. Charles, est-ce que c'est le problème ?

Ce dernier ne connaissait pas bien Isaac et parler devant lui ressemblait à danser nu en public. Mais si son père pouvait trouver un moyen de l'aider - et s'il n'y arrivait pas, personne n'y arriverait -, il devait parler : il aurait retiré ses vêtements et couru nu dans l'artère principale de Boston à l'heure du déjeuner, rien que pour avoir l'occasion de parler avec lui.

—Ils ont brisé le lien, dit Charles.

—Qui donc ?

—Les fantômes des gens que j'ai tués et qui auraient dû vivre.

Il se retourna pour regarder son père, mais il ne vit qu'Isaac qui tenait son téléphone.

Il sourit d'un air lugubre à celui-ci, qui recula d'un pas, et lui parla.

— Un autre homme aurait probablement fait une dépression nerveuse et aurait souffert de toutes sortes de psychoses. Mais mon grand-père était chaman et il m'a accordé le don qui me permet de voir les fantômes de ceux que j'ai floués.

—Alors ils te hantent, répondit l'Alpha, le visage calme.

Charles ne s'était pas attendu à ce que celui-ci lui rie au nez et le traite de menteur : Charles était l'exécuteur du Marrok, après tout. Mais la simple confiance qu'il aperçut lui fit se rappeler que le grand-père d'Isaac, lui aussi, voyait des fantômes.

—Et ils me hantent, confirma-t-il, Frère Loup abandonnant un peu l'idée d'une attaque immédiate.

Ce dernier appréciait Isaac, tant que celui-ci ne se montrait pas trop insistant.

— Dis-lui pourquoi, ordonna Bran dans le silence.

Sa voix était étrange, comme quand il suivait un instinct qu'il ne comprenait pas. La vérité était que Charles tenait ses capacités à utiliser la magie des deux moitiés de son héritage, mais cela ennuyait parfois Bran quand la magie lui parlait, sans doute parce que sa mère aurait fait ressembler la Méchante Sorcière de l'Ouest à la fée marraine de Cendrillon.

— Parce que ma culpabilité les retient ici, expliqua Charles, car son père estimait que c'était peut-être important. Ils devraient être là où vont les morts, mais je les retiens ici parce que je n'arrive pas à les laisser partir.

—Tu te sens coupable de quoi ? demanda Isaac, franchement déconcerté. Nous sommes tous au courant pour le Minnesota : personne ne cancanne plus que les Alphas. Trois loups ont tué un vieux pédophile, l'ont à moitié dévoré, puis ont abandonné son corps pour que des civils le découvrent... et c'est un gamin de dix ans qui l'a découvert. Il est probable que, d'après ce que disent la rumeur et les rapports de police que j'ai lus, le gamin était celui que traquait ce type. Ces satanés idiots ont sans doute fait tellement de bruit à se disputer le corps que le gamin est venu faire son enquête. Au moins, ils ont eu le bon sens de s'enfuir au lieu de tuer l'enfant, mais je pense qu'ils ont été assez bêtes pour figurer dans la liste des « Cinq idées les plus foireuses » pour les dix ans à venir.

Charles ignorait que c'était l'enfant qui avait découvert le cadavre. Son père lui avait dit que son travail consistait à découvrir s'ils avaient tué l'homme et l'avaient abandonné pour que des humains le retrouvent et, dans ce cas, à les exécuter. Frère Loup les avait forcés à se confesser - les loups dominants peuvent le faire quand ils sont assez dominants - puis avait exécuté les ordres de son Alpha.

—Pauvre gosse, murmura Bran. Personne ne m'a dit que c'était l'enfant qui l'avait découvert.

Quelqu'un, comprit Charles, contacterait la famille du garçon et s'assurerait qu'il consulte un thérapeute. Ses parents croiraient qu'il s'agissait d'une sorte d'association de victimes ou quelque chose du même genre. C'était l'une des tâches que Charles avait autrefois l'habitude d'accomplir ou de superviser.

—Tu te sens coupable de les avoir exécutés, dit Isaac, attirant de nouveau l'attention sur lui. Je comprends. Mais je ne comprends pas pourquoi. Est-ce qu'ils pleuraient comme des bébés ? Parce que ça craint vraiment, quand ils font ça. Était-ce Robert, leur Alpha ? J'ai entendu ces conneries qu'il

véhiculait. Leur victime était un salopard qui méritait de mourir. Très bien. S'ils étaient certains de sa culpabilité, qu'ils le tuent discrètement quelque part et qu'ils se débarrassent du corps. Si tu me poses la question, j'aurais exécuté leur Alpha également, pour s'être montré assez incompetent et leur avoir laissé perdre le contrôle au point d'abandonner le cadavre et de laisser des civils le retrouver.

— Si cela était arrivé avant que nous ne révélions notre existence, dit Charles, j'aurais pu les laisser vivre.

—Vraiment ? rétorqua Isaac. (Il secoua la tête.) S'ils avaient appartenu à ma meute, je les aurais tués. Aujourd'hui, il y a dix ans, n'importe quand.

Charles entendit la vérité dans sa voix.

—Il leur importait peu que ce type soit dégueulasse, poursuivit son interlocuteur. S'ils avaient cherché un meurtre légitime, ils ne l'auraient pas mangé. S'ils n'avaient pas chassé en meute, ils ne l'auraient probablement pas tué non plus. C'étaient des crétins. Ils étaient hors de contrôle. Et on ne peut pas se permettre d'avoir des loups-garous crétins hors de contrôle. Ni aujourd'hui. Ni jamais. Et c'était le boulot de leur Alpha de s'assurer qu'ils n'étaient pas crétins. Je sais bien qu'il ne faut pas envoyer une meute chasser quand on ne veut pas avoir un bazar sanglant comme résultat, et je suis loup-garou depuis moitié moins de temps que Robert est Alpha de sa meute. Et il n'était pas capable d'accepter les reproches, oh que non. Ces loups étaient les gentils ; il n'allait pas tuer les gentils, parce qu'il sait que c'était d'abord sa faute s'il fallait les tuer. Donc Bran a dû t'envoyer le faire. Je suis prêt à parier que ce pu...

Il jeta un regard paniqué au téléphone, se mordit la lèvre et reprit plus calmement :

—Je suis prêt à parier qu'il a dit toutes les choses justes, toutes les choses polies, et qu'il t'a quand même donné l'impression d'être un meurtrier, pas vrai ? Il l'a fait parce qu'il sait que c'est sa faute et qu'il ne peut pas se l'avouer à lui-même, alors il cherche quelqu'un à accuser. Et ils savent tous, nous savons tous, qu'en ce moment, nous, les loups-garous, ne pouvons pas nous permettre de faire des gros titres comme ceux que nous avons vus dans le Minnesota.

C'était la vérité telle qu'Isaac la ressentait. Et cela sonnait juste. Peut-être avait-il trop écouté Robert et n'avait-il pas réfléchi clairement.

Charles inspira profondément.

—Anna sait comment fonctionnent les gens, dit-il. Elle l'aurait vu, elle aussi. Mais je ne l'emmène plus avec moi.

—Mais c'est pour une bonne raison, non ? demanda Isaac.

—Si tu n'étais pas déjà épuisé par les assassinats, dit Bran péniblement, tu aurais reconnu la vérité par toi-même. Si je n'étais pas aussi occupé à tenter de légitimer quelque chose qui a moins à voir avec la justice qu'avec un expédient, je l'aurais vu, moi aussi. Le fait que c'était nécessaire ne signifie pas non plus que c'était la bonne réponse.

—L'un d'entre eux était loup depuis moins de deux ans, dit Charles.

—Dommage pour eux, répondit Isaac. Ils ont choisi de s'abandonner au loup au mauvais moment. Ils ont choisi de traîner avec des idiots. Ils ont choisi de se comporter comme ils l'ont fait. Ils ont choisi leur propre mort et tu n'as été que le livreur.

—Je pense, dit Bran, que la meute du Minnesota a besoin d'un autre Alpha.

—Je suis d'accord, répondit Isaac.

— Charles, demanda Bran. Où est Anna ?

Il pointa le doigt en direction du sud-ouest, n'en ayant pas conscience jusqu'à ce qu'il cherche à savoir avec quelle précision il la sentait.

— Quinze kilomètres dans cette direction.

Il était incapable de déterminer autre chose, incapable de toucher son esprit, mais il savait où elle se trouvait.

—Retrouve-la, lui dit son père. Et mets ces gens hors d'état de nuire. Évite de les tuer si tu peux ; rappelle à ton loup que la prison est une sentence bien pire que la mort. Si nous parvenons à aider à les arrêter avec un minimum de violence, ce sera une bonne chose.

—D'accord, répondit Charles, même si son père avait déjà raccroché.

—Est-ce que ça va ? demanda Isaac. Charles inclina légèrement la tête vers lui en signe de respect, d'un loup dominant à un autre.

— Mieux.

Il n'était pas remis, il était loin d'être dans son état normal, mais il ne trouvait pas les ressources en lui pour s'en inquiéter d'une façon ou d'une autre, parce que à présent il pouvait retrouver Anna.

—J'ai trouvé sa position. Qu'y a-t-il à quinze kilomètres dans cette direction ?

— Islington, Dedham, Westwood. Milton, peut-être. Je sais y aller par la route, pas à vol d'oiseau. Nous devons consulter une carte pour en être sûrs... et es-tu vraiment certain que c'est à quinze kilomètres ?

— C'est dans ces eaux-là, répondit Charles.

Il envisagea de simplement monter dans une voiture et de suivre le lien, mais ce serait sans doute plus rapide s'il savait où il allait. Les directions « à vol d'oiseau » rencontraient de sérieux problèmes en cette époque de barrières et de routes. Surtout quand il était quasiment certain de découvrir de façon précise où elle se trouvait avant qu'ils ne quittent l'appartement. Il n'avait pas perdu son temps, aujourd'hui.

— Pourquoi ne pas laisser rentrer les autres et me rejoindre à l'ordinateur ?

Il avait besoin du moment qu'il faudrait à Isaac pour rassembler les autres. Charles tremblait et était assez dominant pour ne vouloir voir personne. Elle était en vie. Cela suffisait pour l'instant.

Il s'assit à la table et découvrit que son ordinateur avait achevé la tâche pour laquelle il l'avait programmé. Il les entendit entrer à la file mais ne se retourna pas. Il ne voulait pas risquer de croiser le regard de quelqu'un à l'improviste avant d'avoir mis sa compagne en sécurité.

— Anna est folle des procédures policières, leur expliqua-t-il tandis qu'il agrandissait une fenêtre pour voir s'il avait fait le moindre progrès. Ce matin, elle a observé que les tueurs en série aiment souvent s'immiscer dans les enquêtes. J'ai commencé par écarter cette idée, parce que vous l'auriez remarqué, après autant d'années, non ?

—Nous avons cherché, dit Goldstein. Il n'y avait pas le moindre signe.

Son script avait fait son travail et il avait passé les pare-feux; il était toujours bon d'avoir des amis à l'intérieur. Il pouvait parler et pirater en même temps, et peut-être que cela empêcherait les fédéraux de comprendre où il se trouvait. Il lui serait probablement utile qu'aucun d'entre eux n'ait travaillé pour le fisc et que la porte dérobée par laquelle il était entré soit discrète et très bien codée.

—J'ai imaginé que le tueur originel, le vieux, n'était peut-être pas ce genre de psychotique. Mais le nouveau pouvait l'être, ce mystérieux troisième homme. Alors je suis revenu dix ans en arrière. Et j'ai parcouru la liste des noms de toutes les personnes impliquées dans l'affaire pendant toutes ces années. Deux personnes sont apparues plus de trois fois.

—Je vous assure que je ne suis pas le tueur en série, dit Goldstein d'un ton sec.

—J'étais presque certain qu'il ne s'agissait pas de vous, reconnut Charles. Vous souhaitez tellement l'attraper que je le sens. J'ai donc étudié l'autre homme en premier.

Goldstein inspira brusquement.

—Vous ne pouvez pas être sérieux.

L'agent avait été impliqué dans un certain nombre d'enquêtes, et il saurait qui d'autre s'était trouvé là avec lui.

— Quelqu'un était présent pendant six des dix dernières années, poursuivit Charles. A donner une interview aux journaux ou à la télévision. A aider au centre d'appel. Affecté comme agent de liaison de quelqu'un... et une fois j'ai eu delà veine et j'ai découvert sa photo en première page du journal de l'endroit où l'un des corps a ressurgi. J'ai réussi à confirmer qu'il se trouvait dans la bonne ville au bon moment pendant neuf des dix années dans un travail qui fait généralement beaucoup voyager les gens. L'autre année, quand il était en poste à l'autre bout du pays, il est parti pour de mystérieuses vacances au moment des meurtres. Alors je suis allé fouiller ses origines. J'ai fait jouer quelques faveurs. J'ai piraté quelques bases de données. J'ai appelé quelques agents de police et un ministre à la retraite.

— De qui s'agit-il ? demanda Beauclaire, d'une voix mordante et impatiente.

Charles appuya sur un bouton et une photo de la tête d'affiche du Cantrip apparut sur la moitié de son écran, lui permettant de fouiller les archives sur l'autre moitié.

—D'après une ancienne nounou, le bon sénateur était obsédé par le fait que son fils soit un homme

viril, à la manière du Texas. Et quand on a découvert Les Heuter à six ans en train de jouer avec le maquillage de sa mère, il a été expédié pour passer du temps comme un homme avec le frère aîné du sénateur, Travis Heuter, vétéran de la guerre du Vietnam et chasseur fervent, qui vivait et vit encore dans le Vermont. Ce dernier possède également des maisons et des propriétés dans un certain nombre de villes où ont eu lieu des meurtres du Chasseur de gros gibier, de même qu'une bonne dizaine dans des endroits où aucun assassinat n'a eu lieu. Dans les quelques coins où notre tueur a été actif et où Travis Heuter ne possède pas de résidence, sa famille possède un domaine, ou l'une de ses trois sociétés est propriétaire d'appartements ou de résidences. Il est un peu fou, ce Travis, aussi la famille ne le laisse-t-elle pas apparaître lors d'engagements publics ou à la télé parce qu'il risquerait de ne pas être politiquement correct.

— Heuter, prononça Goldstein avec dans la voix un infime soupçon du désir de Frère Loup de détruire le tueur.

—Un fils de sénateur. Ça va être un cauchemar en termes de pressions politiques, dit Leslie. Mon chef va adorer cela.

Charles ne sut dire si elle était sarcastique ou non, probablement parce qu'elle l'ignorait, elle aussi.

—Et voilà la cerise sur le gâteau : Travis et le sénateur Dwight Heuter avaient une sœur cadette, Helena. En 1981, quand elle avait seize ans, elle s'est retrouvée enceinte ; violée, selon ses dires. Elle a emménagé chez son grand frère puis s'est suicidée quelques années plus tard, laissant Travis responsable de son petit garçon métis. Un professeur à la retraite à qui j'ai parlé m'a dit que le garçon était « différent », pas précisément lent ni autiste, mais vraiment bizarre, avec une tendance à la violence. Son nom est Benedict Heuter et il fait des boulots subalternes, d'après l'IRS (c'était la dernière pièce dont il avait besoin pour tout relier), et depuis cinq ans, il fait des travaux d'entretien ou de maintenance, déménageant à peu près tous les ans.

Charles sortit de la base de données de l'IRS et ferma sa brèche. Puis il glissa dans un Darknet - un petit espace séparé sur Internet, invisible pour les moteurs de recherche et essentiellement bâti par des pirates qui avaient abandonné Internet pour la plupart de leurs passe-temps discutables -et fit apparaître une liste de propriétés tirée de la feuille d'imposition de Travis Heuter, qu'il avait copiée au cours d'une incursion plus ancienne dans la base de données de l'IRS.

—Je ne crois pas que vous soyez censé pouvoir récupérer cette information, dit Leslie.

— Ne regarde pas, répondit Goldstein, observant par-dessus l'épaule de Charles. Nous ignorons tout du piratage illégal. (Il sifflota joyeusement.) Travis Heuter possède la moitié du monde.

Charles chercha dans le Massachusetts et découvrit une adresse.

— Pas celle-ci, murmura Isaac. C'est en centre-ville. Tu dois chercher à quinze kilomètres au sud-ouest d'ici.

—Pas celle-là : c'est très au nord. Voilà. Dedham. L'une de mes copines de fac entretenait un cheval là-bas et c'est à peu près la bonne direction et la bonne distance.

Charles ne voulait pas se tromper, il mit donc l'adresse en mémoire mais continua à éplucher les

archives jusqu'à ce que sa recherche reprenne au début. C'était Dedham, ou ils devraient suivre le lien. Dans les deux cas, Heuter était fait.

Pesant le temps passé à faire des recherches et le temps perdu, Charles prit un moment pour vérifier l'adresse sur un autre site du Darknet qui était spécialisé dans les actes de propriété officiels et non officiels ; le Darknet était un mélange plutôt pénible de théoriciens du complot, de pirates informatiques brillants et d'obsessionnels des archives. La propriété de Travis Heuter à Dedham était un grand corps de ferme à un étage avec une écurie sur un terrain de près de deux hectares, qui s'était vendu cinq ans plus tôt pour pas loin d'un million de dollars. Charles imprima les plans de la maison et la dernière mise à jour du cadastre du comté, les plia et les fourra dans sa poche.

—Un des membres de ma meute a un monospace qui nous attend dehors, annonça Isaac. On y va ?

Focalisé sur Anna, Charles avait oublié qu'ils auraient besoin d'une voiture pour arriver là-bas. Mieux valait qu'il ne conduise pas.

CHAPITRE 12

Anna haletait sous le coup de la douleur de la métamorphose, et ses muscles tremblaient par moments pour, se répétait-elle, la même raison. Elle se sentait plus faible qu'elle ne l'avait jamais été sous sa forme de louve et son odeur était bizarre, également. Une odeur de maladie ou de drogue, peut-être.

L'autre homme, celui qui n'était pas Les Heuter, divaguait toujours dans la pièce voisine sur ce qu'il lui ferait dans un langage très explicite... ce qui signifiait soit qu'elle s'était transformée à la même vitesse que Charles, soit qu'il parlait depuis quinze ou vingt minutes. Elle pariait sur la seconde option.

Heuter encourageait l'autre homme, dont le nom était à l'évidence Benedict, ajoutant des détails répugnants ou se moquant de lui, faisant tout pour le pousser à de nouvelles extrémités. Il croyait sans doute qu'elle se recroquevillait dans sa cage en les écoutant.

—Est-ce que tu te souviens de ce que nous avons fait à cette fille au Texas ? demanda Heuter.

—Celle avec le tatouage de papillon ?

—Pas celle-là ; la grande...

Anna se mit debout et s'ébroua comme si elle ôtait l'eau de sa fourrure, tentant de faire fonctionner ses muscles, et pour ne pas avoir l'air de se recroqueviller dans sa cage, ayant peur d'eux avant même qu'ils lui aient fait quoi que ce soit. Elle fit de son mieux pour ne pas les écouter, les changea en bruit de fond comme une chanson déplaisante à la radio.

Il fallait qu'elle se concentre sur autre chose.

Sa vision nocturne en tant qu'humaine était plutôt bonne. Sous forme de louve, elle était encore meilleure. Sa cage était suspendue à environ soixante centimètres d'un parquet ciré qui semblait plus incongru que la cage dans cette grande pièce. L'odeur persistante des chevaux lui apprit qu'il s'agissait à l'origine d'une écurie, mais que quelqu'un l'avait reconvertie en studio de danse. À une extrémité de la salle, sur le mur le moins large, un banc accueillait quelques paires de chaussures et ce qui ressemblait à... une ceinture de danse du ventre.

A côté du banc, un coin de l'écurie était cloisonné et un panneau annonçant « bureau » était accroché à la porte. Un mur de miroirs s'étendait sur la longueur du bâtiment, des glaces reflétant son image, qui paraissait toujours terrifiée. Une longue barre en cuivre, placée à environ quatre-vingt-dix centimètres du sol et longeant toute la surface de miroirs, conclut l'affaire. Elle était emprisonnée dans une cage suspendue aux chevrons d'un studio de danse. Pas de cachot ni de sous-sol humide et caché pour elle. Quand elle donnait des concerts de façon régulière, elle faisait souvent des

cauchemars où elle se retrouvait emprisonnée sur une scène dont elle pouvait se libérer si elle jouait « Une souris verte » à l'envers, ce qui aurait dû être facile, mais quelqu'un avait remplacé les cordes de son violoncelle par des cordes de violon. Une cage dans un studio de danse valait mieux, non ? Elle y ressentait une franche terreur au lieu d'un embarras frustré.

Elle devait sortir de là.

Mais, en attendant, elle devait faire quelque chose pour la louve-garou à l'air apeuré qui se reflétait dans le grand miroir.

Elle se redressa et leva les oreilles, et l'Anna du miroir apparut légèrement moins pathétique. Elle ne parvint pas vraiment à avoir l'air effrayante - Charles y arrivait sans même essayer - mais au moins elle n'avait pas l'air d'avoir peur. Elle était une louve-garou. Pas une victime.

Voyant qu'ils l'avaient amenée dans une écurie devenue studio de danse, Anna se demanda s'il y avait le moindre lien avec Lizzie. Peut-être qu'elle avait dansé ou enseigné là. Peut-être était-ce ainsi que les tueurs l'avaient découverte. Ou peut-être que Beauclair et sa fille se trouvaient simplement sur la liste parfois inexacte des faes et autres vivant aux États-Unis, une liste à laquelle Heuter aurait accès. Mais s'il existait vraiment un rapport entre Lizzie et ce studio de danse, il y avait une légère chance que Charles fasse le lien et la retrouve.

Parce qu'il devait désormais savoir qu'elle avait disparu. S'il ne l'avait pas contactée par l'intermédiaire de leur lien, c'était qu'il ne le pouvait pas. Il devrait trouver un autre moyen. Et le studio de danse pouvait le mener ici... dans un mois ou deux.

Et voilà qu'elle avait de nouveau l'air pathétique. Il y eut un claquement sonore, comme si quelqu'un recevait une gifle. Un second claquement, et le bruit de fond des hommes fantasmant sur la torture et le viol cessa brusquement.

— Tu sais ce que je t'ai dit. (Une voix de vieil homme, un peu tremblante mais toujours puissante, avec des inflexions presque douces qui rappelaient celles de Bran quand il était vraiment en colère.) Si tu continues d'employer ces mots, tu vas t'oublier et les utiliser en public. Puis tu perdras ton travail et te retrouveras dans les rues à mendier ta pitance parce que je ne te nourrirai pas. Aucun enfant de ma maison ne sera inutile et ne vivra de ses allocations.

Quelqu'un répondit « Oui, m'sieur » presque en chuchotant.

— Ces mots sont pour les ordures, poursuivit le vieil homme. Pour la racaille de basse extraction. Ton père était peut-être une racaille, mais ta mère était une gentille fille et son sang devrait être plus fort. Tu lui fais honte en parlant ainsi.

La voix du vieil homme changea un peu, comme s'il s'était déplacé, mais se durcit.

— Quant à toi. Les, qu'est-ce que tu fabriques ? Est-ce que tu penses que j'ignore où il les apprend ? Tu te crois tellement intelligent, mais tu n'es rien. Rien. Trop stupide pour le FBI, trop lâche pour l'armée. Tu aimes oublier qui est le chef ici, quelle est notre mission et ce qu'elle signifie. Il est inutile de le distraire ; tu sais à quel point il doit faire des efforts pour paraître comme tout le monde. Tu veux qu'il se fasse prendre ? Jusqu'où irais-tu pour essayer de détruire les créatures qui s'emparent de

cette terre qui est la nôtre sans Benedict ? Est-ce que tu essaies de nous gâcher la vie ?

—Non, monsieur. (La voix de Heuter était soumise, mais du venin perçait sous les inflexions dociles.) Désolé, Oncle Travis.

—Tu n'es plus un gamin, dit sévèrement le vieil homme, sans se rendre compte apparemment des sous-entendus dans l'attitude du jeune homme. Commence à te comporter en adulte. Que faisons-nous ici ?

— Nous sauvons notre pays. (La voix de Heuter se raffermi, d'une façon quasi martiale, et il disait la vérité.) Nous rendons ce pays sûr pour ses citoyens en dégageant les ordures et en faisant ce que notre gouvernement trop libéral et trop doux ne fait pas.

Anna ne pouvait le comprendre. Elle se souvenait de son petit discours à leur déjeuner la veille ; il disait la vérité telle qu'il la croyait à ce moment-là et, même si elle l'avait trouvé désagréable, elle avait également ressenti un certain respect pour lui.

Elle aurait dû se souvenir de la loi de Bran : les fanatiques n'avaient qu'une seule corde à leur arc. Ils n'aimaient rien tant que leur propre cause. Il ne fallait pas se mettre en travers de leur chemin sans s'attendre à être blessé. Elle avait toujours cru que Bran parlait de lui-même, mais elle savait à quoi s'en tenir, même si lui non. Bran était passionné, mais il aimait ses fils et il aimait sa meute. Il n'avait pas qu'une seule corde à son arc.

« *Est-ce que tu te souviens de la petite fille que nous avons accrochée par sa tresse pendant que nous...* » La lubricité dans la voix de Heuter quand il avait poussé l'invisible Benedict à une plus grande frénésie était plus réelle que le discours sincère qu'il lui avait servi au déjeuner.

Heuter n'était pas non plus un fanatique. Il avait seulement dit qu'il protégeait l'Amérique des monstres pour se persuader lui-même qu'il était dans son bon droit, alors qu'il satisfaisait sa soif de pouvoir sur les autres, son désir d'infliger de la douleur et de la souffrance aux gens. Le meurtre et le viol étaient sa véritable cause ; protéger l'Amérique n'était qu'une excuse.

— Puis-je la prendre en premier, Oncle Travis ? demanda Benedict. Je préfère les filles. Et son mari m'a blessé. Puis-je la prendre en premier ?

—Voilà qui est mieux, mon garçon, répondit le vieil homme. Tu gardes un langage poli. Allons la voir avant de décider quoi que ce soit. Nous aurons un moment pour jouer avant que tu parviennes à te nourrir de sa mort. Il y aura assez de temps pour tout.

Il donnait l'impression de parler d'aller à la pêche plutôt que de torturer et de tuer quelqu'un. La porte à proximité de sa cage s'ouvrit et le vieil homme alluma la lumière quand ils entrèrent.

Tagada, tagada, voilà les Dalton, pensa-t-elle quand elle aperçut correctement ses geôliers pour la première fois.

En dépit de ce qu'elle savait, Les Heuter avait toujours l'air d'un bon petit Américain, le genre de type à aider les vieilles dames à traverser la rue. L'autre jeune homme, Benedict Heuter... il était grand. Plus grand que Charles, faisant peut-être vingt kilos de plus que lui, et Charles n'était pas un grand échalas. Il avait un regard mauvais et sentait le cerf en rut. Elle trouva pénible de croiser son

regard, et elle était capable de faire baisser les yeux à Bran. Cela n'avait rien à voir avec la dominance et tout à voir avec la folie sur son visage.

Ses traits étaient différents, mais l'expression de Benedict, les pensées qui se cachaient derrière ses yeux, étaient du Justin tout craché, ce loup-garou fou qui l'avait Changée et... lui avait fait toutes les autres choses que personne d'autre n'avait souhaité infliger à un loup Oméga. Peu après sa rencontre avec Charles, celui-ci avait tué Justin. Mais même des années plus tard, elle faisait toujours des cauchemars au sujet de ses yeux.

Étant donné que Benedict la mettait aussi mal à l'aise, elle reporta son attention sur l'autre étranger du lot. Ayant visiblement un lien de sang avec les deux plus jeunes, le vieil homme - Oncle Travis, c'était ainsi que Heuter l'avait appelé - lui montrait à quoi ressemblerait Heuter dans quarante ans, à supposer qu'il ne meure pas sous ses crocs ainsi qu'elle l'espérait. L'âge n'avait pas tant courbé cet homme qu'il l'avait blanchi. Heuter avait un peu d'embonpoint; c'était ce qui lui donnait son air sain. Alors que Travis était une brute épaisse.

Même à soixante-cinq ou soixante-dix ans, il était bel homme, avec des yeux d'un bleu vif qui n'était pas atténué par les années, et des traits anguleux et nets qui étaient peut-être spectaculaires dans sa jeunesse mais qu'un sentiment de force et de détermination avait solidifiés. Anna estimait que la force de caractère de son visage était un peu dérangée... eh bien, elle était mieux placée que quiconque pour porter un tel jugement.

Il se déplaçait comme s'il était encore musclé malgré son âge. Et d'après le langage corporel des deux autres, elle sut qu'il s'agissait du loup Alpha. Il dirigeait par décret, par sa force de caractère et par le fait que les autres comprenaient qu'il était celui qui les protégeait et leur donnait des ordres... et qu'il les tuerait s'il le fallait.

Le langage corporel qu'elle étudia quand le vieil homme ne regarda pas ses subalternes lui apprit également que son rôle secondaire irritait Heuter : il était prêt à prendre la relève au premier signe de faiblesse. Cela se remarquait dans le ton de sa voix, également. Le vieil homme aurait dû le savoir et, si ce n'était pas le cas, Anna en déduisait qu'il faiblissait et ne dirigerait plus très longtemps.

—Allons t'examiner, chérie, chantonna le vieil homme quand il arriva devant sa cage, apparemment indifférent à sa transformation en louve. Noire comme l'enfer et des yeux bleu glacier. Je n'ai jamais vu de loup aux yeux bleus auparavant.

Elle dut lutter pour ne pas reculer. De près, il sentait le tabac à pipe. Charles avait parfois cette odeur après avoir accompli l'une des cérémonies que lui avait enseignées son grand-père.

Charles ne le faisait pas souvent, mais elle avait appris à détecter les signes. Il devenait agité pendant quelques jours. Puis il partait tout seul dans les bois - ou l'embarquait avec lui - pour trouver un endroit où brûler du tabac et chanter pour les esprits dans sa langue maternelle.

Parfois, il lui expliquait ce qu'il faisait; parfois non. Elle ne lui posait pas de questions sur les pierres qu'il apportait ou les petits morceaux de tissu qu'il mettait dessus à certaines saisons. Il lui avait dit une fois que certaines choses étaient faites pour être partagées et d'autres non ; cela lui suffisait.

Mais l'odeur de tabac de Charles était devenue réconfortante. Elle en voulait au vieil homme de gâcher cela.

— Oncle Travis, c'est une louve.

La voix de Benedict était un gémissement qui allait mieux à un adolescent réclamant un couvre-feu plus tardif qu'à l'homme adulte qu'il était. Anna était désormais certaine que quelque chose clochait chez lui, quelque chose de plus que sa nature de tueur en série sociopathe... ou était-ce psychopathe ?

— Elle ne fera pas l'affaire en louve. Je n'aime pas les vieux hommes ni les garçons, mais je peux les prendre. Je ne la prendrai pas en louve, c'est simplement répugnant.

— Silence ! tonna le vieil homme. Ils ne peuvent pas rester sous forme de loup éternellement. Demain, c'est la pleine lune; elle peut rester louve pendant ce temps, mais ensuite elle devra reprendre son apparence quand la lune disparaîtra.

Il se trompait. Tant qu'elle ne se souciait pas de se perdre au profit de la louve, elle pouvait rester sous cette forme indéfiniment, mais il paraissait très sûr de lui. Peut-être que les bases de données du Cantrip contenaient plus d'informations erronées que le simple fait de savoir qui était fae et qui ne l'était pas.

— Je ne peux pas attendre jusqu'à demain, dit Heuter.

— Tu n'es pas un loup-garou, souligna Benedict. Tu n'as pas besoin de la pleine lune pour faire quoi que ce soit.

— Non, je me fiche de la lune. (Heuter sourit.) Je suis impatient de voir ce salaud suffisant perdre les pédales parce que nous détenons sa femme et qu'il ne la trouve pas.

— Tu ne l'approcheras pas, dit hargneusement Oncle Travis. Ne sois pas stupide. Tu vas devenir présomptueux et il le sentira sur toi. Il la sentira sur toi, si ça se trouve.

Il ne détourna pas son attention d'Anna, aussi ne vit-il pas le ressentiment surgir et disparaître sur le visage de Heuter.

Anna n'avait pas la mémoire de Charles pour les informations, mais elle était presque certaine que Heuter avait près de trente ans. C'était beaucoup pour recevoir des ordres donnés comme s'il était un enfant. Mais les loups-garous avaient tendance à suivre les ordres de leur Alpha de cette façon. Ils les suivaient ou ils étaient tués. Peut-être s'agissait-il de la même chose pour Heuter ? Peut-être que son oncle le comprenait mieux qu'elle et que la menace de mort suffisait à le faire rentrer dans le rang.

— Tu parais si docile là-dedans, dit Oncle Travis, et il fallut un moment à Anna pour comprendre qu'il lui parlait à elle, parce qu'il avait enchaîné après son discours à Heuter sans modifier sa voix ni sa posture. As-tu peur, princesse ? Tu devrais. Ton engeance essaie de dominer le monde. Tu ne m'abuseras pas avec tes manipulations pour vous faire passer pour des gens bien. Je sais reconnaître un prédateur quand j'en vois un. C'est exactement comme les pédés. Exactement comme les niakoués, les ritals et les calamars. Vous essayez de transformer ce pays en cloaque.

Les niakoués étaient... les Vietnamiens, non ? Un point pour ses cours d'histoire au lycée, parce

qu'elle n'avait en fait jamais entendu cette expression à haute voix. Les rituels des Italiens. Elle n'avait pas la moindre idée de qui étaient les calamars. Son vocabulaire raciste avait visiblement besoin d'entraînement. Comment un raciste appellerait-il des loups-garous ? Des wargs ? Elle aimait bien celui-là, mais elle soupçonnait que les salopards racistes ne lisaient pas Tolkien. Ou si c'était le cas, elle ne voulait pas le savoir.

—Mais nous sommes là pour vous arrêter, reprit Oncle Travis avec un sourire séducteur ; et il était assez beau pour qu'elle parie que beaucoup de femmes avaient suivi ce sourire jusqu'à sa chambre. Et en guise de paiement, nous ne demandons qu'à prendre un peu de bon temps en chemin, pas vrai, les garçons ?

— Oui, dit le grand. Oui, du bon temps.

Il était étrange d'entendre sa faiblesse d'esprit dans sa voix et de sentir son désir. D'après son expérience - et elle avait fait du bénévolat au lycée au sein d'un groupe qui offrait des services de baby-sitting aux parents d'enfants autistes ou en difficulté - la plupart des personnes souffrant d'un handicap mental étaient assez douces tant que leurs parents ne les avaient pas pourri gâtés.

Benedict n'était pas doux et il était bien plus déviant qu'un enfant pourri gâté. Ses paroles associées à son désir lui donnaient une étrange aura pédophile. Elle se sentait dégoûtante par association.

Anna se demanda si quelque chose avait toujours cloché chez Benedict, ou si Oncle Travis en avait fait cette... âme tordue.

— Regarde-la, Oncle Travis, dit Heuter. Elle se contente de nous regarder. Est-ce qu'elle a trop peur pour se battre ?

Ou elle croit peut-être pouvoir s'en tirer, se battre avec nous et gagner. Peut-être qu'elle n'a pas peur d'un ramassis de simples humains.

— Elle ne grogne pas, elle ne tempête pas, reconnut Oncle Travis. Ça peut vouloir dire qu'elle a déjà abandonné. Nous n'aurons peut-être pas à attendre qu'elle redevienne humaine. Elle est moitié moins grosse que le précédent et il ne nous a pas causé de problème. (Il mit son visage à côté de la cage, comme par accident, mais elle sentit son excitation.) Nous l'avons démembré, petit à petit, jusqu'à ce que la créature qui restait ne soit qu'une petite chose brisée et geignarde. Nous l'avons euthanasié par pitié une fois que nous en avons eu fini avec lui.

Otten n'avait pas été entraîné par Charles, se rappela fermement Anna. Que leur réussite les rende négligents. Elle baissa les oreilles et changea de position jusqu'à ce que le reflet du loup noir qu'elle apercevait dans le miroir lui montre une bête effrayée et seule, qui savait que son compagnon n'avait aucun moyen de la retrouver, comme si ce rappel de ce qui était arrivé à Otten avait suffi à ravir sa confiance.

Elle dut se rappeler fermement qu'elle faisait semblant d'être désespérée et effrayée. Qu'elle n'était pas une victime, qu'elle aurait le dessus sur eux.

Oncle Travis sourit avec mépris.

—Pathétique. Mais ils finissent tous par l'être.

—Je m'en fiche qu'ils soient pathétiques, dit Benedict avec franchise. Tant qu'ils sont mignons. Et humains. Je ne me tape pas d'animaux. C'est mal.

Mais Anna remarqua qu'il ne se rapprochait pas plus que nécessaire de la cage. Son odeur était... gênée. Charles l'avait blessé pendant leur combat et à présent il ne voulait pas s'approcher d'elle.

Oncle Travis ignora la remarque, observant Anna comme si elle était une énigme.

—Je ne pense pas que nous attendrons. Allez chercher le bâton électrique et la muselière. On va la droguer et lui remettre ses chaînes.

Il ne précisa pas à qui s'adressaient ces ordres, mais Benedict s'éloigna immédiatement alors que Heuter ne bougea même pas.

Un bâton électrique. Une longue perche sur laquelle était attachée une arme à feu qui pouvait tirer des balles sous l'eau. On s'en servait contre les requins. Elle l'avait vu dans un documentaire animalier à la télé. Elle avait été du côté des requins.

Benedict se rendit dans le bureau au fond de l'écurie et en ressortit avec un bâton de deux mètres à deux mètres cinquante de long muni de ce qui ressemblait à une seringue hypodermique scotchée à l'extrémité. Ce n'était pas un bâton électrique, mais il semblait que sa création s'en inspirait.

Anna recula d'un air méfiant. Elle n'avait pas la moindre intention de se retrouver une nouvelle fois inconsciente si elle pouvait l'empêcher. Les drogues ne fonctionnaient peut-être pas bien sur les loups-garous, mais des drogues en quantité suffisante pouvaient l'assommer quelques minutes. Elle ne voulait pas se retrouver sans défense avec ces hommes.

Isaac était assez surpris que le grand et puissant Seigneur des Elfes n'ait pas compris à quel point il aurait dû avoir la trouille en ce moment, coincés qu'ils étaient dans la voiture avec Charles alors que la compagne de celui-ci était aux mains d'un groupe de tueurs en série.

Que les agents du FBI ne pigent pas s'expliquait par l'extraordinaire expression indéchiffrable que le loup-garou arborait, mais Isaac aurait cru que le fae, si vieux et si sage d'après les chansons et les histoires, aurait eu de meilleurs instincts. Il aurait dû savoir que le Tueur de loups du Marrok était sur le point de perdre les pédales et que beaucoup de gens allaient mourir.

Bien entendu, Isaac avait eu la nette impression que Beauclaire était un type très, très coriace la nuit dernière quand ils avaient découvert le seigneur cornu ensemble. Attaquer un monstre invisible sans rien de plus qu'un long couteau était extrêmement courageux et peut-être un peu fou, même si le fae était encore en vie, ce qui signifiait peut-être qu'il n'était pas fou du tout. Non que l'un des deux, Isaac ou Beauclaire, ait infligé un dixième des dégâts que le croque-mitaine des loups-garous était parvenu à faire. Il avait été impressionné, même quand il avait cru que Charles pouvait voir le monstre, mais Hally l'avait ensuite détrompé.

« *»Il a peut-être vu une étincelle, lui avait-elle appris tandis qu'ils attendaient que les flics et les officiels fassent leur ménage sur Gallops Island. Mais cela fait presque une semaine qu'ils ont tué Jacob. La magie s'en va vite quand on la gâche comme le font ces types. De semblable à semblable, la*

magie libérée par la mort de Jacob s'est allumée un peu, assez pour lui apprendre qu'il y avait quelque chose dans la pièce, surtout s'il faisait un peu sombre, mais pas assez pour voir ce que c'était. »

Et Charles avait attaqué comme s'il savait exactement où viser. Rapide. Sacrement rapide et puissant. Isaac avait entendu le bruit sourd quand l'autre loup avait atterri sur la bête, l'avait vu tenir bon après que la créature avait roulé sur lui à plusieurs reprises. À ce moment-là, lui-même avait été sacrement sonné, il ne se rappelait donc que de fragments de la fin du combat, mais cela suffisait à l'ébahir.

Isaac avait eu son comptant de bagarres, avant et après son Changement. Il savait sans arrogance qu'il était sacrement bon et, les cinq ans de karaté avant son Changement - inspirés par le désir que plus jamais personne ne l'enferme dans un casier - s'étaient révélés utiles dans son nouveau travail d'Alpha. Mais s'il devait jamais se retrouver sur un ring contre Charles, il pourrait tout aussi bien se mettre sur le dos et montrer la gorge avant que les hostilités commencent. Pas étonnant que le Marrok se serve de lui comme nettoyeur. Qui allait lui tenir tête ?

Isaac conduisait le monospace parce que, quand Horatio, le loup qui en était propriétaire - Horatio n'était pas son vrai nom, mais il voulait être acteur et il maîtrisait vraiment bien Shakespeare, d'où le surnom -, avait observé le visage fermé de Charles, il avait lancé les clés à Isaac. Puis il avait suggéré qu'il pourrait passer dans la matinée récupérer le monospace s'ils n'avaient pas vraiment besoin qu'il les accompagne. Il avait attendu pour s'assurer que son Alpha ne lui donne pas l'ordre de conduire, mais avait paru extrêmement soulagé quand ce dernier lui avait fait un signe de tête. Ce loup avait plus de bon sens dans son petit doigt que quiconque dans ce monospace en avait dans son corps tout entier... y compris Isaac.

Mais Horatio se battait bien. Il aurait pu être utile quand ils trouveraient les tueurs. Isaac jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Charles, qui jouait intensément avec le téléphone qu'il lui avait emprunté. Beauclair était assis tout au fond, il n'avait donc peut-être pas conscience de l'état de Charles, après tout. Le Tueur de loups du Marrok avait le corps tourné dans la direction exacte de leur destination. Ils n'avaient probablement pas besoin d'Horatio. Ils n'avaient probablement besoin de personne hormis Charles.

Et Horatio aurait insisté pour conduire s'il était venu; il s'agissait de son monospace, après tout. Charles avait choisi de donner la place du mort à l'agent Fisher, ce qui était peut-être dû à ses manières désuètes ; les vieux loups faisaient ce genre de choses. Il était peu probable qu'il ait fait cela pour emmerder Isaac en s'asseyant derrière lui, même si c'était le résultat final. Le nuage noir d'intensité qui émanait de lui rendait Isaac particulièrement nerveux et aurait poussé Horatio, qui était bien plus tendu, à conduire comme un enfant de six ans qui aurait essayé de lancer une boule de bowling.

Il était tard, peut-être 1 heure du matin, et il y avait par conséquent peu de circulation, aussi l'Alpha appuya-t-il sur le champignon. Pas assez vite pour que les flics se sentent obligés de l'arrêter, mais pas assez lentement pour que le loup sur la banquette arrière décide de prendre sa place.

C'était un équilibre délicat. Horatio n'avait aucun système GPS dans son vieux monospace, mais l'agent Fisher se servait de son téléphone pour ce faire. Ils décidèrent que FI-93 serait le chemin le plus rapide, même si c'était un peu plus long qu'en prenant les routes secondaires.

—Arrête-toi, dit Charles d'une voix rauque.

Isaac n'allait pas argumenter avec lui. Il ralentit le véhicule et s'arrêta sur le bas-côté.

Charles en sauta, tapota l'extérieur de la voiture et dit :

—Poursuivez jusqu'à l'adresse que je vous ai donnée. Je vais courir par le chemin le plus court et j'y serai avant vous.

Alors seulement Isaac se rendit compte que Charles s'était mis à se transformer en loup. Lui-même n'arrivait pas à parler - mis à part pour pousser ses jurons les plus fleuris - pendant qu'il changeait, et Charles parvenait à tenir une conversation normale, ou quelque chose qui s'en

Benedict lança le bâton électrique en direction d'Anna en un mouvement rapide et saccadé destiné à tromper l'œil. Charles s'entraînait parfois avec Asil en se servant d'un *qiang* chinois et ils utilisaient le même genre de mouvements, faisant tournoyer les lances et agitant les extrémités.

Si elle avait été humaine, cela aurait peut-être marché.

Au lieu de quoi, Anna esquiva puis saisit l'extrémité du bâton juste derrière la seringue hypodermique quand l'objet passa à côté d'elle. Elle tourna la tête tout en y enfonçant les dents.

Si un humain avait tenu la lance, elle la lui aurait arrachée des mains. Si elle avait été une vraie louve, elle n'aurait pas pu l'endommager. Mais, même si elle était petite pour une louve-garou, elle était grande et plus forte qu'une louve de sa taille. L'extrémité se brisa et la seringue tomba à ses pieds.

Elle avait une arme : qu'ils essaient seulement de la faire sortir de cette cage tandis qu'elle était sous sa forme de louve. Et quand elle serait humaine, elle pourrait s'en servir. Elle sourit au vieil homme, pendant la langue dans sa direction. Prends ça.

Je ne suis la victime de personne, plus maintenant.

Benedict laissa tomber le bâton et sauta en arrière, et elle sentit l'odeur de la peur. Elle lui montra les crocs et gronda, juste un peu. Une moquerie.

Oncle Travis rejoignit Benedict en quatre grandes enjambées et le frappa durement au visage.

—Arrête ça. Arrête ça. C'est une abomination mais nous en avons tué d'autres avant. Elle est prisonnière et faible, tu es un Heuter. Nous ne tremblons pas devant des monstres frappés de maladie.

Benedict était sur le point de répondre lorsqu'il se raidit et leva la tête.

—Il arrive.

—Qui arrive ? demanda Travis.

Benedict se métamorphosa sans répondre. En un clin d'œil, il était devenu... fantastique.

Anna s'attendait à ce qu'il soit laid sous sa forme de fae, que l'extérieur représente l'intérieur, mais

elle aurait dû savoir à quoi s'attendre. Elle avait vu le cerf blanc.

De larges bois, blancs comme neige et aux extrémités argentées, s'élevaient au-dessus de son crâne, qui n'était pas vraiment humain. Ses yeux et sa bouche étaient au bon endroit, mais le reste de son visage était plus anguleux, étiré d'une façon étrangement gracieuse.

Il y avait tant de beauté dans l'étrange symétrie de ses traits, une beauté absolument pas dénaturée par sa peau argentée. Non. Pas sa peau, même si c'était également pâle. Toute la partie supérieure de son corps, y compris son visage, était couverte d'une fourrure courte d'un blanc argenté qui accrochait la lumière et scintillait. Ses cheveux étaient de trois ou quatre nuances de gris et cascadaient entre et par-dessus la base de ses bois, et tombaient sur ses épaules largement musclées en mèches semblables à des coulures de cire fondue.

Il était immense. Il n'aurait pas pu se tenir debout dans une maison normale. Si Oncle Travis faisait un mètre quatre-vingts, et elle estimait qu'il en approchait, alors Benedict faisait le double de sa hauteur, sans compter ses cornes.

Ses vêtements avaient disparu et Anna se rendit compte qu'il ne s'était probablement pas entièrement transformé, il avait seulement perdu sa prise sur le glamour dont tous les faes pouvaient se servir pour paraître humains. Mais ses épaules, sa poitrine et son ventre étaient couverts d'une armure argentée qui lui rappelait une carapace de tatou. Ce n'était pas un vêtement, cela faisait partie de sa peau.

Depuis le torse vers le bas, la fourrure argentée se faisait plus longue, plus épaisse et bouclait comme la toison d'un bison. Elle recouvrait ses hanches et laissait apparaître par endroits ses parties génitales. Ses jambes étaient bâties comme les pattes arrière d'un bison ou d'un cerf, même si leur taille ressemblait plus à celle de la girafe qu'elle avait vue au zoo de Brookfield quand elle était enfant.

Sur ses... jarrets ou genoux, la fourrure tirait sur le gris acier et s'allongeait, comme les poils - les fanons, ainsi que son amie de lycée dingue de chevaux aurait insisté pour les appeler - au bas des jambes d'un cheval de trait.

Il se tenait sur deux sabots fendus, comme un élan. Il rejeta la tête en arrière, pointant le nez vers le plafond, ses bois exagérant le mouvement, et leva nerveusement un pied, avant de le reposer et de baisser la tête. Il se dandinait d'un sabot sur l'autre, produisant des sons creux sur le parquet et laissant des marques sur la surface polie.

—Il a seulement peur, dit Heuter, de son accent traînant du Texas qu'il paraissait perdre et retrouver sans prévenir. Il n'y a personne dehors. Ils ne se doutent de rien.

Anna n'avait pas entendu de voiture arriver et ne sentait rien de différent, même si la porte était fermée et qu'elle ne pouvait de toute façon pas inspirer un bon coup pour savoir ce qui se passait hors de l'écurie. Néanmoins, elle soupçonnait que Les Heuter avait raison. Elle savait que personne ne le recherchait pour les meurtres.

Benedict rejeta la tête en arrière et libéra le brame de défi qu'elle avait déjà entendu. Rien ne lui répondit hormis les bruits lointains des voitures qui passaient et le vent dans les feuilles.

Mais Anna le sentit, elle aussi. Une impression de catastrophe imminente, comme si elle se tenait sur des rails et qu'elle les sentait se mettre à vibrer avant d'entendre le train. Il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'était cette impression : elle avait été tellement persuadée qu'il ne pourrait pas la retrouver.

Il ne passa pas par la porte. Il fracassa le mur comme un bélier. Les vieilles poutres de soixante centimètres d'épaisseur se plièrent devant lui comme des brins d'herbes et tombèrent comme des cure-dents et des brindilles. Il croisa son regard, parcourut la pièce des yeux, puis se concentra sur Benedict.

Le loup roux baissa la tête, s'accroupit juste un peu et grogna, un son si grave que le sol de la cage se mit à vibrer.

Le seigneur cornu secoua ses grands bois et brama, chargeant, en dépit de la terreur qu'Anna sentait sur lui. Charles attendit, puis se déplaça juste assez pour se mettre hors de sa portée. Les sabots du fae dérapèrent sur le sol dur et glissant et il heurta le miroir, le craquelant, avant de parvenir à s'arrêter.

— Les, va chercher mon Glock, ordonna Oncle Travis. Il est toujours chargé de balles en argent.

Heuter avait sorti son propre pistolet mais, toujours obéissant à son oncle, courut vers le bureau. Cela signifiait qu'il ne tirerait pas sur Charles pour l'instant, mais le répit serait de courte durée.

Anna ne pouvait rien faire, coincée dans la cage. Charles avait beaucoup de points forts, mais il était encore plus affecté par l'argent que la plupart des loups-garous. Elle ne pouvait pas les laisser lui tirer dessus.

Elle devait faire quelque chose. Elle passa la tête entre les barreaux plaqués d'argent et lutta pour se libérer, enfonçant les griffes dans le fond en bois de la cage, pour faire levier. Elle était plus petite que la plupart des loups-garous, elle pouvait donc essayer de se frayer un chemin pour sortir ; ou peut-être que les barreaux céderaient à son besoin de protéger son compagnon. L'argent brûlait même au travers de son épaisse fourrure, mais elle ignora la sensation et continua à se débattre tout en observant son compagnon lutter contre le fae monstrueux.

Charles sauta au moment où Benedict passa à côté de lui, atterrissant un instant sur le dos du seigneur cornu, puis s'éloigna d'une dizaine de foulées avant de se retourner pour faire face à sa proie. C'était arrivé si vite que le loup-garou s'était déjà arrêté avant que le sang se mette à jaillir de la longue entaille sur le côté du cou de Benedict. Du sang artériel, noir d'oxygène, qui gicla un peu.

Heuter était arrivé au bureau et Anna sentit les barreaux céder contre ses épaules. Elle plongea encore, plus violemment. Oncle Travis s'empara des restes du bâton électrique et s'en servit comme d'une batte de base-ball, la frappant au visage, cognant le côté de sa tête contre les barreaux et lui tordant le cou.

Soucieuse du combat de son compagnon, ne voulant pas le distraire, Anna n'émit pas le moindre son et se contenta de continuer à lutter.

Charles traversa la pièce de cette même démarche en zigzag qu'elle l'avait vu utiliser pour chasser

l'élan. Il n'avait pas l'air de se déplacer très vite, mais il parcourut l'espace en un temps record. Cette fois-ci, il entailla le visage du seigneur cornu de ses crocs.

L'estafilade au cou de Benedict avait déjà cessé de saigner ; sa guérison était à ce point rapide. Mais une bonne moitié de son corps argenté était écarlate. Il tituba et leva les deux mains à son visage. Charles avait complètement arraché un œil et tranché le nez du fae.

Cela fit perdre le combat à Benedict. Anna voyait comment cela allait se dérouler ; elle était quasiment sûre d'avoir quelque chose de cassé au museau, ce qui était douloureux, lui brouillant la vue et faisant trembler ses muscles de faiblesse. Puis Heuter ressortit du bureau avec une deuxième arme et elle cessa de penser à autre chose qu'à sortir pour les empêcher de tirer sur Charles. Les barreaux avaient bougé la dernière fois, avant que Travis ne la frappe ; elle le savait.

Anna remua de toutes ses forces, et le sol céda un peu sous les griffes de ses pattes postérieures. C'était trop peu, trop tard. Le loup roux tournait lentement à cinq mètres de Benedict, offrant une parfaite fenêtre de tir à Heuter.

Celui-ci s'arrêta, tritura le deuxième pistolet avant de le mettre dans son holster. Ce mouvement tâtonnant le força à précipiter son tir pour compenser et il pressa la détente juste après le saut de Charles.

Le bruit détourna l'attention du vieil homme qui observait le combat.

— Les ! Ramène tes fesses maigrichonnes par ici et donne-moi mon pistolet. Tu n'arriverais pas à toucher un éléphant. Magne-toi ! Mon grand-père était plus rapide que toi quand il avait quatre-vingt-six ans.

Au lieu d'essayer de tirer une deuxième fois, Heuter courut vers son oncle, prouvant à Anna qu'il n'était pas un loup alpha, quoi qu'il en pense.

Les barreaux cédèrent un peu plus et elle glissait vers l'avant... et Travis la frappa de nouveau, exactement au même endroit que la première fois.

Charles savait qu'il était en train de gagner. Il ignorait pourquoi Benedict Heuter n'était pas invisible ; il était peut-être trop paniqué pour y arriver. Charles n'allait pas s'en plaindre. Le seigneur cornu guérissait plus vite qu'un loup-garou, mais il ne pouvait pas remplacer le sang, pas à moins d'être beaucoup plus puissant qu'il ne semblait l'être. L'hémorragie ralentissait le fae, le rendant maladroit.

Certaines choses lui auraient facilité la tâche. Le sol était trop glissant, c'était un parquet de danse et il sentait la cire. Mais cela embarrassait le fae encore plus que lui, donc ce n'était pas vraiment un problème majeur tant qu'il évaluait bien la situation. Il aurait également préféré ne pas avoir deux autres criminels en liberté et se déplaçant avec des pistolets chargés de balles en argent pendant qu'il combattait le fae, mais ils étaient humains et l'instinct de Frère Loup ne les considérait pas comme une menace. L'autre chose qu'il savait était que, vainqueur ou pas, il devait garder son attention sur le fae. Plus lent, plus maladroit... mais il était assez rapide et meurtrier avec ses bois. Il avait fait mouche une

fois sur l'épaule de Charles quand celui-ci avait visé la gorge du fae, et cela brûlait. Les extrémités des bois n'avaient pas seulement une couleur d'argent; elles étaient en argent.

La deuxième règle de n'importe quel combat interminable était de démoraliser son adversaire. Le fae avait commencé en ayant peur de lui. Le coup porté au visage de Benedict Heuter était loin d'être fatal, mais perdre un œil était effrayant et les créatures avec des bois et des sabots étaient enclines à la panique. L'instinct de lutte ou de fuite, disaient les scientifiques. Les loups étaient entièrement tournés vers le combat, et les créatures comme Benedict vers la fuite. La panique rendait les gens stupides, et vu que le fae n'était pas si intelligent d'après ce que Charles pouvait en juger, le faire paniquer ne pouvait qu'améliorer les choses.

Bien entendu, la première règle de n'importe quel combat était de ne pas se retrouver dans une confrontation qui s'éternisait. Charles se mit à courir vers son adversaire une nouvelle fois quand une détonation retentit. La balle ne le toucha pas, il l'ignora donc et reprit sa ligne d'attaque. Mais le petit bruit de douleur que fit Anna presque immédiatement après était entièrement différent.

Il se retourna et vit sa compagne une moitié dans la cage et l'autre dehors, le museau ensanglanté, et Travis Heuter à côté avec une queue de billard extra-longue et extra-épaisse qui avait été déchiquetée à l'extrémité. Anna se rejeta à l'intérieur de la cage, où ils ne pouvaient que la titiller, et quelque chose le heurta dans les côtes comme un train de marchandises.

Ignorant la douleur, il saisit la jambe du seigneur cornu, juste au-dessus du jarret, et ses crocs tranchèrent le gros tendon et le muscle plus mince. Chez un humain, il s'agissait du tendon d'Achille, et le trancher priva le fae de l'usage de son membre inférieur.

Benedict tenta de reposer la jambe et tomba quand elle se déroba sous lui. Charles glissa sous les bois et referma les crocs sur le cou du seigneur cornu.

Benedict était battu. Sans défense.

Il avait violé Lizzie Beauclaire et sans doute des dizaines d'autres, il avait probablement tué aussi. Frère Loup estimait qu'il fallait le tuer. Charles hésitait.

Une voiture s'arrêta dans un crissement de freins et de gomme, et il reconnut le bruit du monospace que conduisait Isaac. La cavalerie était là, le seigneur cornu était maté. Le tuer pour sauver Anna n'était pas nécessaire.

Quelque chose ne tournait pas rond dans la capacité à raisonner de Benedict, peut-être assez pour qu'il ne soit pas responsable de ses actes. S'il était né dans une famille différente, il n'aurait probablement pas passé son âge adulte à tuer. Il avait abandonné le combat, couché immobile sous Charles et attendant le dernier coup, le coup de grâce, exactement comme le faisait parfois un cerf ou un élan. Il était inoffensif. Emprisonné derrière des barreaux d'acier, il ne blesserait personne.

Sur l'île, Charles avait décidé qu'il ne tuerait plus pour des raisons politiques, parce que cela avait mis Anna en danger en interférant avec leur lien de couple. Frère Loup et lui étaient d'accord: il ne s'agissait pas d'un assassinat politique. Celui-ci aurait blessé leur compagne, avait tué les loups sous leur protection et avait fait du mal à la brave petite danseuse. Frère Loup savait ce qui devait arriver à ceux qui enfreignaient les lois : la justice.

Charles plongeait profondément les dents et tourna brusquement la tête, brisant les os du cou de Benedict. Le fae se convulsa brièvement quand la vie le quitta, remplacée par la mort, puis sa proie ne fut rien qu'un morceau de viande. Cela paraissait juste et adéquat, et quelque chose en lui s'apaisa en rendant la justice. C'était ce qu'il était, le vengeur des victimes de Benedict Heuter. C'était sa réponse aux fantômes qui l'avaient hanté.

Pourquoi les avait-il tués ? Parce qu'il était juste qu'ils paient pour le mal qu'ils avaient fait. La chaleur envahit sa chair au moment où les doigts glacés des morts le lâchèrent. Il était libéré d'eux et ils étaient libérés de lui.

Quelque chose le mit en garde, un instinct ou le bruit d'un doigt appuyant sur une détente, et il bougea immédiatement. Il entendit un coup partir et quelque chose toucher Benedict, presque à l'endroit où lui-même s'était tenu un instant auparavant. C'était le second tir qui ne faisait pas mouche : quelqu'un ici tirait comme un pied.

Charles se déplaça de nouveau, et mit la masse du seigneur cornu entre lui et les armes à feu, avant de se retourner et de voir que Travis et Les avaient tous les deux dégainé, et qu'il était impossible de voir qui avait tiré sur lui. Mais l'arme de Travis était dirigée sur Anna.

— FBI ! Lâchez vos armes, cria Goldstein depuis la porte ouverte à côté du trou que Charles avait fait dans le mur.

Lui et Leslie avaient également dégainé. Il n'y avait aucune trace d'Isaac ni de Beauclair : Charles supposa qu'ils faisaient le tour du bâtiment pour voir s'ils pouvaient entrer par-derrière.

—Lâchez vos armes ou je tire.

— N'allez pas trop vite en besogne, agent Goldstein, dit Travis. (Il tenait fermement son arme à deux mains.) Ce pistolet est chargé de balles en argent. Je lui tire dans la tête et elle meurt. Je sais que personne n'en a envie.

Charles se figea, le souffle court. Il était trop loin. Il lui faudrait trois bonds pour atteindre Travis, cela faisait deux de trop.

Les Heuter avait levé les mains au-dessus de sa tête, mais il n'avait pas lâché son arme.

— Les Heuter, Travis Heuter, lâchez vos armes, dit Goldstein. C'est terminé.

Personne ne bougea.

Charles gronda.

—Lâchez vos armes, s'exclama l'agent du FBI, avant de céder à des années de frustration et d'en dire trop. Vous êtes faits. Nous connaissons vos identités et vous allez plonger. Facilitez les choses à tout le monde.

— Lâchez vos armes ! cria Travis. Lâchez vos armes, putain ! Vous n'êtes rien ! Rien que l'outil impuissant d'un gouvernement libéral trop faible pour servir son peuple et le protéger de ces monstruosités.

Cela ressemblait bizarrement à un discours appris par cœur, comme certaines phrases que le petit harem de Charles Manson avait débitées. Travis Heuter l'avait peut-être prononcé si souvent qu'il n'avait plus besoin d'y réfléchir.

— Lâchez vos armes, ou je commence par l'abattre et ensuite je m'occuperai de vous.

Goldstein et Leslie portaient toute leur attention sur Travis. Ils ne remarquèrent pas Les, ne remarquèrent pas l'expression étrange sur son visage, qui passa du désespoir à la satisfaction. Ils ne le virent pas changer de prise sur son arme, mettre un genou à terre et faire feu presque en un seul geste. Charles l'avait vu, mais il ne pouvait rien faire sans risquer que Travis tire sur Anna, et il ne le ferait pas.

—À terre ! A terre immédiatement ! cria Goldstein, mais Les Heuter était déjà au sol. Sur le ventre et mets les mains derrière la tête !

Les l'avait déjà fait avant que Goldstein ait prononcé un seul mot. Les réactions humaines étaient trop lentes. A présent, Les était inoffensif et le tuer serait plus difficile. Si Charles avait eu une arme à cet instant, il aurait tout de même tué Les, parce que, même s'il avait tué son oncle, cela n'avait pas empêché Travis Heuter d'appuyer sur la gâchette.

Travis Heuter, avec une balle en plein milieu du front, avait tout de même réussi à tirer avant de mourir.

Anna s'était effondrée au fond de la cage.

Il l'avait touchée à la cuisse et son sang faisait une mare rouge autour d'elle. Son museau était toujours tordu et enflé ; Travis avait cassé quelque chose quand il l'avait frappée avec le bâton.

—Ce n'était pas ma faute, dit Heuter. C'était mon oncle. Il nous a forcés à le faire. Il était fou !

Anna gémit, et Charles cessa d'écouter l'autre homme tenter d'accuser les morts de ses crimes.

Il arracha les portes de la cage à mains nues, sans même se rendre compte qu'il était redevenu humain, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il avait des pouces opposables pour empoigner l'argent qui lui brûlait la peau. Il n'avait jamais été capable de se transformer aussi rapidement.

Et il puait la magie fae. Il posa brièvement les yeux sur Beauclaire, et le vieux fae, debout sur le seuil à côté d'Isaac, lui fit un signe de tête. Plus tard, Charles s'interrogerait à ce sujet; il ignorait qu'il existait un moyen pour les faes d'affecter la métamorphose d'un loup-garou.

Mais Anna souffrait et il n'avait pas le temps de s'inquiéter de Beauclaire pour l'instant. Pas le temps pour la panique aveugle qu'il ressentait ou la façon dont il voulait déchirer le cadavre de Travis Heuter. Il devait s'assurer que sa compagne allait survivre.

—... faites cesser le saignement jusqu'à ce que nous obtenions une ambulance.

Charles grogna parce que Goldstein s'était approché trop près de sa compagne blessée. Mais Isaac s'interposa avant qu'il soit forcé d'agir.

—Laissez-le tranquille ; mieux vaut ne pas être près de lui en ce moment.

Un loup intelligent, cet Isaac. Trop jeune ou pas, Bran avait eu raison de le laisser au pouvoir. Charles aurait tué quiconque se serait trop approché.

La menace contre sa compagne sans défense écartée, il ignora la plupart des mots prononcés derrière son dos tandis qu'il évaluait l'état d'Anna avec une minutie délicate.

« Pourquoi porte-t-il des peaux de daim et des perles ? » « Tais-toi et reste là jusqu'à ce qu'on ait des flics pour te lire tes droits. » « Je veux dire, il est Amérindien mais comment on va expliquer... »

Quand Charles se transformait sans réfléchir, quand il passait de loup à humain trop vite, ses vêtements oublièrent parfois dans quel siècle il était censé se trouver. La douce peau de daim était réconfortante et familière quand il toucha le pauvre museau d'Anna. Elle lui lécha les doigts nerveusement parce qu'il lui faisait mal.

D'abord, l'hémorragie.

Il se baissa et arracha la manche de Travis, ignorant les braillements des fédéraux. Mais Anna gronda quand le bandage de fortune s'approcha d'elle, alors il le lâcha. Il était compréhensible qu'elle refuse de porter son odeur, mais les peaux de Charles seraient inutiles, le cuir n'absorbant rien du tout.

— Il me faut...

Il n'avait pas fini de prononcer les mots qu'Isaac lui dit: «Attrape » et lui jeta une énorme trousse de premiers soins que toutes les meutes conservaient dans leurs voitures sur ordre de Bran. Le simple fait de guérir rapidement ne signifiait pas qu'on guérissait assez vite, aimait répéter le Marrok.

Charles écarta les paroles de son père, souhaitant que leur écho ne s'attarde pas dans ses oreilles. Il n'y avait pas de raison de paniquer. Elle saignait abondamment, mais la balle l'avait traversée et était fichée dans le sol, et il n'y avait pas de signe d'hémorragie artérielle. Mais Frère Loup ne serait pas content tant qu'elle n'irait pas bien.

Lorsque la blessure par balle fut sous contrôle, il examina une nouvelle fois la tête d'Anna.

Il se pencha pour lui effleurer les oreilles de ses lèvres et lui demanda :

—Je peux le faire maintenant ou tu peux attendre plus tard. Leurs médicaments ne seront pas d'un grand effet et ils devront recasser...

Maintenant. Sa voix était claire comme un carillon dans sa tête et il comprit que leur lien était rétabli et fort.

L'espace d'un instant, il eut le souffle coupé. Quand était-ce arrivé ? Quand il avait accepté son rôle de justicier une nouvelle fois ? Accepté qu'il existait d'autres réponses que la mort, mais que celle-ci était adaptée ? Ou était-ce quand il avait vu le sang et compris que Travis était parvenu à lui faire du mal même avec son compagnon si proche, quand la culpabilité, le bien et le mal n'étaient devenus que des mots comparés à la réalité des dommages infligés à sa compagne ?

Mais Anna était blessée et il aurait le temps de comprendre ce qui s'était passé plus tard.

Il se servit de leur lien pour absorber sa douleur et en supporter autant que possible. Puis il remit l'os de son museau à sa place avant qu'il ne se ressoude de guingois grâce à la capacité du loup-garou à guérir rapidement. Elle ne flancha pas, même s'il savait qu'il ne pouvait pas lui ôter toute sa souffrance.

—*Arrête ça*, le gronda Anna. *Tu n'as pas besoin d'avoir mal parce que j'ai mal.*

—*Mais si*, répondit Charles, plus honnête qu'il n'en avait eu l'intention. *J'ai échoué à te protéger.*

Elle souffla en guise de rire. *Tu m'as appris à me protéger moi-même; un bien meilleur cadeau pour ta compagne, selon moi. Si tu ne m'avais pas retrouvée, je les aurais tous tués. Mais tu es venu et c'est un autre, un second cadeau. Que tu sois venu, même si j'aurais pu me protéger moi-même.*

Elle avait confiance en elle et cela lui fit plaisir. Il ne pensa donc pas aux trois loups endurants et expérimentés que ces hommes avaient tués tout à loisir. Pour qu'elle se sente en sécurité. Il n'argumenta pas avec elle sur ce sujet, se contenta de passer doucement les doigts dans la fourrure de son cou.

— *Les fantômes ont disparu*, déclara-t-elle avec une certitude absolue, et elle s'endormit avant qu'il puisse lui répondre.

Mais il le fit quand même.

— Oui.

CHAPITRE 13

Quand Charles était enfant, chaque automne, son grand-père emmenait son peuple rencontrer d'autres groupes d'Indiens, essentiellement des Têtes-Plates, des Tunaha ou d'autres peuplades Salish, mais parfois quelques Shoshone avec lesquels ils étaient amis se joignaient à eux pour le voyage. Ils chevauchaient vers l'Est pour chasser les bisons et se préparer à la venue de l'hiver.

Charles n'était plus un enfant et voyager vers l'Est n'était plus un plaisir, pas quand cela signifiait que lui et sa compagne étaient de retour dans une grande ville au lieu d'être installés chez lui, dans les montagnes du Montana. Trois mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait tué Benedict Heuter, et ils étaient revenus pour le procès sensationnel de son cousin. Boston était magnifique à cette époque de l'année, les arbres exhibaient leurs couleurs automnales. Mais l'air avait toujours une odeur de gaz d'échappement et de gens trop nombreux.

Il avait témoigné ; Anna avait témoigné ; le FBI avait témoigné. Lizzie Beauclaire sur ses béquilles, le genou dans une attelle, couverte des cicatrices que les Heuter lui avaient laissées, avait témoigné. Elle pourrait peut-être, avec assez d'opérations, remarcher sans béquilles, mais danser était hors de question. Ses cicatrices pourraient être atténuées, mais elle porterait pour le restant de ses jours les marques des Heuter comme un rappel chaque fois qu'elle regarderait dans un miroir.

Quand l'accusation eut fini de présenter l'affaire, la défense commença.

Ils avaient passé la semaine écoulée à guider les jurés dans l'enfer qu'avait été l'enfance de Les Heuter. Cela avait presque suffi à éveiller la compassion de Charles. Presque.

Mais bon, Charles s'était trouvé sur les lieux du crime, il avait vu la préméditation sur le visage de Les Heuter quand il avait tué son oncle. Il avait préparé sa défense, il avait prévu d'accuser le défunt de ses actes criminels. Son oncle s'était trompé ; Les Heuter était intelligent.

Celui-ci était assis devant la cour, bien habillé dans un pantalon de costume, une chemise et une cravate. Rien de trop coûteux. Rien de trop coloré. On avait fait quelque chose à ses cheveux et à ses vêtements qui le rendait plus jeune. Il expliqua aux jurés, aux journalistes, et au public de la salle d'audience à quoi ressemblait de vivre avec un fou qui l'avait forcé à l'aider à nettoyer le pays - apparemment, c'était ainsi que Travis Heuter appelait la torture et le viol de ses victimes - quand il avait dix ans.

— Mon cousin Benedict était un peu plus âgé que moi, leur dit-il. C'était un bon garçon, il essayait d'éloigner mon oncle de moi. Il a pris quelques raclées à ma place.

Il ravala ses larmes et, quand cela ne fonctionna pas, il s'essuya les yeux.

Les larmes étaient peut-être sincères, mais Charles estimait qu'elles étaient tout simplement trop

parfaites, l'unique larme d'un homme fort pour créer la compassion plutôt que de vraies larmes, qui auraient pu être perçues comme une faiblesse de caractère. Les Heuter avait caché sa nature pendant plusieurs décennies ; jouer un rôle devant les jurés ne semblait pas être un gros effort.

— Quand Benedict avait onze ans, il a eu une période violente. Pendant environ deux mois, il était fou. Il a tenté de poignarder mon oncle, il m'a battu et... (Il baissa prudemment les yeux par terre, rougissant légèrement.) On aurait dit un cerf ou un élan en rut. Mon oncle a essayé de le frapper pour le calmer, il a essayé les médicaments, mais rien n'a fonctionné. Alors le vieux a fait venir une sorcière célèbre. Elle nous a montré ce qu'il était, ce qu'il avait dissimulé d'instinct. Il ressemblait à un petit garçon normal - je suppose que les faes peuvent faire cela, ressembler à n'importe qui -, mais c'était un monstre. Il avait ces bois, comme un cerf, et des sabots fendus. Il était bien plus grand qu'un garçon de cet âge, un mètre quatre-vingts à l'époque, ou pas loin.

» Ma tante avait été violée par un étranger quand elle avait seize ans. C'était la première fois que nous comprenions qu'elle avait été violée par un monstre.

Son avocat laissa le bruit monter dans la salle d'audience puis commencer à redescendre avant de poser une autre question.

— Qu'est-ce que votre oncle a fait ?

— Il a payé une fortune à la sorcière et elle lui a fourni un moyen de maintenir les périodes de rut de Benedict sous contrôle. Elle lui a donné une amulette à porter. Elle lui a dit que s'il gravait ces symboles sur un animal ou deux, environ un mois avant que Benedict soit en rut, cela l'arrêterait. Elle avait l'intention de nous faire sacrifier des animaux, mais (ici, une grimace de dégoût) le vieux a découvert que cela marchait mieux avec les gens. Mais la sorcière connaissait désormais notre existence, et nous devons nous débarrasser d'elle. Mon oncle l'a tuée et l'a abandonnée sur la pelouse de l'un des membres de sa famille.

C'était une interprétation magistrale, et Heuter parvint à conserver le même personnage sous le feu d'un farouche interrogatoire croisé, il parvint à dissimuler complètement le monstre qui avait aidé à violer, torturer et tuer des gens pendant près de deux décennies.

Son père fut presque aussi remarquable. Quand sa femme était morte, il avait abandonné son fils pour que son frère aîné l'élevât car il était trop occupé par ses fonctions publiques, trop dévoré de chagrin. Il avait cru que le garçon serait mieux entre les mains de sa famille plutôt que d'être élevé par quelqu'un qu'on aurait payé pour cela. Il avait, informa-t-il les jurés, décidé de démissionner de son poste au Sénat.

— C'est trop peu, trop tard, leur dit-il avec des remords efficaces parce qu'ils étaient visiblement sincères. Mais je ne peux pas poursuivre une carrière qui a tant coûté à mon fils.

Et tout au long de la plaidoirie de la défense, le groupe d'avocats habiles de Heuter rappela subtilement aux jurés et aux personnes dans la salle d'audience qu'ils tuaient des faes et des loups-garous. Que l'accusé croyait protéger des humains.

Quand Heuter raconta que son oncle décrivait les loups-garous comme des fauves terrifiants, son avocat produisit les photographies du pédophile massacré par les loups-garous du Minnesota. Il veilla

à préciser que l'homme avait été un pédophile, veilla à souligner que les autorités du Minnesota avaient été satisfaites qu'on se soit convenablement occupé des personnes impliquées, veilla très attentivement à dire que c'était là un exemple des choses que Travis Heuter avait montrées à son neveu.

Et, Charles en était certain, personne parmi les jurés n'entendit ce que dit l'avocat de la défense ; tous se contentèrent de regarder les images. On montra des photos du cadavre de Benedict Heuter. Le corps lui-même avait disparu quelques heures après avoir été emporté à la morgue, mais les photos demeuraient. Les photos montraient un monstre, couvert de sang et éventré, rien de la grâce qui appartenait au fae de son vivant n'était visible dans sa mort. Un cliché montrait les os du cou de Benedict Heuter, brisés et arrachés alors même qu'ils étaient aussi gros que la pomme que quelqu'un avait utilisée, de façon assez horrible, pour établir une comparaison.

Même si le plus grand monstre de la salle était assis sur la chaise du prévenu, Charles était persuadé que les seuls monstres que les jurés voyaient étaient Benedict Heuter et le loup-garou qui l'avait tué.

Ils attendirent le verdict dans le bureau de Beauclaire, lui et Anna, Lizzie, Beauclaire, son ex-femme et son mari actuel. Charles aurait souhaité pouvoir accepter la proposition d'Isaac de prendre un bon repas à la place, mais Beauclaire s'était montré insistant, de cette manière polie mais prête à dégainer l'épée pour obtenir gain de cause qu'ont certains des faes les plus âgés. Charles était persuadé qu'il souhaitait la présence d'Anna et qu'il souhaitait qu'elle soit avec Lizzie quand Heuter serait condamné.

Parce que l'avocat savait certainement, de même que Charles, que ce serait une peine légère. Les avocats de la défense avaient gagné leur salaire. Ils ne pouvaient effacer tous les cadavres que les Heuter avaient laissés derrière eux, mais ils avaient fait de leur mieux.

Le bureau de Beauclaire sentait le vide. La bibliothèque qui allait d'un mur à l'autre était propre et vacante. Il prenait sa retraite. Sa nature fae officiellement révélée, ses associés avaient l'impression qu'il était de leur intérêt et de celui de leurs clients qu'il cesse de pratiquer. Cela ne paraissait pas trop le bouleverser.

L'odorat de Charles lui apprit que le reste du cabinet était essentiellement constitué de faes et qu'il y avait beaucoup de cartons fermés dans le couloir. Ils prévoyaient peut-être de fermer complètement le cabinet, afin de se réinventer et de poursuivre. C'était l'un de ces dons/malédiction d'une longue vie. Il avait « pris sa retraite » et recommencé de zéro un certain nombre de fois, lui aussi.

Ils jouèrent aux cartes, dans une version légèrement différente de celle que lui ou Anna connaissait, mais c'était généralement le cas des jeux de cartes partout. Cela les occupa pendant leur attente et maintint la tension à un niveau peu élevé.

Les parents de Lizzie se détestaient cordialement, même s'ils étaient d'une politesse effrayante l'un envers l'autre. Son beau-père ignorait remarquablement les tensions et semblait avoir décidé qu'il était de son ressort de continuer à divertir Lizzie.

Quand ils reçurent l'appel les informant que les jurés avaient rendu leur verdict, après seulement quatre heures de délibération, ils abandonnèrent leurs cartes avec un soupir de soulagement.

La juge était une femme aux cheveux gris, avec un visage épanoui et des yeux plus à l'aise avec un sourire qu'avec une expression fermée. Elle avait évité de regarder Charles, Anna ou Isaac durant le procès et elle avait discrètement fait placer un garde entre elle et la barre des témoins quand l'un des loups-garous ou des faes, y compris Lizzie, était interrogé. Sa voix était lente et patiente quand elle lut la liste des personnes pour le meurtre desquelles Les Heuter avait été inculpé. Cela prit longtemps. Quand elle eut fini, elle demanda :

— Quel est votre verdict ?

Le président des jurés déglutit un peu nerveusement, jeta un coup d'œil à Charles, se racla la gorge et répondit :

— Nous déclarons l'accusé innocent de toutes les charges portées contre lui.

La salle d'audience fut silencieuse un long instant.

Puis Alistair Beauclaire se leva, le visage inexpressif, mais la rage visible dans chaque autre partie de son corps. Il regarda les membres du jury, puis la juge. Sans changer d'expression, il se retourna et sortit à grands pas de la salle d'audience. Ce ne fut qu'après son départ que le bruit explosa dans la salle.

Les échangea des accolades exubérantes avec ses avocats et avec son père. À côté de Charles, Anna poussa un grognement sourd en apercevant la scène.

— Nous devons faire sortir Lizzie d'ici, lui dit Charles. Ça va être la foire.

Il se leva à ces mots et se servit de son corps pour ouvrir un chemin à la fille de Beauclaire, ainsi qu'à sa mère et à son beau-père tandis qu'Anna les dirigeait vers la sortie. Plusieurs journalistes s'approchèrent et crièrent des questions, mais ils reculèrent quand Charles leur montra les dents ; ou peut-être étaient-ce ses yeux, car il savait que Frère Loup les avait changés en doré.

—Je m'attendais à ce qu'il s'en sorte avec une peine légère, dit la mère de Lizzie, dont les dents claquaient comme si l'air frais de l'automne était en dessous de zéro ; la rage, estima Charles. Je pensais qu'il serait condamné pour les chefs d'accusation les moins importants. Je n'aurais jamais imaginé qu'ils le relâchent purement et simplement.

Son mari avait passé un bras autour de Lizzie, qui paraissait abasourdie.

— Il est libre, dit-elle d'une voix ébahie. Ils savaient. Ils savaient ce qu'il a fait. Pas seulement à moi mais à tous ces gens et ils l'ont tout bonnement relâché.

L'attention de Charles était à demi sur Heuter, qui parlait à une foule de journalistes sur les marches du tribunal, à une quinzaine de mètres de là. Son langage corporel et son visage donnaient l'impression d'un homme sincèrement pris de remords pour les actes que son oncle l'avait forcé à

commettre. Cela fit grogner Frère Loup. Le père de Heuter, le sénateur du Texas, se tenait derrière lui, une main sur son épaule. Si l'un d'entre eux avait aperçu le visage de la mère de Lizzie, ils auraient engagé des gardes du corps. Si elle avait eu une arme à la main, elle s'en serait servie.

Charles comprenait ce sentiment.

— Ils ont attiré l'attention sur l'étrangeté des faes et des loups-garous et s'en sont servis pour effrayer les jurés et obtenir l'acquiescement, dit le beau-père de Lizzie, qui paraissait aussi choqué que cette dernière. (Puis il regarda Charles dans les yeux, même si Beauclair l'avait prévenu de ne pas le faire.) Travis et Benedict ne feront plus de mal à personne et des gens surveilleront Les, quand bien même je devrais personnellement les engager. Il commettra une erreur et nous le renverrons en prison.

—Vous devriez envisager de faire une enquête sur les jurés, également, suggéra Anna d'une voix froide qui ne dissimulait pas sa fureur. Ce bon sénateur a plus qu'assez d'argent pour verser des pots-de-vin à quelques personnes si c'est nécessaire.

Le beau-père de Lizzie se tourna vers celle-ci et sa voix se radoucit.

— On va te ramener à la maison, chérie. Tu devras probablement donner une interview pour te débarrasser des journalistes, mais mon avocat ou ton père peut l'organiser.

—Faites confiance à Alistair pour ne pas être là quand on a besoin de lui, marmonna la mère de Lizzie.

Mais elle le dit sans perfidie. Puis elle ajouta :

—D'accord, je sais que ce n'est pas juste. Il sait que tu es en sécurité avec nous, chérie. Et il avait sans doute peur de tuer Heuter s'il devait le regarder déambuler libre comme l'air. J'ai beau souhaiter qu'il puisse le faire, cela causerait plus de problèmes que cela n'en résoudrait. L'époque où il pouvait éliminer quiconque l'ennuyait lui a toujours manqué.

Anna posa la main sur le bras de Charles.

— Est-ce que tu entends ça ? demanda-t-elle d'un ton si pressant que tout le monde se tourna vers elle.

Il n'entendit rien par-dessus la foule de gens, les voitures qui klaxonnaient et les sabots des chevaux d'attelage.

Anna jeta un coup d'œil autour d'elle, se mettant sur la pointe des pieds pour voir par-dessus la tête des gens. Sur les marches, il y avait toujours de la foule et des hordes de journalistes, parce que tueur en série, plus fils de sénateur, équivalait à des gros titres. Charles observa les alentours, lui aussi, et prit alors conscience qu'il n'apercevait aucun attelage.

Il ne vit jamais quand ils apparurent ni d'où ils arrivèrent, mais brusquement ils étaient là. Au bout de quelques minutes, d'autres personnes les virent également et se turent. La circulation s'arrêta. Les Heuter et son journaliste récapitulaient toujours sa déclaration pleine de mensonges pour le journal national, mais le sénateur Heuter regardait la rue et posa la main sur l'épaule de son fils.

Cinquante-neuf chevaux noirs se tenaient immobiles sur la route devant le tribunal. Ils étaient grands et minces, comme des pur-sang, sauf que leurs crinières et leurs queues étaient plus fournies, de façon absurde. Des chaînes d'argent étaient entrelacées à leurs crinières, et sur les chaînes se trouvaient des clochettes en argent.

Charles connaissait les chevaux. Il était impossible que cinquante-neuf chevaux demeurent immobiles sans qu'aucun ne remue l'oreille ou ne secoue la queue.

Leurs selles, à l'ancienne avec des troussequins et des pommeaux surélevés, étaient blanches. Les couvertures de selle étaient d'argent. Aucun cheval n'avait de bride.

Sur chacun d'entre eux se trouvait un cavalier vêtu de noir galonné d'argent, aussi inébranlable que sa monture. Ils portaient des pantalons lâches, faits d'un tissu léger ; leurs tuniques étaient brodées de fil d'argent, et le motif était différent pour chaque cavalier. Celui-ci avait des fleurs, celui-là des étoiles, cet-autre des feuilles de lierre. Charles savait que la magie opérait, car il ne parvenait à discerner aucun visage, même si aucun ne portait de masque.

Pile au moment où le charme de leur arrivée commençait à s'amenuiser, au moment où les gens dans la foule se mettaient à chuchoter, ils s'écartèrent. Les chevaux reculèrent et se tournèrent de façon à former deux lignes se faisant face, et dans ce passage un cheval blanc avança au petit galop. Tout comme les autres chevaux, il n'avait pas de bride, mais ce cheval-là n'avait pas non plus de selle. Seules des chaînes noires pendaient dans sa crinière et sa queue, couvertes de clochettes en argent qui tintaient doucement au rythme des mouvements réguliers du cheval.

Sur le cheval se trouvait un homme vêtu d'argent et de blanc. Dans sa main droite, il tenait une courte épée en argent, dans la gauche une petite branche aux feuilles bleu-vert, avec de petites fleurs jaunes : de la rue.

Le cheval blanc s'arrêta au pied des marches et Charles remarqua deux choses. Tout d'abord, le cheval avait des yeux d'un bleu étincelant qui croisèrent les siens et l'observèrent calmement avant que la monture remue pour dévisager Lizzie. Ensuite, que le cavalier était le père de cette dernière.

—Je leur avais dit, fit-il d'une voix claire qui portait, qu'il ne fallait pas donner à quelqu'un d'aussi vieux et puissant que moi une fille à chérir. Que cela finirait mal.

Son cheval remua, levant une jambe antérieure et frappant l'air de son sabot avant de la reposer exactement à sa place.

—A présent, nous devons tous vivre avec les conséquences.

Le cheval blanc se mit sur ses jambes postérieures, sans se cabrer. C'était un mouvement lent et précis, aussi équilibré et gracieux que n'importe quelle figure de danse.

— Ce qui a été accompli aujourd'hui n'était pas la justice. Cet homme a violé et torturé ma fille. Quand il en aurait eu fini, il l'aurait tuée. Mais vous nous voyez tous comme des monstres ; vous avez tellement peur de l'obscurité que vous êtes incapables de débusquer vos propres monstres en votre sein. Très bien. Vous avez clairement établi que nous et nos enfants n'étions pas citoyens de ce pays, que nous sommes différents. Et que nous recevrons une justice différente qui a si peu à voir avec la

charmante dame tenant sa balance à l'équilibre, et qui a tout à voir avec votre peur.

Le cheval redescendit pour se remettre sur ses quatre jambes.

—Vous avez fait votre choix. Et nous vivrons tous avec les conséquences. La plupart d'entre nous. La plupart d'entre nous vivront avec les conséquences.

Le cheval blanc recommença à marcher, grimpant les marches de ciment. Ses sabots ferrés d'argent cliquetaient au rythme de sa marche et Alistair Beauclair froissa la rue dans sa main gauche et la jeta par terre en avançant, laissant derrière eux une ligne de feuilles trop épaisse pour le petit rameau avec lequel il avait commencé. La dernière feuille tomba de ses mains quand le cheval s'arrêta devant Les Heuter.

Charles tenta enfin de remuer, mais découvrit qu'il était incapable de faire autre chose que respirer.

—Il n'est pas satisfaisant que l'agresseur de ma fille vive, déclara Beauclair.

Il leva son épée et l'abattit, ralentissant à peine quand le métal toucha la chair et l'emporta. Il décapita Les Heuter devant les caméras de télévision, puis leur parla.

— Pendant deux cents ans, j'ai été lié par mon serment de ne jamais utiliser mes pouvoirs pour mon gain personnel ni pour le gain de mon peuple. En échange, nous avons la permission de nous installer ici et de vivre en paisible harmonie dans un endroit libre de fer.

Il ne dit pas à qui il avait prêté ce serment, même si Charles estimait que cela n'avait pas d'importance. Pour un fae tel que lui, un serment avait la même valeur, qu'il soit prêté à un enfant, à un roi ou au pape.

Inclinant sa lame ensanglantée vers le corps sur le sol, Beauclair dit calmement :

— Le temps de ce serment est écoulé, rompu par cet homme et par ceux qui l'ont libéré sans égard pour la justice. Je reprends ma magie pour moi et pour mon peuple. Notre époque est revenue.

Puis il leva l'épée dégoulinante vers le ciel et annonça durement :

— Nous, les faes, nous déclarons libres des lois des Etats-Unis d'Amérique. Nous ne les reconnaissons pas. Elles n'ont aucune autorité sur nous. À partir de cet instant, nous sommes notre propre nation souveraine, revendiquant comme nôtres ces terres qui nous ont été cédées. Nous traiterons avec vous, ainsi qu'une nation hostile traite avec une autre, jusqu'au moment où il apparaîtra bon de faire autrement. Moi, Alistair Beauclair, autrefois et de nouveau Gwyn ap Lugh, Prince des Seigneurs Gris, le décrète ainsi. Tous respecteront mes vœux.

Le cheval blanc leva les jambes antérieures et se retourna, bondissant au bas de l'escalier et reprenant le chemin que les autres cavaliers lui avaient ménagé. Alors que le cheval galopait, une brume blanche s'éleva derrière lui, les recouvrant tous un moment avant de se dissiper, emportant avec elle tous les faes.

Le sénateur Heuter tomba à genoux pour pleurer son fils.

Le Marrok se glissa dans la maison de son fils. Charles était rentré la nuit précédente à bord de son avion, directement depuis Boston. Il avait décidé de cesser de prendre les vols commerciaux jusqu'à ce que les procédures de sécurité ne l'obligent plus à regarder sa compagne se faire palper. Bran ne pouvait contrer cette logique, mais ils étaient arrivés tard et étaient rentrés directement chez eux. Le Marrok avait essayé de les laisser faire la grasse matinée, mais le besoin de s'assurer qu'ils étaient en sécurité avait outrepassé son sens de la courtoisie.

Il descendit sans bruit le couloir jusqu'à la chambre.

Charles était allongé sur le lit, Anna étendue d'un air alangui sur lui, le visage dissimulé par ses cheveux. Bran sourit, content de voir son fils heureux. Peu importait ce qui allait mal, et il avait très peur que beaucoup de choses aillent mal à très court terme après la manœuvre inattendue des faes d'ordinaire prudents, savoir que Charles irait bien était satisfaisant. En cet instant, en voyant son fils dormir, il comprenait parfaitement les actes de Beauclaire. Charles entrouvrit ses yeux d'un doré étincelant.

—Dors un moment, Frère Loup, murmura tout doucement Bran. Je ferai le guet jusqu'à ton réveil.

—Les faes se sont retirés dans leurs réserves, dit Père tout en servant des pancakes à Anna.

Bran aimait préparer des pancakes pour le petit-déjeuner, mais ceux en forme de cerf étaient une nouveauté. Charles tentait de ne pas analyser les actes de son père quand il pouvait l'éviter.

— Qu'en est-il des humains ? demanda Anna. La bureaucratie des réserves ?

Les pancakes ne paraissaient pas la déranger.

Il s'était réveillé après avoir piloté de Boston au Montana pour découvrir son père en train de leur préparer le petit déjeuner : des saucisses et des pancakes en forme de cerf. Ce n'était pas non plus n'importe quel cerf: il ressemblait au Bambi du film Disney. Charles ne voulait pas savoir comment son père avait réussi cela.

Charles préférait que son cerf ait le goût de viande et que ses pancakes ressemblent à des pancakes. Frère Loup le trouvait trop pointilleux. Il avait sans doute raison.

— Les humains ont été reconduits dehors et les portes ont été refermées derrière eux. Les hélicoptères de l'armée envoyés pour surveiller la zone semblent incapables de trouver les réserves pour les survoler.

Charles renifla.

—C'est typique des faes.

—Ils m'ont approché, dit Père.

Charles reposa sa fourchette. Anna, fidèle à elle-même, prit la spatule des mains de Bran et le tira pour qu'il s'asseye avec eux. Elle ne dit rien, se contenta d'empiler des pancakes sur une assiette, versa

du sirop d'érable dessus et les lui tendit.

—Qu'ont'ils dit ? demanda Charles.

—Ils se sont excusés pour les perturbations que leurs actions entraîneront sur notre capacité à nous intégrer à la société humaine. (Il mangea une bouchée de pancake et ferma les yeux.) Ils m'ont remercié pour l'aide apportée par mon fils au sujet de Les Heuter.

—Les faes t'ont remercié ? demanda Charles. Les faes ne remerciaient personne, pas plus qu'il n'était sage de remercier les faes : cela vous mettait en leur pouvoir. Son père hocha la tête.

—Puis ils m'ont demandé de les rencontrer pour discuter diplomatie.

—Qu'as-tu répondu ?

Son père sourit brièvement et mangea une autre bouchée de pancake.

—Je leur ai dit que j'allais y réfléchir. Je n'ai pas l'intention de les laisser me forcer à suivre leurs traces.

Anna leva son verre de jus d'orange pour porter un toast de manière formelle.

—À des temps intéressants, dit-elle.

Bran se pencha et l'embrassa sur le front.

Charles sourit et mangea un morceau de son pancake en forme de cerf. Il était délicieux.